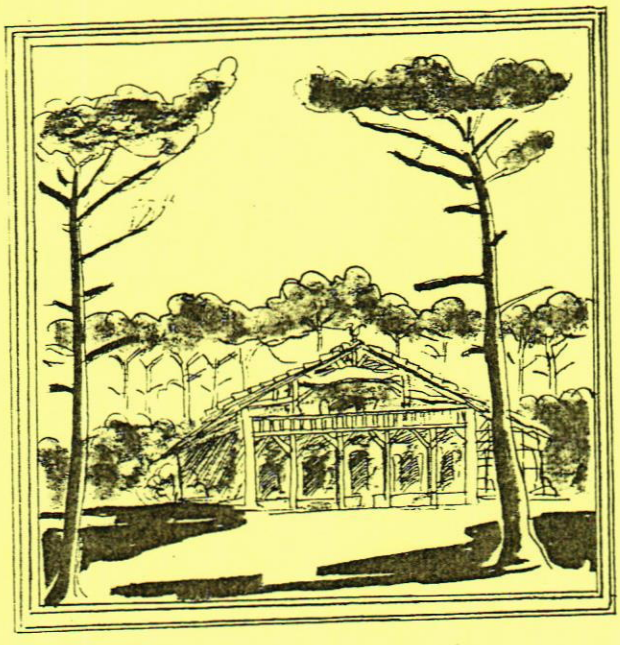
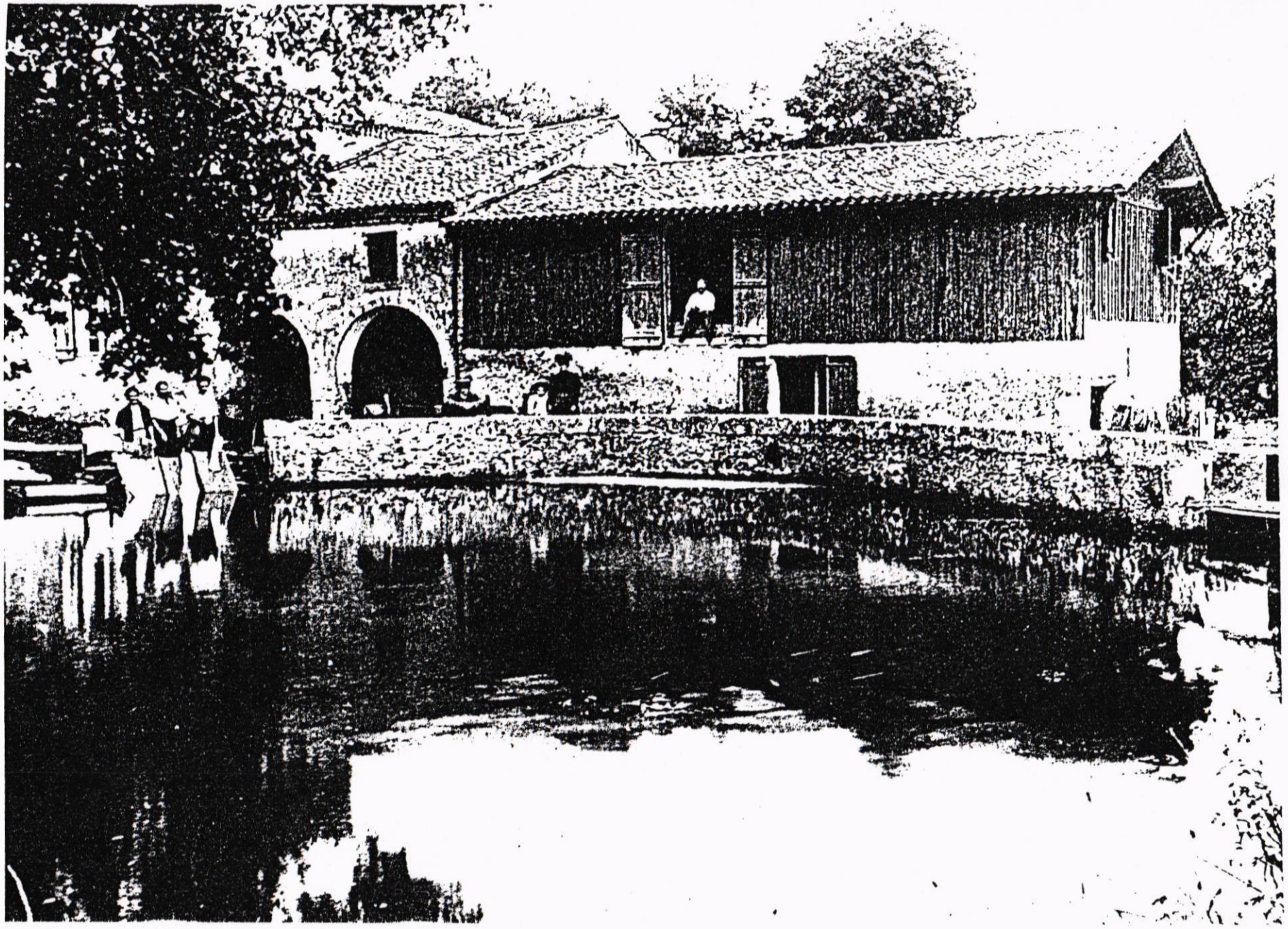
Marie MARTIN

SOUVENIRS DE MON MOULIN ...ET QUELQUES AUTRES



Publié par l'Association MARTIN, de JOUANHAU
Maison MARTIN-TRAVET, Jouanhau, 33113 Saint-Symphorien

- 1992 -



Le Moulin du Marian vers 1900

PREFACE

Nous avions déjà, grâce à Françoise TRIGEAUD, épouse de notre dévoué Archiviste et cousin François LALANNE, un "**Itinéraire François MAURIAC**" qui va des sables landais aux pavés luisants de notre capitale d' Aquitaine. Or les publications de notrre "Association MARTIN, de JOUAHANAU vont peut-être nous permettre d' esquisser à leur tour, un petit '**Itinéraire MARTIN**".

En effet, avec le "**Correspondance de Pierre MARTIN, Vélite dans l' Armée Impériale**" nous nous sommes promenés de Saint-Symphorien et Villemeja pour ensuite chevaucher dans les plaines de Castille et les montagnes de Navarre jusqu' aux bords du Danube, à la bataille d' Austerlitz et aller mourir dans les glaces de la Bérézina.

"**JOUANHAU**" nous a introduits dans le berceau de notre prolifique tribu, dans les airiaux de ce quartier perdu de la lande profonde, où nos ancêtres communs ont, pendant quatre cents ans, patiemment tissé leur toile pour aller essaimer, d' abord entre Leyre et Garonne et se répandre enfin, au XX° siècle, jusqu' au delà de l' Océan.

Avec les "**Souvenirs de mon Moulin...et quelques autres**", que nous publions aujourd'hui, notre cousine Marie MARTIN, devenue Madame Jean MOQUAY reprend à sa façon un itinéraire presque mauriacien, des bords de la Hure jusqu' à BORDEAUX, mais par un cheminement original, alerte, optimiste et d' une jeunesse de style toujours sans failles.

Descendante de Peys de MARTIN, notre ancêtre de tous, Marie MARTIN-MOQUAY peut se targuer de l' être doublement :

Directement par son grand-père Joseph-Paul MARTIN, issu de la branche de Pierre MARTIN dit "Mimi" (dont descendent les MARTIN-Bourgeois) et indirectement par sa grand-mère, la "belle Odélie" COLOUBIE, de la branche d' Arnaud MARTIN dit "Chinoy de Jouanhau", ancêtre des COLOUBIE.

C' est par cette lignée paternelle que lui revint en héritage le Moulin du Marian dont la maison de maître fut construite en 1830 par Martin MARTIN dit "Cadiche du Gros" , fils de Jean MARTIN dit" Le Gros ou le Bourgeois"

Une partie de son enfance se passa dans ce délicieux moulin et c' est bien joliement qu' elle nous en decrit le cadre et les gens, à une époque où la lande n' avait pas encore été bouleversée par les retombées de la moderne "Révolution Industrielle", laquelle, après les deux dernières guerres, changea notre cher pays d' une manière beaucoup plus profonde que ne l' avait fait la Révolution de 1789 !

Le décès prématuré de son père, des suites de la guerre de 1914, lui fit quitter son vert paradis landais pour BORDEAUX où elle fit ses études et dont elle nous rapporte une galerie de portraits étonnament vivants où nous avons eû la surprise- et le plaisir- de retrouver beaucoup de personnages que nous avons personnellement connus, depuis Renée SERPETTE, Robert VOUIN, l' un des rédacteurs du moderne Code de Procédure Civile, et bien d' autres... jusqu' au R.P. DIEUZAYDE, dont le nom reste attaché pour moi à un petit drame enfantin : (J' avais alors 10 ou 11 ans étais louveteau, au dessus de Bareges, au Camp Bernard-Rollot dirigé par ce bon pere. Chargé de descendre en ville pour porter à réparer les souliers de montagne du R.P.

L A G E N E A L O G I E D E M A R I E M A R T I N

pour mieux suivre les souvenirs de MON MOULIN

****

Pierre MARTIN dit "Mimi"
oo 1716 Catherine DUBOURG
oo Marguerite BELLOC

Jean MARTIN dit "Le Gros"
oo Marie LAPEYRE
oo Marguerite JORET

Martin MARTIN dit "Cadiche du Gros"
oo Catherine DAILH Vve.Bannel

Pierre MARTIN dit "Justin"
oo Jeanne-Marie BATTAILLEY

Martin MARTIN
oo Marie DUBOURG (fille de Pierre et de Jeanne PALLAS)

Arnaud MARTIN dit "Le Chinoy"
oo 1692 Marie LAPUJADE

Pierre MARTIN dit "Titouan dou Paysan"
oo 1755 Marie HARRIBEY

Catherine MARTIN
oo Jean COLOUBIE

Pierre COLOUBIE
oo 1813 Jeanne BEDOURET

Bertrand COLOUBIE
oo 1844 Trésine LAFOURCADE

Marie MARTIN
oo
Delphin REY

- **Maxime**
  oo
  Marie Labayle
- Euphrasie
  oo
  Gérard HARRIBEY
- Marcelle
  oo
  Suarez de MORENO

Jeanne MARTIN
oo
Léon DELPON
(à La Réole)

Joseph-Paul MARTIN
(le parrain)
Vétérinaire à Bordeaux
Maréchallerie
oo 1882
Odélie COLOUBIE

- Pierre-Vidiam MARTIN
  oo
  Isabelle LAFARGUE
  - **MARIE - Josephe - Huguette M A R T I N**

Louis MARTIN
(l'oncle au MARIAN)
oo
Elisabeth LARRUE

Odélie COLOUBIE
oo1882
Joseph Paul MARTIN

Alice Coloubie
oo
Bertrand ARQUAY

- Charles ARQUAY
  Pharmacien à LANDIRAS
  oo
  Lucie DUTRENIT dite"Lulu"
- Robert ARQUAY

Pierre-Léon Coloubie
(SOPROFOR)
Marthe MARC

Adolphe COLOUBIE

Le chemin de l'Aouilleyre démarre modestement de l'aire, sous le taillis de petits chênes, et semble se perdre vers un vague N.O., mais celui de Naudon, qui part du même endroit, prend tout de suite une allure plus glorieuse, vers l'ouest, aussitôt après la grange. Celui de l'Aouilleyre est bucolique, sans histoire, longeant, au bout de peu de marche le côté droit du grand champ de Naudon, bordé là de quelques fruitiers, pour déboucher sur l'immense airial de la métairie, planté de chênes. Une symbolique clôture en fil de fer le traverse, et l'on doit pousser la petite porte de bois, symbolique elle aussi, pour passer outre, vers la maison. Le chemin de Naudon, plus carreteyre que l'autre, peu après la grange, longe l'apier de l'Oncle qui domine le grand prat, traverse une zone de fange noire qui indique l'emplacement du fossé, du bar limitatif des fonds, longe notre pièce de pins piquetée de houx, bordée de châtaigniers, et débouche dans les grands pins de Naudon, exploités par ses métayers. Enfin il coupe le grand champ, quand on aperçoit les deux maisons.

Le "chemin du bourg", ou chemin de Sillet', lui, part au droit de notre façade, en plein vers le Nord, avant de virer au N.E. à la hauteur des ruines de Sillet'. Il est bien entretenu, doublé d'un sentier tapissé d'aiguilles, car son histoire se déroule dans les pins, de chez nous jusqu'à Jouhannet', à l'entrée du bourg, enrichie de petits ponts sur des fossés où naissent les tiourioules, de petites montées, de champs de bruyère sur lesquels, l'été, dans l'air tremblant de chaleur, le crissement des cigales donne à l'espace une dimension passionnelle. En tout temps, il fut une piste pour le cheminement du coeur.

Vers l'Est, au départ de notre aire, il n'y a pas de chemin, mais un sentier qui, après la soue, longe le bief jusqu'à sa jonction avec le bras naturel de la rivière, là où finit en pointe le pradot' situé entre les deux cours, dans une eau blonde d'où surgissent, en avril, les bouquets jaunes des jonquilles.

Telles sont nos sorties vers le nord. De l'aouti born' vers le midi, notre chemin carretey passe devant une petite soue, grimpe sur Saint-Pey, en laissant sur sa gauche notre houn' au bord de l'arriouat', puis, tout de sable noir, rejoint, au bout d'un kilomètre, la route de Sore. Mais quand, arrivant de Bordeaux, on descend du train à Magenta, on emprunte, à droite du chemin, un doux sentier qui traverse des petits pins, débouche dans le champ du Luc qu'on emprunte sur sa lisière pour en sortir sur le chemin du Luc, puis reprendre un sentier qui fait confluent avec le chemin charretier, avant la descente de Saint-Pey.

Enfin le chemin du Bar' de Jat passe devant l'autre grange, entre un très beau noyer et une rangée de pommiers, entre dans le bois par un seuil et sous un feuillage de chênes magnifiques, laisse deviner la rivière sur sa droite, longe, sur sa gauche, "le jardin aux carottes", avant de tourner à gauche, à angle droit, vers le Bar de Jat, où fourmille de vie, dans les bruyères, le grand apier de l'Oncle. Passé le fossé, le chemin file vers le fond de l'airial du Luc. - Mais, si l'on ne tourne pas à gauche, après le petit casaou aux carottes, on peut continuer, en remontant le val de la rivière, jusqu'au Gué de Sore.

Je tiens de mon grand-père qu'avant la construction de la route de Sore, le vrai chemin pour s'y rendre suivait, en le remontant, le cours de la rivière, depuis le bourg jusqu'au Gué de Sore, débouchant donc chez nous, venant de l'Escrumpe, par ce qui n'est plus qu'un sentier le long du bief, et nous quittant par cet itinéraire en forêt jusqu'au Gué, que suivirent quelques éléments de l'armée de Napoléon descendant vers l'Espagne.

La dernière issue de notre monde est ce sentier étroit comme une couleuvre qui, depuis le petit pont sur l'Arriouat' - une planche -, derrière "la maison à miel", coule sa reptation dans la jungle jusqu'à la Bigne, où sont les vaches, et donc le lait.

Tous ces chemins mènent aux frontières d'un monde un peu plus vaste, balisées des noms familiers, ceux de la ceinture proche : l'Escroumpe, l'Aouilleyre, Naudon, le Luc, Arrode, Magenta, Brunet', lous Strougnocts, j'en passe ou de noms magiques parce que de moi séparés par tant et tant d'arpents de forêt, mes Eleusis, mes Samarcande... Housilane, Tartehume, Mano, Callen... j'en passe encore plus.

Ces noms-là peuvent abriter de lointains clients du moulin, rarement visités ; et ce sont ceux qu'on risque d'entendre, par quelque après-midi d'août accablé de chaleur africaine, quand on voit s'élever, dans le ciel tremblant, une tâche grise et légère, qui va s'étendre, brune et compacte, vers laquelle, sur des dizaine de kilomètres à la ronde, les yeux se fixent. Alors les gorges se nouent, et loin dans la Lande retentit le terrible "Aü huc! aü huc!". Chacun évalue sa distance au sinistre et le sens du vent. On a beaucoup reproché, par ici, à l'auteur du film "Thérèse Desqueyroux" d'avoir fait dire à Philippe Noiret que, le vent ne poussant pas le feu vers ses pins, il était inutile qu'il se dérange ; cette litote est une maladresse ; car il est vrai que pour un feu qui prenait à 10 kms de chez soi et que le vent poussait plus loin, il n'était pas très efficace de s'y rendre sur son vélo, alors que là-bas toutes les métairies étaient déjà mobilisées, les uns faisant la chaîne avec des seaux, des points d'eau au sinistre, les autres coupant en toute hâte des petits pins pour taper dans le foyer, d'autres enfin allumant le contre-feu. Le périmètre des interventions utiles s'agrandissait ou rétrécissait suivant les nouvelles qu'on pouvait recevoir de l'extension du sinistre ou de sa régression. Mais, dans ce périmètre, la solidarité était totale : la forêt ne connaît pas de barrières, pas plus pour le feu que pour la maladie : quand un seul pin était malade, on l'entourait d'une tranchée pour éviter la contagion à tous les autres. Les pignes et les gémelles sont à tout le monde, et les fléaux pour tous. Nous n'avons pas les sauterelles, nous n'avions pas la pollution, mais de tout temps la menace du feu. On a beaucoup parlé, en son temps, du grand incendie de Cabanac-Villagrains ... hélas! depuis, on a connu le cataclysme de 1949, qui devait détruire une partie du monde de ma jeunesse... autour duquel je tourne avant de l'aborder, ayant décidé de laisser libre cours à ma plume ; le feu, la terre et l'eau la sollicitent. Notre vieille terre pétrie de travaux et de croyances (Le Luc ne signifie-t-il pas : Le bois sacré ?) ; l'eau qu'ici nous gérons pour tous : les métairies d'alentour ne possèdent qu'un puits, et les femmes viennent chez nous, poussant leur brouette, pour rincer leur linge à la gourgue et puiser de l'eau potable à notre houn. Notre eau, ce don du ciel, c'est la Hure et ses sources, elle nous fait vivre, son eau passe sous notre moulin, et c'est elle mon petit Rubicon que je franchis en me décidant à la chanter aujourd'hui. Au centre de notre monde clos, jour et nuit, elle nous parle : si ce n'est pas le bruit régulier du moulin en marche qui accompagne nos travaux et nos jours, c'est celui de ses chutes qui nous rappelle que nous vivons ensemble, qui berce nos insomnies de sa rumeur profonde.

Elle n'est d'abord qu'un filet d'eau, né dans la Lande au S.E. de Sore ; qui, sous le nom de Ruisseau des graves, passe sous la route au Gué de Sore, puis serpente dans la pinède, jusqu'au moment où, recevant le Huron, elle devient une vraie rivière qui draine sources et marécages sur sa route, suscitant les vergnaies, les osmondes, les îlots de renoncules jaunes à Pâques, les roseaux à panache, et, sous la voûte des branches, livrant à la vue son beau sable fauve, dans une odeur de menthe exacerbée. Dans les roseaux cachés de ses bras morts nichent les sarcelles, la loutre remonte le courant, les demoiselles bleues se posent sur les branches basses qui caressent l'eau, et l'éclair bleu du martin-pêcheur rase l'étang qui scintille.

Car, de la Hure, nous avons fait notre "gourgue" entre le grand casaou et le grand prat, bordé, sur sa rive de vergnes domestiqués qu'on coupe tous les dix ans, et qui "repartent" aussitôt en grosses boules régulières. La gourgue vient buter contre le mur bas qui protège le chemin, et s'écoule en deux chutes, l'une, celle du bief, filtrée par un sas de piquets de bois, qui passe sous le moulin pour faire tourner la roue, l'autre qui est le déversoir de la Hure. Entre les deux cours, le pradot. Tous les ans, en septembre, on vide l'étang pour le nettoyer ... et pêcher des anguilles.

Je me rappelle avoir visité la source de la Loire, au Gerbier des Joncs, comme chacun sait ; sur cette montagne sauvage, un fermier n'a pas hésité à faire d'elle l'eau de son abreuvoir, dans son étable ... Rien de tel à Capuron (Cap Huron) où, dans un pré bas, envahi par une végétation anarchique, une flaque un peu boueuse n'est autre que l'émergence du ruisseau. C'est dans ce coin que l'oncle Louis savait trouver d'énormes cèpes, et je l'y ai suivi.

Mais c'est auprès de notre houn que l'on évoque, devant cette eau si pure, si claire, si froide qui naît de la roche rouge, support du Saint-Pey chevelu, ces divinités légères qui cachent leur transparence au sein des bois, comme pour échapper au Grand Pan, mais à demi-consentantes dans ce jeu de cache-cache du filet d'eau serpentant dans les fougères. Le nôtre, choisi entre plusieurs, car la roche suinte, nous l'avons domestiqué dans un petit bassin couvert d'un toit pentu ; on voit issir dans l'eau un mince tourbillon, la roche ocre se tapisse de mousse sur les bords, quelques têtards traînent sur le fond, et les palmes des fougères mâles se courbent avec grâce autour du toit.

L'Arriouat, venu de la région du Bar de Jat', coule devant la source, pour aller se jeter dans la Hure, après les chutes, et après avoir contourné le jardin de la Maison à miel. Il murmure, folâtre dans l'herbe, s'amuse à dessiner des méandres, de chaque côté et en contre-bas du chemin de Saint-Pey, à peine deviné parfois sous le cresson luisant. Une minuscule planche le franchit pour accéder à la fontaine. Quand Henri de la Bigne, qui avait mon âge, venait garder ses vaches au moulin, nous passions de bons moments autour de ce pont lilliputien à faire naviguer des petits bateaux taillés dans une écorce, ou à faire tourner des moulinets faits de quelques fines baguettes.

Je n'en ai pas fini avec les sources ; le bassin de la Hure, je l'ai dit, en draine beaucoup sur son passage, se taillant à travers la pinède un couloir vert tendre, et nous avons dû bâtir, les Martin, notre moulin sur ce terrain spongieux ; quand on a construit la cuisine basse (je ne sais pas à quelle date), on a dû d'abord buser les eaux qui venaient de la basse-cour ; la buse passe sous la cuisine, le long du mur qui la sépare de la grande maison, puis, en droite ligne, sous le porche et sous le chemin, et l'on voyait très bien le mince filet d'eau sortir de terre, le chemin passé, pour aller se déverser dans la gourgue, à droite de la pierre du seuil, par une petite rigole qui ne manquait pas de m'intriguer.

Cette particularité avait été judicieusement exploitée : dans la cuisine, sur le parcours de la buse, sous l'escalier, l'espace avait été fermé par une porte d'encoignure, et, toujours frais, servait de garde-manger. On y trouvait en permanence, entre autres, le grand toupin de fer rouge dans lequel ne "tournait" jamais la savoureuse soupe au lard et aux légumes de sable humide ; l'eau des sources la conservait, cependant qu'à travers la porte reliant la cuisine au moulin nous entendions la Hure, ses chutes généreuses ou son chant de travail, tic tac, tic tac ...

Dans ma vingtième année, j'ai lu "Sarn", de Mary Webb, et j'ai reconnu, au fil de ses lignes, son étang, l'odeur de l'eau, les murmures aquatiques ...

J'étais pourtant née à Bordeaux, rue de Pessac, dans une maison agrémentée d'un jardin, en face du "Conseil de Guerre" et j'avais été baptisée à Notre-Dame des Anges. Mais mes tout premiers souvenirs se confondent avec le moulin. Je n'avais pas beaucoup plus de deux ans quand s'est gravée dans ma mémoire l'image de l'étang tout propre, tout scintillant, comme jamais je ne crois l'avoir revu, pendant que mon père, vêtu de bleu horizon, près des "pelles", m'embrassait, avant d'aller à Magenta pour prendre un train, en route vers le Front. Tous étaient autour de lui, ma mère, l'oncle Louis, mon grand-père, Jenny, Titot'. Non, je n'ai pas inventé ce départ, ce magnifique scintillement de l'eau sous le soleil.

Mon père était inscrit au Barreau de Bordeaux, mais la déclaration de guerre nous avait surpris au Moulin, chez l'Oncle Louis, le frère de mon grand-père paternel, à un moment où mes parents, à Bordeaux, en même temps, venaient de quitter la rue de Pessac pour la rue de Berry, et de se trouver en froid, pour d'obscures raisons, avec la famille de ma mère ; ce pour quoi, et les évènements s'y ajoutant, mon père avait demandé à l'Oncle de nous garder chez lui, sous sa protection. C'est ce qui m'a valu de connaître, à l'aube de ma vie, le paradis. Pendant que des millions d'hommes s'étripaient, et que mon père, qui, jusque là, jouissait d'une santé parfaite, ramenait de la retraite de Charleroy une pleurésie qui devait lui être fatale, je m'éveillais à la vie dans un bonheur parfait.

Par suite du manque de place dans les hôpitaux militaires, pour soigner sa pleurésie, mon père fut envoyé dans un centre bourré de tuberculeux. Il devait, certes, en revenir, déclaré convalescent, et mener pendant quelques années une vie normale. Mais le mal fut le plus fort et trancha, en 1921, une vie pleine de promesses. Il racontait comment, de Charleroy, les soldats avaient battu en retraite, à pied, pendant des jours, se tenant par le bras les uns les autres pour se soutenir, avec, pour tout réconfort, de temps en temps, un morceau de sucre à sucer ...

Pour l'heure, donc, en ce début de guerre, ma mère et moi sommes au moulin, avec l'Oncle Louis, Titot' et Jenny. Lui c'est Bernard Mêmes, qui a de nombreux frères dont les chaffres en ot' se récitent comme une litanie, Fisot', Louisot' ... Elle c'est Jenny Dupouy, de Sore, dont la mère est une Pébayle. Leur fils, Abel, est à la guerre. Titot' fait tourner le moulin avec l'oncle, charge sur la charrette les sacs de farine qu'il va livrer dans les métairies proches ou lointaines, en revient avec les sacs de grains qu'on loge dans le grenier du moulin à l'aide d'un plan incliné qui prend appui sur la charrette et sur le rebord de la fenêtre, Titot soulevant les sacs et l'oncle les tirant à lui. Titot entretient le matériel et s'occupe des grosses bêtes.

L'Oncle dirige la mouture, partage le meilleur de son temps entre la farine et les abeilles ; il lit tous les jours "La Petite Gironde", pêche, chasse, régente son étang, ses bois et ses prés, fait ses comptes sur un petit carnet, étudie avec attention les textes de la Revue apicole d'Aubanel frères, ceux aussi du "Chasseur français", et, plus tard, de "Rustica". Il aime, dans son atelier, travailler le bois. Le rabot glisse sur les planches prises dans l'étau, des baguettes en tas sont dressées dans un coin, et aussi des joncs. Les copeaux blonds et odorants jonchent le sol, et l'on voit prendre forme de menus meubles, des sabots, des ruches et des biscardes.

L'oncle est taciturne, mais pas triste : simplement, il ne trouve pas utile d'exprimer les sentiments qui vont d'eux-mêmes, sinon, parfois, par une espèce de "hun", difficilement traduisible ; il est individualiste, mais pas asocial. Il est le patron, on le sait, il décide, mais point n'est besoin de grosse voix ni de longues explications ; il ne fait que traduire, pour tous, ce que lui indiquent les nuages qui se lèvent au fond du pré, un passage de migrants et le vol des abeilles ; et chacun, par son truchement, de s'adapter sans réticence au rythme bucolique des saisons, comme à leurs caprices qu'il a su prévoir. S'il jure, c'est entre ses dents, plus pour affermir son propos que pour s'en prendre à Zeus ou aux hommes. Si, dans sa morphologie sentimentale, il sait qu'on peut trouver un talon d'Achille, il le dérobe jalousement aux regards, avec une pudeur extrême. Il a choisi - après des orages qui l'ont marqué - de vivre, de se vêtir en paysan - mais pas en paysan inculte -, de se laisser appeler : Louis - mais plus à la façon des rois de France qu'avec une familiarité excessive, et nul n'aurait l'idée de forcer ses limites, ni de terre ni de coeur.

Et Jenny ... Levée à l'aube, comme d'ailleurs les hommes, au rythme lent des campagnes, mais sans jamais s'arrêter ni s'asseoir, ou si peu, elle soigne les bêtes, balaye la maison, s'occupe des jardins, entretient le feu, va à l'eau (que de cruches à porter entre la cuisine et la fontaine...), lave le linge, fait la cuisine, fait la vaisselle, et soigne encore les bêtes. La journée finie, avec les autres, à la lumière des chandelles et des lampes Pigeon, elle s'assoit devant la cheminée, sur une chaise basse, pour ravauder pendant une heure. A la saison, des châtaignes éclatent sous la cendre. Les chiens et les chats dorment à nos pieds devant l'âtre. Mais bientôt l'oncle prend sa lampe, les autres leurs chandelles pour gagner leurs lits. Il arrive qu'en été on se lève à quatre heures, si Titot doit faire une longue tournée. Mais on vit à l'heure solaire. Durant ces longues journées, coupées par la sieste, les hommes trouvent toujours l'occasion de quelque pause ; pas Jenny ; et quand vient la fenaison, quand il faut aller couper les brandes pour la litière, Jenny en est aussi.

La vie des femmes était ainsi faite. Jenny n'aurait pas eu l'idée de se plaindre, même pas d'être obligée de se pencher sur un évier de pierre très bas placé, ni d'aller avec la cruche chercher l'eau à la houn, à 100 mètres de la cuisine. Mais le travail se déroulait, dans le calme, et il y avait de la visite. Pour de l'eau, pour un rinçage de linge, pour une bête égarée, pour un plant de légume, on voyait arriver Marie de la Bigne, ou Maria du Béguey, d'Arode, celles de Naudon, de l'Aouilleyre, du Luc, et Catherine, de Brunet'. Elles vont sans se hâter à la rencontre de Jenny. L'échange commence par un rituel "Et d'abeut's ?", qui peut se traduire par "quoi de nouveau depuis la dernière fois ?" "comment va la vie...?". S'engagent alors de longues palabres sur tout et sur rien, des considérations sur l'air du temps, lequel semble alors un peu s'arrêter pour ces femmes. C'est leur tasse de thé rurale.

Elles devisaient ainsi, longuement, debout, le débit lent, et les phrases gasconnes étaient en général ponctuées d'une considération fataliste, qui servait aussi de conclusion rituelle : "Es' ataou!". Les coiffes noires enserraient le chignon rond, un simple pan tombant gracieusement sur le côté gauche, telles les coiffes arlésiennes, et les jupes sombres rejoignaient presque les esclops'. Pour les très grands jours, une première communion par exemple, Jenny arborait la même coiffe, mais en soie blanche, et je pense qu'elle n'en eût jamais qu'une aussi belle de toute sa vie.

Je suivais Jenny partout, accrochée à ses jupes, et, tendrement, elle m'appelait "La miye Meynade". Avoir été de quelqu'un la mie meynade, cela reste dans le coeur jusqu'au bout.

Pour mon grand-père j'étais "lou meun arrat'" et cela ne s'oublie jamais non plus. Pour moi, je devais l'appeler "Parrain", ce que je fis sa vie durant, car ce titre prévalait sur celui de grand-père. Il était prénommé Joseph-Paul. Ma marraine était ma grand-mère maternelle, Marie-Delphine-Charlotte, et, dans sa famille, tous, sans distinction de sexe, avaient Marie pour premier prénom. Chez les Martin, et pas que chez eux, toutes les générations comportaient un nombre prioritaire de Marie et de Pierre. L'oncle Louis était Pierre-Louis, mon père Pierre-Vidiam, mes grand'tantes étaient Marie et Jeanne, leurs parents Martin Pierre et Marie, et il y avait peu de variantes chez les trisaïeuls. Il en était ainsi depuis des siècles, et je fus prénommée Marie-Josèphe - à quoi l'on crut bon d'ajouter Huguette - Il reste que je suis encore une Marie Martin, ce qui me donne une certaine légitimité à raconter, d'une branche des Martin de Saint-Symphorien, un "temps perdu" qui doit rester dans la mémoire de leurs descendants, comme dans la mémoire collective d'une population, trop souvent déracinée sur son propre sol.

Pour en revenir à mon grand-père, veuf en 1911, il avait alors quitté sa maison de la rue Belle-Etoile, à Bordeaux, pour une échoppe, 82 Boulevard Victor Emmanuel III, où il vivait seul, mais point coupé de sa famille ; et il venait au moulin très souvent, ce qui ne présentait aucune difficulté : on prenait le train de Toulouse, et, à Beautiran, on montait dans celui qui allait jusqu'à Luxey ; à Saint-Symphorien le rejoignaient celui qui venait de Langon, par Nizan, et celui qui venait de Facture, où se trouvaient les voyageurs qui avaient emprunté la ligne de Bayonne ; à Saint-Symphorien on demandait au chef de train de nous arrêter à Magenta (il y avait toujours quelqu'un pour descendre ou monter à Magenta). On descend devant la cabane en planches, on s'enfonce dans la grâce du petit bois de pins familier, odorant et silencieux, par le sentier qui va déboucher sur le champ du Luc ... on est vite à Saint-Pey, chez nous.

Jusqu'en 1938, et ces centaines de fois, on a vu descendre mon grand-père du tournant de Saint-Pey, impeccable, ne perdant pas un pouce de sa taille moyenne, canotier sur la tête l'été, feutre l'hiver, et tenant à la main son panier d'osier de forme cubique, dont le couvercle était maintenu fermé par une mince baguette passant dans deux oeillets. Les deux frères se serrent la main, Parrain va mettre sur sa tête un large béret, et des sabots aux pieds, et déballe le contenu de son panier ; on l'entoure, car il serait chagrin si nous ne participions pas à ce rite, et à son contentement ; il a choisi pour nous les meilleurs produits, et il est juste de souligner sa compétence, comme son désir de nous faire plaisir. On réceptionne ainsi la meilleure viande, qu'il sait où se procurer, puisqu'il est vétérinaire-inspecteur des abattoirs de Bègles, et les meilleurs fromages, trouvés, quand elles furent créées, aux halles Lagrue du cours Victor-Hugo. Il a une prédilection pour l'étuvé (que, jeune, je n'aimais guère, mais que je me forçais à trouver délicieux, pour ne pas le chagriner).

Parrain ne supportait pas la médiocrité sur le chapitre des aliments et de leur cuisson, comme d'ailleurs sur celui de la propreté, et d'une certaine tenue dans tout le comportement. Mais j'y reviendrai.

Je n'ai pas connu ma grand-mère Odélie, mais on m'a tellement parlé d'elle que je l'ai toujours sentie très proche de moi. Je sais que cela aurait été pour elle la plus grande joie de connaître un petit-enfant ; le Ciel ne l'a pas voulu. Mais l'Oncle Adolphe, son frère, vivait toujours dans la petite maison pointue de la route de Villandraut, sur la Hure (encore elle), là où commence la Bastide, le logis où avaient grandi les quatre enfants Coloubie. Tante Alice, pour l'heure, habitait la Bastide, mais celle de Bordeaux, les Léon Coloubie étaient aux Luz, le coeur de ma grand-mère avait cédé. Restait Adolphe. Il avait été, disait-on, un jeune homme doué ; jusqu'au jour où, victime d'une chute de cheval, un peu de sa cervelle était restée sur une route de Saint-Symphorien. De temps en temps, il venait nous voir au moulin, commentait les évènements d'un ton un peu traînant et nasillard, et, sans que rien puisse le faire prévoir, il était victime d'une crise d'épilepsie. Je me rappelle mon effarement quand je le vis à terre, pris de convulsions. Dans les mêmes circonstances, Marco Polo avait raconté au Grand Khan que son fils était marqué du Mal Sacré, réservé à quelques initiés, pour se sortir d'un mauvais pas. Au moulin, on ne connaissait pas cette consolante interprétation ; on faisait cercle autour du malade et l'un des nôtres cherchait fébrilement dans sa poche le petit flacon qui ne le quittait pas, plein d'un liquide transparent. Quand on avait réussi à le lui faire absorber, la crise s'éteignait peu à peu. L'Oncle Louis ne disait rien, mais on comprenait que ce spectacle dérangeait sa conception du monde. J'ai cru sentir plus tard, à d'imperceptibles signes, qu'il voyait arriver avec méfiance Adolphe au moulin, le pauvre Adolphe qui, je le sais, aimait beaucoup mon père, et m'aima beaucoup aussi, mais sa présence seule devait nous le faire comprendre ; dans nos familles, les effusions n'étaient pas de mise : il y a des choses qui vont d'elles-mêmes, et ce n'est pas l'Oncle Louis qui aurait dit le contraire. L'exubérance de ma pauvre mère était d'un autre monde.

Bien plus tard, quand le pauvre Adolphe est décédé, j'ai appris qu'il m'avait laissé une armoire, une pendule comtoise et un fauteuil Voltaire ; le tout fut porté au moulin, où la pendule et le fauteuil ont été volés.

Mes arrières-grands-parents Coloubie, Jeanti et Trésine, avaient quitté ce monde avant ma naissance, et aussi mon arrière-grand-père Martin Martin, en Mai 1903. Mais mon arrière-grand-mère Marie Dubourg, son épouse, m'a connue. J'avais un an quand elle est partie, en mai 1913, juste 10 ans après son mari, et à 80 ans comme lui. De leur mariage d'amour, qui mit en émoi Saint-Symphorien, je parlerai plus loin. Son rouet semblait toujours l'attendre, dans un coin du vestibule.

Ma mère racontait que la vieille grand-mère lui avait fait fête quand, jeune mariée, mon père l'avait amenée pour la première fois au moulin. Elle n'ignorait pas la campagne, puisque sa famille passait l'été dans une propriété de Tresses, derrière les coteaux de la rive droite, mais c'était là une campagne policée. Quand elle est descendue de Saint-Pey, et que, soudain, l'ensemble du Moulin a rempli sa vue, elle a été transportée, suffoquée par ce paysage qu'elle ne pouvait imaginer. Elle racontait que sa tête "tournait", qu'elle ne croyait pas à la réalité de ce qu'elle voyait, qu'elle se croyait transportée dans un monde magique. Et la vieille grand-mère la serre dans ses bras, et Jenny se met en quatre pour elle. C'est le conte de fées. Aussi, quand, à la déclaration de guerre, nous nous installons au moulin, elle s'y trouve au chaud. Et, dans ce petit univers aux sentiments pudiques, on admet très bien qu'elle promène ses grâces

au milieu des travaux des autres, qu'elle porte ses toilettes de Bordeaux, qu'elle marche dans les chemins sans but utilitaire, quand elle ne lit pas Marcel Prévost, et qu'elle s'exclame avec exubérance sur tout ce qu'elle découvre. Et elle n'est point jalouse que je suive partout Jenny comme son ombre, car elle aime Jenny.

Mes grand'tantes Marie et Jeanne, je ne me rappelle pas les avoir vues au moulin à cette époque, ni leur famille. Mais je n'aurai garde d'oublier l'étrange convive qui fut alors des nôtres, à certains moments : un des frères de Titot' avait épousé une allemande, Caroline, peu avant la déclaration de guerre. Et la guerre l'avait surprise à Saint-Symphorien. Je ne vois plus ses traits, mais je vois encore son sourire désespéré de celle qui voulait se faire pardonner d'être là. "Pauvre" femme, disait ma mère, (Praoube Heumne! répétait Jenny en écho), ses frères se battent contre son mari, c'est affreux". Plus prosaïquement, le pays l'appelait "la Boche", mais elle fut traitée avec humanité ; peu à peu, "la Boche" était devenue son chaffre, dans un pays où chacun portait le sien. Ainsi, plus tard, l'épouse de Robert Arquey, qui était Sénégalaise, devint, à Saint-Symphorien, "Marie-noire". Qui connaissait son vrai nom ? C'était une gentille jeune femme, une petite curiosité dans le pays, mais bien admise, elle aussi, et quand on prononçait "son nom" c'était sans agressivité aucune ; on lui reconnaissait son identité.

Ma mère, avec l'impertinence de la jeunesse - et de la ville! - ne parlait de mon grand-père qu'en disant : "Le Beaup' " - le beau-père, évidemment - Mais, plus curieux, cela avait donné, quand on parlait de ma défunte grand-mère - que ma mère avait bien connue - "la pauvre Beaupe", ce qui signifiait à la fois de qui elle était l'épouse, et qu'elle n'était plus. Ces noms de code ne relevaient que de la complicité familiale, l'acceptation des fantaisies de ma mère, qui se plaisait à souligner que sa belle-mère était une femme très bonne, ce que confirmaient tous ceux qui l'avaient connue.

Quand Odélie était jeune fille, elle avait, paraît-il, un physique si agréable que les jeunes gens avaient baptisé la route où se trouvait sa maison "Rue de la Belle Odélie". Sa belle-mère, Marie Dubourg, fille unique de Pierre Dubourg, du Capdet', - qui devait, je l'ai dit, devenir l'héroïne d'un mémorable fait-divers sentimental, était dite, dans sa jeunesse, "la vierge du Capdet'". Double hérédité, difficile à porter! J'ai longuement interrogé les photos de ces aïeules. Odélie entre 40 et 50 ans, présentait en effet un agréable visage, comme on peut en voir beaucoup d'autres. Quant à l'arrière-grand-mère Martin, près de ses 80 ans, elle était surtout marquée par un imposant appendice nasal, du genre bourbonien, qu'elle avait légué à son fils Paul, alors que Louis et ses soeurs tenaient de leur père des traits réguliers, un profit grec.

Evoquant les chaffres, je fais ressurgir "Martin-Crac". Je ne saurai jamais quel était ce Martin de notre cousinage qui, d'après mon grand-père et l'oncle, était hâbleur, jouait les matamores, mais, confronté aux réalités, piètre réalisateur. Les deux frères ne manquaient jamais de rire de bon coeur en l'évoquant, et ils racontaient qu'un jour, se vantant de je ne sais quel exploit en faisant de grands gestes incontrôlés, Martin-Crac avait basculé par-dessus le parapet ; il était tombé dans la gourgue, devant les pelles ; on avait dû repêcher, piteux, ce pauvre baron de Crac de chez nous. La malice attachée à son chaffre était aussi bien de chez nous.

On dit que les Saintongeais ont horreur des affirmations et des grandes manifestations, qu'ils sont les rois de la litote. Mais ce vieux fond de méfiance et de pudeur rurales, doublé d'ironie corsetée de bon sens tacite et souriant, il doit être l'apanage de plusieurs provinces. L'air goguenard de Parrain et de l'Oncle, au récit de ce plouf, on pouvait le traduire par : "trop de paroles, et on tombe à l'eau ...". Plus tard, j'ai entendu l'Oncle, très avare de confidences et de l'expression de ses jugements, laisser échapper, entre deux "heum", suivant son habitude, à propos d'un homme de sa connaissance qui se vantait un peu trop de ses exploits amoureux : "H... ceux qui en parlent beaucoup, c'est qu'ils en font peu". Il n'en parlait jamais, lui.

Descendante de la vierge du Capdet', de la Belle Odélie, (pauvre Beaupe), de Parrain (Beaup), lou meun arrat pour lui, la mie meynade pour Jenny, j'étais "Bébé" pour ma mère, et Nine (Nina) pour les gens du pays. Je ne connaissais pas mon nom. Mais mon royaume, oui.

Au centre du monde, les arches ; elles étaient grises, et un rosier, naissant contre le pilier central, épousait le début d'un cintre ; entre les arches et la porte basse de la cuisine, le porche était de terre battue. Des quantités d'instruments de toutes sortes, faux, arrestelles, pioches - tout ce que l'on peut admirer à Marquèze et au premier étage du musée de Villandraut - étaient appuyés au mur. Le fouet (la belle tresse!) était pendu à un clou, et, à l'extérieur, un anneau était pris dans le mur pour attacher le licol. Le bas de la porte était percé d'une chatière pour permettre aux chats, la nuit, d'aller et venir à la poursuite des rats avides de farine. Le jour, la porte était toujours entr'ouverte, car les allées et venues étaient incessantes, pour le bois, pour l'eau, pour les bêtes ; en plus, la cuisine était sombre, mal éclairée par la petite fenêtre qui, au-dessus de l'évier, donnait sur la basse-cour. Devant la porte, les sabots sont alignés, sabots pleins des hommes, légers et ajourés des femmes, et les miens, tout petits. Car Jenny, après avoir lavé la cuisine, a répandu sur les carreaux rouges de la belle sciure blonde, qui embaume. On y circule en pantoufles. Et l'hiver, malgré la porte peu fermée, on ne sent pas le froid, parce qu'un grand feu brûle sans arrêt dans la haute cheminée. Il y a toujours devant le feu un toupin ou un pichet, où quelque chose mijote ; et toujours un grand chaudron noir est pendu à la crémaillère, dans lequel cuit la soupe des cochons. Toutes les épluchures y passent. Dans un autre chaudron, l'Oncle "tourne" avec attention celle de ses chiens. Il la prépare tous les deux jours. A 5 heures, il prend le chaudron, et les chiens, à ce geste, aussitôt l'entourent. Sur la pelouse rustique du jardin du nord, l'Oncle distribue de larges parts d'une pâtée blanchâtre, à la fois solide et molle, dévorée en peu de temps. Ce menu de l'unique repas ne varie jamais. Au moment de nos repas, cependant, chiens et chats, autour de nous, attendent les os. Cela ne plaît pas à Parrain. Plus tard, dans la grande salle-à-manger "du haut", quand je voulais donner quelque douceur à un chien, il me disait "tu fais comme ton père. Il ne faut pas. Chacun à sa place. Quand ton père le faisait, je l'obligeais à copier : "Je deviens "bête avec les bêtes"". J'éprouvais alors du chagrin, et pour les bêtes, et pour mon père dont la jeune sensibilité avait été froissée. Mais Parrain avait des principes ... et je ne pouvais pas résister au regard suppliant de Farotte et de Flambeau ...

Quant aux chats, ils se débrouillaient comme ils pouvaient pour se nourrir : quelques restes, les rats du moulin... et la chasse et la pêche pour leur propre compte.

Devant le porche se concentrait la vie, rythmée par le bruit des esclops retirés et repris. Un peu sur la gauche, on s'agenouille sur la pierre du seuil de la gourgue pour puiser l'eau non potable ou pour rincer le linge. Une barque de bois à fond plat y est amarrée. Un peu à droite, les charrettes sont au repos, et Titot' badigeonne leurs moyeux avec une huile épaisse et noire que je trouve admirable. Un peu plus loin, à droite, les écuries, très longues, sont perpendiculaires au grand Prat'. Le bas est en pierres, mais la façade de l'étage est faite de planches brunes, un peu bombées, posées à l'horizontale, et c'est en déplaçant certaines que l'on pratique des ouvertures, quand besoin est. A l'extrémité des écuries, vers le chemin, se trouve la réserve à bois où l'Oncle range dans un bel ordre les bûches déjà longuement façonnées et séchées. Au-dessus de cette réserve je fixe les petites fenêtres du pigeonnier, dans l'attente d'une mince tête bleue qui "encense" en jetant sur toutes choses un regard curieux. Le tronc noueux d'une treille s'élève à côté de la porte de la réserve, les pampres courent le long du mur des écuries, sous les planches. Les trois portes et les trois fenêtres sont surmontées d'une petite croix gravée en ocre dans la pierre, et, à la dernière fenêtre, on voit passer la bonne tête d'une mule au regard humide. Devant l'écurie, sur presque toute sa longueur, s'étend le tas régulier du fumier, un fumier odorant fait de la litière des bêtes. De temps en temps, on part dans la lande pour y couper des brandes, et c'est pour moi une petite fête ; au retour, on garnit les écuries de brandes fraîches ; et la nature fait le reste.

Si le tas de fumier est imposant, c'est qu'il en faut beaucoup pour fumer le grand prat ; il s'étend devant nous, le long de la gourgue, très long, vraiment, et très soigné. Dans le fond du pré, on voit la pièce de pins, mais, entre les pins et le pré, on a baissé le rideau de châtaigniers et de néfliers, dont nous savourons les fruits à l'automne. Le fond du pré est resté un peu marécageux, mais la plus grande partie est parfaitement irriguée par des rigoles qui partent de la gourgue et, bien droites, vont jusqu'au côté opposé ; quand elles sont à sec, elles sont rouges, car tout le sable du sous-sol est ferrugineux. Sur le talus qui surplombe le pré, vers la moitié de sa longueur, on devine l'apier de l'Oncle, pour moi un des endroits les plus émouvants du Moulin : sur un terrain carré, les ruches, construites par l'Oncle (il n'y a plus de bournacs chez nous), sont alignées sur plusieurs rangs, dominant le pré, sous de petits chênes dont l'oncle entretient la taille régulière à une faible hauteur, de façon à tisser, pour ses abeilles, une espèce de plafond végétal ajouré, qui tamise les rayons du soleil. La bruyère n'est jamais loin, mais ici les travailleuses sont surtout sollicitées par les fleurs du pré et les belles grappes des acacias haut perchées derrière les écuries. Plus tard, devant cet apier tellement harmonieux, je ne pouvais m'empêcher de penser à la Grèce et au miel de l'Hymette.

Accolé au mur du fond de l'écurie, un grand hangar servait surtout à favoriser et protéger la ponte des poules. Sur le chemin il était ouvert : le long des trois murs, à bonne hauteur, en méfiance des prédateurs, on avait installé des caisses confortablement garnies de paille, reliées au sol par une branche en pente. C'était très drôle de voir, par-dessus nos têtes, le regard sérieux des poules immobiles, occupées à faire l'oeuf. Un autre hangar, destiné au même usage, avait été construit sur l'herbe, devant le chemin du Bourg. Le soir, avec Jenny, j'allais ramasser les oeufs, de beaux gros oeufs blancs ou colorés, issus de belles poules rousses (le temps des fanchettes n'était pas encore venu pour nous), toute la journée en liberté, harem de coqs superbes, comme jamais je n'en revis de semblables, ni par la taille, ni pas les couleurs éclatantes, ni par la majesté du port. Quant aux "clouques" entourées de leurs poussins, plusieurs endroits étaient prévus pour les mettre à l'abri, dans les hangars ou dans la basse-cour.

Il le fallait ; car, après le feu (bien après!) le grand ennemi, c'était la "buse". L'Oncle s'en méfiait, et, quand il sortait de la maison, son regard se portait instinctivement vers le ciel, à la fois pour se faire une idée du temps prochain - surtout au moment des foins - et pour déceler, peut-être, là-haut, très haut, ce planeur noir aux ailes étales qui dessine sur le bleu des cercles menaçants. Il la voit, il crie "la buse!, il se précipite sur son fusil appuyé en permanence au mur du vestibule ... il tire. Dans le pays, il est réputé pour cet exploit..."Louis Martin tue la buse au vol".

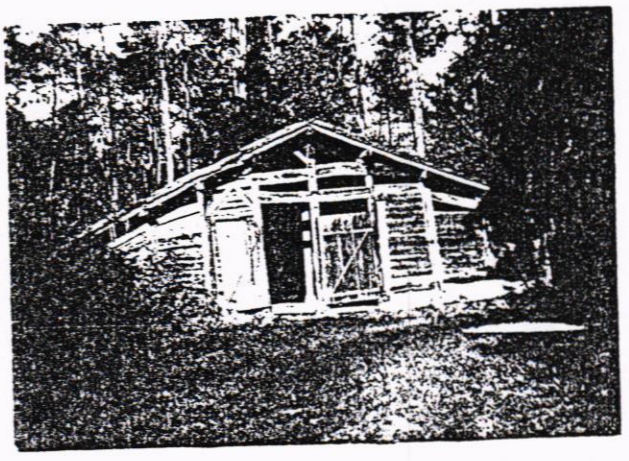
Mais la buse aussi a ses astuces ; et souvent elle vient chez nous pour sa rapine quand elle sait que tout le monde dort, à l'heure de la sieste ; quand on se lève, il est trop tard, et l'on ne trouve plus que la clouque affolée qui court dans tous les sens, ses petits piaillant dans ses plumes ; il en manque un.

L'autre ennemie, c'est la loutre. Nous avons de beaux canards qu'on lâche le matin dans la gourgue ; ils partent vers le fond, où ils retrouvent la rivière, passé le bras mort où nichent les sarcelles, dans le mystère des roseaux et d'un fouillis de jungle aquatique ; c'est là que la loutre les attend ; mais les pertes sont réduites. Quand va tomber le soir, les "coin-coin" se rapprochent, deviennent sonores. Lous guit's connaissent l'heure du maïs. Jenny les conforte en appelant "touri, touri, touri", et voilà que paraît la flottille. Le canard de tête fend l'eau, les autres sont déployés derrière lui en triangle, leurs plumes lisses sont noires, blanches et bleues, avec parfois, une touche d'orange, leur port est royal, et leurs yeux goguenards, comme leur cri. Ils rient de bonheur. Arrivés au milieu de la gourgue, avant de quitter l'eau, ils y plongent une dernière fois, bien droits, les pattes en l'air, leur joli petit cul à la verticale, puis, l'un après l'autre, se bousculant un peu, ils sautent sur la pierre, et, se dandinant, rejoignent les poules qui déjà se pressent autour de nous.

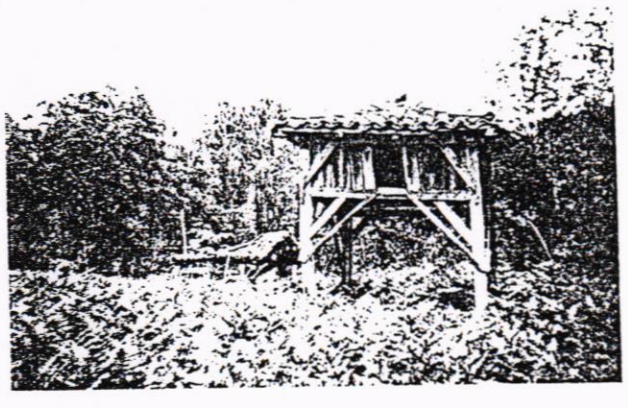
Sur les cent têtes de volailles, le maïs tombe en pluie, la millade pour les poulets ; c'est le festin, et on entend le crépitement des becs sur la terre. Il fut un temps où Jenny, pour me faire plaisir, me laissa le soin de présider à cette cérémonie. Les poules me connaissaient, et, quand elles me voyaient devant le porche, la "mesure" de maïs à la main, elles se précipitaient pour me suivre. C'est une joie parfaite que d'être ainsi reconnue par ces créatures bien vivantes, et de découvrir en même temps qu'on a puissance sur elles, que l'on a le pouvoir de contenter. Depuis ce temps, j'ai évoqué le jeune Hélyacin ... "Sont-ils là vos plaisirs ? - Je n'en connais point d'autres ...". Pour lui, c'était le service du Temple ; le mien, moins austère, se confondait avec des rites plutôt panthéistes. Mais jamais aucun des jouets compliqués de notre civilisation abstraite ne pourra donner à un enfant ce goût de paradis. Etre la reine de toutes les bêtes! Donner à chacune le meilleur logis. Les nourrir. Les voir s'ébattre ... ne jamais les tuer! passer ainsi toute une vie, c'était ce à quoi je rêvais, en tirant au bout d'une ficelle une petite charrette de bois attelée d'un cheval de carton, mon unique jouet.

Rassasiées, les bêtes prenaient lentement le chemin de leurs dortoirs ; pour les canards et les clouques, la basse-cour ; pour le coq et les poules, le perchoir. La grosse porte pleine, au fond de la cuisine, à gauche de l'évier, s'ouvre sur la basse-cour, juchée au-dessus du bief qui sort du moulin, dont un mur en surplomb la sépare ; le long de ce mur court un rideau de bambous, coupé par une volière. Dans l'angle formé par ce mur et celui de la cuisine, je regarde avec crainte un grand trou humide, envahi d'une végétation inquiétante : c'était la cave de mon arrière-grand-père, mais l'Oncle ne l'a pas entretenue. Au fond de la basse-cour, en équerre avec elle, un passage sépare un mur de côté de la grande maison du four où, pendant la guerre, on fait encore cuire du pain, tandis que dans la grande pièce qui précède le foyer, Jenny plume les volailles. A l'endroit où

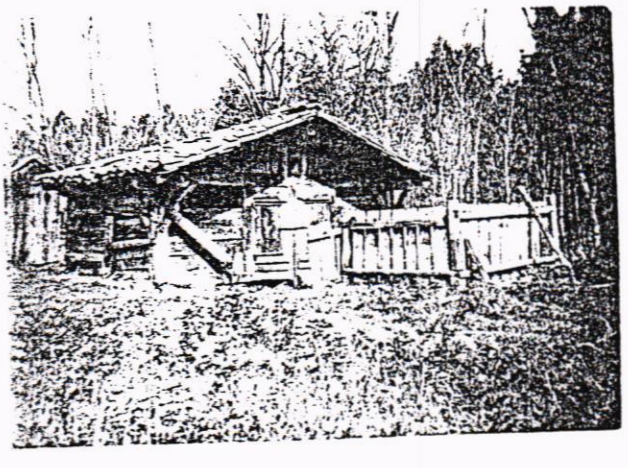
La Maison du Berger



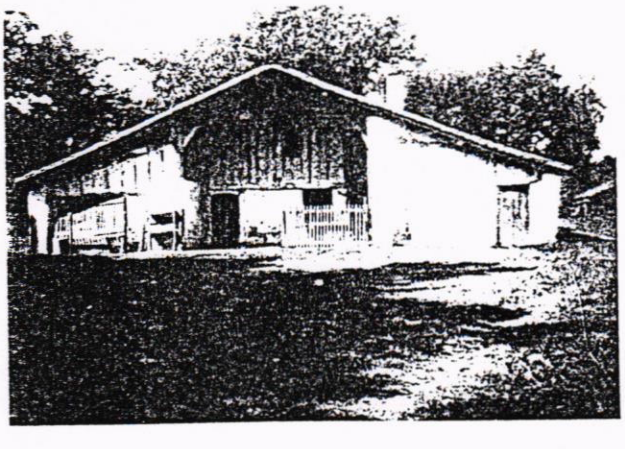
Le Parc de Sillet en 1935



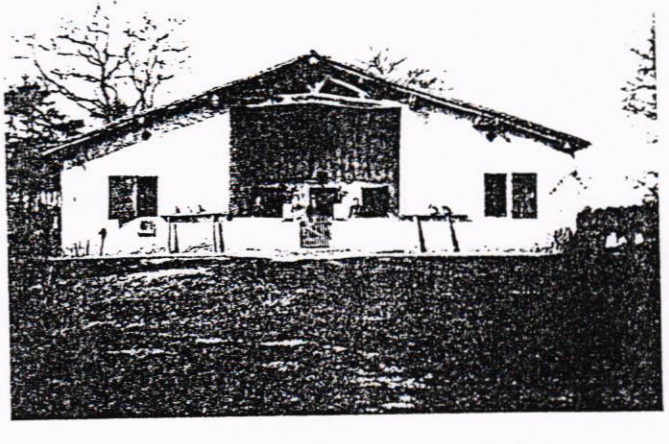
Le Poulailler



Le parc à cochons du "Gnic" et du "Gnicot".



"Le Luc" en 1936



"Naudon" en 1937

le passage débouche sur l'aire, un magnifique noyer dispense l'odeur amère et subtile de ses fruits, mais, auparavant, le four est suivi par deux petits bâtiments en briques, des sortes d'alcôves, dont j'ai ignoré l'ancienne destination, et qui ne servaient plus qu'à mes jeux, et par le perchoir : un arbre à cet usage destiné ; et c'est encore un merveilleux spectacle pour de jeunes yeux que celui du coq splendide, suivi de sa cour, grimper majestueusement le long du tronc incliné qui mène aux branches, où toute la compagnie se "jhuque". On assiste à quelques chamailleries de préséances, des plumes s'ébouriffent, quelques cris indignés se font entendre de femelles qui se menacent du bec ; puis tout s'apaise, déjà on ne distingue plus les gros oiseaux. Le renard saura pourtant que cet arbre est habité, mais il ne pourra que rester au pied, impuissant.

Demain, vers la quatrième heure, tous les coqs affirmeront leur présence, de l'Aouilleyre au Luc, comme si chacun voulait avoir le dernier mot. Et le jour de la fête du pays, on annoncera des danses pour toute la nuit "dinc qu'as que lou hasan cante".

Le soir, après le repas des poules et des canards, une autre joyeuse cérémonie me sollicite : celui des cochons. La soue, à cause de l'odeur, est un peu loin de l'aire, sur la droite, après le noyer, le long du sentier qui va vers la jonction des ruisseaux. Elle est en bois, à deux compartiments, Jenny porte le lourd chaudron, répartit la pâtée dans l'auge, tire les verrous des portes, et deux énormes cochons se ruent en grognant sur la nourriture. Ce sont "Lou Gnic" et "lou Gnicot'". Pendant qu'ils se gavent je passe ma main sur les poils rêches de leur tête rose, avec encore ce sentiment de puissance sur un monstre dompté, fascinant. Je ne peux pas admettre qu'ils ne sont pour les adultes qu'un beau capital, une belle réserve de vivres.

Tout se passe dans les écuries quand vient le tour des mules et des chevaux. Par une échelle de bois on monte à l'étage, on ouvre les trappes, et on envoie le foin en-dessous, dans les râteliers. Ici les bêtes se nourrissent longuement, avec moins de hâte et plus de dignité que les porcs, et on écoute le bruit régulier de leur mastication, en respirant la bonne odeur du foin et de la litière de brandes.

A l'époque, nous n'avions plus de vaches, mais Henri de la Bigne venait faire pacager chez nous, et nous avions le lait à discrétion. Nous n'avions plus de moutons, mais, suivant les lois de la transhumance, nous étions visités, à époques fixes, pour le pacage, par le grand troupeau du "Ninet'". Un jour, on entendait se rapprocher un tintement de grelots, et, soudain, débouchait du chemin de Saint-Pey le berger, le vrai berger landais de l'imagerie populaire. Grand, un peu voûté, sec, comme un sarment, le béret sur le crâne, de gros sabots guêtrés aux pieds, la peau de mouton sur le dos, le vieux Ninet' descendait lentement vers nous, un bâton à la main, la besace à l'épaule ; et le suivaient en se bousculant une armada de moutons tenus à l'oeil par le "Labrit'".

Lou Ninet vivait dans un monde où l'on ne parlait pas, il semblait sorti de nulle part, et ses yeux clairs avaient tellement fixé, toute une vie, les lointains de la lande et du ciel, qu'ils semblaient délavés par les brumes. Tout était lent chez lui, et égal ; les rares mots qui sortaient de sa bouche, je ne les comprenais pas, tant ils étaient comme avalés derrière les lèvres amincies. Il ne manifestait ni joie, ni peine, il semblait être au-delà de tout. Il s'asseyait sur le banc de bois, devant le muret de la gourgue, à gauche de la pierre de seuil, sortait sa quenouille, filait sa laine ... et me tricotait des mitaines. J'ai eu aussi cela en partage, des mitaines tricotées par le berger, avec la laine de ses moutons, là présents.

Pendant ce temps, Labrit' veillait, sans un instant de relâchement. Il était sérieux, taciturne à l'image de son maître, et bien différent de nos chiens de chasse, familiers, exubérants, avides de caresses. Tout, dans son attitude, faisait comprendre qu'il vivait pour assumer une responsabilité, et qu'il n'était pas de ceux dont on achète les grâces avec des fariboles.

Le pacage terminé chez nous, l'homme et le chien, avec leur troupeau, s'évanouissaient dans la nature de la même façon qu'ils en avaient surgi. Pour ne pas revenir, une dernière fois ; adieu, lou Ninet', au nom doux comme tes mitaines ; ta vie, parmi les hommes, perpétuait, par-delà les siècles, celle des bergers d'Homère ; mais ce siècle parricide t'a détruit - et beaucoup d'autres avec toi - très vite, sans bruit, sans espoir de retour.

Le banc sur lequel filait le Ninet, le dos au parapet, encadre le seuil de l'eau, avec la caroline aux feuilles veloutées, à l'ombre de laquelle s'assoit souvent ma mère. Là, on se réunit à l'heure du facteur ; il passe tous les jours, puisqu'il porte "la petite Gironde". Ma mère et Jenny l'attendent avec angoisse, pour avoir des nouvelles du front. Elles sont rares (ma mère pense aussi à son frère, officier de Spahis, très exposé). Le brave facteur arrive de Saint-Pey, sur son vélo ; il cuit, dans son uniforme bleu marine à galons rouges ; de sa casquette et ses cheveux blancs, la sueur ruisselle sur sa figure rouge. Il est navré s'il ne peut donner une lettre. S'il en porte, il attend, pour connaître les nouvelles. De toute façon, il va rester un bon moment, pour "se remettre", et pour parler. Avec les deux femmes et l'Oncle, il échange des considérations sur la situation, après quoi tous soupirent, le regard vague. Il donne aussi des nouvelles du bourg, et des métairies. Je regarde les pinces qui enserrent le bas de ses pantalons, au-dessus des lourds croquenots. Au bout d'un moment, c'est rituel, l'Oncle lui dit : "Anem büe un' cop'". Bien sûr! en général, l'Oncle fait venir son gros rouge du midi, par barricot's, mais, pendant la guerre, il a commandé de la piquette. Peu importe, chaque visiteur a droit à son verre de vin, et le "brave facteur rural" (comme je devais rire, plus tard, en le retrouvant dans "à la manière de") y compte, plus que tout autre, pour prix de ce qu'il porte, scripta et verba, dans toutes les demeures qu'il visite. Mais il transpire tellement qu'il élimine bien, et rien ne le presse : sa tournée et sa journée ne font qu'un.

C'est aussi entre le porche et la caroline qu'on fait la grande lessive, en plusieurs jours. C'est tout un rite de feu entretenu sous le bugadey, de cendres filtrées, de coulage, de lavage, de rinçage ensuite, et de séchage. Il arrive que viennent des voisines, poussant leur brouette de linge, pour profiter de cette mise en train. De gros paquets de draps rudes, de camisoles, de longues chemises et de jupons, de vastes mouchoirs, de serviettes et de torchons s'entassent sur les tréteaux. Quand le lavage lui-même est terminé, au seuil de la gourgue ou sur le bord du bief ou du ruisseau, les femme vont passer des heures, agenouillées devant les planches, à taper toute cette toile, à tour de bras, avec les battoirs.

Du temps de mes arrière-grands-parents, on mettait encore le chanvre à rouir dans le fond de la gourgue (des planches aussi étaient au bain), et le tisserand venait s'installer au moulin, le temps de faire sa toile (comme dans "Sarn"). Après quoi les femmes coupaient, cousaient et entassaient du blanc dans les armoires. Le patrimoine-linge était un des éléments de considération pour une famille, et, de toute façon, il convenait d'en avoir beaucoup "devant soi" puisque les lessives n'étaient pas hebdomadaires, et parce qu'il était de la plus haute importance de bien doter les filles en draps et en jupons. Malgré quoi, combien de grand-mères ont laissé, en mourant, de belles armoires parfumées pleines de linge qui n'avait jamais servi, et qui fait encore parfois le bonheur d'arrière-petites-filles, pour des usages surréalistes que les pauvres chères vieilles n'auraient pu imaginer.

On profitait de la grande lessive du linge pour faire celle de la vaisselle et des couverts (eux lavés tous les jours!) et je fus un jour chargée de faire briller les couteaux ... c'était très simple : il suffisait de les enfoncer à plusieurs reprises dans le sable humide, en appuyant bien fort, et de les frotter ensuite avec un torchon (à Bordeaux on se servait, pour frotter les couteaux, d'une espèce de pierre ocre, friable, graveleuse, qui remplaçait le sable).

Le rinçage terminé, Jenny, pour faire blanchir les draps, les étendait sur l'aire où, livrés au vent et au soleil, ils s'imprégnaient d'odeurs subtiles de menthe et de serpolet. Car cette aire (il n'y a pas au moulin de véritable airial) est toute tapissée et parfumée d'une très basse végétation sauvage, minuscules fleurs jaunes (et quelques rouges et quelques bleues), verdure rase et dure, piétinée mais tenace. Vers le chemin de Naudon, un espace de sable est réservé aux mules qui s'y vautrent, jambes en l'air. De chaque côté du chemin du bourg, au départ, des petits chênes sont taillés bas, à l'instar de ceux de l'apier, et forment un abri délicat qui incite au repos et à la conversation (plus loin sur la gauche du chemin du bourg, existe toujours un pin parasol ; j'ai appris depuis peu que son implantation signifiait la présence d'une maison de maître).

Le jardin d'agrément donne sur l'aire, partant de la grande maison - sur la façade de laquelle on peut lire : "Maison Martin, 1830" -. Il est entouré d'une clôture de piquets de bois et de fil de fer ; une porte légère, de même composition, s'ouvre sur l'aire, une autre en face du grand pré, sur une petite levée parcourue d'un tout petit sentier qui va jusqu'aux arches. Les portes marquent le bout de deux allées qui se coupent à angle droit. Si l'on regarde vers le bourg, le massif de droite, qui touche la maison, est à l'abandon, couronné d'une agave, et, contre le grillage du fond, s'étend une très large volière où l'on garde les palombes capturées à l'automne, celles qui ne seront pas des appeaux, mais une réserve de nourriture, pour les jours fastes. On glisse dans la volière du seigle et de l'eau par une ouverture pratiquée sur le côté. Le parterre de gauche est livré aux phlox, puis aux vendangeuses. En face des parterres, deux pelouses surélevées sont abandonnées aux menthes et aux herbes folles. A l'angle interne de la pelouse de gauche s'élève un gros cube de buis, bien taillé, au pied duquel a lieu le repas des chiens ; une sapinette occupe l'angle qui lui fait face. Dans le fond de la pelouse de droite, le tilleul devait devenir (comme la caroline) un arbre immense. Dans l'angle externe de celle de gauche, l'ormeau, au tronc énorme, semblait éternel ; un large banc de bois s'appuie à ce tronc tourmenté. C'était là le jardin, autrefois entretenu avec soin par mon arrière-grand-mère, "son" jardin, sur lequel débouche le vestibule de la grande maison.

Avant d'aller plus loin dans ce récit, je voudrais ici débattre d'une question à laquelle je ne peux donner de réponse exacte, ce qui laisse place aux rêves et aux supputations. Qui a fait construire le moulin, et quand ? Les propriétaires pouvaient posséder des moulins, en y installant des meuniers-domestiques, et sans y habiter. Notre moulin appartenait à "Martin du Gros" (ou : Cadiche, ou : Martin Martin) car il était, pour le pays, "le moulin du Gros". Cela ne veut pas dire que c'est lui qui l'avait fait bâtir. Et comme il est mort à Arode, chez un de ses fils, il n'est pas insensé de penser que le moulin dépendait d'Arode, comme le Luc, et que le patriarche, pour doter son autre fils, lui donna le moulin avec la possibilité d'y vivre en lui faisant construire la maison de maître, accolée aux vieux bâtiments, en 1830. Il y avait d'autres moulins sur la Hure, car chaque métairie possédait son champ, souvent étendu, et si le seigle, le maïs, l'avoine et la millade servaient à la nourriture des bêtes, il fallait aussi de la farine, pour le pain, les cruchades, les pâtées... Le moulin de l'Escrumpe était aussi dans la famille, plus bas sur la Hure. Et si l'ancêtre était dit "du gros", et non "le gros", on peut penser que, peut-être, le qualificatif ne visait pas sa bedaine, mais plutôt le beau

morceau d'héritage qu'il avait reçu de son père, d'Arode au Marian, en passant par le Luc et le Bar de Jat', avec des prolongements vers l'Escrumpe et l'Aouilleyre, ce qui faisait pas mal de pins, de prés, de champs, de bâtiments et de bétail ; sans compter les moulins ...

Je note qu'une des tantes de mon grand-père, et qui était sa marraine, une des petites-filles de Martin du Gros, donc, avait reçu le Luc en héritage, et avait promis à mon grand-père qu'elle le lui léguerait. Finalement, elle l'avait donné à je ne sais plus quel autre neveu, et mon grand-père ne lui avait jamais pardonné cette trahison...

Pour en revenir au moulin, je suppose, j'y reviens, qu'on construisit d'abord le bâtiment en même temps que les limites de la gourgue et les passages d'eau, et aussi que la cuisine basse avec son grenier, et que, plus loin, et plus au sec, sur une petite élévation hors sources, ce que nous appelons "la maison à miel", pour y loger les meuniers. Puis en 1830 s'éleva la grande maison ; quand les trois enfants aînés de Martin Martin et de Marie Dubourg - mon grand-père et mes grand'tantes - eurent quitté la maison, les meuniers délaissèrent "la maison à miel" et vinrent s'installer dans la cuisine basse et dans les chambres du haut, et, suivant les périodes, maîtres et domestiques vécurent plus ou moins ensemble, prenant ou non les repas en commun. Et l'Oncle se servit de la vieille petite maison indépendante pour ses activités apicoles, d'où : Maison à miel.

J'ignore aussi d'où venaient les six pierres de meules (il y a quelques années l'instituteur de Saint-Léger m'a demandé de lui donner une petite meule, pour l'exposer à Saint-Léger dans je ne sais quel ensemble. Finalement, elle a traîné longtemps sur la pelouse, devant l'église, à plat sur l'herbe... et elle a fini par disparaître...).

On pénètre dans le moulin par une porte donnant dans la cuisine, après trois marches ; ou par une porte donnant sous le porche ; ou par une porte donnant sur le pradot', que jouxte un figuier à petites figues violettes très parfumées, ou par la fenêtre au ras du sol qui donne sur le chemin. L'eau du bief passe sous le chemin et sous cette fenêtre. L'eau de la gourgue est filtrée par une palisse de piquets, puis elle paraît, courante, par l'ouverture pratiquée dans la pierre de base de la fenêtre. Dans cette ouverture, on lève ou baisse les pelles, chacune correspondant à une meule qu'on met en marche ou qu'on arrête, à l'aide d'une grande barre de fer qu'on appuie sur la pierre, et dont l'extrémité s'enfonce dans les encoches pratiquées dans les manches des pelles. C'est le même système qui fonctionne pour les pelles du pont, entre gourgue et Hure, baissées quand celles du moulin sont levées. C'est pour moi la première illustration du levier.

Quand on lève une pelle, soudain, l'eau s'engouffre, quelques secondes passent, et un bruit léger s'élève, qui devient très vite le tic-tac familier de la meule au travail. Une petite fenêtre, adornée de toiles d'araignées blanchies par la farine, se trouve vis-à-vis de la fenêtre aux pelles, de l'autre côté des meules, et donne sur le bief où l'eau tourbillonne après être passée sous le moulin et avoir actionné la grande roue placée horizontalement en travers du lit, celle qui met en mouvement meules et blutoirs. Une rigole de zinc court tout le long de la maçonnerie des meules, dans laquelle chacune déverse sa mouture, qu'une vis sans fin pousse vers un système de courroies, grâce auquel elle monte vers les blutoirs pour y être affinée. Dans les angles sombres du moulin sont empilés des sacs, dans l'un de ces angles une hotte descend du plafond, d'où le son tombe dans les sacs.

Des marches, devant la porte de la cuisine, part l'escalier qui dessert l'étage. Sur ses premières marches sont alignées les "mesures" de bois, cerclées de cuivre, et de forme tronquée, à côté de la balance romaine. L'étage, avec sa petite fenêtre sur le pradot' et sa grande ouverture, au-dessus de celle des pelles, est beaucoup mieux éclairé que l'antre aux meules. Le fond est occupé par les longs blutoirs, et je ne sais trop quelle alchimie se mitonne dans ces gros volumes à quatre faces qui semblent faits de papier huilé, quatre fois soutenu par de longues et fines baguettes ; mais cela tremble et tressaute et bruit, sans fin. Entre les blutoirs et la grande fenêtre, on vide les sacs de grain dans une grande caisse tronquée, et je passe de longs moments à regarder la masse de seigle lentement mais régulièrement absorbée par la trémie suceuse qui, par-dessous, dirige le grain vers les meules, l'absorbe, le digère ; je mets ma petite main dans ce tas mouvant, et je sens glisser, autour d'elle, ces milliers de grains, vers le bas.

Il y a dans ce grenier un chariot de fer aux longs bras, qui sert à véhiculer les sacs entre la fenêtre où ils arrivent par le plan incliné, la grosse bascule, dans un coin, et la trémie. Je m'amuse à le pousser à toute allure et dans tous les sens ; ça roule, ça fait un gros bruit, je suis ravie ... et on me laisse faire! On a eu beaucoup de patience autour de moi, je l'ai compris plus tard ... J'en conclus que je devrais être plus miséricordieuse pour tous ces jeunes qui nous exaspèrent en faisant pétarader leurs motos ... et qui n'ont pas eu la chance de pousser un chariot dans un moulin ...

Sous la grande fenêtre donnant sur le chemin s'arrêtaient les charrettes. Par un plan incliné on hissait les sacs jusque dans le chariot, ou on les faisait descendre dans la charrette. Mais j'ai vu aussi Titot' en coltiner d'énormes sur son dos. C'est sur ces sacs vides, dans un coin du grenier, qu'il faisait sa sieste. Il m'est arrivé de monter sans bruit pour aller moi aussi me reposer sur un tas de sacs, proche du sien, pour me sentir tout à fait meunière. Mais le grand bonheur était de participer à la tournée... Les moyeux baignent dans la belle huile épaisse et sombre. On attelle le cheval ou les mules ... "Hue, Martin', Bé, Jouan'". Assis sur les sacs, on prend le chemin de l'Aouilleyre ou celui de Naudon. Rythme lent de la marche dans les chemins de sable, coupés, à des endroits connus, des grandes flaques boueuses des fossés qui débordent. Belles croupes des bêtes dont la queue se lève parfois pour laisser tomber une masse odorante qui fera le bonheur des petits oiseaux ou fumera quelque pré (l'Oncle ramassait les bouses sèches pour servir de combustible dans son enfumoir d'apiculteur) ; feuillages qui caressent la figure ; longues palabres dans les métairies ; la belle vie quand on a entre 4 et 8 ans et qu'on se sent bien dans son tablier à carreaux, les esclops aux pieds ... et un grand "noeud papillon" dans les cheveux pour retenir les boucles.

En bon Landais, Titot' n'arrêtait pas de jurer, pour un oui, pour un non, pour rien, les jurons étant alors la ponctuation de la conversation avec les bêtes ou avec les gens - ou même des monologues ; manifestations de colère ou simples points d'appui du langage ? Tout était dans le ton. L'Oncle aussi jurait un peu, mais d'une façon plus retenue, quand les choses ou les bêtes lui résistaient, pas les gens. S'adressant à sa chienne, il avait une manière inimitable de laisser glisser : "...De Dié, Farotte". Le plus grand talent de plume ne pourrait jamais rendre ses intonations, ni tout ce qu'elles laissaient supposer de ses pensées secrètes. Elles chantent dans mes oreilles, mais je ne peux arriver à les traduire... Il eut fallu les enregistrer! Mais quand il s'exprimait en français, il n'avait pas d'accent. Mon grand-père non plus, mais il prononçait toutes les lettres et disait "le cour's d'Aquitaine". Il ne jurait pas, sauf devant le tourne-broche, en tirant la langue, tout tendu vers la perfection de la cuisson à réussir, pour mâter les ustensiles, vaincre leur résistance passive. Ce juron-là, pour lui, c'était un peu un cri de guerre, le "sus" du guerrier montant à l'assaut.

Les femmes - qui ne s'asseyaient pas - ne juraient pas non plus.

Si je parle ici d'une certaine chatte, après avoir évoqué les "Diou biban" de Titot' charretier, c'est que son histoire héroïque a pour cadre premier la charrette et un sac. Celle-là, je l'avais spécialement adoptée, et baptisée du nom stupide de "Minette à la patte ronron" ... si quelque profond psychologue cherche à comprendre le pourquoi de cette désignation déroutante, il trouvera peut-être ? que la patte de velours de cette créature donnait à ma main la même impression de douceur que son ronron à mes oreilles ? Un jour Titot' raconta qu'une métayère lui avait demandé un chat pour venir à bout des souris qui mangeait son grain. Il choisit Minette, je ne sais pourquoi, et, un matin, alors que je n'étais pas du voyage, il l'enferma dans un sac, mit le sac dans la charrette, et l'amena loin, très loin, dans quelque fond de la lande. Mais huit jours plus tard "Minette à la patte ronron" était de retour au moulin ... et ne fut plus exilée.

Donc, pour arrêter le moulin, il suffisait d'enfoncer les pelles, et on levait alors les autres pour que l'eau de la gourgue s'écoule sous le chemin par trois passages, formant, sous les arches grises et sur la maçonnerie rose, une belle chute bouillonnante, avant de filer à toute allure, et c'est de nouveau la Hure, claire sur son sable fauve, qui reçoit sur sa droite le mince filet murmurant de l'Arriouat'. On lève une ou deux ou trois pelles, suivant l'abondance de l'eau, et suivant la hauteur que l'on veut donner à la gourgue de l'autre. Au-dessus des chutes, une murette basse supporte un roncier dont Parrain cueille les fleurs pour faire des tisanes destinées à guérir les maux de gorge. Les guimauves, un peu plus loin, font aussi partie des thérapeutiques traditionnelles, et encore la camomille, bienfaitrice des yeux. Il m'arrive encore de baigner mes yeux fatigués dans une décoction de camomille, en bénissant mon grand-père, qui savait puiser à bon escient dans la corne d'abondance de la nature.

Entre le bief et le ruisseau s'étend lou pradot' aussi long que le pré, mais plus étroit, et dont le sol est moins facile à entretenir. On y avait mis du maïs, puis des pommes de terre... finalement, on le laissa à l'état de pré sauvage, dans lequel on lâcha des lapins de garenne, en principe prisonniers "entre les deux ruisseaux". A l'entrée du pradot', on a trouvé une émergence d'eau, devenue cressonnière. Au milieu s'élève un beau cerisier. A la jonction des deux bras d'eau, au fond du pradot', les renoncules de printemps illuminent l'eau pure et la profonde végétation des rives. Dans le bief, sous l'arche du moulin, on peut admirer la grande roue, puis l'eau coule entre le haut mur qui protège la basse-cour et une rive plantée de pommiers moussus. Sur le sable du bief se tordent les petites virgules des "arregouilles", et mon pauvre père jetait dans cette eau de petites flottilles de bouts de bois pour que je m'amuse à les suivre au fil du courant. Le long de l'autre bras d'eau court une bordure de noisetiers, tandis qu'en face Saint-Pey touffu plonge dans le lit. Contre la porte du moulin, le figuier monte la garde. Et, du pradot', j'admire, maintenant, l'ensemble cubiste formé par les décrochements, entourant la basse-cour, du moulin, de la cuisine, de la grande maison et du four, mais ce n'est pas ce qui sollicite des yeux d'enfant, sans cesse attirés par l'infinité des détails, surtout quand ils se révèlent plus savoureux les uns que les autres, dans un Eden.

Le terrain se relève vers Saint-Pey, comme, de l'autre côté, vers le chemin du bourg. La vieille petite maison, à mi-pente, dore au soleil la treille de sa façade. Elle ne comporte que deux pièces ; la première, avec son évier bas et son émouvante cheminée, est consacrée à l'extraction du miel, et j'en parlerai plus loin. A l'époque de ma petite enfance, je n'y participe pas encore, mais je viens mettre mon doigt dans le flot blond qui coule de l'extracteur

pour sucer cette chose si pure, chaude et sucrée, à moins que je ne mâche des morceaux d'opercule tout ruisselants de miel. Dans l'autre pièce, très sombre, les malheureux appeaux sont captifs, aveuglés et ficelés par les pattes sur leur barre. Parrain vient les gorger de féveroles qu'il fait passer de sa bouche dans leur bec ouvert. Je ne perçois pas encore combien l'homme peut être cruel pour affiner ses plaisirs.

La "Maison à miel" est entourée d'un jardin limité par le chemin, les chutes, et, dans le fond, par le cours sinueux du petit Arriouat' qui va se jeter dans la rivière, après avoir murmuré sous le cresson, à l'ombre des branches basses de vieux pommiers couverts de mousse. Une planche le franchit pour donner accès au sentier qui monte vers la Bigne, qu'on emprunte le matin pour aller "au lait". Après ce jardin, un autre petit sentier traverse l'aire pour aboutir à la houn'.

De l'autre côté du chemin, en face de la petite maison, le grand casaou longe la gourgue, exposant jusqu'au bras mort de la rivière ses règles impeccables de sable noir, les carottes, les laitues, les haricots grimpants, et bien d'autres légumes, plus ici et là, quelques carrés de dahlias. Les pommes de terre et les tétragones sont réservés au jardin de la maison à miel. L'Oncle vient enterrer des boites de conserves pleines d'eau pour que cette eau, au ras du sol, devienne le tombeau des courtilières, autre fléau. Ce n'est pas tout d'avoir un jour défriché un coin de lande ; pour y survivre il faut rester armé contre la buse, la loutre, le sanglier, le renard, les courtilières, les rats, j'en passe. Quant au gat escuroy qui grignote les pignes, il est si joli, avec sa grande queue fauve, si agile, si gracieux, et il y a tant de pignes de Bordeaux à Bayonne ! qu'on peut bien se réjouir de le rencontrer dans la forêt.

Le long de la gourgue, les vergnes sont entretenus comme ceux d'en face, le long du pré ; à l'entrée du jardin un espace où l'eau affleure est destiné au premier nettoyage des salades fraîches cueillies. Du côté opposé à l'étang une longue levée reste le domaine des fraises sauvages, et des pommiers qui poussent de part et d'autre de la clôture. Après l'entrée du casaou se trouve le chenil, puis la réserve à outils, puis l'atelier de l'Oncle, bien ouvert sur le chemin, tout blond et odorant de sciure ; le rabot est posé sur l'établi, les planches et les osiers sont appuyés aux parois, avant de devenir ruches, sabots, biscardes, petits meubles. J'ai découvert un jour que la charpente de cet atelier était une chose merveilleuse, et, depuis, j'essaie en vain de retrouver, dans les vieux bâtiments de la région, ce même dessin de charpente. Que ne l'a-t-on sauvée! Un grand laurier pousse sur la levée du jardin, contre le mur de l'atelier. Devant le chenil et la réserve deux beaux pieds de guimauve encadrent la meule à aiguiser, montée sur son cadre de bois.

Le fond de l'atelier est mitoyen avec un mur de la grange à foin qui s'étire, parallèle, entre les deux, au jardin et au Chemin du Bar de Jat' qui s'ouvre ici, sous un beau noyer. Dans cette grange, entre les deux gros tas de foin sur lesquels on se roule avec délice, on peut rêver devant des objets, des meubles au rebut, chargés d'histoire familiale, comme dans un grenier... une voiture d'enfant, haute sur roues, une chaise dépaillée, une table bancale... et le soufflet de forge... Dans cette grange ont eu lieu des repas de mariage. Passé le noyer, le chemin longe une petite aire plantée de pommiers, puis entre dans la forêt sous une voûte de chênes magnifiques qui symbolisent la bonne ordonnance d'une propriété. Peu après, à gauche, un mince sentier descend en pente raide jusqu'au "jardin des carottes", un grand rectangle de sable noir, très encaissé, un peu sinistre, mais adouci par trois beaux peupliers sur la rive de l'Arriouat' qui coule au fond du jardin. Ces peupliers, mon père devait en faire un poème, qu'il mit en

musique. La pauvre Jenny était moins sensible à cette douceur qu'à la réussite de ses carottes, les plus extraordinaires spécimens que j'ai vus de ma vie... Bien rouges, bien pointues, bien charnues, bien saines, et longues, longues... comme cela ne se fait plus ...

Après le jardin aux carottes, le chemin qui suit le cours remontant de la Hure, vers le sud, n'est guère entretenu, mais ma mère aimait se promener avec moi dans cette petite jungle. Plus tard nous devions le remettre en bon état, quand tante Jeanne vint habiter le Gué de Sore et que, par suite, nous l'empruntâmes tous les jours. C'était d'ailleurs l'autre portion de l'antique chemin d'avant la route, celui qui aurait vu passer quelques éléments de l'armée impériale allant en Espagne, ou en revenant ... Entre ce chemin alors broussailleux et la rivière, absolument indiscernable pour les non initiés, un petit pradot' abandonné se mourait doucement. La Hure, peu à peu, y reprenait ses droits ; le sol y était redevenu spongieux et, l'armée des vergnes y gagnait du terrain. Déjà était entamé le patrimoine de l'arrière-grand-père... ce pré, sa vigne au nord, sa cave ... et le Bar de Jat'!

Si l'on tourne à gauche, passé le jardin aux carottes, on se trouve dans le chemin du Bar de Jat'. Il traverse une pinède, puis arrive à un grand fossé, à mi-chemin entre le moulin et le fond de l'airial du Luc. Juste avant ce fossé, l'Oncle entretient un bel apier, deux fois plus important que celui du moulin, au milieu des bruyères. Du temps de son père il y avait là un grand enclos dans lequel, à la belle saison, on parquait les bêtes, la nuit. Et je me demande encore si le nom de : bar, vient de la clôture : (barrat' : fermé) ou du grand fossé qui marque cet endroit (baradasse...).

Un peu avant l'apier, le chemin, plat et large, entre de majestueuses fougères, était si uniment tapissé d'aiguilles de pins qu'à cet endroit il devait servir à mes parents pour échanger des balles ; ce fut là le premier court de tennis que je connus.

Si je reviens au coin de la grange, dans l'odeur des pommes et des noix, il ne me reste à faire qu'un tout petit bout de chemin pour arriver à Saint-Pey, après être passée devant une petite soue, rarement occupée, et devant la fontaine, du même côté. C'est à Saint-Pey qu'est notre palombière, mais j'y reviendrai.

L'entrée de tous les chemins est barrée par trois rondins placés transversalement, les uns au-dessus des autres, pour éviter la fuite des chevaux et des mules. On doit les tirer, puis les replacer, à chaque passage de charrette.

Par contre, dans la lande, il n'y a pas de clôtures, il n'y a pas de limites. L'air est à tous, tremblant et craquant l'été, doux et translucide à l'automne, et les pignes, et les gémelles, les cigales, les écureuils, le mugissement des fauves équinoxes, les bruyères bourdonnantes, les brandes élégantes, les fougères plus hautes que l'homme, le genêt au printemps, le houx en hiver, l'odeur de la résine, l'immensité jusqu'aux dunes océanes, tout est à nous, et chacun, avançant dans un sentier tapissé d'aiguilles de pins, se sent roi de ce pays sans frontière au goût de paradis, hors de portée des laideurs, des cruautés, des esclavages (C'est ce qu'on croit...) quand on s'éveille à la vie sur ces sentiers-là, on a acquis pour toujours le goût de la liberté, mais l'apprentissage des relations du monde, ensuite, peut se révéler bien long, maladroit et douloureux.

Et combien cela peut s'avérer plus sensible encore quand, au coeur de ce grand paradis, on se sait être (on le croit aussi) le centre vivant d'un royaume à la richesse inouïe : un étang, des ruisseaux, des bêtes familières, un four qui génère du pain, des prés qui donnent du foin, des abeilles qui donnent du miel, des jardins et des arbres qui nourrissent délicieusement, un moulin qui marche, une petite menuiserie, un univers où règne l'amour des adultes et le Bon Vouloir de l'enfant (mais bien adapté à la nature des choses). Alors on croit à la pérennité de toutes choses et à la perfection du bonheur!

Comme l'a dit Yvan Audouard "tout le monde n'a pas eu droit à une enfance". A la lumière de la mienne, et de quelques autres, je pense qu'on n'aura jamais assez de pitié ou d'indulgence pour les petits martyrisés, ou souillés, ou simplement frustrés. Il est difficile de comprendre le psychisme des enfants qui se sont ouverts au monde dans des H.L.M. de banlieue. Leurs méfaits, souvent, ne sont que l'expression de cette frustration, leur détestable façon de compenser "le vert paradis de l'enfance" dont ils ont la nostalgie sans pouvoir le nommer.

De ce contact vivant avec les réalités élémentaires j'avais acquis, avec une certaine inadaptation à la jungle des rapports plus "civilisés", un manque de goût pour ce qui n'est pas utilitaire au premier degré. Longtemps je devais faire le désespoir de ma mère pour mon manque d'intérêt, proche de l'ennui, devant les meubles de style et tout objet tarabiscoté, prétexte à d'artistiques pâmoisons. Le bonheur n'est pas dans un château, où l'on doit tout admirer sans participer à rien, ni dans les riches bibelots inutiles, il est dans le maniement des objets usuels, souvent les plus frustes, ceux qui sentent encore l'arbre dans lequel on les a taillés pour un usage essentiel et précis, un usage de primauté, et pour des mains qui touchent l'herbe, le grain, les bêtes : les trépieds, les arrestelles, les pelles à grain ... tout ce que l'on peut encore regarder avec nostalgie à Marquèze ou à Villandraut... Bien sûr, je ne pouvais pas, à l'époque, définir ce sentiment, mais je l'ai vite ressenti.

Mais quel enfant peut encore connaître cette communion de la Terre-mère et de l'homo faber ? L'agriculture est concentrée et mécanisée, les pauvres bêtes sont "élevées" en "batteries"! et gorgées d'horreurs chimiques. Les moulins ne tournent plus depuis longtemps, et, dans la lande, on ne va plus aux brandes, on ne gère plus les prés, on n'élève plus le grand tas de bon fumier, et n'existe plus la propriété sur laquelle on vivait en autarcie, un peu à l'image de la villa romaine. Des belles métairies qu'on célèbre maintenant, la moitié ont disparu, victimes du feu ou de l'exode économique. Toutes ouvertes vers le soleil levant, et d'abord sur leur vaste airial planté de chênes, elles semblaient, avec leur toit touchant presque terre d'un côté, un oiseau laissant pendre une seule aile blessée. L'accueil était doux, sous le porche surmonté d'une galerie de bois. Une minuscule fenêtre s'ouvrait sur un côté, presque au ras du sol. Les torchis apparents caressaient l'oeil. Entre douze et quinze ans, j'avais écrit un poème d'amour à la maison landaise, qui commençait ainsi : "étrange oiseau, dis-moi qui t'a rogné une aile ?". J'ai perdu le poème, mais l'image m'est restée, et je pense à l'Aouilleyre, à Naudon, à la partie rustique du Luc, à bien d'autres, à jamais perdues, dont la simple et calme beauté était issue d'un mariage entre un pays qui ne ressemble à nul autre et une certaine race d'hommes. On ne retrouvera pas ce style, parce que le mariage est rompu. Certes, on le copie, parfois fort bien ; certes, des "maîtres" ont restauré, pour y vivre, d'anciennes métairies, avec beaucoup de goût et d'amour. Mais les mules ne gambadent plus alentour, les poules ne picorent plus près du tas de bois qui sèche, ni autour des appentis destinés aux outils. L'airial, bien tondu, est vide. La vie semble avoir déserté les structures dont la destination n'a plus d'évidence pour nos descendants. Chaque métairie, passé l'airial, possédait son champ et ses prés, et l'ensemble était comme

une oasis dans l'océan du pignadar. Mais la forêt elle-même n'est plus ce qu'elle était. Les pins maintenant sont plantés en lignes régulières, on ne trouve plus certains gros pins magnifiques de 60 ou 80 ans, on ne gemme plus, on ne voit plus la belle blessure blonde et rousse d'où ruisselle les gouttes translucides de résine jusque dans les petits pots de grès, ni les longues gémelles au pied de l'arbre, ni les "barques" préparées pour "l'amasse", dans lesquelles on vide les escouartes, plus de grands champs de bruyère, plus les mêmes bruits ni les mêmes odeurs. Chaque chemin charretier était doublé de son sentier au doux tapis d'aiguilles ; ils ont disparu. Plus de champs ni de prés. Des métairies écroulées il ne reste rien et les airials eux-mêmes ont été ensevelis sous une végétation anarchique. Et l'on ne verra plus de coiffes ni de ceintures de flanelle, on n'entendra plus claquer les esclops ni retentir les joyeux "adichat's" de la langue maternelle. Le pays est toujours là, et cependant il n'est plus là. Et sa civilisation relève maintenant de l'ethnologie.

Parfois rarement Jenny m'amenait au bourg. Les jours d'été, tout y semblait dormir, depuis les volets "en tuile" jusqu'aux vieilles pierres sauvées d'une ancienne église et posées, comme au hasard, sous les platanes du parvis. On retrouvait la Hure, sous la passerelle qui aboutissait au coin de la scierie Duluc, ronflante et embaumée, précédée, jusqu'à la gare, de véritables tours de planches montées en biais et interverties.

Nous allions chez "La Blonde", où se retrouvaient les femmes. Elle servait avec une lenteur de rythme tellurique, prenant part, sur le même rythme, à toutes les conversations, donnant à chaque geste sa valeur, comme à chaque propos, souvent répété, et ponctué de "té". Qu'un enfant se trouve dans les jupes d'une cliente, aussitôt, de toutes parts, fusaient les tendres niaiseries. La vie sociale, pour les femmes, trouvait son point fort chez l'épicière, au Cercle républicain pour les hommes.

Nous fréquentions aussi les "Galeries landaises" où l'officiante ignorait le français, portait la coiffe, ne se hâtait guère plus que la Blonde. Dans son magasin, tout en longueur, on découvrait, pêle-mêle, la mercerie, des sabots, des sandales, quelques légumes, les objets les plus variés, et surtout, surtout, à côté de la caisse, de grands bocaux de verre remplis de petits bonbons de toutes les couleurs, - des couleurs vives et franches - qu'elle vendait un sou le cornet de papier.

Quand on sortait, on voyait, au bout de la rue, les barriques de gemme devant l'usine Martineau. Le bourg était assoupi sous ses platanes, les magnifiques platanes de la place, de toute la place, car elle n'était pas alors partagée en deux et les arbres l'ombrageaient jusque chez la Blonde. Il y en avait aussi devant l'église, je l'ai dit, et encore sur un petit triangle de terrain, devant la maison de Madame Chevalier. Le soir, les vieux venaient s'asseoir sur un banc, sous les arbres, le béret sur la tête, souvent la canne entre les genoux, et ils restaient là des heures, heureux d'être ensemble, laissant couler le temps ; que quelqu'un passe, et c'est prétexte à échanger, mezzo voce, quelque réflexion, avant que ne reprenne le silence convivial et la longue contemplation, en attendant la soupe.

Parfois, on entend grandir peu à peu le bruit connu des roues : une charrette passe, venant de la route de Sore, lentement, tirée par les mules, chargée de bois destiné à quelque scierie. Le muletier est juché sur le chargement, il laisse aller. Et quand l'attelage a disparu et que le bruit s'efface, le silence, sur toutes choses, semble plus dense qu'auparavant.

Tout est plus gai au moulin, où les gens, les bêtes, l'eau, la nature sollicitent tous les sens, depuis le chant du coq le matin jusqu'au soir, pourtant mélancolique, où l'on entend, venu du fond de l'espace, le tintement des clochettes des vaches, de Naudon ou de la Bigne. Et s'il y a les plaisirs de tous les jours, il y a aussi ceux des jours fastes. La grande lessive est une espèce de fête (harassante) mais aussi les foins, l'omelette du Lundi de Pâques, la tuaille du cochon... la chasse à la palombe ...

Les foins, j'y ai participé, à la mesure de mes forces!, du temps de Jenny, comme, plus tard, du temps de Maria Larrazet. Les faucheurs, levant le dailh en cadence sur la ligne de front, quand ils arrivent à la hauteur de l'apier, craignent les abeilles. Les femmes craignent un peu les "serpes" cachés dans l'herbe, et tout le monde craint l'orage. Tous transpirent. Les femmes ont ... enlevé le haut! au moins le caraco, tous peinent sous de grands chapeaux de paille. L'odeur pénétrante du foin plane sur le pays. Les hommes fauchent, les femmes étendent, avec l'arrestelle, l'herbe coupée, en couches légères, avant de la grouper en tas ronds et réguliers le soir. On étendra plusieurs fois, jusqu'à ce que l'herbe soit bien sèche, à moins qu'une menace d'orage n'oblige à entasser très vite sur la charrette les gros paquets odorants, tendus à bout de fourche, réceptionnés par l'Oncle ou Titot' juchés en haut du chargement. A l'arrivée, mêmes gestes inversés à l'étage de l'écurie ou dans la grange qui jouxte le casaou. Pendant toute la fenaison, des bouteilles de vin sont au frais dans la gourgue, retenues à un tronc de vergne par une ficelle, et les femmes, ces jours-là, y font honneur autant que les hommes. Le fond du pré est difficile à faucher, déjà spongieux. Cela se passe aux jours chauds de juin, mais on en fera autant, fin août, pour le regain. Après quoi le pré sera, un temps, livré aux poules.

Le grand évènement de l'année, c'est la tuaille du cochon. Il est énorme, tout rose, et tout réticent, le pauvre Gnic. Devine-t-il le sort qui l'attend ? Il faut le tirer, le pousser, jusqu'au lieu du sacrifice. Il hurle, pas très longtemps, avant qu'à peine mort on ne l'ébouillante dans la grande auge de bois, pour gratter ses soies. Il y a un rite : pendant qu'on l'égorge, on me dit de tenir la pauvre queue tirebouchonnée dans mes petites mains, et je le fais, avec fatalisme, puisqu'on me le demande, sans plaisir, sans trop penser à la pâtée de la veille ...

Puis la cuisine sera livrée à un bataillon de femmes qui préparent saucisses, boudins et morceaux de confits (ces délicieux confits de cochon enrobés dans une graisse blanche comme neige, au coeur des gros pots de grès rangés sur des étagères, le long des murs de la cuisine ...), et la sauce ... la succulente sauce noire qu'on va déguster avec des morceaux de cruchade qu'on fait légèrement griller. Et, au dessert, il y aura des miques, ces boules compactes de farine de maïs, parfumées à l'anis et au miel, simplement jetées dans l'eau bouillante. Délices!

Sous le porche, on a dressé sur des tréteaux une longue table autour de laquelle tous prennent place. Et ce jour-là il est de bon ton de se démettre de la réserve ordinaire. Il faut beaucoup manger, beaucoup boire, et que les hommes racontent des choses que l'on n'a guère l'habitude d'entendre, et que les femmes en rient très fort sans s'en offusquer, comme elles doivent le faire la veille ou le lendemain, et qu'elles lèvent leur verre quand ils entonnent "A la tienne, Etienne ... sans ces garces de femmes...". Cela aussi c'est le rite. Chaque ethnie a ses bacchanales.

Mais les choses redeviennent sérieuses, l'air prend du poids dans la cuisine, quand l'Oncle, lui-même et lui seul, préside aux manipulations conservatoires des jambons. A l'époque, on fréquentait peu les bouchers, on vivait

des volailles, du gibier, d'un peu de mouton, des fruits de la terre, et surtout du cochon. Et les gros jambons, pendus aux poutres, dans leur sac d'étamine, entre les aulx et les oignons constituaient la plus rassurante réserve contre la faim. Un jambon perdu, c'est une catastrophe. Avant de les pendre l'Oncle les examine longuement, ajoute un peu de poivre dans quelque coin qui éveille sa suspicion. Mais il ne rate pas ses jambons, pas plus que Jenny ses confits. Et je ne retrouverai jamais le goût de ces confits-là, et des poulets rôtis, des longues frites à la bonne graisse, des laitues du casaou à la fraîche saveur de plante d'eau et de noisette, des tourins blanchis, et des omelettes au lard, aux pommes de terre et à l'oignon. Pas plus que l'odeur et le goût confondu d'eau et de miel des pommes rouges, le jus sucré des grosses poires fondantes. Tout cela, cette authenticité des nourritures humaines, a disparu du quotidien bien-être, avec la cruchade et les miques, même si je fais toujours des tourins blanchis et des omelettes au lard!

La chasse à la palombe, elle encore, n'est plus tout à fait celle que pratiquaient Parrain et l'Oncle, à une époque où l'on considérait comme un sacrilège le fait de tirer au fusil. Notre chasse était dans Saint-Pey, sur un emplacement soigneusement choisi par eux, de façon que les oiseaux, attirés par la rivière, se rabattent ensuite, grâce aux appeaux, sur tels chênes ou pins jugés plus attirants que d'autres. Le matin, Parrain part de la maison à miel, portant sur l'épaule la longue barre où sont attachés les appeaux. Grâce à un système de cordes coulissantes, il installe chaque appeau sur "son" arbre (lui et son frère avaient passé l'âge de monter eux-mêmes aux faîtes pour y installer les mécaniques. D'autant que, pour ce faire, on utilisait l'espérac, la haute échelle formée d'un seul fût ... à la limite de la flexibilité, d'où partent des appuie-pieds de chaque côté, mais alternativement, l'un à droite, le suivant à gauche. En septembre, mois pendant lequel on "prépare" longuement la chasse, un jeune l'a fait pour eux). D'autres appeaux restent enfermés dans une caisse à porte latérale coulissante, qu'on place dans la palombière, devant le minuscule tunnel qui va de l'intérieur de la cabane au "sol". Parrain s'installe à son poste de guet, sur le banc de bois auquel on accède par trois rondins en guise de marches, il est caché à la vue par l'auvent de brandes, et il garde à portée de main les ficelles qui le relient aux appeaux juchés. Quand un vol est en vue, il tire doucement sur la ou les ficelles qui conviennent, et on entend dans les branches le bruit d'ailes des oiseaux lentement soulevés. Et nul autre! la moindre rumeur serait un crime! le vol, leurré par ce bruit d'ailes, croit que son avant-garde est déjà rendue dans les chênes, et il s'y pose. Alors, tel un Sioux, Parrain, courbé, à pas feutrés, parcourt le long couloir de brandes qui relie le poste de guet à la petite aire d'où l'on surveille le "sol" par une mince fente dans la paroi de brandes, il libère les appeaux de sol en ouvrant la porte de la caisse, qui donne sur le petit tunnel, que les oiseaux empruntent (ceux-là ne sont pas aveuglés, mais leur ailes sont neutralisées) pour se retrouver sur le sol, dans un cercle grillagé bas, et ils se mettent à picorer le seigle qu'on y a répandu. Le vol juché les repère, et, toujours leurré, s'abat sur le sol pour partager le festin. Parrain attend un peu, pour que le maximum d'oiseaux descende mais pas trop, car le moindre bruit intempestif peut faire s'enfuir le vol dans l'instant D'un coup sec il actionne les leviers des ressorts. Les filets qui étaient roulés des deux côtés du sol, se rabattent, et des dizaines d'oiseaux bleus, affolés, sont à notre merci. Et Parrain me dit : "Bébé, tu passes sous le filet, tu les attrapes, tu les mets dans le sac".

On imagine mal le nombre de palombes que l'on pouvait prendre, à cette époque, d'un seul coup de filet. De grands vols passaient sur la lande, qui constituait alors un biotope en accord avec leurs habitudes séculaires. De plus, je l'ai dit, se servir du fusil n'était pas bien vu, et les coups de feu effraient les oiseaux. Ce qui n'a pas changé, c'est que chaque chasse est occupée, de l'aube au crépuscule, et de la Saint-Michel à la Toussaint. On s'y relaie. "De

mon temps", les femmes portaient aux chasseurs le repas de midi, tenu au chaud sur un petit poêle. Et chaque chasse est toujours reliée au chemin par un petit sentier à l'approche duquel on doit siffler (siouler). Si, de la chasse émane le "Hô" du guetteur, cela signifie : "pas de vol en vue, tu peux continuer ton chemin, ou même venir jusqu'à moi, histoire d'échanger quelques impressions..." Mais si au sioulet' en répond un autre, c'est impératif : "hey chaü! je pose un vol, ne marche plus! ne respire plus! Et personne n'aurait eu - n'a - l'idée sacrilège de passer outre! Inutile de dire que les chiens sont enfermés!

Longues attentes dans les brandes de la cabane, dans la forêt d'automne. La houle des fougères rousses est un enchantement, les cimes des pins et des chênes frémissent à peine sous un ciel un peu pale et très pur ... le temps est arrêté sur la splendeur des bois. Et voilà que, du fond de ce ciel amorti, s'élève une incantation "Semère! semère!" semère daouant, semère darrey..." Un autre chasseur, Parrain sait où, a vu passer le vol, mais n'a pu le poser. Alors, il avertit celui qu'il sait être le suivant sur la route du vol, pour lui donner sa chance. Et l'on semère, c'est-à-dire qu'on tire sur les ficelles des appeaux, sur les bonnes. Et ce cri, venu du lointain des bois, du lointain du ciel, en a comme souligné la pureté et la profondeur, a donné à cet octobre bleu et roux une fluidité infinie qui remue dans le coeur je ne sais quoi venu du fond des âges.

Quand le soir tombe, dans une brume légère qui répand sur toutes choses une touche mélancolique, on voit descendre de Saint-Pey Parrain, sa barre sur l'épaule, toujours le béret sur la tête et les sabots aux pieds. Il va dans la maison à miel pour y poser, dans la pièce sombre et froide, sa barre palpitante. Avant de quitter ses appeaux, il les gouge, sa bouche pleine de féveroles contre leur bec ouvert. Les palombes du sac sont ... vidées dans la grande volière du jardin, et finiront, au cours de l'année rôties ou en salmis, après prélèvement des sujets jugés aptes à faire de bons appeaux.

La cuisson de la palombe est un rite d'une importance extrême pour Parrain qui manie le lardoir comme un objet de culte, et qui ne laisse à personne le soin de griller à point la "rôtie", et d'y étendre le foie flambé au cognac. Il est à la fois artiste et officiant dans ce moment où tout s'arrête autour de lui, pour lui permettre d'atteindre la perfection de son ouvrage. Une perfection landaise, en plus.

Anticipant sur l'avenir, j'évoque ici d'autres tables familiales landaises, et je pense qu'aucune cuisine ne vaut celle de chez nous quand elle est réalisée avec ce souci de perfection, cet art subtil du dosage, ce sens de la cuisson "juste à point" pour valoriser au maximum le goût pur du mets. Je me rappelle certains repas d'automne chez Andrée et Albert Coloubie où les cèpes, les palombes, jusqu'aux châtaignes composaient un menu qui répondait tout à fait à cette perfection-là. Gault et Milleau n'ont jamais pu connaître ce genre de repas, qui relèvent d'une civilisation autre que ceux de leurs meilleurs restaurants ; cet art de vivre.

C'est sous le signe de la rusticité qu'on mangeait à Brunet' l'omelette du Lundi de Pâques. Je fus très intimidée quand je vis un jour arriver au moulin de "grandes filles" Mathilde, de Brunet', et Andréa, de l'Aouilleyre, en tête. Elles venaient demander à ma mère de me laisser aller avec elles pour cueillir le long des chemins l'aubépine qui devait orner la salle. J'étais reine au milieu de mes vieux et de mes bêtes, et très gauche pour répondre aux avances de ces "gouyates" aux sourires engageants. Mais Mathilde prit ma main, et nous voilà parties pour revenir à Brunet' les bras chargés de verdure et de fleurs odorantes ; on les pose par brassées dans la grange où déjà on accrochait les lampions, on

répandait sur le sol la sciure blonde. Là, tout devient très amusant. On s'affaire aux bouquets dans un grand mouvement de joie. Tout est prêt pour le bal du soir. La grange est pleine , les talons claquent ; on crie, on rit, on chante. Catherine, la mère de Mathilde, avec d'autres femmes, tourne les omelettes, pendant que Bertrand, son père, verse le vin et la piquette. Quelle gaîté! quelle innocence! ma tête "tourne".

Au soir de tous ces jours, repue de bonheur, je commençais à sommeiller devant la cheminée, et l'on me couchait, parfois dans un des grands lits de la chambre du haut. Chacun prenait sa bougie, sauf l'Oncle qui avait droit à sa lampe pigeon. L'hiver, une heure avant celle du coucher, on mettait dans les lits le "moine", cette cassolette pleine de charbons rougis, tenue en équilibre entre deux demi-cerceaux de bois souple glissés entre les draps, accrochée à celui du haut, et qui répandait dans tout le lit une douche chaleur.

La maison, pour moi, c'était surtout la cuisine de Jenny. La longue table de bois, au milieu de la pièce, sous les jambons pendus, le chaudron toujours pendu à la crémaillère et les pichets devant la cendre ; la petite fenêtre à côté de la porte d'entrée, et, devant elle, en biais, une petite table avec du papier, un encrier et des porte-plumes pour les comptes (et un souvenir d'ennui, dans ce petit coin, quand tombait la pluie. C'est à ce même endroit que je revois le pauvre Adolphe à terre, en proie à ses convulsions). A droite de la cheminée, la porte du moulin, au fond de la pièce la porte de la basse-cour, puis la fenêtre au-dessus de l'évier bas, enfin, encastré dans le mur, le potager aux faïences bleues et blanches. En face de la porte du moulin, le bel escalier de bois brun patiné montant à l'étage, avec son encoignure garde-manger en-dessous ; en face de la cheminée, les quatre marches à prendre pour accéder au rez-de-chaussée de la grande maison : quatre belles demi-meules de pierre rose, la plus large sur le sol de la cuisine, les autres de plus en plus réduites, la dernière donnant sur une porte dont un battant, de l'autre côté, était retenu par un énorme crochet de fer. Sur le mur de la cuisine, à droite de cette porte, le râtelier aux fusils, et, sur d'autres portions de murs, des étagères où brillaient des chaudrons, et où la pénombre caressait, avec des clairs-obscurs à la Rembrandt, le vernis des pots de confits. Et la naïve illustration du Calendrier des Postes trônait sur la cheminée.

Je me suis souvent demandé qui avait eu l'idée et le goût - et quand ? - et de nos arches catalanes, et de nos marches de meulière rose, les deux si peu landais. Qu'on utilise ces pierres dans un moulin, cela peut se comprendre. Hélas, lors de travaux menés naguère en notre absence, on a sacrifié le potager bleu et blanc et coulé un affreux béton gris sur les meules roses, sous prétexte que tant et tant de pas d'aïeux les avaient usées en leur milieu. J'essaie de ne pas les regarder, en les empruntant, le coeur tourné vers le trésor intérieur des souvenirs, et mon comportement est le même quand je passe dans les lieux où furent la grange, les noyers, les apiers, la belle charpente de l'atelier de l'Oncle, et tant d'autres repères, quand j'évoque le pré si bien tenu ou l'inscription "Maison Martin 1830" au-dessus de la porte du nord de la grande maison ...

Quelque temps avant sa mort, Mathilde, venue au moulin, en découvrant les tristes marches grises, a piqué une vraie colère, et cela m'a donné au moins la satisfaction de constater que, familière des lieux, elle ressentait l'atteinte portée à une espèce de patrimoine commun.

Par l'escalier de bois, on monte à l'étage, dont les pièces correspondent à celles du rez-de-chaussée. La porte qui ferme sur l'escalier le large et sombre vestibule possède elle aussi son énorme crochet de fer. A l'autre bout on l'a écourté pour y aménager une petite chambre. Entre porte et chambre

un porte-manteaux s'étend le long d'un mur. La grande chambre, qui donne d'un côté sur le pré, de l'autre vers le nord, contient deux lits campagnards (mais elle pourraient en abriter six!). La cheminée est de stuc où sont gravés des motifs variés, et, sur le mur de l'ouest, on a fixé, en forme de coeur, un imposant rosaire aux gros grains bruns ciselés. De l'autre côté du vestibule sont deux autres chambres, l'une pourvue d'une cheminée, donnant au nord, l'autre sur la basse-cour.

A l'étage, il n'y a pas de chatières, comme dans les portes du bas, mais on m'a fait découvrir, il y a peu, un détail amusant dont je n'avais jamais eu connaissance : un trou légèrement en biais, pratiqué dans un coin du plancher de la grande chambre, fermé par une cheville, et par lequel le maître des lieux pouvait surveiller ce qui se passait sous lui! Parrain ne m'avait pas affranchie sur ce point, pas plus que sur la signification du pin franc planté près du chemin du bourg : l'approche d'une maison de maître.

Entre la cuisine et l'étage, à chaque bout d'un palier, deux petites portes donnent accès à un vaste et sombre grenier où s'accumulent les vieilles maies, des montants de lits, des armoires bancales. Ses petites fenêtres s'ouvrent au-dessus des arches.

Au rez-de-chaussée, le vestibule s'étend entre la porte de la cuisine et celle du jardin au phlox, l'unique porte vitrée de la maison. S'y trouvent une armoire à linge, le rouet de l'arrière-grand-mère (parti depuis chez les Jacques Datcharry, ce qui lui a évité d'être volé), dans un angle le secrétaire de l'Oncle dont la tablette se rabattait sur deux baguettes. L'Oncle, vieillissant, l'a donné, et je suppose qu'il se trouve toujours dans une maison du bourg. A droite de ce secrétaire, accroché au mur, un sous-verre représente des "crayons" de mon arrière-grand-père, des têtes de chiens d'une grande finesse ... Volé. Plus tard, j'avais ajouté dans le vestibule la comtoise que le pauvre Adolphe m'avait léguée, peu avant sa mort, avec une armoire et un fauteuil Voltaire. L'armoire est maintenant dans la cuisine, mais la comtoise et le fauteuil ont été volés ... Le fusil de l'Oncle et une carabine sont dressés contre un angle du vestibule... la buse ...

A droite du vestibule, deux chambres : dans la première, dont la fenêtre donne au nord, deux lits se font face, celui de l'Oncle, et celui de Parrain, près de la cheminée. Les paillasses sont garnies de feuilles de maïs, et l'on passe les mains dans les fentes pratiquées dans la toile, pour les remuer. Des peaux de bêtes servent de descente de lit. A la tête des lits, on trouve un joli petit bénitier en forme de coquille surmontée d'un angelot, en faïence blanche, d'où dépasse une minuscule branche de buis. La table de toilette, avec sa glace, sa grande cuvette et son pot, plus deux chaises, complètent l'ameublement. Au mur, près de fenêtre, sont accrochés une gourde, et une corne qui, parfois, sert à appeler ceux qui se trouvent un peu loin de la maison, pour signifier que la soupe est trempée. Sur la jolie cheminée deux bougeoirs en verre bleu travaillé ressemblent à des opalines et encadrent une photo de mes grand'tantes à l'époque de leurs études à Toulenne. Elles doivent avoir 14 et 12 ans ... Marie, élancée, beau visage aux traits réguliers, Jeanne, plus ramassée, et qui arborait déjà une expression boudeuse qu'elle devait garder toute sa vie et que les malheurs qui l'accablèrent ne firent rien pour atténuer... raie au milieu de deux bandeaux bien réguliers, sages cols blancs, taille bien prise, ample jupe qui gardait une touche de crinoline, chères petites filles modèles, votre image a aussi disparu un jour ; et quand je serai morte, aucun oeil intérieur ne reverra ce moment de la vie de ces lointaines demoiselles Martin.

La petite chambre, donnant sur la première, devait devenir la mienne, plus tard, après avoir été celle dans laquelle se fermèrent pour toujours les yeux de mon père. Elle est longue et étroite, un lit occupe un bout, une très grande armoire l'autre bout. Entre les deux, la fenêtre qui donne sur la basse-cour, le pradot', les pentes de Saint-Pey ; puis la table de toilette, avec glace, cuvette et pot. Au mur est épinglée l'image byzantine et dorée de Notre-Dame du Perpétuel Secours. J'ajoute ici que, dans toutes les chambres chaque lit possède sa table de nuit. Ce sont des meubles assez hauts, avec un dessus de marbre et de très nombreux tiroirs, sauf dans la partie basse... réservée au vase de nuit. Toutes les tables de nuit ont été volées...

J'ai gardé pour la fin l'évocation de la grande salle-à-manger, qui était naturellement la pièce familiale du temps de mes arrière-grands-parents, et qui le redevint pour l'Oncle, Parrain, mes cousins et moi-même après la période de mon enfance, pendant laquelle toute la maisonnée prenait ses repas dans la cuisine. A vrai dire, quand les Mêmes quittèrent le moulin, l'Oncle revint vivre entièrement ... cinq marches plus haut.

Cette grande pièce claire reçoit le soleil par la fenêtre qui donne sur le pré, qui est encadré par deux moires ; celle de gauche contient du linge, celle de droite est embaumée par les pommes rouges rangées sur une étagère, et l'on y trouve, avec les papiers de famille, les séries de la gazette apicole des frères Aubanel, du Chasseur français, - plus tard de Rustica - et quelques autres publications. Ma mère baissait la voix et modulait son ton sur une gamme ésotérique pour rappeler qu'une des deux armoires possédait un tiroir secret dans lequel l'Oncle conservait on ne savait quel trésor. Ce tiroir existe toujours, aucun signe extérieur ne le décèle, et nos cambrioleurs successifs n'ont pas dû soupçonner sa présence ; quant au trésor, il n'est que l'objet d'un des rêves dont ma pauvre mère s'aida toute sa vie pour embellir une réalité décevante. Ainsi furent auréolés de poudre d'or quelques papiers personnels de l'Oncle ... et l'argent courant du ménage. A cette époque, au moulin, il en fallait peu. Dans l'angle, après l'armoire de gauche, la comtoise souligne de son bruit grave et régulier la douceur des heures. Dans l'angle qui suit l'armoire aux pommes trône le barriquot' sur ses tréteaux.

Le mur de droite est coupé par l'évier, sous la fenêtre du nord. Puis le garnit entièrement l'enfilade aux cinq portes et tiroirs qui contient vaisselle et couverts. Dans mon enfance existent encore le service de porcelaine blanche à liseré doré, et les assiettes à dessert, dans les tons gris et mauves, dont chacune est illustrée d'un rébus amusant. De l'autre côté de la porte d'entrée, une minuscule armoire est remplie d'ustensiles divers et de provisions, suivie du vaisselier à claires-voies. Cette petite armoire, qui a dû être confectionnée au moulin, était celle qui contenait le trousseau de mes grand'tantes, à Toulenne, car chaque pensionnaire devait amener son armoire.

Plusieurs fois par jour l'Oncle arrive dans la pièce, venant de ses apiers, de ses bois, de ses prés, de son atelier ou de son moulin. Il se racle la gorge, ouvre la petite armoire, prend son verre, toujours le même, toujours à la même place, va au barriquot', ouvre le robinet, tire sa pinte de gros rouge, boit sans hâte, remet le verre à sa place, racle de nouveau sa gorge, et repart à ses travaux.

Pour garnir le mur qui fait face à l'évier, il suffit de la belle cheminée. Son entablement, comme celui des autres, est en stuc gris-bleu, ciselé de fleurs et de figures géométriques. Les landiers sont très beaux, très imposants,

chapeautés d'une grosse boule et nantis de crochets. J'ai passé bien des veillées de mon adolescence devant le foyer de cette cheminée, j'y reviendrai, mais ici encore il me faut fermer les yeux, car l'artisan qui a déshonoré nos marches n'a pas été plus sensible au charme des naïves fioritures (il n'est pas de Saint-Symphorien...). Depuis, cependant, nous avons pu (à vrai dire mon mari et un artisan de Saint-Symphorien) procéder à un remplacement très heureux. Pincettes, lardoir, tourne-broche sont appuyés à la cheminée.

A sa gauche, plus tard, nous devions faire beaucoup de cuisine sur un petit potager bleu à quatre trous, monté sur pieds, alimenté par les braises du foyer.

Au milieu de la pièce une suspension en faïence blanche, contenant la lampe à pétrole, plonge au-dessus de la table ronde. Et, sur tous les murs, sont accrochés des gravures dont s'emplit mon regard. Il y a : Le petit Nemrod : un petit garçon, déguisé en chasseur, qui fait un massacre simulé de ses soeurs revêtues de peaux de bêtes, étendues sur la mousse comme un gibier touché - Les économies : deux vieux qui ont vidé sur la rustique table de bois le contenu de deux petits sacs de toile, et qui comptent leurs pièces d'or - Le repos du marin : trois marins, attablés sous une tonnelle, en train de boire et de raconter des histoires, avec, chose curieuse, une petite fille assise au bout de l'un des bancs - Le repas de Gorenflot : un moine rabelaisien, gros et hilare, qui arrive dans une auberge et à qui l'on présente une grasse poularde - Ce sont des dessins naïfs, en noir et blanc. S'y ajoute une plus grande composition en couleurs : les patineurs au Bois de Boulogne (habillés, bien sûr, à la mode 1900).

Du temps de mes grand'tantes, leur piano se trouvait aussi dans cette pièce. Je ne l'ai pas connu. Ici on a volé ce qui restait de vaisselle, les chenets, le tourne-broche, la comtoise, les portes de l'armoire aux pommes, toutes les gravures.

De grands carreaux de Gironde font le sol du vestibule et de la salle-à-manger, dans les chambres et dans la cuisine ce sont de plus petits carreaux, du plancher à l'étage. Partout les murs sont blancs.

Je quitte la maison pour revenir au grand air où me sollicitent encore quelques souvenirs particuliers, comme celui de cet hiver où il fit très froid (ce devait être en 17), quand tout mon paysage familier se trouva recouvert de neige. Avec des sabots aux pieds, les mitaines du Ninet' aux mains, et les grandes flambées, et les moines, je ne souffris point du froid (je devais découvrir les pieds glacés et les engelures dans les bottines, sur le pavé de Bordeaux), mais voilà qu'à mesure que je marchais, la neige tassée s'accumulait sous mes sabots, et me grandissait ; et Parrain l'enlevait de temps en temps, de peur que je ne tombe.

Un jour de septembre - j'étais très "petite" - l'idée me vint de partir seule jusqu'à la palombière ... en chemin, je croisai une couleuvre ... au moulin on me cherchait. On commença à envisager de vider l'étang... C'est Parrain qui eut l'idée d'aller voir du côté de la chasse. J'étais toute étonnée, au retour, en constatant l'émotion de tous. On m'expliqua longuement que je ne devais pas partir seule sans en informer quelque adulte, je croyais n'avoir rien fait que de très naturel ; j'ignorais ce qu'était un danger.

Parmi les axiomes de la bonne conduite, il fallut aussi assimiler : "on ne va pas au soleil sans chapeau", obligation que je trouvais superflue et que je contournais souvent. Il advint qu'un jour j'attrapai une

insolation... fièvre, lit, et triomphe maternel qui révolta mon appétit de liberté et me fit me poser des questions naturellement informulées sur la justice immanente à la solde des parents. Un peu plus tard, les mêmes constatations se vérifièrent, à mon grand déplaisir, et à Bordeaux. Comme il avait neigé, ma mère était venue me chercher au lycée, et je mis à courir et gambader sur la neige qui couvrait le trottoir de la rue Saint-Genès. Interdiction maternelle, comme il se doit. Et que je méprise. Chute... Révolte contre le "bon sens" qui traduit les impératifs de la conservation de l'espèce, par le truchement des mères. Ainsi de la chatte et de ses petits.

Dans ce chapitre des astreintes, on pouvait relever : ne jamais se retourner sur une personne souffrant de quelque malformation - ne jamais dire à ses parents : "ce n'est pas vrai", cela aurait été l'équivalent laïque du péché mortel : par essence, les parents ont toujours raison - Ne jamais mettre les doigts dans son nez! - et la tenue à table. Je ne sais pourquoi les parents de ce temps-là nourrissait une crainte obsessionnelle des "doigts dans le nez"... à tel point qu'avait paru un petit opuscule où l'on voyait une petite fille, qui avait désobéi au précepte, obligée de pousser devant elle, toute sa vie, dans une brouette son nez qui avait décuplé! A table, les enfants n'ont pas le droit à la parole, et doivent manger tout ce que l'on met d'autorité dans leur assiette, ni plus ni moins. Or, quand je fus devenue lectrice de "La semaine de Suzette", j'y découvris un jour cette histoire qui me donna à réfléchir sur le bien-fondé de certains tabous : A la table familiale un petit garçon, rougissant, essaie de faire comprendre qu'il a quelque chose à dire. On ne veut pas le savoir ... A la fin du repas on demande à l'enfant, d'un ton sévère, les motifs de son incongruité. Et lui, s'adressant à son grand-père ... "C'est que, Grand-père, tout-à-l'heure ... il y avait un ver dans votre salade... et maintenant... il n'y est plus...".

J'aurai bientôt fini d'égrener les souvenirs de mon enfance au moulin quand j'aurai conté que ma mère avait trouvé une couturière en la personne de Marie Pébayle, une cousine germaine de Jenny, qui habitait Sore. Ma mère s'y rendait par le train ; mais un jour la pauvre "rata" le train du retour, et dut revenir à pied au moulin. Ce fut un petit évènement. Encore qu'à cette époque on marchait beaucoup, et ma mère m'amenait "en promenade" le long des chemins. Je nous revois, assises sur le talus de la route de Sore, au coin du chemin qui desservait le troisième apier de l'Oncle, à droite un peu avant le Gué. Et cette image est restée si forte que, par la suite, je ne sais pourquoi, c'est à cet endroit que je continue à "voir" Noémie Péloueyre, veuve, l'âme déserte, déjà un peu forte, obligée de s'asseoir pour souffler, après une marche pénible. Une petite fille et sa mère, une femme frustrée sont, pour ma vie, assises sur ce talus, sans parler, sans autre bruit que celui des cigales, dans la grande solitude de la lande et de l'été, devant cette route toute droite qui s'enfonce vers un horizon indécis. Il y a 14 kms de Saint-Symphorien à Sore. Longtemps ces 14 Kms furent ma référence, mon étalon, pour évaluer toutes les autres distances.

Je voudrais bien ne pas avoir à raconter ce qui suit et pouvoir gommer cette ombre sur un paysage ensoleillé ; mais l'honnêteté m'oblige à le dire : il m'est arrivé d'arracher à des demoiselles leurs ailes diaprées... pour m'occuper ; pour voir... alors que j'aimais tellement toutes les bêtes ; et je récuse d'avance l'explication de ce geste par le sadisme même inconscient qui gît, paraît-il, dans le coeur de tout homme, car je n'avais aucun sentiment d'infliger une souffrance. Cela s'est fait machinalement, stupidement. Je devais, un peu plus tard, récidiver sur les mouches que je m'amusais à attraper - et ça c'était du sport - d'un coup sec de la main sur la vitrine de la pharmacie de Charles, à Landiras. Toujours avec la même inconscience. Si j'ai peu de remords pour les mouches, j'en ai un gros pour les gracieuses fleurs volantes des étangs, même si, finalement je n'ai commis ce pêché que rarement. En souvenir de cette aberration j'évite

maintenant au maximum de tuer les bêtes dites nuisibles. Quand je trouve une malheureuse araignée prisonnière dans un sanitaire dont les parois lisses ne lui offrent aucune échappatoire, je la mets dehors. Et j'ai été heureuse d'apprendre, sous la plume d'Henri Janson, qu'il faisait de même. Ma tante Hélène, une belle-soeur de ma mère, m'a raconté qu'à Alger les habitants ne tuent pas les puces mais les prennent délicatement et les jettent, ce qui donne toute chance de les attraper à ceux qui passent à leur portée. Oui, mais cela n'empêche pas les méchouis... Et ces considérations nous amènent à nous poser trop de questions sur la condition humaine...

Laquelle comporte, pour chacun, des tendances, des goûts. Très jeune, je suis fascinée par le sable blanc de certains chemins ou sentiers, celui qui longe, à l'intérieur, le champ du Luc, par exemple, et par la belle ligne noire qui surgit quand je le raie avec un bâton pointu. Créer ce noir sur ce blanc m'enchante, et doublement, mais je ne sais pas encore que cela tient au fait d'ébaucher la première écriture ou le premier dessin, en même temps qu'au plaisir de l'oeil devant le contraste des couleurs. Ce noir sur blanc ou blanc sur noir me touche (plus tard, au lycée, ce sera un certain coton mercerisé marron touchant un bleu ou un vert) à tel point que je devais béer d'admiration devant la fille de la mercière que je pouvais contempler, à Bordeaux, depuis mon balcon de la rue Saint-Genès, parce qu'elle portait des bas noirs dans des souliers blancs. Ce contraste me semblait sublime. L'ayant dit à ma mère, elle s'écria : "Quelle horreur! mais c'est d'un mauvais goût! et c'est ma fille qui a des goûts pareils!". Plus tard, à la grand'Messe de Saint-Symphorien, quand la tribut Mauriac arrivait en force et remplissait les trois derniers rangs de la nef, à droite, mon oeil était attiré en permanence par les toutes jeunes Catherine et Martine Mauriac parce que, arrivant d'Arcachon, elles étaient hâlées au dernier degré, et que je trouvais sublime le contraste de leurs minuscules bras noirs sortant des petits gants blancs...

J'ai commencé par les chemins, je finirai par eux. Je viens de tracer ma première ligne noire sur leur sable blanc, et je rejoins ici mon père, qu'ils avaient inspiré bien avant moi. Il avait écrit un poème, qu'il avait mis en musique, sur les trois peupliers qui longeaient le jardin aux carottes, le long de l'arriouat' - et un autre, dans lequel il s'adresse aux splendeurs pyrénéennes - qu'il avait découvertes quand il fut, un petit temps, "pion" au lycée de Pau, puis quand il fit à Tarbes son service militaire -, disant, comme en s'en excusant, aux crêtes, aux neiges, aux torrents... :

"Oui, j'aime mieux que vous les sablonneux chemins
des Landes, où le soir projette une ombre humide..."
...Mieux mon petit Liré que le Mont Palatin...

Il revint donc du Front, touché à mort par sa pleurésie mal soignée, mais la vie allait lui laisser un répit de quelques années, pendant lesquelles il put croire, avant les derniers mois, qu'il pourrait longtemps encore jouir d'une existence où tenaient une si grande place la littérature, le théâtre, tous les arts, et aussi le sport, le rugby, le foot... Comme il était Docteur en Droit (il avait choisi pour sujet de thèse : "le pin maritime et l'évolution des landes de Gascogne", ouvrage dans lequel il avait pu disserter longuement de la "Soprofor" de ses oncles et tante Léon et Marthe Coloubie), il fut réformé des troupes actives, mais désigné pour siéger au Conseil de Guerre de Bordeaux qu'abritait le gros bâtiment gris de la rue de Pessac, en face de son ancienne demeure. On peut penser que, pendant "la Grande Guerre", l'Armée savait encore utiliser les compétences. A la veille de la dernière guerre, quand mon futur mari se présenta dans ce même "Conseil de guerre" devenu Caserne Boudet, et qu'à la question du Colonel "Que faites vous dans le civil ?", il répondit ... "Je suis Docteur en Droit",

Joseph-Paul MARTIN (Parrain) et
sa petite-fille Marie-Josephe MARTIN

Pierre-Vidiam MARTIN et sa femme
née Marie-Isabelle LAFARGUE
avec Marie MARTIN (Sept. 1912)

Mme. Vidiam MARTIN née LAFARGUE
et sa fille Marie MARTIN (1914-1915)

il s'entendit répliquer "et bien mon garçon, pendant qu'Hitler arme contre nous, tous les détails de notre préparation ont leur importance : vous nettoierez les escaliers".

Mon père étant de retour à Bordeaux, ma mère et moi y retournâmes, mais tout ce que je viens de raconter de mon enfance au moulin s'étend tout de même de ma deuxième à ma neuvième année, car nous y allions dès que nous le pouvions, pour des séjours plus ou moins longs, à commencer par tous les jours de vacances. Et le voyage lui-même était une joie. Le trafic autour de la gare et dans la gare du Midi était des plus excitants. Je regardais avec intérêt les laveuses de vitres s'affairant dans les wagons, et je pensais qu'elles avaient bien de la chance de passer leur journée au milieu des trains qui arrivent et qui partent ; ce que je traduis maintenant par la recherche d'un étourdissement de la volonté, au milieu du grouillement de la vie, et aussi d'un oubli, dans ce passage perpétuel et renouvelé de gens et de machines, de ce que rien n'est éternel... c'était à la fois excitant et reposant pour l'esprit de s'occuper dans une gare ... oui, mais au moulin m'attendait l'autre projet, celui d'y régner au milieu d'une arche de Noé sans problèmes et sans fin. Et comme, dans le même temps, assez vite on me fit comprendre au lycée que j'écrivais avec facilité, me référant aux auteurs que lisaient mes parents et à leurs commentaires, j'en avais conclu que je pourrais peut-être essayer, moi aussi, de raconter par écrit ce qui avait pour moi de l'importance - ce qui se passait au moulin, par exemple, et déjà! - pour finir, en toute logique littéraire et simplicité de l'âme, à l'Académie française. Ainsi, en mes toutes jeunes années, la perplexité qui m'occupait était de savoir si j'aboutirais dans un "zoocosme" au moulin, quai Conti, ou ménagère dans les trains de la gare du midi...

Pour l'heure, le train s'ébranle, après le retentissant : "les voyageurs pour Toulouse ... en voiture!", le coup de sifflet, le drapeau du chef de gare agité, le grand jet de fumée... émouvant premier tour de roue ; bientôt leur bruit berceur... et déjà Cadaujac... le paysage défile. A Beautiran, on descend et on monte dans le train des "chemins de fer économiques" où l'ambiance, d'un seul coup, est de nouveau celle du pays aimé. Pas de couloir, mais une porte de chaque côté du compartiment, les banquettes de bois qui se font face, le dossier de bois qui s'arrête à mi-hauteur du compartiment, ce qui fait qu'on profite de la conversation qui se tient dans notre dos comme de celle de nos voisins. Les pieds se faufilent entre les paniers d'osier, les gros parapluies, les bêtes ; on parle gascon, on sort les victuailles et les litrons de rouge, on partage les cochonnailles. Le train fait sa trouée dans les pins. Pour les mieux retrouver, on peut se tenir, au grand air, sur les plates-formes qui, à chaque bout, terminent les wagons. Et, à chaque voyage, j'attends le moment où l'on passe devant ce large et long pare-feu entièrement tapissé de bruyère rose, puis devant cette espèce de ravin mystérieux, tout enfoui sous sa végétation touffue.

Le tortillard s'arrête à chaque gare, et à chaque halte si on le demande au conducteur, ou si un voyageur attend devant la cabane de la halte, et fait signe. Il est très rare que cela ne se produise pas. Avant d'arriver dans les gares, le conducteur actionne le sifflet, puis on passe devant les tas de planches que les scieries entretiennent près des voies, et devant les grandes plates-formes à pesée ; devant la gare sont groupés adultes et enfants qui ne veulent pas rater leur distraction quotidienne, et, devant la troupe, le chef de gare - parfois une femme -, son drapeau à la main. Le conducteur descend, il va "faire de l'eau", dans de grands jets de vapeur, puis va boire un coup avec le chef de train, pendant que les conversations se nouent entre les voyageurs et le quai, les uns et les autres échangeant les dernières nouvelles. Abel, le fils de Titot' et de Jenny, avait été réformé, après quelques mois de Front, pour une atteinte aux poumons, et il avait

été engagé par les "Chemins de Fer économiques" comme chef de train-contrôleur, fonction qui requérait une grande souplesse car l'absence de couloir obligeait le préposé à passer, en marche, d'un compartiment à l'autre, en faisant des acrobaties sur les marchepieds, et c'était une chose curieuse que de voir tout d'un coup sa tête s'encadrer dans la vitre du haut de la porte, pendant que ses mains s'aggripaient aux montants. Quand Abel était de service, nous avions tout de suite les nouvelles fraîches du moulin, nous nous sentions déjà chez nous.

Lassègue! dernière halte avant Saint-Symphorien. Et nous voilà au bourg, où nous devions attendre le train qui arrivait de Langon, par Nizan, et celui qui arrivait de Facture. Il nous est arrivé - rarement - de prendre la ligne de Bayonne et donc d'arriver par Facture. Dans ce voyage-là, ce que j'attendais de voir, c'étaient les fameux pylônes de Croix d'Hyns que les Américains - je crois - venaient d'élever dans la lande. Je les ai toujours repéré, depuis, vus de plus loin quand nous prîmes, beaucoup plus tard, le car de Pau... jusqu'au jour où les Allemands les condamnèrent ; c'était encore un des repères de mon enfance qui disparaissait.

Le conducteur sait qu'il s'arrête, pour nous, à "Magestat'". Je regarde s'éloigner le train, et nous voici plongés, une fois de plus, dans l'infinie douceur de la forêt, du silence, du sable sous nos pieds, sur le petit sentier du petit bois des petits pins, puis sur le sable blanc de la lisière du champ du Luc... Parrain évalue la croissance du seigle... Quand on descend le tournant de Saint-Pey, la vue du moulin éblouit notre coeur comme si on le voyait pour la première fois... Jenny est sur le seuil, et la bonne odeur de la soupe au lard se répand sous le porche.

Mais il me faut bien revenir à Bordeaux. Après leur mariage en 1909 mes parents étaient partis à Paris, où je crois qu'une assez belle carrière s'ouvrait pour mon père. Mais ma grand-mère Coloubie étant morte subitement (le coeur), à peine âgée de 50 ans, mon grand-père les supplia de revenir à Bordeaux, ce qu'ils firent, en 1911. Ils logèrent d'abord rue de Navarre, puis rue de Pessac, où je naquis, enfin dans le grand appartement, au premier étage, de la maison dont l'étrave pointe sur la rue de Berry et dont les pièces donnent pour moitié rue de Pessac, pour moitié rue Saint-Genès. Parrain, qui, depuis son arrivée à Bordeaux (quand mon père avait 10 ans), habitait rue Belle-Etoile, pour se trouver en face de sa maréchalerie - suivant la coutume des vétérinaires de l'époque -, à la mort de son épouse acquit une échoppe, 28 boulevard Victor-Emmanuel III, mais il prenait avec nous ses repas de midi, et partait au moulin avec nous.

Ce fut une grande chance pour moi qu'un long balcon courre tout le long de la façade de notre étage, et que les pièces s'y ouvrent par des portes-fenêtres. J'étais donc souvent à l'air libre, et aux premières loges pour le spectacle de la rue, dont le moindre n'était pas celui des tramways. Le tram qui arborait un cercle bleu sur son ventre rond prenait la rue Saint-Genès pour revenir par la rue de Pessac, et celui dont le cercle était marron filait rue de Pessac pour ressurgir plus tard en sens inverse rue Saint-Genès. Ils bifurquaient devant chez moi. Parfois des étincelles jaillissaient des trolleys. C'était d'ailleurs très amusant de prendre le tram, surtout si on pouvait rester debout sur la plate-forme, à côté du wattman. Il tapait du pied sur le timbre pour qu'on dégage la voie devant lui, et l'on se sentait ainsi du côté des conquérants. A l'intérieur, les

banquettes se faisant face, les gens se dévisageaient sans vergogne, et il n'était pas rare de voir une jeune mère ouvrir son corsage, en sortir un sein généreux, et y accrocher son nourrisson, sans complexe (mot peu usité dans ces temps) ce qui suscitait aussitôt autour d'elle les considérations extasiées des commères et les regards en biais des messieurs. A certaines heures les voitures de la ligne du cours Saint-Jean (devenu de la Marne) étaient envahies par les maraîchères des Capucins, en général énormes, habillées en paysannes (toutes venaient de la banlieue), encombrées de paniers et parlant haut. La plupart des conducteurs et des receveuses (en longues blouses grises et en sabots) étaient fournis, comme le personnel des chemins de fer économiques, par les Landes girondines, et ils employaient le gascon entre eux. Sur les lignes des boulevards il y avait des sections, et il fallait renouveler le paiement chaque fois qu'on en changeait. Un jour le prix du billet passa à trois sous, et ce fut toute une affaire.

De mon balcon, je pouvais encore entr'apercevoir les autres trams qui, perpendiculairement aux "miens" suivaient le cour's (comme disait Parrain) d'Aquitaine (qui allait devenir Aristide Briand). A ma gauche, sur le trottoir de la rue de Berry, s'ouvrait une grande épicerie, où l'on ne tarda pas de m'envoyer pour quelques courses, puis Fantobio, le pâtissier, un peu plus loin une charmante petite boutique de confiserie tenue par une dame et sa fille que papa avait baptisées "Miquette et sa mère", du nom d'une opérette à la mode.

A l'entrée de la rue de Pessac grouillaient les passants et les charrettes. J'y vis un jour une petite fille pauvrement vêtue qui avait laissé tomber sur le trottoir le litre de vin qu'elle venait d'acheter, et qui pleurait. Je devinais ce qui l'attendait, et mon coeur se remplit de pitié. En face de nos fenêtres, sur cette rue, donnait un grand parc, entourant une grande maison blanche, et l'on disait que ce parc, dans le fond, joignait celui des "Lorette" c'est-à-dire de Notre-Dame de Lorette, l'institution pour jeunes filles de la rue de Saintonge. C'était un petit élément de rêve.

La rue Saint-Genès, dès l'entrée, s'avérait être plus calme et moins populaire. La seule boutique qu'on y pouvait voir était celle de la mercière, dont j'ai déjà parlé à propos des bas noirs de sa fille, et qui arborait en permanence, sur son comptoir de bois ciré, une paire de ciseaux d'une longueur démesurée. Au rez-de-chaussée de notre maison la porte d'entrée était encadrée à gauche par un petit café peu fréquenté, à droite par un bureau de tabac qui l'était beaucoup, et dont la tenancière, très aimable, s'amusait à me faire chanter "le rêve de Manon" que je possédais sans bavure pour l'entendre de multiples fois de la bouche de mes père et mère.

Notre salle-à-manger était la pièce la plus avancée sur la rue Saint-Genès. Elle était ornée, aux quatre encoignures du plafond, d'énormes papillons de soie sombre rapportés d'Indochine par l'Oncle André, un des frères de ma mère (il y avait aussi, je ne sais plus où, et de même origine, une lanterne chinoise, à suspendre, un délicat travail de menu bois ajouré). Suivait le bureau de mon père que je trouvais d'autant plus austère, avec sa garniture de cheminée en onyx, que c'est là, le soir, que je peinais, vers mes huit ans, sur les divisions. Jusque là j'étais une bonne élève, mais, arrivée à la division, je fis un blocage devant cette méchante sphinge, et mon père, vexé de découvrir mes limites, s'énervait. Bien plus tard, son cousin Roger dit un jour à ma mère "moi! j'aurais une fille bête!!" parce que la pauvre petite Françoise avait commis je ne sais quelle menue bêtise dans un devoir. Comme elle a "fini" depuis première à l'agrégation de lettres pures, on peut raconter l'anecdote!! Mais ainsi sont les pères! Dans ce bureau paternel, un soir, on plaça de la mort aux rats sous forme

de phosphore, et j'eus droit à ma "leçon de choses" tout en admirant ce corps mystérieux qui brillait dans la nuit.

Le grand salon donnait sur la rue de Berry, et ma mère y passait des heures à son piano. Dans sa famille, on ne mettait rien au-dessus de la musique, et tous la pratiquaient plus ou moins : son père, sa mère, ses deux frères et ses trois soeurs (dont la dernière devait épouser un musicien émérite). Le chant, le piano et le violon étaient à l'honneur. Or mon grand-père Martin jouait de la flûte, et mon père perfectionnait son chant chez une dame qui habitait tout près de chez nous. Il avait tout le temps un air à la bouche ; et je me rappelle mon émotion quand je l'entendis chanter l'Ave Maria de Gounod à la messe de Notre-Dame des Anges.

Pour en revenir à ma mère, elle avait commencé les études de piano à la Visitation, cours de la somme, où elle avait été élevée, mais surtout elle était devenue la meilleure élève de Mademoiselle Lacassaigne (rue Cornac). Dans le sombre appartement de leur sombre rue, Mlle Jeanne a passé sa vie entière devant son piano, formant avec rigueur à la musique des générations et des générations de demoiselles bordelaises, pendant que sa soeur Gabrielle s'occupait de la maison, et que leur vieille mère, dans son fauteuil, posait sur toute chose un regard sévère. A côté d'elle, une grande plante verte semblait participer de son austérité.

Entre ses leçons chez Lacassaigne, ma mère était priée de travailler ses études de Chopin, et autres opus, six heures par jour. Elle m'a raconté que, parfois, les touches se teintaient du sang qui perlait de ses engelures... Elle devait, à la même époque, supporter un corset à baleines de fer ... et trouver le temps de broder son trousseau et de faire de la dentelle (et quelle dentelle arachnéenne! j'en possède encore quelques spécimens). Enfin, comme elle était devenue l'élève la plus au point du Cours, Mlle Lacassaigne lui avait demandé de devenir répétitrice des demoiselles Ballande, dont l'une devait devenir Madame Philippart et l'autre Madame de Rivoyre, si ma mémoire ne me trompe pas.

Naturellement ma mère me mit très tôt sur le tabouret du piano, mais, si j'étais sensible à la musique, je n'arrivais jamais à la satisfaire pour la stricte position de la main et du poignet, le solfège me semblait bien abstrait et les gammes interminables. Je veux croire qu'en prenant de l'âge je me serais attachée au piano, mais les bouleversements de ma vie, après ma neuvième année, ont fait que je n'ai pas persévéré dans l'art du clavier. Bien des années plus tard ma mère a fini par se séparer de son piano ; par contre, elle a toujours gardé comme une relique le piano de sa mère, ce que fis après elle, et cet instrument est en possession de ma petite-fille Delphine. Ma grand-mère maternelle, quand elle était jeune fille, consacrait elle aussi six heures par jour à son piano. Elle était née, et habitait, avant son mariage, rue du Pas-Saint-Georges, et elle devait me raconter qu'un soir, le feu s'étant déclaré dans un coin de la maison, faisant fi de son ordinaire réserve, elle s'était précipitée en chemise dans la rue en criant aux pompiers : "Sacrifiez tout le reste, s'il le faut, mais sauvez mon piano!".

Passé le grand salon, on se trouvait rue de Pessac dans une espèce de petit boudoir où mes parents recevaient leurs meilleurs amis, puis on arrivait à la chambre qui était vaste. Le grand lit, l'armoire à glace et la psyché la meublaient, mon propre lit occupant un coin un peu indépendant, contre une cloison qui résonnait au bruit saccadé de l'eau montant dans les tuyaux. Mes livres de prix à tranche dorée étaient rangés dans le tiroir du bas de l'armoire ; parmi eux des contes de fées que je regardais avec un certain désespoir, car je n'arrivais

pas à m'y intéresser ; que m'importaient ces histoires abracadabrantes quand je possédais les bienheureuses réalités du moulin ?

Toutes ces pièces étaient desservies par un corridor qui épousait la forme de la façade et sur le plancher duquel avançait la jolie grecque du linoléum. Accroché au mur, un petit tableau représentait une vieille femme à l'air mauvais, que j'évitais de regarder. Mon père m'obligeait à emprunter ce corridor, à la nuit tombante, sans donner la lumière "pour m'aguerrir"... même un soir d'orage où je savais qu'un éclair blême allait surgir de l'entrebâillement des portes...

La porte d'entrée de l'appartement s'ouvrait au milieu du corridor, en face du bureau de papa. Telle un chien fidèle, je reconnaissais son pas dans l'escalier, et je me précipitais pour ouvrir la porte devant son sourire ; et je courais aussi pour lui présenter ses pantoufles qui l'attendaient, l'hiver, devant la grille garnie de braises, dans la chambre. Un soir je fis un faux-pas qui me précipita vers ce feu. J'avais de bons réflexes puisque, dans l'instant, j'avais mis mes mains devant mes yeux, et je touchais à peine la grille que déjà on me relevait, mais il m'est resté de cette aventure, pendant des années, un petit cercle de peau striée sur le dessus de la main droite.

Derrière la cage d'escalier, que doublait un puits de jour (aussi impressionnant que le bruit de l'eau la nuit), dans le corps de l'immeuble, la chambre était reliée à la salle-à-manger d'abord par la salle d'eau, puis par la cuisine. Le tub, siège des ablutions, occupait une grande partie de la salle d'eau. Quant à la cuisine, elle possédait une cheminée de campagne dont les montants étaient peints en rouge. Je ne sais pas ce qui m'incita un jour à piquer du bout du marteau cette belle surface écarlate, et un petit point blanc parut. Il m'enchanta ; comme si cette surface lisse appelait mon intervention pour enfin signifier quelque chose. Alors je piquai une deuxième fois ; puis une espèce de frénésie me prit, et je piquais, je piquais, je ne pouvais plus m'arrêter de voir sur le rouge surgir des pois blancs. Quand ma mère arriva, elle se trouva au bord de la syncope... "Que va dire Monsieur Hubert!". Monsieur Hubert était le propriétaire, une espèce d'ogre tapi dans son antre, à l'autre étage, et je pris alors conscience de mon crime. J'avais agi, comme avec les malheureuses libellules, sans savoir pourquoi. Dans mon curriculum vitae de "petite fille sage" hélas je relève ces deux pages noires ... et deux autres : celle de mon exploit à Théodore Gardère, dont je parlerai plus loin, et l'acte de vandalisme dont je veux me décharger ici :

Ma mère avait pour meilleure amie Yvonne Mourlanne, dite Vonvon. Je parlerai plus loin de sa famille. Quand elles étaient ensemble, l'après-midi, autour d'une tasse de thé (ma mère caressait de la main et des yeux son service de porcelaine de Chine), elles papotaient pendant des heures, parlant de choses dont j'étais exclue, et cela m'ennuyait. Traînant autour d'elles, je les ennuyais aussi. Un jour ma mère ne trouva rien de mieux que de m'envoyer méditer alors pendant un petit moment dans la garde-robe. Là étaient soigneusement pendues ses toilettes, et, entre autres, ses robes de mariage (quand elle s'était mariée, en 1909, le mariage se déroulait encore en trois temps : le contrat, avec repas et toilette de contrat - le mariage civil, avec repas et toilette ad hoc - enfin la grande cérémonie du mariage à l'église avec la robe blanche, la foule, les orgues, le repas, et la suite. - Je note ici que, dans ces années, il était de bon ton de se marier certains jours de la semaine et non les autres ; et que certaines familles, pour se démarquer du commun, avaient lancé entre elles la mode éphémère du mariage à minuit...).

Dans le placard-garde-robe je contemplais la belle robe de satin bleu ciel du mariage civil de maman. Et, là encore, fascinée par cette surface unie... je ne résistai pas à la tentation. Une paire de ciseaux traînait sur une étagère... Je fis dans la robe une entaille... puis quelques autres ... On dira que je voulais me venger de la relégation. Je ne le crois pas, je n'ai aucun souvenir d'amertume... je voulais faire quelque chose de tout ce bleu, trop uni. Quel qu'ait été le chagrin de ma mère, il n'atteignit pas sa crainte viscérale d'un éclat de M. Hubert quand il découvrirait l'outrage fait à sa cheminée.

Je voudrais revenir sur la musique car elle a tenu une grande place dans notre vie. Mes parents s'étaient connus au cours d'Art dramatique de Pierre Bachelet. Quand venaient des amis intimes, il était beaucoup question de musique et de théâtre dans le boudoir. A cette époque, à Bordeaux, plusieurs théâtres affichaient "complet" tous les soirs. Sans compter, bien entendu, le Grand Théâtre : Les Bouffes, le Français, la Scala, le Trianon, j'en oublie. Les opérettes et les revues y triomphaient. Mon père, avec quelques amis, avait monté une revue, dans laquelle (j'entendais sans comprendre, cela va de soi) il était question du trop fameux scandale du Château Trompette, dont tout Bordeaux se délectait, et aussi du Pont transbordeur dont on parlait depuis des années, et dont la réalisation était toujours retardée (à la hauteur du cours du Médoc, ... ou dans le secteur... on avait érigé un pylône de fer, et on en était resté là). Sur l'air du "Temps des cerises" la conclusion de la chanson satirique mettait en joie le public "Quand nous reviendrons au temps des cerises on ne parl'ra plus du pont transbordeur." Cela se passait la guerre finie, et mon père, étant inscrit au Barreau, signait ses coupables prestations artistiques du nom de "Marianel", par amour du Marian. Dans les journaux sportifs (il était un des piliers du BEC) il signait : "Vadius".

Mon grand-père nous racontait que, pendant ses trois années à l'Ecole vétérinaire de Toulouse, plusieurs fois par semaine les étudiants, à qui l'on accordait des prix de faveur, terminaient leur journée au Capitole ; et qu'aucun artiste ne pouvait être consacré comme l'un des plus grands s'il n'était pas passé, avec un succès intégral, par le Capitole. Le public était impitoyable, les étudiants en tête, et ne supportait pas la moindre approximation. Depuis leur arrivée à Bordeaux, Parrain et ma grand-mère fréquentaient le théâtre au moins deux fois par semaine, il connaissait de A à Z toutes les opérettes, en chantonnait les airs célèbres, et rien ne m'était étranger de "Véronique", "la fille du Tambour Major", "les mousquetaires au couvent", "la fille de Madame Angot", "la Dame Blanche", "le petit Duc ", "les cloches de Corneville" et tous les titres que je peux oublier.

Mes parents d'ailleurs m'amenaient quelquefois au théâtre (je me rappelle la soirée où le feu prit dans l'arrière-scène des Bouffes). Les soirées commençaient de bonne heure, et il était alors aussi normal, pour beaucoup, d'aller au spectacle que maintenant, pour tous, d'appuyer sur le bouton de la télé.

S'il était amateur de grande musique et de musique légère, je crois que Parrain le devait, au premier degré, au fond bucolique de son âme, que ne pouvait démentir la rigueur de ses principes et de son comportement. Chaque chose en lui était à sa place, comme ses affaires dans sa maison, et les sentiments s'y tenaient en bonne intelligence avec les attitudes strictes. Il écoutait avec ravissement le chant des oiseaux, les distinguait, les imitait en parfait sioulayre, il y trouvait le même plaisir qu'à tirer des trilles de sa flûte ou qu'à écouter "dans mes voyages combien d'orages...". Quand il chantait "La Toulousaine", sa voix s'amollissait pour laisser filer : "et lou ramatge de lous aouselous...". Vers mes vingt ans, il m'offrit "la tétralogie", au Grand Théâtre, ce dont je lui garde une particulière reconnaissance. Quand je découvris "les murmures de la forêt" - et il

en est ainsi chaque fois que j'entends ce passage, ressenti comme une perfection d'impressionnisme musical - je reçus en écho les notes de la flûte oiseleuse, en même temps que les bruissements ténus des bois d'avant "semère", à peine un battement d'aile, à peine un coulis de vent sur les feuilles et le glissement deviné d'une eau magique et invisible, et tout cela donne une symphonie d'une telle richesse, que je ne croyais pas qu'on pût la traduire.

Je ne peux pas m'empêcher de raconter ici que ma mère (et ma grand-mère maternelle plus tard) aimait rappeler ce qu'étaient, au Grand-Théâtre, les concerts de la Société philharmonique, du temps où, jeune fille, elle les fréquentait, avec son père et sa mère. Le parterre était occupé par les dames, en tenue de soirée cela va de soi, et les messieurs, debout, en habit, composaient, devant les loges, un impeccable demi-cercle. Les "concerts philharmoniques" étaient à Bordeaux un des sommets de la vie artistique. Un soir, je le tiens de ma grand-mère, Maître Peyrecave, un avocat des plus célèbres - et une force de la nature, chaleureux et barbu - avait quitté le théâtre en clamant : "S'il y a un ciel, comme je l'espère, on y jouera Tannhäuser et le Crépuscule des dieux"

Je descends en piqué du Walhalla vers les chansons, hors répertoire, qui bercèrent mon enfance... "Il était un petit cochon, tout mignon blanc et rose..." revenait souvent. Après d'émouvantes aventures le petit cochon devenait le roi de tous les cochons d'Inde... J'ai oublié d'autres titres, sauf celui qui faisait chavirer mon coeur (et encore!) : "Jean de la Lune"... "Par une fraîche nuit de printemps, il y a bien de cela cent ans..." Cette ravissante chanson reste aux premières places de mon petit trésor personnel, avec le Quadrille des Lanciers qu'on nous apprit à danser à Théodore Gardère.

Il y avait aussi les petites histoires destinées aux enfants, et pour ce écrites à l'usage des mères. Une commençait pas "La petite Laura se mirait dans la glace..." Sa maman lui ayant enjoint de ne pas le faire, et l'enfant s'obstinant, la conclusion venait d'elle-même : "Et Laura vit dans le miroir une enfant indocile épouvantable à voir". Cela allait dans le même sens que le nez dans la brouette, évoqué plus haut. On entamait une autre histoire par : "Je veux qu'on me donne la Lune, disait un enfant fort gâté..." la fin m'échappe... Je ne trouvais pas beaucoup d'intérêt à ces morceaux moralisateurs, pas plus qu'aux contes de fée... Ce que j'attendais devait m'être révélé au lycée avec "Le bonheur, il est là" d'Edouard Pailleron, et "Les lettres de mon moulin".

Mon père avait tenu à me présenter au lycée, et à m'y conduire le premier jour. Il y avait eu auparavant des discussions entre mes parents, dont j'ai compris le sens plus tard. Ma mère n'avait pas gardé un bon souvenir de la Présentation, mais elle y avait été élevée, et sa mère avant elle, et elle craignait, si l'on ne m'y inscrivait pas, la réprobation de cette dernière, même si, dans ce moment-là, elle ne la voyait pas ... Mon père sortait de Michel Montaigne, et ne concevait pas d'instruction moderne en dehors du lycée. Il l'emporta.

A Théodore Gardère, la directrice, encore jeune, chaleureuse mais pénétrée de son autorité, arborait, malgré sa rondeur, un petit air britannique, assorti à son établissement. Cet ancien castel anglais constitue un décrochement dans la rue Théodore Gardère ; un parc le ceint, et d'admirables plafonds à caissons - avec du bleu- sont ceux des salles de classe. Dans la classe enfantine officiait la douce, la tendre Madame Augé, ma première maîtresse, dont les cheveux de neige était aussi rassurants que le calme et beau visage. Je devais avoir au moins six ans quand j'entrai au lycée, mais je ne me rappelle pas avoir appris à lire, j'ai l'impression que j'ai toujours su, et je suppose que cela

s'était fait tout naturellement au contact de mes parents. Aussi Madame Augé me confia-t-elle très vite un petit garçon blond, prénommé Michel, qui avait quelques difficultés avec l'alphabet, pour que je lui serve de répétitrice, ce qui me plut ; et fut pour moi bénéfique, car j'avais une forte tendance, dès que baissait mon intérêt pour ce que disait la maîtresse, à rêver, les yeux fixés sur la bordure de lauriers aux larges feuilles qui s'encadrait dans la fenêtre. Nous apprenions l'arithmétique en alignant des cailloux dans le parc, où l'on pratiquait aussi la gymnastique. L'usage était de faire, de temps en temps, des petits cadeaux à la maîtresse, et, les uns ou les autres, nous lui offrions assez souvent... des choux à la crème. Un autre usage, contre quoi luttaient en vain les professeurs et les parents, c'était celui des "échanges" ; une vraie manie, ce vieil instinct du troc! Une vieille petite poupée contre des crayons, un livre usé contre des bouts de laine... n'importe quoi, pourvu que l'on échange.

Dans ce temps de "... au soleil sans chapeau..." et de doigts dans le nez, il y avait aussi, à chaque récréation, des chutes et des "genoux couronnés"... cela ne se fait plus! Au premier son de cloche trois maîtresses s'installaient dans le hall, attendant... les clients, et l'attente n'était pas longue. Les blessés défilaient devant elles, la première lavait la plaie, la deuxième appliquait la teinture d'iode, la troisième, s'il le fallait, plaçait le pansement.

A la fin de ma première journée de lycée, mes parents se montrèrent impatients de connaître mes impressions et l'étendue de mon nouveau savoir. Et je n'eus qu'une réponse : "Vercingétorix meurt pour la Patrie!". La brave Madame Augé nous avait fait répéter cette phrase, car, à cette époque bénie, on trouvait naturel de commencer à apprendre l'histoire dès la classe enfantine, au moyen de récits qui resteraient autant de jalons pour la mémoire durant toute la vie. Ma mère fréquentait une discrète boutique des Allées Damour (où je crois que l'on pratiquait de manière feutrée des trocs de toilettes). Au milieu des Allées s'élevait une grande statue en bronze... de Vercingétorix, que je regardais jusque là avec une complète indifférence. Mais, à partir de cette leçon inaugurale au lycée, je ne passais plus devant elle sans marquer un temps d'arrêt pour saluer le héros avec respect. Hélas! les Allemands l'ont fondue, et c'est une fois de plus un de mes repères qui a disparu...

Dans la classe qui succédait à celle de Madame Augé, il y avait déjà de véritables cours d'histoire. Un jour il fut question de Jean le Bon. Interrogée, une pauvre gamine, qui n'avait rien compris à ce qu'avait dit le professeur, répondit : "Le jambon était bon". Si je me rappelle cette petite ânerie, c'est surtout à cause de l'hilarité générale, inextinguible. Je ne vois plus du tout la tête de la victime... Mais le temps est venu de raconter ici ma propre mésaventure ; elle est de taille.

Ce jour-là, le professeur... de je ne sais plus quoi... ne m'était pas très sympathique, et ce qu'elle racontait ne m'intéressait pas... ce qui fait que je me retrouvai en plein rêve, au moulin où il devait faire si bon vivre... j'étais avec Jenny, et je me mis à murmurer, tout doucement, pour moi, d'abord, les phrases qui devaient retentir là-bas... "Aü gat!!" (ce qu'on dit aux chiens pour chasser les chats voleurs) "Gnaque-lou" "Bas beude si plaoü" ou "Spiye si plaoü"... va voir s'il pleut, l'expression ironique en réponse à quelque demande importune d'un casse-pieds... "Ben aqui, la mye meynade"... me dit Jenny, qui ajoute, la pauvre "qué suye estadide! Qh"heye maoü aü courpit'", et qui me change de daouantaou, et qui traite en riant son mari de "Salmouneyre"... Titot', justement! me voici avec lui dans la charrette, le long des doux chemins... et je l'entends... Et ce que j'entends c'est sa conversation à sa mule, émaillée de jurons, dont je pensais qu'ils n'avaient aucun sens mais servaient à colorer bellement les propos quotidiens. Alors, je me

mis à les réciter comme une litanie, avec de plus en plus le sentiment d'être bercée entre les sacs de farine..."Mie de Diü! Diü biban', Hil de pute, hil dou diable... biet' d'ase..." et je ne m'étais pas rendue compte que, maintenant, je les clamais tout haut, ces ronds jurons, de langue d'Oc, que la classe retenait son souffle et que, je ne l'avais pas entendue arriver, "elle" était à mes côtés, pale d'horreur, son regard glacé fixé sur moi... "Mademoiselle Martin - sa voix était à la fois tremblante et sèche - vous êtes ici dans un lycée de jeunes filles bien élevées, et j'entends de votre bouche un langage de charretier! de charretier!... vos malheureux parents... etc. etc...". Je note ici que s'adressant à une gamine de 7 ou 8 ans, dont justement les parents... elle aurait pu d'abord se poser des questions, devant ce phénomène nouveau pour elle, auquel elle était confrontée, mais elle devait manquer du sens de l'humour autant que du sens pédagogique. Et, pour me punir, elle me fit tenir debout sur mon banc jusqu'à la fin du cours. Le pilori, quoi!

Or, contrairement à ce que l'on pourrait croire, je me moquai parfaitement de cette exposition, la honte qui devait s'ensuivre ne m'atteignit pas, tout occupée que j'étais par un sentiment tout autre, tout nouveau, et violent, qui m'avait envahie. Tout en contemplant les caissons britanniques, je pensais à peu près ceci : "Imbécile! De quel droit mépriser les charretiers ? Sont-ils moins hommes que les autres ? Et l'un des plus grands bonheurs du monde n'est-il pas d'avancer sur les chemins de sable, au milieu de la bonne farine nourricière, les yeux fixés sur la belle croupe d'un cheval ou d'une mule, à côté d'un brave Titot' ? La sotte femme! et injuste!".

Très vite, une autre pensée s'insinua dans mon jeune esprit, corollaire de celles qui venaient d'y naître. Je ne pouvais pas analyser cette nouvelle découverte, mais, si je l'avais pu, c'eut été en ces termes "...cause toujours! Bien sûr, je n'aurais pas dû... jurer tout fort en classe! Mais toi, il faut admettre que tu ne connais pas tout de la vie des autres ; tu ne connais pas certaines choses que moi je possède, et qui rendent heureux. Et plus, tu méprises certains hommes, pas moi, et sur ce point-là je sais que j'ai raison, et cela c'est mon bien, et tu ne peux rien contre." Autrement dit je venais de découvrir que ma richesse personnelle c'était ma vie intérieure, et que c'était une grande force parce que, contre ce trésor, personne ne peut rien, contre cette forteresse peu importe que l'incompréhension vienne baver ou se briser les dents. C'est dans cette pensée que j'ai souvent trouvé la force de surnager dans quelques méchantes tempêtes auxquelles fut confrontée mon adolescence. Quant au professeur, elle était dans la vérité en affirmant que le langage d'une petite fille de huit ans ne doit pas être celui qu'on entend au cul des chevaux, mais le ton son propos était... raciste... et plein d'incompréhension ; là était sa faute!

J'eus une autre révolte le jour où la directrice, nous ayant fait mettre en rangs devant l'entrée, fit venir à elle une "grande" dont la splendide chevelure rousse tombait plus bas que les épaules. "Mademoiselle X, je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas voir de cheveux épars. Ou vous faites des tresses, ou vous faites couper vos cheveux. Sinon, c'est le renvoi". La grande vint au lycée, le lendemain, les cheveux coupés. J'étais scandalisée.

Et je fus sensible à une troisième "injustice". On demanda à mon père, certain jour, de bien vouloir "comparaître" devant la directrice et quelques professeurs pour lui signifier de ne pas, à l'avenir, écrire lui-même mes rédactions. J'avais remis un devoir que l'aréopage du lycée estima ne pouvoir être d'une enfant de mon âge. Et pourtant! mes parents ne l'avaient même pas lu. Il y était question d'une pie que j'avais comparée à un monsieur en habit noir et chemise blanche, et ces dames trouvaient ce trait, et quelques autres, ... trop génial pour être honnête!! J'avoue que cela m'étonne encore... comme si la

plupart des enfants n'étaient pas capable de voir, de comparer, de situer... certains l'écrivent, d'autres pas, c'est tout.

Mais il y avait, à ces anicroches, bien des compensations. Pailleron, Daudet, le Quadrille des Lanciers, j'en ai parlé. Et l'amitié, spécialement en la personne de Violette Gaborit, qui habitait rue de Berry, ou pas loin. Elle devint mon amie tout simplement parce que, quatre fois par jour, nous descendions ou remontions ensemble la rue Saint-Genès... et je fus surprise que mes parents éprouvassent le besoin de se renseigner sur sa famille. A Saint-Symphorien tout est innocence, on me laisse garder les vaches avec Henri, livrer la farine avec Titot' ou partager la liesse populaire à Brunet' sans aucun préalable. A Bordeaux, on surveille les fréquentations! Il y a le lycée des petites filles bien élevées, le journal des petites filles bien élevées... et c'est "la Semaine de Suzette". Les autres publications sont réputées vulgaires. Je n'ose pas dire jusqu'à quel âge je suis restée fidèle à "la Semaine de Suzette", que je lisais de A à Z avec passion. Je me rappelle quelques héroïnes de roman chères à mon coeur... Andancette d'Almenech, Rose de Navailles, bien d'autres. Et je revois mon désespoir quand, allant au petit coin, je découvris le premier numéro que j'avais lu promis, dans cet endroit, à un usage indigne. On ne toucha plus à ma collection, et maman commença à la faire relier. Quant aux Albums de Bécassine, je les possédais tous, et je riais aux éclats en les lisant et les relisant.

Au lycée, dès les petites classes, on nous initiait au point de croix sur canevas, et je caressais des yeux avec volupté les écheveaux de coton mercerisé, extasiée devant toutes ces belles couleurs. Mon coeur fondait à la vue d'un certain bleu liquide et pur croisé, dans une harmonie parfaite, à un marron lumineux. Dans le registre des couleurs, j'avais aussi découvert avec intérêt le dégradé poli rose-brun-gris des pavés luisants sous la pluie de certaines rues de Bordeaux. La ville, pourtant, ces jours-là, n'était pas très gaie, d'autant que ma mère m'obligeait à longer les murs, (et à éviter les flaques), loin des éclaboussures surgies du caniveau quand passaient des voitures, elle-même relevant ses jupes et regardant à chaque pas où poser ses pieds, chaussés de belles bottines fauves, lacées jusqu'au genou. Dans les rues, les parapluies se heurtaient sans bienveillance. Les jours de pluie, mieux valait dessiner ou lire, non seulement Bécassine ou la Semaine, mais aussi le gros livre prêté par Parrain : "l'Atmosphère", de Flammarion. On y voyait des aurores boréales, et des éclairs terribles. Je feuilletais aussi le volume relié des numéros de "L'Ecolier illustré" que mon père avait lus, adolescent. On y voyait l'image d'un terrible accident de train, pour illustrer quelques lignes vengeresses contre le progrès ; on y voyait aussi un bateau, le "City of London" - et je trouvais ce nom harmonieux - et le jeune marin qui en débarquait et qui se précipitait chez lui, à califourchon - et moins à l'aise que sur son bateau - sur un vieux cheval, le long des chemins creux de Bretagne. Et je ne sais plus à la suite de quelle lecture je rêvais beaucoup de Madagascar...

J'avais été, par ma mère, "vouée au bleu et au blanc", "pour que papa revienne" ; mais tout a une fin, et le changement fut marqué par une fameuse robe en crêpe de chine "vert Empire" que ma mère fit confectionner, soit, je ne sais plus, par ses lingères du Cours d'Albret (des fées!), soit par les demoiselles X (leur nom m'échappe), deux soeurs célibataires connues de ma famille maternelle, dont le magasin était situé rue Vital-Carles, à droite, tout près de l'Intendance. Ces dames étaient spécialisées dans la confection pour enfants, mais une confection plutôt en soie et dentelles, qui allait de la robe de baptême à la robe de Première Communion, en passant par les tenues de cérémonie. Chez les lingères du Cours d'Albret, c'était le royaume de la lingerie féminine. Dans ces deux boutiques, on marchait sur des oeufs, et il n'en sortait que des parures tout

en petits points, broderies, dentelles et plissés, dans des tissus précieux, toutes choses dont ma mère raffolait. Elle admettait de rendre visite, de temps en temps, au "décrochez-moi-çà" discret et de bon ton des Allées Damour (qui était pour les femmes honnêtes un peu de ce que représentait le Château Trompette pour celles qui ne l'étaient pas), pour quelque jupe sans importance, mais, pour tout ce qui était parure, elle cherchait la perfection qu'on avait exigée d'elle au temps où elle brodait son trousseau.

La robe vert Empire était agrémentée d'une collerette plissée tombant plus bas sur une épaule que sur l'autre. Elle fut étrennée pour une distribution des prix, et je la portais aussi le jour du goûter chez Larousse. Mon père, se sentant fatigué, avait à contre-coeur abandonné les aléas d'une profession passionnante mais épuisante pour un portefeuille au "Phénix" dans démarchage, et pour le contentieux chez Larousse, l'important pharmacien du cours Balguerie-Stuttenberg, dont la fameuse farine a nourri des générations de bébés (1). A l'occasion d'un baptême, les Larousse donnèrent une grande fête, et j'y fus invitée. Le nombre des participants et l'abondance des délices de bouche me donnèrent le tournis... Je ne pus achever une délicieuse glace au café ; je fus malade.

Pour le quotidien, la mode était au costume marin, et je crois que pendant des années je ne portais guère autre chose. Ma mère décida un jour de faire couper mes boucles pour me coiffer "à la Jeanne d'Arc". Définitif adieu au grand noeud papillon. Au lycée le tablier d'uniforme était à petits carreaux roses et blancs. Un certain printemps une nouvelle mode fit fureur pour les petites filles, celle de robes droites, en fin tricot, dont l'empiècement, épaules comprises, était d'une couleur différente de celle de la robe. La mienne fut verte, à empiècement orange. Quand je partis à Lévignacq, comme on le verra, ma mère n'hésita pas à m'acheter une... salopette kaki, nouveauté qu'on lançait alors, timidement, pour les petites filles. Les habiller ainsi "en garçons", même pour la campagne, c'était faire preuve de beaucoup d'audace. Pour moi, je me sentis très à mon aise... dans cet accoutrement.

Pour Noël, les enfants qui n'étaient pas sages trouvaient dans leurs souliers un martinet... et les autres se contentaient en général d'un jouet et de quelques douceurs. Je dois avouer que je préférais la corde à sauter aux poupées, sans les dédaigner absolument. Je les prénommais toutes Geneviève. Il arriva que Parrain me fit cadeau d'une Geneviève vraiment superbe. Je venais d'être très malade et l'on fêtait ma guérison. Je reçus cette princesse étant encore au lit. J'avais souffert de je ne sais quelles complications de bronchite, ce qui, à l'époque, était fort inquiétant. Mes cauchemars de fièvre étaient peuplés d'énormes serpents. J'étais soignée par Mademoiselle Campana (Roger était encore étudiant), une des premières femmes médecins (sinon la première ?) qui aient exercé à Bordeaux. Mon père n'arrêtait pas de discuter avec elle, tout heureux de souligner son adhésion à la promotion intellectuelle des femmes.

(1)Il avait été question, pour lui, du contentieux de la verrerie Domecq, mais il avait refusé d'en entendre plus quand il avait appris que personne ne pouvait briguer un poste dans cette entreprise, spécialement dans les échelons supérieurs, s'il ne se soumettait au préalable à une analyse graphologique. Comme on le voit, Domecq faisait figure de précurseur en la matière, et mon père s'était senti atteint dans sa dignité. Je pense qu'il n'avait pas tort. Et cependant, maintenant, la plupart des entreprises vont beaucoup plus loin dans l'indiscrétion, jusqu'à poser aux postulants des questions ahurissantes sur leur vie la plus intime, ce que rien ne peut justifier... capacités! rendement!... c'est surtout le triomphe de la psycho-technocratie délirante.

Certain jour, on me mit sur le lit de mes parents où je fus vigoureusement maintenue, et Mademoiselle Campana, armée d'une longue aiguille, perça des abcès découverts dans mes oreilles, cause enfin reconnue de quelques douleurs et pleurs nocturnes. A peu de temps de là ce fut dans un fauteuil du salon, devant les portes-fenêtres afin d'y voir clair, que l'on me tint avec la même vigueur - on avait mis une cuvette sur mes genoux - cependant que le Docteur Leduc, un chirurgien ami de mes parents, me priait d'ouvrir la bouche. Il était armé, lui, d'une espèce de tenailles bien brillantes... et je reconnais qu'il fut très adroit et très rapide pour "m'opérer des végétations"... Ainsi pratiquait-on à l'époque la petite chirurgie... Après cette ablation on me fit rester trois jours au lit, pendant lesquels je ne dus absorber que des crèmes glacées. Le dentiste, lui, ne venait pas à domicile... J'ai oublié son nom ; on allait souffrir chez lui, sur l'hémicycle des Quinconces.

Banalités de ce temps : les vers et les engelures. Les vers étaient une des terreurs des parents. On me racontait que, tout jeune, à Saint-Symphorien, mon papa avait failli mourir dans des convulsions dues aux vers... Je devais donc me laisser soigner, fut-ce préventivement, et subir l'épreuve de l'huile de ricin (et celle de l'huile de foie de morue pour "fortifier et éviter les ganglions"). Mais l'ail bouilli dans le lait passait bien, je trouvais délicieux l'éther sur un morceau de sucre (ce qui inquiéta mes parents), et très amusantes les petites perles rouges et blanches du "semin contra", comme on disait du "semen contra vermes". Pour éviter l'anémie, en plus de l'huile de foie de morue, il y avait la sardine à l'huile écrasée avec du beurre, presque à chaque repas de midi, et souvent, à quatre heures, l'agréable "lait de poule". Pour soigner les rhumes, le sirop iodotanique alternait avec le lait bien chaud teinté d'une goutte d'alcool, voire de teinture d'iode. Celle-ci, avec de l'eau oxygénée, en prévision des accidents domestiques, la vaseline goménolée pour le nez, et des cigarettes d'eucalyptus pour la gorge complétaient la pharmacie des familles. Parrain était partisan des tisanes et des fumigations ; quant aux ... clystères, ils étaient d'usage courant.

Hélas il n'y avait guère de remèdes contre les engelures, sinon de les éviter... en sabots! Les bottines de cuir emprisonnent le froid autour des doigts ; et quand revient la chaleur la débâcle du sang provoque des démangeaisons infernales. Il m'est arrivé d'en souffrir au point, deux ou trois fois, de ne pouvoir aller au lycée. Et tous les hivers de ma jeunesse ont été plus ou moins empoisonnés par cette infirmité.

Si Mademoiselle Campana nous soignait, mon père ne manquait pas de consulter son cousin Roger qui terminait sa médecine, et que nous visitions dans sa chambre d'étudiant. Devant lui s'étalaient de gros livres ouverts sur des planches anatomiques aux brillantes couleurs (du rouge et du bleu principalement). Elles m'attiraient, et je ne comprenais pas pourquoi, l'oeil et la voix sévères, Roger m'en interdisait l'approche.

Par contre, maman m'amenait de temps en temps chez ses amis Mourlane-Bastien, rue Judaïque, en face de la petite place Tartas. Pierre Bastien, un grand jeune homme, poursuivait des études de... quelque chose qui devait tenir du dessin industriel, à moins que ce ne fut du domaine du géomètre ; toujours est-il que, dans sa chambre-atelier, s'étalait une profusion de planches à dessin, de grands rouleaux de papier, de crayons de toutes les couleurs, et là je pouvais à loisir admirer des lignes et des couleurs, incompréhensibles mais beaux. Dans la même maison, Gaby, la soeur de Vonvon, s'exclamait longuement avec ma mère, sur tout et sur rien, et sa fille Josette, un bébé de quelques mois, s'amusait à lancer à terre, de son berceau, ses jouets les uns après les autres. Je les ramassais, elle les relançait, et je m'étais juré de m'entêter à les ramasser

"jusqu'au bout". Cette maison possédait un petit jardin triangulaire, tapissé de lierre, et dans ce jardin, pour ma joie, il y avait une tortue.

Ces visites à la famille Mourlane étaient pour ma mère l'occasion d'avoir des nouvelles de sa propre famille (la musique avait rapproché les Lafargue et les Mourlane. Le mari de Gaby, Gaston Ricard, était ténor de métier), car elle souffrait de cette brouille aux motivations obscures (pour moi, du moins), qui datait de notre installation rue de Berry, peu avant notre départ au moulin au début de l'été 14. Mais ma tante Marguerite, dite Kiki, la dernière des soeurs de ma mère, encore très jeune, réussissait parfois à s'échapper et à venir nous voir. Un jour elle m'offrit une bague, et je ne savais pas trop quoi dire.

Une visite qui m'étonna beaucoup fut celle de nos cousins Datcharry, avec leurs trois enfants, qui, plus âgés que moi de 7, 5 et 3 ans, m'impressionnèrent fort. Mon père était très lié avec sa cousine Germaine (germaine de prénom comme de degré), mais, son mari étant officier, ils allaient - après la guerre - de garnison en garnison, et nous n'avions plus tellement souvent l'occasion de les voir. Par la suite, René, Jacques et Simone devaient devenir, au moins tous les étés, à Saint-Symphorien, pour moi presque des frères et soeur, mais ce premier contact, inattendu, me laissait craintive, tandis que je voyais mon père, débordant de joie, les serrer dans ses bras.

Tante Alice aussi devait tenir une place dans ma vie, mais, dans cette période, nous ne lui rendîmes que bien peu de visites. C'était la soeur de ma grand-mère Odélie. Déjà veuve, toujours triste, une grosse loupe sur le front, elle habitait une petite maison à la Bastide, ce qui donnait l'occasion de prendre la gondole. C'était plus pratique que de passer sur le pont par le tramway. Et je montai pour la première fois en voiture dans celle de M. Besse. C'était une caisse carrée, la banquette, en épais cuir sombre, n'était que creux et bosses, et deux strapontins, qu'on pouvait lever et baisser, lui faisaient face. L'intérieur de cet objet de luxe était tapissé d'une espèce de toile cirée à petits carreaux noirs et jaunes. Un soir nous fûmes invitées, ma mère et moi, au retour de je ne sais quel bal dit de charité, à monter dans une voiture du même genre mais qui avait déjà dû beaucoup servir. Le crin sortait par touffes du cuir de la banquette.

J'étais sans doute fort jeune quand, un matin, je vis se pencher au-dessus de mon lit un grand monsieur qu'accompagnait mon père. Cet inconnu portait une chemise ouverte (ce qui était curieux en ces années) sur une poitrine velue. Et je lui dis avec simplicité : "Pourquoi tu as toutes ces toiles d'araignées dans ta chemise ?" Aussitôt je vois mes parents fondre d'horreur et chercher tous les mots d'excuses du vocabulaire, tandis que l'homme poilu riait... à gorge déployée... C'était José Ariès, le père de Philippe. On m'a expliqué plus tard que c'était un grand homme. Il faisait partie des relations fort intéressantes que mes parents avaient nouées à Paris, avec un éclectisme certain ; d'un côté ils fréquentaient les patriotes russes et catalans, réfugiés en France, qui préparaient, chacun de leur côté, une révolution - en général des artistes, des gens très cultivés ; d'un autre côté un milieu politique et littéraire, qu'ils avaient grand regret d'avoir dû quitter. Ma mère était devenue la grande amie de "Got", (Marguerite), la fille du Général Lapasset. Le général et sa famille avaient passé quelques années aux antipodes, et ma mère racontait une histoire terrifiante : dans la jungle, Madame Lapasset avait été violée par un singe... Je possède toujours de cette jeune femme (Got) une photo romantique, enchâssée dans un cadre gothique à l'or éteint. J'ai beaucoup entendu ma mère parler avec nostalgie de tous ces amis de Paris, de Got comme de Tamara la russe, et de perspectives d'avenir qui avaient été brisées... c'était à l'époque où les dames n'arrivaient pas à franchir les portes du métro à cause de la largeur des chapeaux...

Je reviens à Bordeaux. Après déjeuner, dans la salle-à-manger, Parrain s'amuse avec moi... à quatre pattes sur le tapis, pendant que mes parents, embusqués derrière la dernière fenêtre, (devant elle, sur le balcon, le gros compteur à gaz laisse filtrer une odeur devenue familière), à la vue de telle ou tel, échangent mezzo voce les potins feutrés de la rue Saint-Genès (trente ans plus tard, et à 200 kms de Bordeaux, je devais de nouveau en entendre certains!). Puis ma mère revenait à ses soucis "Cet homme! il fait partir toutes mes cuisinières... jamais la cuisson n'est, à son goût, ce qu'elle devrait être ; tout ça pour des histoires de pointe à l'os et de gîte à la noix!". Mais Parrain n'avait cure de l'humeur de sa nore et s'occupait à me distraire. Il m'expliquait le Flammarion, me racontait que la passerelle du chemin de fer était appelée "Le pont du guit" c'est-à-dire du canard (et non du gui comme beaucoup le croyaient) ; que le pont de Maye, c'était : le pont de la mère. Il m'initia à la technique des "ombres chinoises" alors fort à la mode ; un jour il lui prit fantaisie de m'amener au cinéma. J'ignorais que cet art nouveau existât, on n'en parlait pas à la maison. Une toute nouvelle salle, grande et nue, venait d'ouvrir, à Nansouty. Je vis donc là un film pour la première fois. Je me rappelle uniquement une scène qui m'effraya : dans une cabane, au milieu d'un paysage couvert de neige, une dame s'occupait à sa cuisine après le départ de son mari. Et l'on voyait soudain la figure menaçante d'un homme qui s'avançait à pas de loup vers la pauvre dame, dont je n'oublierai pas la figure révulsée, à sa vue. A la sortie du cinéma des nuées de gosses du quartier se bousculaient en criant.

Parrain m'amenait aussi rue Belle-Etoile, dans sa maréchalerie, tenue par les époux Romatier, qui logeaient dans deux petites pièces donnant sur le vaste atelier qui sentait fort la corne brûlée. Ils avaient une "grande fille", Marthe, qui se penchait sur moi avec la même sollicitude que Mathilde à Saint-Symphorien. Et il arrivait que nous allions sur le quai tout proche pour une présentation de chevaux. Les quais étaient alors vastes et libres, chargés par endroits de barriques et de piles de bois. Je me souviens de grosses buses, en attente sur le pavé, et des enfants qui s'amusaient à ramper à l'intérieur. Les rives du fleuve étaient encore une espèce de bien commun, sans barrières, livré par tacite consentement à toutes les flâneries et aux activités les plus diverses. Ainsi faisait-on défiler, devant Parrain, quelques chevaux, dont il évaluait les formes et l'allure, regardait les sabots et examinait la denture.

Parfois on allait en banlieue pour quelque urgence vétérinaire, ou quelque réclamation à la blanchisseuse. Ces laveuses de linge passaient chaque lundi dans les maisons, livraient le linge propre et emportaient le sale, après une soigneuse vérification des listes. Elles habitaient dans des coins de banlieue qu'on ne peut plus reconnaître, là où courait quelque jalle, sous des frondaisons de vraie campagne. Les "lisseuses", elles, exerçaient en ville ou dans la banlieue déjà urbaine. Celle de Parrain me donnait un "petit-beurre Lu".

J'aimais moins les sorties du dimanche, au stade. Mais mon père, qui aimait autant le sport que la littérature, était un des fondateurs et dirigeants du BEC (Bordeaux-Etudiants-Club). Il n'était certes plus question qu'il joue (avant son mariage il avait inauguré de "faire" Bordeaux-Saint-Symphorien à bicyclette... ce que j'ai fait aussi, autour de mes vingt ans, et pas seule...), mais il ne fallait pas rater un match, d'autant qu'une guerre au couteau sévissait entre le BEC et le Stade Bordelais, et que les partisans de l'une et l'autre formation ne se faisaient pas de cadeaux dans l'invective. Au retour, papa écrivait le compte rendu de la rencontre, qu'il signait "Vadius" ; il collait sur les pages d'un cahier les coupures de journaux se rapportant à la vie du Club. Marcel Hoursiangou était le grand "reporter" (cela ne se disait pas) sportif de la "petite Gironde" et le solide Hibernegaray le plus célèbre pilier du Club.

Avant d'aller plus loin dans ce récit, je veux me débarrasser de quelques menus souvenirs qui laissèrent sur mon coeur une traînée grise. Une ou deux fois, allez savoir pourquoi, on m'envoya "prendre l'air", sous la garde d'une femme revêche, dans le minuscule triangle baptisé jardin qui se trouvait place de la Victoire, à peu près au débouché du cours Pasteur. Tristesse et gros ennui, la seule distraction étant de contempler de loin le croisement des trams et leur arrêt devant le kiosque, et, derrière les lignes, les restes du marché aux fleurs du matin. Autre histoire de jardin. Nous allions - rarement - au Jardin public, trop ratissé à mon goût, et je craignais comme la peste que l'on m'incitât à trouver d'autres enfants pour jouer avec eux. Ce jour-là, sur les terrasses, ma mère avait donné rendez-vous aux demoiselles Lacassaigne, et elles avaient cru bon de m'offrir, en arrivant, une poche de bonbons acidulés. Je détestais les acidulés, et je dus me forcer à en sucer deux sans trop montrer mon dépit. Depuis, la vue de ces bonbons reste liée pour moi à cet après-midi de soleil sur les belles terrasses vides, auprès de ces dames qui échangeaient avec ma mère des propos de bon ton, sans que bouge une ligne de leur ... "look" (j'anticipe!) de professeur-de-musique-des meilleures-familles-de-Bordeaux (du moins pour Mlle Jeanne, car Mlle Gabrielle n'était que la soeur-Marthe). C'était un honneur, mais une position délicate : il fallait faire preuve de la même éducation que celle des susdites familles, mais ne pas oublier de s'en tenir discrètement un demi-pas en retrait. Mozart n'était-il pas, au départ, une espèce de domestique de l'Archevêque-Prince ? Et tout, dans le comportement des demoiselles, restait marqué de ce sceau. Ce qui fait que le goût des acidulés dans ma bouche me ramène à un grand ennui au soleil, et à des impressions sur la société bordelaise que je ne sus définir que bien plus tard.

Par exemple, un mot me vient à l'esprit, qui n'aurait pu avoir cours à Saint-Symphorien, et qu'il faut nuancer, c'est celui de mépris. Je crois, en toute honnêteté, que les intellectuels du BEC... méprisaient les sportifs du Stade, comme je vis plus tard les gamines du "secondaire" mépriser celle du "primaire", et comme la plupart des "dames" (pas toutes...) méprisaient leurs "bonnes" (et, on a beau leur dire, elles pèlent les pommes de terre beaucoup "trop gros" pour aller plus vite...). Sur ce point-là, heureusement, l'humanité a fait des progrès!

Les dames, le matin, gantées, et déjà la voilette sur le nez, allaient au marché, suivies de leur cuisinière en tablier blanc qui portait le panier. On voyait aussi dans les rues les nounous poussant les voitures d'enfants (avant d'aller peupler les bancs des jardins), beaucoup de prêtres et de religieuses, les cornettes blanches des soeurs de Saint-Vincent-de-Paul, les longues théories des pensionnaires en uniforme... et en promenade... parfois des gendarmes à cheval, et les veuves. A l'époque, on ne plaisantait pas avec les canons du deuil. Une veuve devait garder "le grand deuil" pendant deux ans, et le "demi-deuil" pendant un an. On ne pouvait pas se tromper sur son état de veuve en grand deuil quand on croisait une dame vêtue de noir de la tête aux pieds, la robe touchant les chevilles, un très mince liseré blanc au ras du cou, un long voile de crêpe noir couvrant le front et le chapeau avant de descendre jusqu'aux reins. Et l'on ressentait la même impression de gêne et de pitié qu'en croisant un infirme.

Mais il y avait aussi dans la rue les charrettes bruyantes des livreurs, des laitiers, des laveuses, les marchandes de sardines qui criaient "au royan d'Arcachon!", le pauvre hère, ramasseur d'objets hors d'usage, poussant devant lui un informe chariot rempli d'horreurs, en modulant sur quatre notes "la gueille-ferraille...", et les marchandes de fruits exotiques, les jours d'arrivage de bateaux, qui interpellaient les passantes, le timbre haut et le langage cru, et qui filaient à toutes jambes en poussant leur charrette quand se profilait la Maréchaussée, perpétuellement à la poursuite de ces viragos, obstinées à vendre

en dehors des périmètres à elles assignés. Ce spectacle enchantait les passants, toute la rue riait, on pariait sur les chances respectives du gendarme et de la rebelle.

Quand je revenais du moulin, je détestais Bordeaux, puis, insidieusement, la chère vieille ville me pénétrait jusqu'à la moelle - un Bordeaux qu'on ne reverra plus - depuis ses pavés humides, en passant par ce spectacle de la rue, jusqu'aux belles grandes affiches qui s'étalaient sur ses murs, à commencer par les murs aveugles qui formaient l'angle du cours d'Aquitaine et de la rue Jean Burguet, là où se trouve maintenant la Bourse du Travail. Le bébé Cadum était tout rose, la petite fille souriante écrivait à la craie sur un tableau noir : Chocolat Menier, le Père Kermann présentait sa liqueur tel un Docteur Faust ses creusets, le sucre Frugès, Lefèvre-Utile et l'Abbé Souris se partageaient l'espace restant, mais la plus belle affiche, la plus célèbre, était celle de la ouate thermogène, signée Capiello. Son homme partait à la conquête de la vie, la ouate sur la poitrine et le feu sortant de sa bouche, le tout grand format et visible de loin. Mon père s'extasiait sur l'art de l'affiche, et sur Capiello en particulier.

Il y avait une série de noms en O qui chantaient à mes oreilles, depuis Fantobo le pâtissier jusqu'à Capiello en passant par d'Annunzio, auteur chéri de ma mère, Caruso, le célébrissime ténor, et Fantasio, la revue satirique que mon père commentait avec de grandes exclamations. Tous ces O me semblaient claquer joyeusement comme voile au vent, et j'éprouvais la même impression, mais visuelle, en regardant les fascicules que le gouvernement distribuait... pour la lutte contre la tuberculose, tout illustrés de couleurs vives où dominaient le rouge et le bleu.

Car ce récit se déroule pendant la guerre ou l'après-guerre. Un de mes plus anciens souvenirs se situe à l'époque où mon père, réformé pour le Front, devait poursuivre sa mobilisation comme greffier au Conseil de Guerre. Un jour je franchis avec ma mère l'enceinte grise et trapue de la rue de Pessac, pour assister à une séance. On jugeait un officier pour un motif que je ne connaîtrai jamais. Il était seul, debout, les mains appuyées sur un demi-cercle de bois, seul devant ses juges, son uniforme bleu horizon dépouillé de tout emblème. Je fus terriblement impressionnée par ce spectacle de dénuement, d'écroulement essentiel, qui reste en même temps, je ne sais pourquoi, joint à un goût, dans ma bouche, d'amande amère, d'amande bleue.

Un autre spectacle devait beaucoup m'étonner et faire lever dans mon coeur un sentiment d'injustice et de pitié. Une fois, comme nous revenions de la rue Judaïque ou des Allées Damour, sans doute pour couper au plus court, ma mère emprunta un itinéraire inhabituel, par les rues de Galles et du Château d'eau... Une rue bien calme, la rue de Galles! Sur notre gauche, de grandes palissades porteuses d'affiches, et, sur notre droite, une suite de petits rez-de-chaussée d'une pièce, minuscules, comme des cages ouvertes sur la rue, laissant voir un intérieur minable, un gros édredon rouge sur un lit. Sur presque chaque seuil une femme était posée, inactive, et toutes plus ou moins dépoitraillées, de sorte qu'on voyait, au milieu de leurs mauvaises fringues, les lacets de leurs corsets. Et me voilà harcelant ma mère de questions angoissées sur le sort de ces pauvres femmes, ne comprenant pas qu'on ne fasse rien pour les sortir de leur misère. Ma mère m'entraînait à toute vitesse, répondant vaguement qu'il y avait des pauvres pour lesquels on ne pouvait rien...

Pour en revenir à la guerre - peu sensible à Bordeaux, sinon par les deuils journaliers, les éclopés, le Conseil de guerre... elle nous valut la vogue de la marmite norvégienne, destinée à économiser l'énergie, ce qui évoque

celle du poële à son pendant la guerre de 1939 (à Saint-Symphorien M. Dupuy les fabriquait, et le son ne manquait pas...). Le sucre fut rationné ; on distribuait des petits carrés de carton dans un bureau dont la préposée, un jour, devant nous, s'énerva, lança : "mer..." et, rougissante, termina par "...credi". Le mot de Cambronne, chez un fonctionnaire, aurait été certainement sanctionné. Une grande kermesse fut organisée au Lycée Mondenard en faveur des blessés de guerre. Une partie du lycée avait été transformée en hôpital militaire, et la kermesse avait lieu dans cette partie. Une palissade ajourée la séparait des bâtiments et cours réservés aux élèves. On apercevait "les grandes" dans leur cour, et j'étais, à ce spectacle, emplie de révérence. C'est vers la fin de la guerre qu'apparurent "Nénette et Rintintin", un tout petit couple de marionnettes en bouts de laines de couleurs qu'on suspendait à la tête des lits... C'était, paraît-il, un porte-bonheur!! Ce "gadget" fit fureur. Et j'anticipe si je dis que, la guerre passée, "La caissière du Grand Café" succéda à la Madelon. En fait de "tube", la Caissière a dû battre tous les records mondiaux.

Mon grand-père avait échappé aux guerres : en 1870 il avait 10 ans, et 55 en 1914. Son fils devait mourir en 1921, après avoir survécu à Charleroi grâce aux morceaux de sucre... Mon oncle André, le frère de maman, avait été fait prisonnier dans la forteresse où de Gaulle l'était aussi, mon oncle Henri, le futur mari de ma tante Kiki avait été gazé. Le Docteur de Groc m'a raconté comment son régiment avait été le premier à connaître les gaz... J'étais mariée depuis trois mois, en 39, quand mon mari a dû partir dans les Ardennes, et mon fils aîné a passé quelques mois à Oran au moment de la fin de la guerre d'Algérie... On ne parle guère de la guerre de 70, et bien peu connaissent l'épisode des "Mobiles de la Gironde", qui étaient des engagés volontaires. Mon grand-père maternel était l'un d'eux. Ma grand-mère possédait une photo de leur groupe, où il figurait au milieu de ces quelques braves à l'allure martiale dont on a perdu la mémoire. Et voilà que l'Association des Martin de Jouanhau a ressuscité ce Pierre Martin, Vélite, qui était le cousin germain de mon trisaïeul, et qui, après la Bérézina, est mort à 20 ans en Pologne, si loin de son Saint-Symphorien natal...

Les guerres finissent cependant, mais, quand survint l'Armistice, nous nous trouvions rue du Tondu. Pour une raison qui m'échappe, pendant un an environ, nous avons sous-loué l'appartement de la rue de Berry et vécu dans une petite maison sise 7 rue du Tondu, tout près du Cours d'Albret, appartenant à Madame Matrinchard. Les chambres étaient à l'étage, la salle-à-manger et la cuisine au rez-de-chaussée, et cette cuisine donnait sur un jardin dont un mur, tapissé de lierre, me fournit beaucoup de feuilles destinées à être reproduites sur le cahier de dessin. De là, pour aller au lycée, il fallait traverser le Cours du Maréchal Pétain, où la circulation déjà se révélait pleine d'embûches, rejoindre la rue de Pessac et emprunter ensuite de petites voies. De ce côté-là, pas de Violette Gabory, mais Irène et sa soeur dont la morphologie différait un peu de celle communément admise à Théodore Gardère... Sur les trottoirs de la rue du Tondu, les enfants jouaient à la marelle, avant de s'occuper à tirer les sonnettes des maisons du Cours d'Albret, le soir, entre chien et loup, avant que ne passe sur les cours l'allumeur de réverbères.

Presque en face de notre maison, un petit restaurant d'angle servait des repas aux habitants du quartier, et nous y participions de temps à autre. Un jour la petite salle s'emplit de rumeurs douloureuses. La belle omelette baveuse, dorée, appétissante, avait été agrémentée de piments, mais la cuisinière avait commis une erreur, et ce n'étaient pas des piments doux qui mettaient le feu aux gosiers. On en parla dans le quartier.

Deux évènements d'importance marquèrent notre séjour rue du Tondu ; nous fûmes victimes tous les trois de la grippe espagnole ; mon père et moi légèrement, mais ma mère n'en réchappa que de justesse ; elle était encore au lit alors que papa et moi, en bas, nous débrouillions tant bien que mal ; cela m'amusait ; sur la petite table, à droite de la porte, dans la salle-à-manger, il y avait en permanence une bouteille d'eau de Seltz dont on pressait souvent le bouchon.

Et, le 11 novembre 1918, un peu avant midi, papa arriva en trombe, clamant la paix, pendant que s'ébranlaient la Grosse Cloche et toutes les cloches de la ville, et j'avoue qu'en écrivant ces lignes, je suis remuée, au bord des larmes, comme mon père, comme tout le monde ce jour-là. Qui n'a pas entendu la voix séculaire et grave de la Grosse Cloche s'étendre sur tout Bordeaux, à cette heure, ne peut comprendre l'intensité de l'émotion qui étreignait les coeurs.

Cependant ma mère paraissait un peu en retrait de ce grand frisson collectif. Elle qui se pâmait en lisant Marcel Prévost, Pierre Loti, Claude Farrère et d'Annunzio, qui pleurait avec Chopin, qui fondait en contemplant les couleurs de son coeur (le bleu Nattier, le vieux rose et le Parme), manquait parfois de réactions dans des circonstances propres à en susciter. "Mais Babet, tu te rends compte, disait mon père, l'Armistice! la Victoire!" Il en oubliait son propre état, alors qu'elle semblait cultiver quelque blessure secrète... Peut-être pensait-elle à son frère, à Vonvon dont le fiancé avait été tué dans les premiers jours de la guerre... Mais il y avait eu aussi un certain soir - rue de Berry - où, sortie avec des amis, elle était rentrée si tard que papa avait dû me faire dîner et procéder à mon coucher. A son retour - le retard était dû à je ne sais plus quel incident de voiture - elle semblait étonnée de l'inquiétude de mon père, vivement passée par profits et pertes... Une autre fois, papa m'avait amenée au marché aux fleurs de la Victoire pour acheter à son intention un beau bouquet ; et, quand nous le lui offrîmes, je trouvai qu'elle ne manifestait sa joie que trop modérément, et j'eus l'impression que mon père le ressentait aussi. Bref, elle avait des états d'âme et jouait un peu les désenchantées...

Il y eut, après la guerre, un jour de gloire à Bordeaux : la visite du Président Deschanel, très populaire, le pauvre, avant que de finir accablé par les mésaventures que l'on sait, immortalisées par la chanson devenue aussi célèbre que "la Caissière du Grand Café" : "Monsieur Paul Deschanel, désormais est immortel...etc...". La place de la République était noire de monde, et papa me prit sur ses épaules (maman n'était point venue) pour que je puisse voir - et qu'elle reste gravée dans ma mémoire - cette apothéose républicaine. Et je vis ce grand monsieur, en habit, debout dans sa calèche, tous sourires dehors et son claque à la main, répondant par de grands gestes des bras aux vivats de cette foule immense.

Aussitôt après l'Armistice mon père fut envoyé en Allemagne - oh pour peu de temps - avec les troupes d'occupation, pour je ne sais plus quelle mission. Mais je me rappelle son retour. Il débordait d'enthousiasme d'abord parce qu'il avait pris l'avion - avion militaire bien sûr - ce qui remplit rétrospectivement ma mère d'horreur ; surtout parce qu'il venait de découvrir le peuple allemand, son courage dans la défaite pour tout rebâtir sans tarder, les maisons comme l'Etat, et il était en admiration devant les vertus de ce peuple. Patriote pendant la guerre, mais d'esprit européen, il aspirait à la paix et à l'amitié avec l'Allemagne, comme avec tous les peuples. Il avait découvert aussi la propreté allemande et s'était émerveillé de l'usage qu'ils avaient des mouchoirs en papier à jeter après utilisation, tellement plus hygiéniques que les mouchoirs sales traînant dans nos poches. J'écoutais tout cela bouche bée ; et je frémis quand mon père, en conclusion, décréta : "tu apprendras l'allemand". J'eus bientôt dans les

mains un petit livre des classiques Hachette, et je regardais avec angoisse danser devant mes yeux les caractère gothiques... Mais, malheureusement, à cause de la mort de mon père, ce projet n'eut pas de suite.

Je crois que c'est vers cette époque qu'un drame endeuilla Bordeaux. Les "Chargeurs réunis" assuraient les lignes entre Bordeaux et la côte occidentale d'Afrique au moyen de navires qu'ils avaient baptisés du nom des parties du monde ; et beaucoup de familles bordelaises accompagnaient ceux de leurs membres qui partaient, pour un an ou moins, à Dakar et les autres ports d'A.O.F. et d'A.E.F. Il y avait foule sur les quais aux départs et aux arrivées des steamers, on pleurait et on agitait des mouchoirs entre les barriques de vin et les piles de bois des Landes et des troncs d'okoumé, en écrasant des cacahouètes. Un soir, "l'Afrique" prit le départ, comme à l'habitude, se détachant imperceptiblement du quai, par l'arrière, avant d'entamer son voyage paisible au milieu du fleuve ; et tant que le bateau fut en vue les bras s'agitaient sur les quais comme à bord. La nuit, la tempête se leva dans l'estuaire, et on s'aperçut trop tard que "l'Afrique" n'était plus qu'un "vieux rafiot" qui craquait de partout. Complètement désemparé, à la sortie de l'estuaire, il s'en alla mourir quelque part du côté des îles, et, si mes souvenirs sont exacts, il n'y eut pas de survivant. La nouvelle de ce naufrage s'abattit sur la ville comme un nuage noir. Dans plusieurs familles, les parents étaient partis avec les plus jeunes enfants et avaient laissé à la garde des grands-parents les enfants d'âge scolaire... On en comptait parmi les élèves de Théodore Gardère.

Bien des années plus tard, le naufrage du Saint-Philibert devait endeuiller la côte atlantique ; il y avait quelques Bordelais à bord.

Dans cette chronique qui s'étend de ma deuxième à ma neuvième année, et du moulin à la rue de Berry, et vice-versa, la rue du Tondu avait été un intermède, marqué par la grippe espagnole et l'Armistice. Il y en avait eu deux autres : Arès et Lévignacq.

C'est, je crois, en 1917, qu'il fut conseillé à mon père d'aller passer quelques semaines à Arès, chez Madame Wallerstein. Elle avait fait de son château, entouré d'un parc, une espèce d'aérium - sanatorium pour les malades du poumon victimes de la guerre. Ils allaient y faire une cure de repos et d'air pur pendant un petit temps, avant de céder leur place à d'autres, car les demandes étaient hélas nombreuses et la place mesurée. Pendant le séjour de mon père dans ce centre, ma mère avait loué, pour elle et moi, une chambre et une cuisine chez un couple de pêcheurs-ostréiculteurs, dont la petite maison, précédée d'une miniature de jardin, est située, au milieu d'autres semblables, derrière les tilleuls d'une avenue qui aboutit au port, et que je trouvais attristante. Un soir, ma mère piqua une crise de nerfs pour avoir découvert un crapaud sous son lit. Un autre soir, elle sortit, me confiant à la propriétaire (elle devait avoir une cinquantaine d'années, mais je la trouvais vieille), laquelle crut bon de me coucher littéralement entravée de flanelles et de lainages. J'étais en nage, congestionnée, et je crus vraiment que j'allais mourir étouffée. Voilà pour les mauvais souvenirs.

Mais je découvris le Bassin! Je possède une photo de mon premier bain de mer dans les vaguelettes tièdes, entre mon père et ma mère, tous trois en costumes de bain d'époque, à rayures et d'une seule pièce... on pensait alors que les bains iodés contribueraient à guérir mon père... C'était aussi la mode, pour guérir les bronches malades, ou pour les fortifier, d'avaler - prises au bout du doigt - les gouttes de résine qui coulaient des carres dans les pots, ce que nous faisions à Arès comme à Saint-Symphorien. Ma mère ajoutait à cela de me frictionner tous les jours, après le tub, avec un mélange d'eau de cologne et d'essence de térébenthine. L'iode et la gemme, l'air et le soleil (mais avec un chapeau) étaient les grands dispensateurs du retour à la santé et de la prévention contre la contagion... Or dans les Landes et sur la côte, ces remèdes de rêve étaient à portée de la main.

C'est d'ailleurs pourquoi, donnant sur la plage, un aérium pour enfants chétifs avait été créé. Ils y avaient leurs salles de classe, et, deux fois par jour, allaient au bain, se précipitant dans l'eau avec de grands cris de joie, au milieu de gerbes liquides.

Un jour, mon père, qui s'intéressait à tout, demanda à visiter une classe de l'aérium. Ma mère et moi l'y suivirent. La maîtresse répondait gentiment à toutes ses questions, et j'étais terriblement gênée par tous ces regards d'enfants effrontés qui me dévisageaient.

Un autre jour, notre brave propriétaire, qui craignait tant le refroidissement des enfants pendant la nuit, décida de m'amener passer une journée dans ses parcs. Quelle découverte! Son mari mit en marche la longue pinasse, bien plus longue que le bateau du moulin, et, bercée par le léger clapotis, je découvrais l'immensité du ciel et de l'eau. A un certain endroit on arrête le bateau, mais on attend que la mer baisse pour descendre sur la vase, et là le couple se livre à des travaux pour moi encore incompréhensibles. Ce qui m'attendait à midi (heure solaire) le fut plus encore... c'était le repas : après les huîtres, des sardines crues sur du pain... Habituée aux volailles, confits et omelettes de Jenny, aux cuissons impeccables de Parrain, j'étais fort désorientée, et je dus faire de gros efforts pour venir à bout de ma ration. Nous sommes rentrés à la marée du soir. J'étais ivre d'air salé, de vents ensoleillés, d'espace...

Dans le petit monde d'Arès, à cette époque, l'arrivée d'un détachement de Canadiens fut un évènement. Ils venaient du Front, ou attendaient d'y partir, et, pour l'heure, avaient pour mission d'établir une scierie et de débiter un grand nombre de planches dont l'armée avait besoin. Ils étaient jeunes, grands, clairs, et bien décidés à se mêler à la population et à profiter de ce répit le plus joyeusement possible. Mais les jeunes hommes étaient à la guerre et une espèce de sommeil semblait peser sur la petite ville. Heureusement, il y avait les demoiselles des Postes, qui étaient avenantes et qui s'ennuyaient. Les Canadiens fréquentèrent la poste, mais ils n'étaient pas les seuls, car on allait aux nouvelles auprès d'elles, et ma mère s'en était fait des amies.

Il arriva que les Canadiens, pour animer le pays, offrirent un grand banquet à de nombreuses personnes. Les postières en étaient ; nous aussi. Ils avaient dressé sur des tréteaux de longues tables, au pied des tas de planches de leur scierie, à l'orée de la forêt. Le repas fut très gai, et j'étais heureuse, dans la tiédeur blonde de ce jour, de respirer l'odeur de la sciure, comme à Saint-Symphorien.

Souvent, le soir, comme tombait la nuit, nous étions un petit groupe à nous promener le long du sentier "de crête" qui serpente au milieu des anciens marais devenus réservoirs à poissons. J'étais prise d'une vague terreur en longeant ces grands trous remplis d'eau sombre, tandis qu'un bruit inquiétant s'élevait de ces profondeurs... c'était celui de l'eau qui coulait des clapets pour remplir les bassins, au moment du Flot... je le sais maintenant. A la fin du sentier, nous nous trouvions sur la plage, et là je pouvais contempler, sidérée, bien loin, sur l'autre rive du Bassin, les mille feux scintillants du Grand Casino d'Arcachon, féerique et inabordable Palais des Mille et une nuits.

Après l'intermède d'Arès, il y eut les séjours à Lévignacq. Nous avions engagé, rue de Berry, une femme de ménage, à qui nous donnions du "madame", ce qui n'était pas courant ; c'était Madame Chacon. Nous sommes d'ailleurs restés liés avec elle et ses deux filles, Madame Lafarie et Madame Loustalot, qui fut un temps en Afrique. C'était une famille aimable. Ces dames avaient aussi des cousins en banlieue, que je connaissais. Et une partie de la famille habitait Lévignacq, ce qui fit que, deux années de suite, je me retrouvais pour un mois en pays de Born, chez les Danchotte. Papa m'y accompagnait. On prenait la ligne de Bayonne, jusqu'à Morcenx, et là le petit train économique, semblable à celui de Saint-Symphorien, mais en encore plus rustique. On descendait à Uza, où Laurent Danchotte venait nous chercher avec la carriole. Je crois que c'était à Uza. Mais, avec Uza, Saint-Julien-en-Born, Pontenx-les-Forges, Lit-et-Mixe, et autres bourgs du pays de Born dansent dans ma tête une ronde ensoleillée autour de Lévignacq. Papa venait aussi me chercher, pour le retour, le béret sur la tête, enveloppé d'une grande cape, et ne parlant que gascon à mes hôtes pour bien leur montrer qu'il était des leurs.

Les Danchotte, propriétaires-cultivateurs, habitaient une grande bâtisse, entre un vaste airial planté de superbes platanes, et un champ de maïs qui me semblait sans limites. La sombre forêt enserrait l'airial, et s'arrêtait au pied de tous les bâtiments en bois : atelier, réserve à outils, poulailler, parc à cochons qui, éloignés de la maison, épousaient, sur l'airial, le demi-cercle des bois, dans une zone d'ombre un peu inquiétant. Du côté du maïs, c'était le grand soleil, et, en bordure du champ, les plus magnifiques dahlias que je vis jamais, étalant une multitude de couleurs à faire fondre le coeur.

Madame Danchotte, l'été, prenait en pension quelques enfants - dont les petits cousins de la banlieue bordelaise -, et leur offrait la vie de famille. Je retrouvais chez elle la bonne cuisine landaise de Jenny, les bêtes à soigner, la liberté heureuse. Avec des éléments nouveaux : le bonheur de se perdre dans le champ de maïs et de tirer sur les barbes des épis ; le plaisir de monter à califourchon sur un gros cheval placide ; l'ivresse de la balançoire pendue à une branche d'un gros platane... Un jour, on lâcha le taurillon sur l'airial alors que j'occupais la balançoire, et cet animal se mit à guetter le moment où j'étais au plus bas pour foncer vers la planche, qui, heureusement, remontait aussitôt. Je n'osais plus m'arrêter, attendant du secours. Vain espoir! Les adultes présents s'amusaient beaucoup, et, braves gens s'il en fut, semblaient trouver tout à fait normale cette sorte d'initiation à la course landaise. La race a, depuis des millénaires, le virus taurin dans le sang.

Madame Danchotte était pour nous comme une bonne grand-mère, elle se faisait appeler "maman gâteau", et nous soupçonnions à peine son côté "gardienne farouche du foyer", conservatrice de l'intégrité familiale. Je ne me rappelle guère son "vieux", souvent occupé à son atelier, mais par contre très bien son fils, qu'il fallait appeler "Monsieur Laurent", et sa forte fille, pétante de santé. Mais ce qui faisait parfois planer sur la maison comme un subtil malaise, comme un petit nuage chargé de menace diffuse, c'était la présence - mais dans l'ostracisme - d'un autre fils, relégué dans un bout de la demeure avec une créature dont il avait fait sa femme contre le vouloir maternel. Je l'ai compris plus tard. Ces deux-là, il ne fallait pas en parler. Une cloison rébarbative séparait les pièces des Justes de la réserve des réprouvés. Il arrivait cependant qu'une porte de communication s'y ouvrît, en de rares occasions, pour quelque urgence, et laissât passer, dans la grande pièce, pour quelques instants, le fils maudit, ou même, c'était un évènement, l'objet du scandale ; elle était mince et courte, assez noire de peau, d'allure un peu molle et la coiffure un peu négligée, et elle arborait une espèce de sourire teinté de crainte et de défi. Elle repartait vite dans son antre, suivie par nos regards curieux et l'inquiétude de nos coeurs. Et la vie reprenait comme si rien ne s'était passé, auprès de la toute bonne Maman Gâteau...

Une fois, une seule, un des petits garçons pensionnaires reçut une volée de verges sur les mollets. Je n'avais jamais vu une chose pareille et j'étais terrorisée ; mais il est vrai qu'il avait bien mérité cette correction, et je ne dirai pas ici pourquoi... et j'aime mieux respirer en esprit la chaude et bonne odeur des fournées de pain, toujours accompagnées, pour les enfants, de délicieux petits "chouanes", dorés à point.

Il y avait une ferme, située, dans la forêt, à quelques huit cent mètres de la maison Danchotte, et on y accédait par un chemin longeant le champ, avec des poiriers en bordure... Je me croyais sur le chemin de l'Aouilleyre, c'était ici la même distance et le même environnement. Les trois enfants de cette ferme venaient jouer avec nous ; ils étaient minces, vifs, brûlés de soleil au point d'en être noirs, de vrais petits sauvages qui seraient nés d'un pot de résine et d'une pigne, craquants comme branches sèches et crissant comme cigales. Pour ces purs produits de la Lande le jeu le plus prisé consistait à creuser des tunnels dans les montagnes de sciure odorante et blonde, pour y ramper, au mépris de toute sécurité.

La fille des Danchotte m'amenait au bourg de Lévignacq, assise sur le guidon de son vélo qu'elle lançait sur des pistes traversées de longues racines de pins, et la bicyclette sautait. Du petit bourg de Lévignacq je me rappelle surtout le creux humide et verdoyant où se nichait le cimetière parce

qu'un jour tout le pays s'y retrouva autour de la tombe blanche d'une toute petite fille. Les gens étaient bien tristes, l'endroit était frais et ravissant.

Monsieur Laurent jouait les patriotes et, scandalisé de notre quasi-ignorance de la Marseillaise, se mit en devoir... de nous en apprendre tous les couplets! Il conduisait la carriole. Un beau matin nous partîmes vers Castex pour y assister aux Courses landaises. Liesse populaire dans la petite ville, où les Danchotte rencontraient des amis; liesse dans les arènes autour des écarteurs et de l'homme blanc, impassible, que la vache flairait ; encore une initiation ; et je fus sensible à la beauté des routes bordées de platanes. Plusieurs fois nous allâmes à Pontenx-les-Forges pour visiter des cousins qui y tenaient une grande épicerie, dans laquelle on pouvait puiser à pleines mains les morceaux de sucre, vendus en vrac, à s'en faire saigner les doigts! De l'épicerie on voyait entrer et sortir les ouvriers des forges. On allait chercher l'eau potable à une certaine distance, au filet d'eau claire d'une source qui jaillissait à mi-pente d'un pré très vert.

Enfin on décida d'aller à Contis. Il y eut d'abord un arrêt à la Maison forestière, isolée dans une clairière cernée de forêt compacte. Laurent connaissait le forestier. Puis le chemin se mit à longer quelque chose de très profond, enfoui, mystérieux... c'était le "courant". Et voilà que soudain on débouche sur d'immenses dunes blondes, tourmentée et nues, d'où surgissent deux ou trois cheminées de maisons englouties ; à leur pied, la si vaste plage, toute plate ; et l'Océan... Je n'oublierai jamais cet instant ; le Bassin était une eau apprivoisée, un très grand étang peuplé de bateaux, avec des rives visibles. Mais là!

Tout le monde mis les pieds dans l'eau ; perdue devant le déroulement des vagues, dans le bleu scintillant, infini, de la mer et du ciel, je sentais ma tête tourner et je ne savais plus qui j'étais. En essayant de traduire ce que je ressentis ce jour-là, il me revient une phrase de Kléber Haedens, dans "Adios", où, pour évoquer un ciel d'été sur Oléron, il écrit : "le ciel était bleu, jusqu'à l'Inde".

Au retour, une longue courbe de la route blanche semblait barrée, à l'horizon, par de sombres pins crépusculaires.

Me voici de retour à Bordeaux. Un matin du printemps 1921 maman me dit "Aujourd'hui, tu n'iras pas au lycée ; nous partons au moulin". Je ne savais que dire et je ne pouvais pas deviner que cet "aujourd'hui" allait signifier "plus jamais". Un taxi vint nous prendre tous les trois ; papa était enveloppé dans sa grande cape. Nous remontâmes la rue Saint-Genès, et je regardais machinalement ce trottoir où j'aurais dû avancer, avec Violette, vers Théodore Gardère... Quand nous sommes arrivés à Magenta, la charrette de Titot'y nous attendait. On y fit monter papa, et la charrette, lentement, partit vers le moulin par le chemin qui était alors tout de sable noir, humide, malaxé par les grosses roues de bois. Maman et moi prîmes le sentier. C'est ainsi que papa fit sa dernière arrivée au moulin, par la descente de Saint-Pey - tant de fois dévalée avec tant de bonheur - seul, drapé dans sa cape, dans la charrette du condamné à mort.

Car il revenait ici pour mourir, ayant appris depuis peu que tout espoir de guérison était perdu. Je ne me doutais de rien de tel, d'autant moins qu'au début de ce nouveau séjour il ne semblait pas plus malade à mes yeux. Il m'amenait dans de lentes promenades en forêt qui étaient autant de "leçons de choses" ; sans doute voulait-il profiter de ses dernières forces pour m'instruire de tout ce que lui suggérait la nature. Mais cela ne dura pas très longtemps ; il se mit à tousser beaucoup, et il passait de plus en plus de temps allongé sur la rigide chaise-longue en rotin, devant la cheminée de la grande salle-à-manger. Et je m'aperçus que ma mère avait quitté le lit conjugal.

Un après-midi, je flânais devant les arches quand je vis descendre de Saint-Pey une grande dame, toute de noir vêtue, un paquet à la main. Elle s'arrête devant moi et me dit : "Je suis ta tante Marthe ; je viens voir ton papa, mène-moi auprès de lui". Dans la salle ma mère s'exclame : "comment! vous vous êtes dérangée! vous venez à pied de Magenta... etc". Alors tante Marthe déballe, pour papa, une fougasse et une bonne bouteille ; car on pensait que le bon vin aussi, le meilleur des fortifiants, pouvait secourir les poitrinaires...

Je revois la scène. Tous les trois savaient qu'"il" allait mourir et l'on échangeait des propos anodins - ou d'espoir. Je ne sais pas pourquoi je ne connaissais pas encore tante Marthe, alors que mon père, toute sa jeunesse, était resté tellement lié ses oncles, tantes et cousins-cousines, tant du côté Martin que du côté Coloubie. De plus, dans sa thèse, il était longuement question de la Soprofor... Je reverrai toujours la Dame en noir descendant de Saint-Pey comme une messagère du Destin, messagère bienveillante, mais les dieux eux-mêmes sont soumis au Destin. Et la pauvre tante, si impressionnante à mes yeux, déjà veuve, désolée par la fin prochaine d'un neveu qu'elle aimait, ne pouvait pas alors savoir combien de coups elle allait elle-même en recevoir, et des plus cruels.

Tante Marthe repartie, peu de jours après, on vit arriver tante Jeanne, la soeur de Parrain et de l'Oncle. Mêmes constatations : je ne la connaissais pas encore, et la malheureuse, elle aussi, avait déjà perdu son mari ; et aussi un fils, paraît-il paré de tous les dons, mort après une longue agonie à la suite d'une chute de cheval, alors qu'il préparait l'X à Michel Montaigne. Et tante Jeanne ne pouvait pas savoir non plus qu'elle n'était pas au bout de ses malheurs. Ces épreuves n'avaient pas, il s'en faut, amélioré un caractère... difficile, dont elle avait hérité, disaient ses frères, de sa grand-mère Jeanne Pallas du Capdet', une dure. Et comme, en plus, elle avait été formée dans l'austère vertu républicaine des instituteurs de l'époque (elle et son mari avaient terminé leur carrière comme directeurs d'école à Bordeaux), elle était précédée d'une réputation "d'impossible à vivre"... qui n'était pas usurpée. Une figure ronde mais sèche, un petit nez bien droit, des yeux qui lançaient l'anathème, les cheveux partagés par une raie aussi

droite et stricte que sa vie, puis formant deux tresses en couronne autour de sa tête, menue... terrifiante, telle était tante Jeanne. Entre ma mère, fantaisiste, éprise de beautés... même "inutiles", et d'échanges amicaux parfois frivoles, et la tante, ce ne pouvait qu'être le heurt de deux planètes.

Et cependant Parrain et ma mère eurent l'idée de me confier à elle pour m'éloigner du moulin, où je ne devais pas me trouver quand arriverait cette chose inéluctable que l'on ne nommait pas. On craignait aussi pour moi la contagion... il était grand temps! Je ne comprenais pas ce qui se passait en entendant Parrain supplier sa soeur "Mais si, Jeanne, je t'en prie, amène-là" Et Jeanne faisait sa mauvaise tête ; elle ne voulait pas de moi ; déjà! C'était entre elle et moi le début d'une longue histoire orageuse, mais j'y reviendrai longuement... "Allons, Jeanne, un bon mouvement...". Elle a fini par céder, et, dans l'heure, on fit mon petit baluchon, et l'on me dit que je partais avec cette tante à peine découverte, et redoutable.

J'embrassai Parrain, ma mère... et j'entendis la voix triste et faible de celui qui gisait sur la chaise-longue : "et moi ? tu ne me dis pas adieu...". J'étais restée sous le coup de la seule méchante algarade reçue de mon père, de la seule gifle qu'il m'eût donnée, très peu de temps auparavant, pour une faute que je n'avais pas commise. L'approche de la fin l'avait rendu injuste et irritable ; mais moi j'avais été stupéfaite, je ne comprenais pas ce qui avait pu se passer dans sa tête ; je n'avais rien dit et m'étais réfugiée dans un retrait, une attitude négative, puisque le terrain de la logique, de la vérité, des explications s'était dérobé... J'avais jeté sur le comportement de mon père une espèce de manteau de Noë, sans plus oser le regarder... Je m'approchai de lui avec crainte pour un rapide baiser, sans une parole de moi, ni de lui ; et je partis ; nous ne devions plus nous revoir.

Combien dut être affreuse, à deux pas de la mort, cette "indifférence" de son enfant, pour cet homme qui avait rêvé pour elle le meilleur - et de l'y amener - et qui est parti en croyant probablement qu'elle ne l'aimait pas... alors que j'avais pour lui un culte. Hélas, il y a eu, tout au long de ma route, beaucoup d'impairs, qu'une maladresse à vivre peut sans doute expliquer, et celui-là était le premier, le plus cruel, irrémédiable.

Tante Jeanne avait pris sa retraite à La Réole, à cause de la proximité de Bagas d'où était originaire son mari, Léon Delpon, et où il reposait, à côté de leur fils René. La maison de la tante était l'avant-dernière, sur la gauche, le long d'une petite route blanche qui quittait la Réole, dans le quartier du Martouret. Le dernier bâtiment était un garage où habitaient deux soeurs un peu plus âgées que moi et dont la tante fréquentait un peu les parents. Ce qui donnait de l'intérêt à cette petite maison, et à son jardin, c'était d'abord l'avancée, à l'étage, d'une espèce de large balcon ceinturé d'une balustrade en bois ajouré, et j'étais sensible à cette touche, romantique. Ensuite, les fanchettes en liberté dans le jardin ; enfin quelques livres de la Bibliothèque rose. La tante était correcte avec moi, sans épanchement, mais sans acrimonie. Son premier soin fut de me vêtir d'un tablier noir, orné d'un joli col blanc brodé - chaque jour impeccable -, tenue réglementaire dans l'enseignement primaire, et de m'amener à l'école. Arrachée de Théodore Gardère, aux tabliers à carreaux roses et blancs, et au

système multi-professoral, je me trouvais sur un sol instable dans cette grande école communale. Tante Jeanne avait des apartés avec la directrice, en me regardant... Je n'étais pas très brillante en maths, et ces dames, l'air navré, devaient certainement critiquer la façon d'enseigner dans les lycées ; à l'époque c'était un peu la guerre entre les ordres d'Enseignement, et, je l'ai déjà dit, un mépris plus ou moins larvé était sensible dans leurs relations, et dans les deux sens.

Cette année-là ; la cousine Marcelle de Moreno se trouvait à la Réole. C'était la dernière fille de Tante Marie, la soeur aînée de Jeanne. Son mari, un gros barbu, noir de poil, venait d'y être nommé, je ne sais plus dans quelle administration. Marcelle - dont le véritable prénom était Elisabeth, car l'épouse - depuis divorcée - de l'Oncle Louis, Elisabeth Larrue, était sa marraine - poussait une voiture d'enfant, et deux autres petits trottinaient dans ses jupes. Sur ses cinq enfants, elle devait en perdre deux en bas-âge, et une autre, jeune femme, mais elle ne le savait point, et pourtant, déjà, elle geignait un peu, il émanait d'elle une tristesse, une lassitude que je ne m'expliquais pas. Il est possible que sa vie conjugale ne se soit pas déroulée sur un lit de roses, et elle m'a raconté, beaucoup plus tard, que, dernière de quatre enfants, elle s'était sentie un peu méprisée par ses aînés, en particulier par son frère Maxime, l'aîné de tous... Mais j'ai bien connu sa soeur Euphrasie, qui était bonne comme le bon pain, et je crois que la pauvre Marcelle devait un peu souffrir du délire de la persécution... Je garde le souvenir de ces promenades à pas lents auprès de la triste cousine, du landau, des enfants... la tante et elle n'arrêtaient pas de se faire des confidences mezzo voce, sans doute en se méfiant un peu de moi, déjà trop marquée par un environnement à leurs yeux fantaisistes. Il est clair que Marcelle, avec ses soucis quotidiens et son pessimisme, possédait les bonnes clefs du coeur de la tante. C'est dans cette atmosphère que je découvris les quais de la Garonne, l'impressionnant château, l'avenue des cordiers, et les coteaux d'où, disait-on, par grand beau temps, en fixant bien le sud, on pouvait apercevoir, minuscules et scintillantes, les cimes des Pyrénées... Naturellement cela me convainquit que je les avais vues...

Inoubliable : la Fête-Dieu. Toutes les rues de La Réole étaient jonchées de feuilles de lauriers et de pétales de roses, de magnifiques reposoirs étaient dressés dans chaque quartier, des petites filles en blanc et couronnées de roses jetaient des pétales puisés dans la corbeille de dentelle pendue à leur cou ; fleurs, bougies, encens, grand soleil et grandes dorures, chants et foule, quel spectacle. Tante Jeanne était gênée, elle voulait bien que je vois la fête - elle en avait envie elle aussi - mais elle espérait ne pas rencontrer ses amies les institutrices (j'ai compris tout cela plus tard). A Toulenne elle avait été élevée religieusement, mais ensuite, avec son mari, pour "faire carrière", elle avait banni de sa vie tout signe extérieur contraire, à ses yeux, à la laïcité, et cela avec une sorte de fatalisme "on ne peut pas faire autrement..."

Un matin la tante reçut une lettre, l'ouvrit sans hâte, la lut longuement, resta sans rien dire un moment, puis me la tendit "tiens, lis".

Et je lus... ma mère commençait ainsi la lettre : "Ma chère tante, hélas, tout est fini..." suivaient des détails que j'ai oubliés. La tante devait m'en vouloir, à cette heure, de ne pas être aux obsèques avec les autres, à cause de moi (elle aurait pu me confier à Marcelle, ou à ses grands amis, les Quintin...).

Nous sommes restées toutes les deux sans rien dire, un grand moment. Puis je suis sortie. En face de la maison, dans la petite rue où rien ne circulait, un grand mur était fleuri de coquelicots, mais beaucoup étaient encore en boutons. C'était sans doute le 23 mai (1921) puisque papa nous avait quittés

le 21. Je me mis à déployer les tendres pétales des boutons, légers, roses, transparents. Je n'en laissai pas un que je n'ouvris. La campagne était parfumée, l'air était tiède, et il se voilait un peu dans les lointains, du côté de Marmande.

Je quittai le Martouret peu de temps après. Ma mère vint me chercher, et eut des mots avec la tante, après les larmes versées ensemble. Elle devait repartir à Bordeaux pour régler les tristes urgences qui suivent un décès. Mon grand-père avait commencé à s'en occuper, et, sur bien des points, ils se trouvèrent en désaccord. Elle n'avait plus qu'une idée en tête : partir à Paris, et y travailler, ne voulant pas s'y résoudre à Bordeaux. Elle espérait pouvoir me faire venir auprès d'elle au bout de peu de temps. Elle pouvait me laisser au moulin, avec Jenny et l'Oncle (l'échoppe de mon grand-père ne possédait qu'une chambre), mais, dans ma famille paternelle, on s'émut de mon sort, et comme Roger entamait une carrière d'homme providentiel pour toute sa parenté, je me retrouvai, pour quelques semaines, chez Pierre et Léonie Lartigaut, à Villandraut, Place du Foirail.

Léonie Lartigaut était, comme tante Jeanne, retraitée de l'enseignement, mais, contrairement à la tante, était restée très pratiquante. De toute façon, la vertu des instituteurs et des institutrices, (on disait chez nous les "régents" et les "régentes") sous la Troisième République, devait être sans faille. On ne transigeait ni sur la morale familiale et sociale, ni sur le respect absolu dû aux fonctions ou à l'âge, ni sur la tenue - et ce d'autant plus que le village ou le quartier avait les yeux fixés sur ce parangon de la Vertu républicaine, qui se devait de porter à la perfection une éthique laïque, face au tenant du titre, le curé, qui prêchait que la morale était inexistante si elle n'était pas basée sur une spiritualité dogmatique. Des deux côtés les préceptes étaient aussi rigides, mais sur le terrain de l'Eglise, on peut dénicher des chemins de traverse... ceux des exaltés, qui franchissent, pour un plus grand bien, les limites des conventions, et ceux - plus suivis - des... pauvres pêcheurs, qui murmurent à leur conscience... "Il est avec le Ciel des accommodements..." Rien de tel chez ceux dont la justification de la morale se trouve dans la raison ; les manquements y sont souvent sans recours. D'où une perpétuelle vigilance, un climat familial souvent empreint d'austère dignité.

Chez la cousine Léonie, les deux sources de la morale s'étaient réunies en un cours tranquille et sans déviances. Pourtant, sur la table du déjeuner, un dessous de plat musical donnait à entendre le grand air de Carmen... "Qu'un oeil noir te regarde...", sans les paroles il est vrai. Il n'empêche! Quand la pauvre Léonie s'aperçut que j'y prenais plaisir, elle rendit muet cet objet... animé d'une âme passionnée, en disant "C'est vilain", avec le même air que son fils quand il m'empêchait d'admirer ses planches anatomiques...

Ce qui m'étonna aussi, mais me plut, c'est que souvent, elle servait comme entrée de magnifiques figues violettes, bien charnues, délicieuses. On a toujours eu chez les Lartigaut la religion des fruits. Plus tard, à leur table de Bordeaux, j'ai mangé avec recueillement des poires et des pommes, venues de Villandraut, comme le fond de leur ravitaillement, des chefs d'oeuvre de culture, mûries au bord du Ciron, où chaque arbre était soigné avec dévotion, où chaque fruit était enveloppé d'étamine, surveillé au jour le jour.

Devant le Ciron, justement, où des travaux de barrage m'intéressaient, à l'angle de la route et du terre-plein du pont, on rendait visite au frère de Léonie, Daniel Dartigues (il a été maire de Villandraut, mais je ne sais plus à quelle époque), et à son épouse Amélie, dont la boutique du drapier était encore en service. Dans le prolongement du terre-plein on voyait des charrettes,

et ce coin ressemblait vaguement et en petit à une auberge espagnole. Cette analogie m'est apparue plus tard, à Cordoue. J'aimais beaucoup, - j'aimai d'emblée - l'atmosphère de Villandraut (où mon père avait vécu jusqu'à sa dixième année), surtout les jours de marché, où grouillait tout un peuple, dans un cadre de belles demeures ou de vieilles maisons en torchis depuis disparues. Un des charmes de cette petite ville, célèbre pour son château et ses rives du Ciron, ce sont ses quatre plages ombragées, dont chacune offre au passant un visage différent. Le Foirail - la "nôtre" -, s'emplissait, aux jours de foire, de boeufs, vaches, veaux, mules et chevaux à l'attache, au milieu desquels circulaient et discutaient avec sérieux vendeurs et acheteurs. Une grosse bascule servait à la pesée. Un jour un homme fut victime d'une ruade, et cet accident m'impressionna fort.

Dans une famille amie des Lartigaut, deux petites filles de mon âge me furent présentées, dans le but de jouer avec moi à la poupée. Je fus bien obligée d'en passer par là ; mais j'aimais mieux faire de longues stations dans les cabinets : c'était une véritable pièce, débordante de lectures variées, de revues illustrées.

Un matin cousine Léonie décréta que nous irions passer la journée à la Ferrière, et elle se dévoua pour nous y amener toutes les trois, à pied bien entendu, avec le casse-croûte. Très bonne journée ; mais c'est plus tard que je fus vraiment enchantée par ce cadre, et par les pentes mauves de bruyère qui tombent, en amont, dans la Hure.

Un soir, nous étions assis sur le grand banc de bois, devant le portail cintré de la maison, les deux "vieux" et moi, quand l'orage éclata. Quel bel orage! Sur le banc, nous ne bougions pas, fascinés par les illuminations du ciel, jusqu'au moment où la pluie nous chassa. C'est mon "orage" de Villandraut. Il y en aura d'autres.

Je ne sais plus comment se fit la passation de pouvoir, sur ma personne, entre les Lartigaut et les Arquey. Toujours est-il que me voici maintenant à Landiras, chez Charles et Lulu. La pharmacie donnait sur la place de l'église, le long de la route de Budos. Charles, menu, vif, les yeux d'un gris-vert pâle, pleins de malice et de bonté, sous des poils broussailleux poivre et sel, vêtu d'une impeccable blouse blanche, officie au milieu des pots, broie je ne sais quoi dans un mortier, puis moule le pain azyme, remplit de poudre blanche les petites cavités, les colle deux par deux, et pèse la poudre d'abord, les cachets ensuite dans une minuscule balance, un vrai bijou. Dans un coin se trouve le redoutable bocal aux sangsues. Parmi les pots, le plus attirant est celui qui contient les petits bonbons rose au chlorate. Dans la resserre, derrière l'officine, sont étalés de grands cartons sur lesquels, en grosses lettres, est écrit le mot "Fragile", et tante Lulu ne manque pas de dire, à l'occasion, que ce sont les emballages dans lesquels on livre les nouveau-nés...

Elle ne paraît guère à la pharmacie, mais, épouse de potard, estime décent de rester elle aussi en blouse blanche quand elle est dans sa maison. Elle a la passion de l'ordre, de la propreté, de la netteté, elle repasse son linge mieux qu'une professionnelle. La vertu, pour elle, c'est cela. Mais, stricte sur les vertus domestiques, elle aime la jeunesse et les amis, le grand air, le vélo, le tennis, ne conçoit pas de rester un instant inactive, et, comme Charles, elle aime rendre service et procurer du bonheur. J'ai cru comprendre, plus tard, que, sans enfant, ils avaient dû envisager de m'adopter, mais les circonstances en auraient décidé autrement.

Dans la cuisine trônait Maria, la vieille cuisinière, venue des Landes. Parlant peu, et en gascon, elle était intraitable, et Lulu devait souvent user de ruses de Sioux pour obtenir que son point de vue culinaire prévalût. Quant à Charles, il piquait des colères, de loin entendues, et en venait presque aux mains avec sa "bonne".

La maison Arquey, c'était la maison du Bon Dieu, on le verra plus loin, et Maria put faire venir auprès d'elle sa petite-fille Gabrielle, qui aidait vaguement sa grand-mère sans parler beaucoup plus qu'elle. Figure plutôt ronde, teint mat, grands yeux noirs toujours étonnés, comportement indéchiffrable, telle était Gabrielle. Le soir parfois elle s'asseyait sous la hôte de la grande cheminée de la cuisine, et j'avais pour mission de m'y asseoir en face d'elle, de lui lire des histoires et de les lui expliquer. Elle était un peu plus âgée que moi. Elle me regardait, ne disait rien, belle et sans réaction. J'étais désemparée.

Longtemps après, une mauvaise langue de mes amis m'apprit qu'il la connaissait, et qu'elle traînait ses charmes du côté du Cours Victor Hugo... Invérifiable.

Le nez contre la porte vitrée de la cuisine, qui donnait sur le jardin, j'admirai, certain jour, un orage d'une extrême violence, accompagné de trombes d'eau. Mon orage de Landiras...

De temps à autre paraissait Tante Alice, la mère de Charles et la soeur d'Odélie, celle que nous allions voir - rarement - dans sa petite maison de la Bastide (à Bordeaux). Toute menue, souvent geignante, sa loupe sur le front, elle ne riait jamais, semblait elle aussi vouée au malheur mais plus par le caractère que par les circonstances. On racontait, il est vrai, qu'elle avait rêvé d'épouser Bernardin du Couy, mais que ses parents l'avaient obligée à "marier" Bertrand Arquey. Sa piété était grande, et sans joie. Charles et Lulu l'accusaient

de se laisser manoeuvrer par le clergé et de donner à l'Eglise tous ses maigres biens, et au-delà...

Je ne sais comment elle était devenue très proche d'Hilaire Darrigrand, un chrétien qui brassait beaucoup d'affaires avec un punch du tonnerre, après avoir été, je crois, le fondé de pouvoir des Thévenot, au moment de la fondation de Capvern (je suis montée chez lui une fois, cours Pasteur ; les fenêtres de ses bureaux donnaient sur une petite rue, à une très grande hauteur). Et c'est ainsi que Germaine Darrigrand, sa fille, se trouva plusieurs fois à Landiras, en vacances chez les Arquey. Elle était extrêmement brune de peau, de cheveux, de regard, et, très sûre d'elle, affichait un comportement de battante, tout à fait opposé au mien. Et elle n'arrêtait pas de chanter, en pédalant le long des petites routes, "La fille du Bédouin".

L'étage de la maison ne comportait que des chambres et des cabinets de toilette à la suite les uns des autres, donc sans pittoresque ; mais les fenêtres donnaient toutes sur la place, et quand sonnaient les puissantes cloches de l'église, les trois angélus, les messes, le tocsin, les cérémonies diverses, ce son envahissait les chambres, comme si les cloches y nichaient. Dans les cabinets de toilette on pouvait admirer d'énormes cuvettes en faïence à fleurs bleues, avec le pot assorti. C'est là qu'un jour - et devant l'armoire à glace de Lulu - je découvris avec étonnement, après la toilette, un léger changement sur ma poitrine. C'est aussi dans le coin toilette - pour me cacher - que j'écrivis une lettre à Maria, la cuisinière, lettre que je signai "le Bon Dieu", dans laquelle Celui-ci l'assurait que tout le monde l'aimait bien et qu'elle devait faire un effort pour se montrer moins revêche... J'ai glissé cette lettre dans ses affaires, et, dans les jours suivants, j'ai attendu un signe...

Lulu avait demandé à l'institutrice - une jeune femme agréable - de venir me donner des cours particuliers. Pas question, ici, d'aller à la Communale. C'était une troisième expérience pédagogique... Lulu m'obtint aussi des cours particuliers de catéchisme, pour lesquels je devais me rendre chez le curé, le redoutable Abbé Doat (ou Douat). Le presbytère était situé en face de la pharmacie, de l'autre côté de la place ; le terrain était tout bosselé devant ses trois marches. Le dimanche, à la messe, on attendait l'arrivée de la famille Bordes "les gens du château" : les parents, une petite fille et ses deux jeunes frères, dont l'un, je crois, devait mourir encore très jeune. On avait consenti à m'abonner à "La Semaine de Suzette" que j'allais chercher chaque semaine, à l'arrivée du courrier de Cérons, au bureau de tabac du coin.

Pour revenir à la maison, le rez-de-chaussée - mis à part le centre d'intérêt de la pharmacie -, en plus de la cuisine, et de la belle salle-à-manger qui donnait aussi sur le jardin, comportait deux endroits où l'on pouvait rêver : le départ d'une tour d'angle - et le salon africain. Robert, le frère de Charles, faisait carrière dans l'administration en Afrique (à Dakar je crois), d'où il devait ramener la gentille Marie-Noire. Il avait comblé son frère d'armes, d'étoffes, de sculptures, d'objets variés et insolites grâce auxquels Lulu avait pu se donner une pièce sénégalaise qui la valorisait aux yeux de ses amis.

Le long jardin descendait jusqu'au petit ruisseau qui traversait Landiras, beaucoup moins visible que la Hure à Saint-Symphorien, car il limite, tout de son long, et des deux côtés, des jardins clos qui prolongent les maisons. Un rideau de bambous le précédait, et je m'occupais à détacher les pousses tendres des feuilles pour en sucer le suc... avant de comprendre que j'attentais ainsi à la vie des bambous. Il est vrai qu'on ne se gêne pas pour piller les fleurs d'acacias et

voler leur sucre aux abeilles. Mais les bambous, et les acacias encore plus, sont des plantes tellement prolifiques...

Du jardin Arquey je retiens surtout la bordure de lys, sur lesquels je me penchais pour me relever le nez jaune, le grand massif de "sauges cardinal", devant la baie de la salle-à-manger, orgueil de Lulu, les carrés de fraises remontantes que j'avais pour mission d'arroser le soir, et les délicates, les aériennes fleurs et feuilles de cosmos en bordure des allées. En équerre de la maison le hangar servait de chenil. Deux magnifiques setters aux poils demi-longs, blancs et noirs, nous comblaient de tendresse et devinrent mes inséparables compagnons... Un jour je partis seule avec eux me promener dans les pins, après Menon, sur un chemin, à droite de la route de Balizac. Et là... ils se mirent à courre un troupeau de dindons d'une ferme voisine... Mauvais souvenir... Charles dut indemniser les dégâts, heureusement assez réduits.

Un des premiers soins de Lulu fut de m'apprendre l'usage de la bicyclette ; c'était essentiel, car elle faisait tous ses déplacements sur son vélo et de la même façon promenait partout et souvent sa troupe d'enfants, comme on le verra plus loin. Cela s'apprend très vite, et j'en fus quitte pour une seule chute, le long du mur qui clôturait une grande vigne à droite de la route qui mène à Menon (puis à Balizac). La vigne a disparu, c'est un bois maintenant; A l'époque, on chuchotait que la propriétaire, une cultivatrice à l'air triste, était condamnée par une maladie dont on taisait le nom...

A propos de maladie, on se demandait, autour de moi, si je n'avais pas été contaminée par mon pauvre père, sans trop avoir alors de moyens de s'en assurer. A tout hasard, chaque matin, Marc Roumazeilles venait me faire une piqûre. Il était médecin à Budos, et notre cousin, grand, rond, jovial, bien dans sa peau. Entre Charles et lui, c'était l'union sacrée du cousinage,... presque du clan à la Sicilienne... Quand s'installa à Landiras le Docteur Frahier, la guerre fut déclarée... ce n'est pas hélas à la gloire de cette époque, souvent citée comme référence des bonnes moeurs, par rapport à "la nôtre", que ces venimeuses compétitions, dans les villages, entre deux clans dont un notable, de chaque côté, est le porte-drapeau, et qui, nées de luttes d'intérêts, se revêtent des couleurs de la politique et de la religion... Dans le clan Roumazeilles-Arquey, le pauvre Docteur Frahier n'était connu que sous le méchant surnom de : "Le Bohémien", allez savoir pourquoi! Je me rappelle cet homme renversé par une voiture, transporté chez lui aussitôt, ce rassemblement devant sa porte... et les "hum" pleins de sous-entendus de Charles... qui signifiaient que le pauvre homme, en de telles mains, ne s'en sortirait pas! Charles avait pourtant "un coeur d'or"... mais pas jusqu'à admettre cet intrus dans la chasse gardée... O tempora! O mores! En effet... mais pas comme on l'entend d'habitude...

Madame Roumazeilles était la grande amie de Lulu. Une grande et belle femme, d'une beauté un peu lourde et languide, avec une espèce de retenue dans le comportement. Le couple paraissait bien assorti. Dans une grande pièce un peu sombre où flottait une atmosphère de gynécée, ces dames, sur un rythme un peu lent, échangeaient de longues confidences (celles de ma mère et de Vonvon tenaient davantage du primesaut), tout en surveillant vaguement le petit Roumazeilles qui faisait ses devoirs, dans un coin. Je n'étais pas tenue de rester trop longtemps dans cette claustration, et je pouvais aller me promener hors de la maison, près des dépendances qui donnaient sur un champ de pommes de terre et un beau carré d'orties.

Alors qu'il vivait encore à peu près normalement, mon père, depuis le moulin, m'avait amenée, déjà, à Landiras où nous avions passé 2 ou 3 jours. Un matin il avait pris ma main en me disant : "Nous allons à Budos". Aller et retour à pied, c'était normal ; il m'avait montré le château de Budos, et m'avait expliqué que l'eau qui alimentait Bordeaux venait des sources proches.

Souvent je me suis promenée sur cette petite route de Landiras à Budos. Sur la gauche, au pied d'un petit coteau, coule le ruisseau, au bord duquel un moulin ne tournait plus ; puis, là où la route amorce une courbe, vivait toujours la maison, très isolée, du charron-tonnelier-maréchal. Les roues qu'il venait de cercler s'entassaient devant sa porte. Un peu plus loin, un chemin traverse un petit bois, plein d'herbes à serpents, et débouche sur des prés.

A l'entrée d'une autre route habitait une femme qui servait de temps en temps chez Lulu, et que nous allions voir pour des histoires de linge ou de repas. Le mur de sa maison était tapissé, jusqu'au faîte, de roses pompon grimpantes. Je jouais alors avec son fils, Armand, lequel, devant sa mère et Lulu, donnait l'image d'un garçon tranquille, presque passif. Il advint que, me promenant seule dans le petit bois dont je viens de parler, je fus un jour intriguée par une grande rumeur, et j'aperçus, dans le pré, tous les garçons d'âge scolaire de Landiras, Armand en tête, affrontés en deux clans déchaînés. La guerre des boutons. Je pris conscience que j'étais une petite fille toute seule, et repartis au galop vers la pharmacie.

Notre voisin était Dagut', le boulanger, alors, je crois, maire de Landiras. Parfois, le soir, avec d'autres enfants, j'allais passer un moment dans son fournil pour le voir pétrir à pleins bras sa lourde pâte. C'est ainsi que dans les villages, autrefois, les enfants pouvaient voir à l'oeuvre le boulanger faire son pain, le forgeron frapper sur l'enclume, le maréchal ferrer les chevaux, le bourrelier carder la laine, les portes des artisans restaient ouvertes sur la vie des autres, et la vie, on ne l'apprenait pas à la télé-vision mais à la très proche vision. Sans avoir à l'exprimer, les habitants baignaient dans un humanisme de réalité et de communauté.

L'évènement, au soir tombant, était l'arrivée de la guimbarde qui assurait la correspondance avec Cérons : une espèce de petit char à bancs à moteur, couvert, mais où deux bancs seulement se faisaient face, faits d'un vieux cuir bosselé et troué, au-dessus d'une paillasse sans couleur et sans âge sur laquelle s'entassaient paniers, bagages, volailles, sacs de courrier ; se faufilaient dans ce fatras les pieds des voyageurs, serrés les uns contre les autres, ce qui amortissait un peu les cahots de la route, et les propulsions aux départs et aux freinages. Le village se précipitait vers ce petit monstre bienfaisant quand il s'arrêtait le long de la place, tout le monde en quête de nouvelles, et Charles en tête, toujours inquiet du sort de ses colis fragiles expédiés par Rodell.

A cette époque, la grande attraction annuelle était la course de chevaux, qui durait plusieurs jours, car il s'agissait d'un tour d'une partie de la région, avec étapes. Notre jument favorite était "Reine des Landes", et c'était le conducteur de la guimbarde qui, chaque soir, le premier pouvait donner les résultats du jour. Il était entouré, pressé par tout un village dont le délire explosait à la nouvelle attendue, espérée... "Elle avait encore gagnée!" et ces "fans" des années 20 hurlaient "Reine des Landes! Reine des Landes!". Le bonheur.

Ma mère, une ou deux fois, vint à Landiras, de Paris ou de Bordeaux, je ne sais plus. Il arriva que, me trouvant pour un jour avec elle à Bordeaux, nous rentrions un soir à Landiras. Le train avait eu du retard, la

"correspondance" était partie. Nous avons fait à pied la route de Cérons à Landiras, comme elle l'avait déjà fait de Sore au moulin en revenant de chez Marie Pébayle. Mais on marchait beaucoup, autrefois, dans les villes et sur les routes. Je connais le cas d'un habitant de Cérons qui, peu avant l'époque que j'évoque, partait à pied pour travailler à Bordeaux, et faisait le retour de même quand il pouvait rentrer chez lui.

Tante Lulu, elle, s'était vite mise au vélo (ma pauvre mère n'a jamais pu s'y faire, et avait failli passer par-dessus les pelles le jour où Abel avait insisté, au moulin, pour qu'elle fasse encore un essai), puis fut une des premières à acheter une mobylette ; ce qui lui valut, dans ses débuts sur cet engin, de heurter un char à boeufs dans la courbe descendante, à l'entrée de Landiras, en venant d'Illats. Elle ne s'en était pas trop mal tirée, à ceci près que, dans sa chute, racontait-elle, des épingles à cheveux étaient entrées dans sa tête, ce que je trouvais bien cruel.

Une des raisons pour lesquelles tante Lulu s'était motorisée, c'est qu'elle allait régulièrement à Saint-Symphorien pour choisir sa charcuterie chez Léglise, seul promu au titre de charcutier sans reproche. Il faut dire que la table était toujours savoureuse à Landiras. Une des gloires culinaires de Lulu fut, sa vie durant, les petits pois au jambon. Avec les restes de gigots, elle confectionnait une sauce légèrement piquante, dont j'ai encore le goût dans la bouche, mais dont je n'ai jamais pu retrouver la recette exacte. Elle tenait à ce que les enfants boivent beaucoup, dans les chaleurs de l'après-midi, et elle offrait, au choix, du café glacé étendu d'eau, du lait froid, ou des lithinées. Plus tard, dans ma famille maternelle, la mode était au kéfir, et au coco.

L'estragon du jardin parfumait délicieusement les salades, mais on pratiquait moins les "frottées à l'ail" qu'au moulin. Lulu m'apprit à bien nettoyer et présenter les radis, mais elle s'énerva - chose rare - pendant les leçons de repassage : je n'étais pas douée. J'aimais mieux que Charles m'initie à la cueillette des champignons, le matin, dans les bois roux et humides, du côté du château, le long de la route de Saint-Michel. Le soir, un peu avant le temps des champignons, il m'amenait, avec les chiens, dans les belles règes de vigne, le long de la route d'Illats, pour évaluer la maturité du raisin.

Je voyais parfois un paysan entrer dans la pharmacie, l'allure un peu craintive et le regard méfiant. Il s'approche de Charles avec hésitation, finalement lui parle à voix basse. Charles se fige dans l'attitude digne et grave d'un officiant, il entraîne l'homme à tête de coupable dans le cagibi aux cartons et s'y enferme avec lui un long moment... Beaucoup de gens simples, à cette époque, quand ils découvraient quelque ennui de santé gênant à formuler, venaient ainsi se confesser au potard, plus accessible, moins impressionnant dans son officine que le médecin dans son Cabinet ; et, ce faisant, ils espéraient aussi bénéficier d'une consultation gratuite avant de passer à l'achat du remède. Pourtant, les consultations médicales n'étaient pas ruineuses, et beaucoup de médecins, propriétaires de pins, pouvaient se permettre d'exercer leur profession avec dilettantisme au regard de l'argent, et de faire cadeau de leurs honoraires aux plus démunis.

Le tocsin, quand on vit presque sous les cloches, glace le sang. Ce jour-là, il nous fit sursauter au moment du café. Le feu avait pris près de Saint-Michel. L'attente angoissée s'était plaquée d'un coup sur le bourg voué au bonheur de vivre. Charles s'était précipité, avec d'autres responsables, jusqu'en haut du clocher, providentielle tour de guet, pour repérer le foyer. Après quoi ce fut le branle-bas habituel, le départ vers le champ de bataille. Les sauveteurs

vinrent assez vite à bout de ce feu, mais tout l'après-midi le tocsin continuait à bourdonner dans les oreilles, et, la gorge serrée, ceux qui n'étaient pas partis attendaient les nouvelles, incapables de s'occuper à quoi que ce soit.

Tante Lulu était née Lucie Dutrénit, et sa mère était née Bazin. Le couple Dutrénit avait eu de nombreux enfants, dont quatre seulement avaient survécu : Marie, Madame Gilles, qui avait un fils, Albert - Pierre, qui était dans les vins à Bordeaux, je crois chez Eschnauer, et qui avait deux fils - Jérôme, qui resta longtemps célibataire - et Lucie. Les Dutrénit habitaient à Menon une grande et belle maison, assortie de terres et de dépendances. Et Lucie était tombée amoureuse du jeune pharmacien qui venait de s'installer dans le pays. Las! ses parents s'opposèrent au mariage, pendant longtemps. Certes, ce jeune homme était aussi honorable que la profession qu'il exerçait, mais à quoi peut-on prétendre quand on ne possède pas de pins ?? Je dis bien : de pins. Ailleurs on pouvait dire : de terres. Car c'est dans toutes les provinces que, depuis la révolution, les propriétaires terriens étaient un peu devenus les nouveaux seigneurs de droit divin. Ils disaient "mon médecin, mon pharmacien, mon notaire..." en les considérant, sans le formuler dans leur esprit, comme des domestiques d'un rang supérieur, dans le sens étymologique du terme : la "domus" des "moussus" s'étendait, implicitement, à toute la commune où s'établissait tacitement une subtile hiérarchie. Celle de l'argent allait de soi (1). J'ai connu, quelque part dans le Bazadais, une dame dont le fils était médecin, mais, surtout, possédait des hectares de pignadas. On leur avait présenté, comme possible future épouse et bru, une jeune fille d'excellente famille dont les parents étaient à la tête d'une petite industrie. Après examens, supputations et évaluations sévères, la mère avait déclaré aux amis qui avaient servi d'intermédiaires : "Mon fils vaut plus que ça".

Charles et Lulu décidèrent d'attendre l'âge légal à partir duquel cette dernière pouvait, pour se marier, se passer de l'autorisation de ses parents. Certes, elle aurait pu, avant cette date, recourir, vis-à-vis d'eux, à la "sommation respectueuse", mais elle y avait toujours répugnée. Je me permets une parenthèse : Lulu avait été élevée chez les Dames du Sacré-Coeur. Au moment de l'expulsion des congrégations, ces Dames avaient émigré à Saint-Sébastien, et beaucoup de leurs élèves, dont Lulu, les y avaient suivies. Lulu me racontait : "Chez les Dames du Sacré-Coeur, il était interdit de dire : "J'ai mal au ventre" ; il fallait, d'un ton retenu, avouer quelque chose comme : "Je ressens des douleurs d'entrailles". Commentaire personnel : Sans doute les Dames ne faisaient-elles pas réciter en espagnol l'Ave Maria, dans lequel, avec un réalisme en effet insolite pour des oreilles françaises, il est dit "Y Jesus, el fruto de tu vientre, es benito..."

Miracle! Quand ils furent mariés, Charles se trouva paré de toutes les vertus aux yeux de ses beaux-parents, et devint leur véritable chargé de pouvoir pour la bonne marche des propriétés, les vignes, les prés, les pins, l'étang de Troupens ; et presque tous les jours nous allions à Menon.

(1) NB Je connais une famille, en Saintonge, dans laquelle un fils a été "déshérité" pour avoir épousé... la fille du notaire! Eu égard aux hectares familiaux, c'était une mésalliance! Et cette histoire ne remonte pas dans la nuit des temps...

Dans la vaste demeure où flottait une odeur de pomme, la grande salle-à-manger, sombre et austère, retenait aussi des senteurs de vins frais ; très grande aussi était la cuisine, secrètes les portes du grenier. Et combien imposante par ses dimensions comme par sa signification sociale la salle de billard. Une belle haie de laurier aux larges feuilles luisantes longeait, à la toucher, la façade. Fermant la large cour, du côté opposé à la maison, les longues dépendances aux volets et portes rouge basque abritaient d'abord des tonneaux, puis un véritable musée de toutes les voitures de maître hippomobiles du siècle dernier, en parfait état, comme prêtes à servir encore. La cour était fermée dans le fond par une énorme grange à la belle porte ceintrée, où s'entassait le foin. Derrière la maison les poules allaient et venaient sous un couvert de très hauts acacias. Chaque jour Madame Dutrénit venait vérifier là que ses poules ne souffraient pas de la pépie. Prolongeant cet ensemble, de grands prés à l'herbe rase servaient, à certaine période, à étendre, pour l'y faire sécher, le tabac ramené de Castelnau (dont je vais parler). Quand le tabac était rentré, on y lâchait les moutons, et des touffes de laine restaient accrochées aux fils de fer qui clôturaient les prés et les séparations des pins, du côté de Balizac.

Monsieur Dutrénit semblait déjà bien touché par l'âge et passait de longs moments sur un banc, dans la cour, devant le musée aux voitures. De temps en temps il tirait de sa poche une boite en fer, heureusement plate, dans laquelle il prenait, pour être sucés ensemble, une pastille Vichy-menthe et un carré de chocolat. Il m'a initiée à cette pratique, et je l'ai trouvée si bien à mon goût... qu'elle fait encore partie de mes habitudes.

Madame Dutrénit était restée beaucoup plus vive que son mari. Cheveux grisonnants, sourire bienveillant, elle s'activait dans tous les coins, et, quand les enfants envahissaient sa maison, organisait pour eux des goûters dans sa grande cuisine, faisant sauter les crêpes et mousser le chocolat.

J'aimais bien son petit-fils Albert, un peu plus âgé que moi, bien qu'il manifestât une petite tendance à me traiter en esclave dévouée ; mais c'était sans méchanceté, et je sentais qu'il était intelligent.

Le frère de Madame Dutrénit, Monsieur Bazin, propriétaire à Castelnau (par Sainte-Bazeille, Lot-et-Garonne), avait une fille, Renée, devenue Madame Serpette, veuve, et mère de deux enfants, Monique et Yves. Ceux-là venaient souvent à Landiras, parfois avec leur mère, jeune femme vive et gaie, qui s'entendait très bien avec Lulu sa cousine. Une nuit, Monique et moi, qui couchions dans la même chambre, sommes descendues dans la pharmacie et nous sommes "bourrées" de boules de gomme et des petites pastilles roses au chlorate. La débâcle digestive, au petit matin, mieux vaut l'oublier.

Dans les années suivantes (car ce que je raconte ici de Landiras concerne ce premier long séjour, mais aussi beaucoup d'autres, plus courts, que j'y fis par la suite, m'échappant de Bordeaux ou venant du moulin à bicyclette), Yves, qui avait acheté une petite moto, m'apprit à y monter. Cela se passait sur la route de Saint-Michel, à la hauteur du court que Lulu avait fait installer à l'intention de ses jeunes, Albert, Monique, Yves, Germaine, et moi, et bientôt le cousin Jean Barré, mais lui déjà sur le point de devenir pharmacien à Sauternes, et qui venait à Landiras avec un ami. Lulu elle-même ne manquait pas de tenir la raquette. J'ai le souvenir de l'attente d'un train, à Cérons, avec Yves, sous une pluie battante qui nous trempa jusqu'à l'os.

Le train, nous le prenions dans le sens de Toulouse, et non plus de Bordeaux, pour nous arrêter à Sainte-Bazeille, passé La Réole. Là nous attendait la voiture à âne qu'on chargeait de nos bagages, et nous prenions à pied la route blanche, sinueuse et montante pour arriver à Castelnau, exactement à Démier, le "château" des Bazin. Le beau domaine! Une vaste terrasse prolonge la grande maison et donne sur un parc, un vrai, un Parc bordelais en miniature. De larges allées bien entretenues dessinent des courbes, les vélos des enfants s'y croisent, suivis du regard par les adultes qui conversent sur la noble terrasse. Dans un coin du parc, les branches entremêlées des cèdres forment un abri, qui est aussi un poste d'observation, contre le petit mur de clôture. De là on embrasse un vaste panorama, toute la plaine de Marmande, avec ses cultures et ses petites routes. Monique nous expliquait qu'elle était en pension à Marmande, avant que sa mère ne quitte Démier pour Bordeaux.

De l'autre côté de la demeure, après un bout de parc, la barrière qui donnait accès au verger tenait du tabou ; et le verger lui-même. Seul Monsieur Bazin ouvrait l'une et dirigeait dans l'autre ses hôtes, (les enfants sous haute surveillance), tenus à l'admiration devant chaque fruit religieusement cultivé. Et il y en avait! Quand on portait sur la table, au dessert, une large corbeille, on participait à une apothéose. Les repas étaient d'ailleurs impressionnants, la table vaste, les participants nombreux. Les enfants, aux bouts de table, avaient intérêt à ne pas manifester leur présence, et Monsieur Bazin présidait, Louis XIV de province, dont j'ai oublié les traits, mais non le comportement.

Par contre le petit déjeuner du matin était une vraie fête. On nous installait sur la terrasse, devant d'énormes bols de café au lait et de non moins énormes tartines grillées, dégoulinantes de beurre. C'était délicieux et tout, autour de nous, était soleil et parfums.

Il y avait pourtant une ombre dans tout ce soleil. Renée Serpette avait eu une soeur dont on parlait à mots couverts, ainsi que de son mari. Elle était morte et lui parti je ne sais où, c'est du moins ce que je crois, d'après le peu qui filtrait sur ce chapitre. Il restait de cette union, à la garde des grands-parents, un petit garçon, plus jeune que nous, Jean Martin, autour duquel on entretenait un climat un peu bizarre. Je le sais maintenant, le pauvre petit était sujet à des crises d'épilepsie. Tantôt on le couvait, tantôt on l'enfermait dans le cagibi aux balais, sous l'escalier... et les adultes évitaient d'en trop parler.

Dès le soir de notre arrivée, à ma première visite à Démier, la cousine Renée, après avoir installé tous les enfants (il y en avait d'inconnus, en plus de ceux que Lulu avait amenés) dans deux grandes chambres, une pour les filles, une pour les garçons, fit mettre tout le monde nu pour de grands tubs collectifs. Elle se voulait moderne, adepte sans complexe de la mens sana in corpore sano, elle promenait son entrain et ses encouragements des chambres à la salle d'eau. Pour ma part je me trouvai bien gênée. Elle s'en aperçut et se moqua de moi. Je m'exécutai à contre-coeur, au milieu des rires et des gerbes d'eau, tout en évoquant ce qu'auraient pu dire, à ce spectacle, tante Jeanne, tante Alice et cousine Léonie...

Dans ces chambres nous nous amusions ferme à "faire le cochon pendu" le long des montants recourbés des lits-bateaux, avec presque pas de prise, et nous étions fiers de notre souplesse. L'après-midi il arrivait qu'on se promenât dans la campagne, une campagne pour moi toute nouvelle, à peine entrevue depuis La Réole. De grasses prunes violettes jonchaient les chemins, il suffisait de se baisser pour les ramasser et s'en régaler, et je trouvais cela

surprenant. Un petit ruisseau courait sur un lit glissant d'argile grise, ponctuée de cailloux. Rien à voir avec la Hure, le Ciron et les autres rivières de la Lande, leur tapis de sable fauve, leur dôme végétal, la jungle de leurs abords, leurs osmondes et leurs libellules bleues.

Au bout de peu de jours, on rentrait à Landiras où Madame Dutrénit allait faire sécher sur les prés sa part de tabac dont elle avait pris possession à Démier et qu'elle y avait fait charger. C'était le but du voyage.

Dans les propriétés Dutrénit on faisait les foins, et on coupait des brandes à litière, comme au moulin. Je retrouvai les longs déplacements en carriole à cheval, dans les chemins de forêt, du côté de Troupens, ou ailleurs, la croupe dansante de la bête, les rameaux qu'on reçoit sur le nez en travers du chemin... Arriva, pour moi c'était une première, le temps des vendanges. Cette année-là, on a dû donner le premier coup de ciseaux le 30 août, et, ce premier jour, Charles avait sonné la diane à 4 heures, car il voulait être à pied d'oeuvre pour l'arrivée des vendangeurs.

Il n'y a pas à s'étendre sur les vendanges ; quel Girondin n'y a pas peu ou prou participé ? Mais il y a les sites. Minuscule à l'échelle de la planète, cette bande de pays à vignes, dont Sauternes est le fleuron, qui fait la transition entre la Lande secrète et passionnée, et la vallée de la Garonne, opulente et joyeuse, demeure une région privilégiée où se mèlent des charmes, à l'image des pins qui y font des avancées dans les acacias et les acacias dans les vignes. Le paysage y est empreint d'humanisme, et la route qui nous mène de Saint-Symphorien à Langon résume les aspects d'un bonheur multiple. Jusqu'à Villandraut, c'est la Lande, à Villandraut la douceur de vivre ; et, passé Noaillan, on attend, avec toujours au çoeur le même sentiment de miracle imminent, l'instant où soudain, avant de tourner à droite sur Langon, au sein de la grandiose ordonnance des châteaux de Sauternes, "on en a plein les yeux" d'un immense panorama, celui des coteaux de la rive droite, de l'autre côté de la Rivière, avec des clochers, des vignes, des demeures, des bosquets, une large richesse humaine qu'une très légère brume adoucit au regard.

Dans l'enthousiasme de mes quinze ans j'avais écrit un poème qui commençait ainsi :

"Riche vallée de la Garonne,
Vallée abondante qui donne
Le cep (?) et l'épi mûr,
Je vous ai vue de la terrasse
De Démier, un matin fugace ;
On s'adossait au petit mur...

Suivaient des quatrains où s'exprimait en vers... juvéniles, mais sincères, ce que je viens d'écrire en prose, et cela finissait par l' évocation d'un retour au logis - sans doute Landiras -, dans la carriole, au soir tombant, dans des pays aimés :

"La voiture roulait, berceuse,
Et l'ombre s'étendait...(?)
Sur vos vignes et vos clochers".

J'avais déjà à mon actif le poème sur la maison landaise, "étrange oiseau, dis-moi, qui t'a rogné une aile ?" ; quelques vers en gascon sur la fête au village ; des petits poèmes en prose qui évoquaient le lourd après-midi

d'été sur le bourg de Saint-Symphorien, et la charrette à mules qui passe lentement le long de la place déserte ; le feu du ciel d'août (pas l'incendie) sur la lande, quand l'air tremble et que craque le bois mort, cependant qu'un petit serpent, d'abord lové sous le pot de résine, fuit dans la brande sèche. Ces poèmes sont depuis longtemps égarés, sans doute victimes des déménagements, et je le regrette, je l'avoue, car s'ils comportaient bien des maladresses, au moins avaient-ils le mérite d'une fraîcheur de sentiments, d'impressions, dont le souvenir est toujours vivace mais dont on ne retrouve pas l'expression spontanée. Et je ne sais plus si j'avais aussi écrit, ou si j'ai seulement rêvé que je l'avais fait, ce que je ressentais devant les toutes petites fleurs jaunes qui font un tapis dans certaines clairières, ou sur le bonheur d'être couchée dans un pré, comme fondue dans l'herbe haute et dans l'air parfumé, pour contempler les gros nuages blancs à la dérive dans le grand ciel bleu ; à chaque instant changeaient leurs formes évocatrices d'objets ou d'animaux fantastiques, ou de longues théories imaginaires, pendant qu'autour de mon corps immobile les bonds prodigieux des sauterelles offraient aux yeux, le temps d'un éclair, le bleu-vert diapré de leurs ailes internes.

L'art de vivre, chez les Arquey, ce n'était pas seulement la profession sécurisante, la maison bien tenue, la bonne chère, la gestion poétique des prés, des bois et des vignes, l'hospitalité permanente, l'amour des enfants ("Charlot" se laissait agresser, en riant, par toute notre meute, puis suppliait que nous mettions fin à ces jeux, car "il avait déjà des douleurs partout"). C'était aussi les amis, et je découvris à Landiras la vie sociale, pleine d'agréments, d'une petite bourgeoisie heureuse. Lulu, toujours d'attaque (vive, malgré ses formes généreuses, la figure avenante bien que taillée à coups de serpe un peu de travers), animait une bande joyeuse qui comprenait, outre les Arquey et "leurs" enfants, les Marc Roumazeilles, le Docteur Pommade, un joyeux célibataire, médecin à Illats, les Gourdon, dentiste (lui) à Bordeaux, qui ne répugnaient pas à venir à Landiras pour une partie de pêche, le cousin Jean Barré, installé tout fraîchement pharmacien à Sauternes (sa mère et ma grand-mère Odélie, proches cousines, avaient entretenu une grande amitié, malgré la différence d'âge - Odélie était la plus âgée), et d'autres, plus épisodiques. Maître Despujols, le notaire, par ailleurs fort aimable, n'était pas de nos réjouissances.

On s'entassait dans les voitures des toubibs, et l'on partait pêcher les écrevisses à la balance dans le Ciron, pour terminer la journée par un joyeux pique-nique au bord de quelque pré en fleurs. Souvent, en fin d'après-midi, tous se retrouvaient à Sauternes où l'équipe avait loué un tennis appartenant à un château. Du haut du petit tertre caillouteux la vue plongeait dans la vallée.

Un soir, mais ce n'était plus en 1921, on décida d'aller à Podensac où se produisait je ne sais plus quel grand cirque, et l'on s'arrêta, quelque part dans les vignes, devant une de ces maisons à la fois cossues et charmantes, accueillantes sous leur treille, pour y prendre un ménage que je ne connaissais pas : lui, plus âgé que sa femme, et taciturne, elle rieuse ; et de ce couple émanait subtilement une atmosphère d'amour heureux. Leur petite fille, blonde et vive, les accompagnait. Mais à l'intérieur de la maison on pouvait voir l'autre couple, celui des parents austères, et la chape de plomb des traditionnels refoulements tombait sur la pièce sombre où, un pauvre sourire sur sa figure délicate, l'Antigone du lieu expliquait qu'elle ne pouvait pas être des nôtres : Elle devait garder ses vieux, qui la guettaient, l'air revêche. Il lui était interdit de penser au mariage, car elle avait pour fonction de s'occuper de ses parents, et surtout il était essentiel que l'intégralité de la propriété restât à son frère... Charles et Lulu en parlaient à voix basse au retour... Eugénie Grandet, Noémi Péloueyre, et tant d'autres! Vous étiez encore de ce monde en ce temps-là.

Quand la pêche avait été abondante, ou en d'autres circonstances, Lulu offrait un grand dîner et sortait ses cristaux. La gaîté de ces réunions gastronomiques descendait d'un bémol quand "Monsieur Jérôme" en était. Le frère de Lulu, glabre et compassé, mesurait ses sourires ; il racontait que, dans la haute société anglaise qu'il fréquentait pour y représenter les vins de Bordeaux en général, et, je crois, la maison Eschnauer en particulier, les rites des repas ne pouvaient être transgressés d'un iota sous peine d'être à jamais déconsidéré. On mangeait, disait-il, les yeux fixés sur la maîtresse de maison, pour accomplir les mêmes gestes qu'elle... Et Jérôme avait définitivement avalé son parapluie britannique.

De passage à Landiras, ma mère fut très impressionnée par ce gentleman ; cette fois-là, la maison étant pleine, Lulu nous avait demandé d'aller coucher toutes deux à Menon ; c'est pourquoi restent associés dans mon esprit les larges feuilles luisantes de la haie de lauriers (les mêmes qu'à Théodore Gardère), devant la fenêtre de la chambre, et le ton cérémonieux que prit ma pauvre mère pour me dire : "surtout, surtout, sois très polie avec Monsieur Jérôme, et n'oublie pas de l'appeler "Monsieur"". A la réflexion, et plus tard, j'ai trouvée curieuse cette réflexion, qui sentait un peu son larbin, et bien caractéristique le fait que ma mère qui, à Paris, tutoyait des personnes à qui on reconnaissait quelque importance, entrât ici avec des trémolos dans le parcours subtil des préséances de la bourgeoisie de province.

J'en aurai fini avec Landiras quand j'aurai évoqué la petite route intérieure, presque parallèle à celle de Balizac, qui desservait aussi Menon en mourant dans ses acacias ; le "Manette" de Lulu, qui appelait ainsi chacune de "ses" petites filles passant à sa portée ; mes regrets quand, au seuil des années 30, Charles et Lulu quittèrent la maison où j'avais été heureuse pour installer la pharmacie sur la rue principale - la partie villageoise de la route qui va de Cérons ou Podensac à Balizac -. Il y avait là aussi un long jardin avec le ruisseau au bout, mais mes souvenirs les plus ensoleillés restent accrochés à la maison de la place de l'église, sur la route de Budos, qui touchait au pétrin de Monsieur Dagut.

Chaque fois que, venant de Saint-Symphorien, je vois surgir le clocher de Landiras, ils envahissent ma mémoire. Et chaque fois qu'au cours de quelque voyage j'aperçois un clocher identique, de la même forme si curieuse, coiffé du même toit d'ardoise incurvé comme d'un chapeau-cloche, mon coeur marque le coup.

Autant que l'intrusion en masse des acacias dans le paysage, le clocher de Landiras indique qu'on est en pays de Garonne, et qu'on a laissé derrière soi la haute Lande où se nichent, dans les plus humbles villages, les émouvants clochers encore sauvegardés des petites églises. Argelouse... Saint-Léger... quelques autres. Ils ne sont qu'un mur plat, triangulaire, sur lequel s'appuie, sous une longue et étroite ouverture cintrée, une espèce de loggia en bois. Le porche de l'église est également couvert en bois et comporte parfois deux bancs de pierre latéraux. Qui peut imaginer que, sous le porche de Saint-Léger, autour de la douce église endormie, des foules de pèlerins se sont pressées, qui descendaient, derrière l'église, jusqu'à la fontaine miraculeuse, tout près de la Hure, pour y honorer Saint-Clair qui, bien sûr, guérissait les maladies des yeux, et donnait un mari dans l'année aux jeunes filles qui jetaient dans son eau des épingles, geste dont j'ignore l'origine symbolique... J'ai longtemps contemplé une photo sur laquelle figuraient des jeunes de ma famille autour de la fontaine, et, d'après les robes et les chapeaux, la photo avait été prise un peu avant 1900. La fontaine est toujours là, mais la photo a disparu, comme celles de mes grand'tantes et de mes arrière-grands-parents. Par contre, il m'en reste un certain

nombre de la période que je viens d'évoquer. La plus ancienne que je possède de ma minuscule personne est un bébé de trois mois environ dans les bras de sa nounou (en costume...) au milieu d'une foule de gens, sur une gondole qui traversait la Garonne, à l'occasion de je ne sais plus quelle réjouissance. Et la dernière, de cette période, - la seule que j'aie de Landiras - a fixé un jour heureux de mes 10 ans dans le jardin de Lulu, parmi ses lis, un chien fidèle à ma main.

De ces dix premières années de ma vie, j'ai raconté l'intégralité de ce qu'a enregistré ma mémoire, et chacun sait que les souvenirs de ces années-là restent les plus nombreux et les plus vivaces ; et au fur et à mesure des évènements qui me concernaient j'ai voulu sauver de l'oubli ce qu'était notre vie, et notre cadre de vie, à Saint-Symphorien comme à Bordeaux, en passant par bien d'autres régions de notre Sud-Ouest bien-aimé. Je ne vais pas maintenant - il s'en faut - tout raconter de ce qui m'advint dans les quinze années qui suivirent, mais ce qui peut avoir valeur de témoignage pour cette période qui s'étend de 1922 à 1937 environ... Il y a un demi-siècle! Même si tout s'était mis à bouger dès la fin de la "Grande guerre", l'entre-deux-guerres, sur bien des points, restait encore attachée par le cordon ombilical à l'ancien monde... C'est plus tard que les gens de ma génération ont eu vraiment l'impression d'avoir changé de planète.

Et je garde pour la bonne bouche, ou presque, le retour nostalgique à des souvenirs encore plus lointains que les miens, puisque ce sont ceux dont mon grand-père chargea mon coeur (les siens), vers ma quinzième année, quand nous faisions les cent pas, le soir, devant les arches du moulin, à l'heure où les chauves-souris se produisent en un ballet magique. Partie de mon éveil à deux ans près de notre fontaine, je remonterai le temps de "nos vieux", comme si je remontais le cours de la Hure, jusqu'à ses sources.

Deux évènements allaient provoquer une coupure dans ma jeune vie. D'abord on estima autour de moi qu'il était grand temps que je reprenne le cours normal de mes études! Mon grand-père et les Arquey décidèrent de m'envoyer en pension à Mondenard (ma mère, je l'ai dit, était repartie à Paris. Roger avait essayé de la retenir à Bordeaux en la faisant entrer à Pellegrin... Las! dès le premier jour on la pria d'assister un chirurgien, et à la vue du premier sang elle s'était évanouie...).

Ensuite, après la mort de mon père, elle s'était réconciliée avec sa famille, et ma grand-mère, veuve depuis 1913, crut assez vite de son devoir de me prendre en charge, ce qui déçut beaucoup Charles et Lulu qui s'habituaient à l'idée que je devenais leur fille.

Je me sentis perdue, et devenue bien peu de chose, dans la cour de Mondenard, le premier jour. Je retrouvai les tabliers à carreaux roses et blancs, mais le mien était à carreaux noirs et blancs parce que j'étais en deuil. Sur une estrade improvisée, une certaine Céline Rouette haranguait un groupe compact d'élèves, je ne sais pas pourquoi. Je fus stupéfaite par les proportions du réfectoire et par le nombre des longues tables à huit places qu'il contenait ; je le fus aussi par le modernisme des nombreuses "stalles", couronnées de buées chaudes, destinées, près des dortoirs, à la toilette du matin et du soir.

Sauf déclaration formelle - et rare - d'agnosticisme par la famille, l'appartenance à une religion était obligatoire, comme l'était sa pratique, assurée par le personnel du lycée ; et comme la religion catholique était évidemment majoritaire, la prière du matin et du soir était dite en commun au dortoir. Nous allions aux offices et au catéchisme à Saint-Seurin, j'y fus confirmée ; et j'ai gardé un bon souvenir de notre aumônier, l'Abbé Le Barazer.

De cette quatrième expérience pédagogique il me reste peu de traces pour ce qui est de mes études, quelques visages, quelques noms. Je rêvais devant la grande porte toujours fermée qui donnait rue Capdeville (les externes entraient par la rue Mondenard et les internes par la rue de la Croix-Blanche). Je trouvais assommantes les sorties du jeudi ou du dimanche au Parc bordelais. Un jour, dans la chapelle désaffectée du lycée, un oiseleur vint offrir à toutes les élèves ses numéros d'oiseaux dressés, et cela me plut bien ; comme me plaisaient les intermèdes de jardinage : dans l'enceinte du lycée, on avait réussi à garder un espace de terre meuble, dans lequel chaque élève avait droit à un petit carré pour y faire venir des plantes de son choix. Le rose acide des premiers pétales du printemps, dans cet univers clos, me fit saliver de bonheur.

Un jour je fus appelée au parloir, une petite pièce qui donnait rue de la Croix Blanche. Je restai interdite à la vue d'une dame en noir, à l'air sévère, que je ne connaissais pas. C'était ma grand-mère. Nous avions vraiment peu de choses à nous dire. Elle était accompagnée par deux petites filles, que j'appris être mes cousines, les filles de ma tante Odette, la soeur cadette de ma mère. Il fut convenu que j'irais le dimanche suivant déjeuner rue Fondaudège, où je fis connaissance d'une partie de la famille, et où l'on me donna comme modèle à mes deux cousines : on venait de s'apercevoir que je savais me tenir à table et que j'étais bien élevée, ce qui causa à tous une grande surprise, puisque je l'avais été en dehors du cercle Lafargue! Plus tard j'ai entendu ma grand-mère exprimer sa stupeur sincère au récit des grandes vertus d'une certaine famille... "comment cela peut-il se faire ? Ils sont protestants..."

Le résultat de ces retrouvailles fut qu'à la rentrée suivante ma grand-mère... me fit quitter le lycée pour m'envoyer (cinquième expérience) dans une petite pension libre, au Bouscat. Ma mère, à Paris, s'était mise à tousser, et bien sûr on pensa qu'elle avait attrapé la tuberculose. On lui demanda de rentrer à Bordeaux pour s'y reposer et s'y faire soigner. Il ne lui restait plus qu'à retomber sous la tutelle de sa mère et à entériner ses décisions. Elle fut soignée, elle n'était pas poitrinaire, seulement fatiguée, mais son beau rêve de me faire venir à Paris auprès d'elle, dès qu'elle l'aurait pu, était définitivement brisé. Elle devait se remarier vers 1925. Pour moi j'étais bouclée chez les dames Estrempes, la mère et la fille, qui tenaient au Bouscat la pension Jeanne d'Arc, rue Francis de Pressensé.

Ma grand-mère connaissait cette institution pour y avoir inscrit ses deux filles les plus jeunes quand elle habitait chemin de la Tremblède. Après son mariage ma grand-mère avait quitté la rue du Pas-Saint-Georges pour le cours des Fossés (Victor Hugo) sur lequel débouche cette rue. Ce qui avait valu à ma mère, dès ses deux ou trois ans, de fréquenter le célèbre Jardin d'Enfants du Mirail (mais situé, lui, rue Leyteire) tenu par la non moins célèbre Soeur Adrienne. Puis la famille Lafargue s'était retrouvée au Bouscat, d'abord chemin de la Tremblède, puis route du Médoc, puis Boulevard du Bouscat, avant d'échouer définitivement rue Fondaudège, au 138.

Il me reste beaucoup de souvenirs de ce séjour au Bouscat, mais la plupart ne sont pas heureux ; beaucoup de noms aussi en mémoire, mais ici je n'en retiendrai que deux, celui de Mademoiselle Auzerol, une sous-maîtresse, parce qu'elle était de Preignac, qu'elle était gentille, et qu'elle avait des malheurs ; et celui d'Odile Luineaud, qui était devenue mon amie. Sa mère m'invita un dimanche et nous amena l'après-midi au cinéma "l'Intendance" où l'on donnait "la ruée vers l'or", ce qui m'enchanta. Mais cette dame avait paru libertine aux yeux de ma grand-mère qui fit tout pour que mon amitié avec la gentille Odile ne se prolongeât pas au-delà de la pension.

Je fis ma Première Communion à Sainte-Clotilde du Bouscat, dont le curé m'était fort antipathique. On me fit passer le certificat d'études, puis le "complémentaire". En sortant de cet enseignement primaire poussé on connaissait par coeur les départements français, leurs préfectures et sous-préfectures, tous les fleuves et tous leurs affluents, la liste des rois de France, avec les dates, depuis Hugues Capet, les règles des participes, et, pour faire ses confitures, on savait mesurer la capacité du récipient, le rayon au carré par 3,1416, par la hauteur ou portion de la hauteur ; on savait aussi appliquer la règle de trois à bien des problèmes courants. Je ne m'en plains pas, au contraire ; et je dois dire qu'on avait tout de même lu le Cid, et appris l'existence de Shakespeare "Mesdemoiselles, prononcez : Chat qui expire". J'évoque encore le brave Monsieur Sainsevin, un grand-père qui venait nous apprendre quelques rudiments d'espagnol, et dont nous bombardions de noyaux de cerises le dos de son éternelle veste noire d'alpaga. Chaque année, les élèves donnaient une séance dans la salle paroissiale. Je fus l'Infante, dans "Les caprices de l'Infante"... Les répétitions nous plaisaient beaucoup parce que la salle était remplie d'agrès. Tous les soirs de mai nous allions à l'église, au "Mois de Marie" dans la douceur des crépuscules de printemps, ce qui nous changeait heureusement de l'habituelle prière du soir dans le réfectoire entièrement sombre, où traînaient des relents d'huile recuite, et cette prière, que François Mauriac goûtait si fort (La Pléiade, Oeuvres autobiographiques, commencements d'une vie, page 70) me glaçait le coeur : "Dans l'incertitude où je suis si la mort ne me surprendra pas cette nuit ...".

Je ne sais pas ce qui se passa finalement au sein du Conseil de Famille dont je dépendais, et qui a dû comprendre au fil des ans ma mère, son mari, mon grand-père, ma grand-mère, et Roger, lequel ne devait pas manquer de condamner in petto le cours sinueux de mes études, mais j'appris un beau jour que je quittais la pension Jeanne d'Arc pour le Mirail, dans ma quatorzième année, avec prière de rattraper tout le programme du secondaire et de décrocher le bac deux ans après. Et de six!!

J'avais déjà passé les deux certificats, et aussi les examens "des Bourses". Cela se passait rue de Cheverus. Je me rappelle mes hésitations au cours d'un devoir de français ; j'avais envie d'écrire, pour faire plus vivant, "un vieux bouquin", au lieu : d'un livre. Mais n'était-ce pas osé ? Allait-on me coller pour cette audace ? Je l'ai écrit finalement, sans dommage. Je faisais partie des Pupilles de la Nation, que régentait à Bordeaux le vicomte de Pelleport-Burette. Majestueuse et bienveillante, sa personne semblait toute ordonnée autour de sa superbe barbe blanche.

Je reviendrai sur le Mirail et les années qui précédèrent le bac, mais je ne résiste pas à l'envie d'en dire quelques mots, en mélangeant d'ailleurs les épreuves de la Rhétorique et celles de la Philosophie. En physique je séchai sur l'électricité, mais, pour éviter le zéro pointé, je remplis deux feuilles sur les bienfaits de l'ampoule électrique... Pour le reste, j'ai eu beaucoup de chance. En français il fallait commenter une page de Chateaubriand, "J'entrai avec ravissement dans le mois des tempêtes", et je la connaissais par coeur, pour m'en délecter souvent. Le devoir de latin était de Tacite, pour lequel je possédais un sens divinatoire (c'est bien loin!) alors que j'étais devant Tite-Live comme devant une assiette de nouilles emmêlées. Tout l'amphi faisait la gueule, et moi je disais "ouf!". L'oreille interne fit mon bonheur, j'aimais beaucoup la physiologie (mais la vue du sang me révulsait, comme elle révulsait ma mère). L'Espagnol ne me causait aucun problème, contrairement à l'anglais, mais je tombai sur une page facile de David Copperfield que nous avions étudiée. Aucun souvenir de mon devoir de philo. Quand je passai l'oral de la seconde partie, je tombai, pour la dernière épreuve, sur Caména d'Almeida, qui était alors Doyen de la Faculté des

Lettres, et qui possédait une solide et double réputation de "peau de vache" et d'épicurien. Je séchai. Au bout d'un moment, il me regarda avec ce sourire pire qu'une algarade qu'avait aussi Roger quand il s'apprêtait à me lancer une vacherie, et me dit : "Mademoiselle, vous ne savez rien sur l'Italia irredenta" (il était président du Jury, et le gouffre s'ouvrit sous mes pieds) ; un temps, puis : "Mais vous avez de fort beaux cheveux..." Je fus reçue. Comme quoi on a bien raison de dire que les choses les plus importantes tiennent parfois à un cheveu...

Cela se passait à la Faculté des lettres, rue Duffour-Dubergier. Après le bac il y eut les leçons de grec de Monsieur Versaveau, un an à Michel Montaigne avec Monsieur Lambinet, en même temps qu'à la Fac des Lettres où le cours de sanscrit de Monsieur Cuny était hélas décourageant, puis le Droit, puis un travail, puis le mariage. Pour faire bonne mesure, j'ajouterai les cours de philosophie thomiste, à Albert-le-Grand, par un des dominicains voisins de l'Institution, auxquels étaient conviées les toutes fraîches anciennes élèves du Mirail.

Pendant toutes ces années (sauf les trois dernières passées Allées de Tourny avec ma mère devenue veuve une seconde fois), mon point de chute était l'appartement de ma grand-mère (et j'y habitai tout à fait quand je devins demi-pensionnaire au Mirail) rue Fondaudège. La maison, déjà branlante, dépendait du "complexe" Marie-Brizard (elle a été rasée depuis). Ma grand-mère discutait avec âpreté sur les loyers et les réparations, jubilant intérieurement de tenir tête au tout puissant Paul Glottin, froidement furieux, et le regard de l'un et de l'autre étaient ceux de deux serpents affrontés. Je devais retrouver la même scène Allées de Tourny entre ma mère et son propriétaire, le comte de Lambert des Granges, avec des nuances. Ma grand-mère se couvrait de morgue comme d'une armure, et ses réclamations étaient certainement plus justifiées que celles de sa fille, à la limite du vaudeville. Et le comte savait moins se contenir que l'anisetier.

Derrière l'immeuble de la rue Fondaudège, il y avait encore un grand jardin, très "campagne", avec de l'herbe haute et un cerisier qui donnait des bigarreaux délicieux. Nous logions au deuxième, mais avions la jouissance du jardin. Les soirs de printemps, les martinets se livraient à des chassés-croisés effrénés devant nos fenêtres "côté jardin", sur un vaste ciel empourpré.

Au fil des ans, suivant le déroulement des carrières de chacun, ensemble en totalité ou en partie, ou non, habitèrent ou défilèrent au 138 ma tante Odette, son mari et ses deux filles, l'Oncle André et sa femme Hélène, la tante "Kounic" et la tante Kiki, avant et après son mariage, ma mère avant son remariage, moi-même. Seuls l'Oncle Eugène, l'aîné des six enfants de ma grand-mère, et sa famille, qui habitaient alors Le Bouscat, n'avaient pas recours à l'hospitalité maternelle.

L'Oncle André avait commencé sa carrière à Pnöm-Penh, avait habité un temps Santa-Fé en Argentine ; pour l'heure il était magistrat en Algérie, puis au Liban, avant de revenir en Algérie. Il jouissait chaque année de longues vacances d'été. Déçus de ne pas avoir d'enfant, lui et sa femme louaient chaque année, sur la côte, une villa pour un mois, et ils y offraient l'hospitalité... à tout le reste de la famille domiciliée rue Fondaudège, plus aux parents de tante Hélène. Cela me valut de connaître d'abord Soulac, son église qu'on dégageait des sables, les longues barrières blanches de quelques belles propriétés (qui me rappelaient une barrière identique autour d'une "maison riche" à Lévignacq), les fuchsias autour de la villa, d'où chaque jour je partais chercher le lait, accompagnée de mes jeunes cousines, qui exigeaient de moi "une histoire". La

première année de Soulac, je n'eus pas droit aux bains de l'océan, ceux-là réputés trop violents pour les bronches. Ma tante Kiki exhibait des maillots "modernes" qui faisaient tiquer ma grand-mère. Le soir, la grande rue qui menait à la plage était pleine de lumières et d'animation, on se bousculait à l'entrée du cinéma où passaient des films de Charlot, et tout le monde tirait sur de très longs et très délicieux sucres d'orge aux couleurs torsadées.

Un matin nous partîmes tous pour la Pointe de Grave, à pied. Je ne me doutais pas que, plus tard, je devais souvent fréquenter ce bout de terre. On pique-niqua dans les bois. Les huîtres étaient délicieuses, et les moustiques légion. Le soir, de retour à la villa, nous étions ravis, et fourbus.

Il y eut ensuite Montalivet, un vrai "trou", à l'époque, et famille-famille. Qui aurait pu prévoir... Cependant trois jeunes gens avaient eu l'audace de donner comme nom à leur bicoque en planches "aux trois coqs sans poule" ce qui était jugé sévèrement par les mères et les grand-mères. La petite station semblait être surgie des sables à la façon d'un décor de western, avec son unique longue rue qui aboutissait à la mer, bordée de petites villas dans lesquelles le bois tenait une large place, et son espèce de "saloon" qui faisait ses débuts, au bout de la rue, à gauche, face à la mer. Un après-midi on repêcha un noyé, un barbu déjà tout gonflé, et sa jeune femme, toute menue, ne put maîtriser une crise de nerfs. Spectacle émouvant. Par contre un spectacle magnifique était celui du maître nageur, un superbe noir, qui se laissait porter tout droit dans la haute vague montante, vert émeraude.

A Biscarosse rien ne troublait encore l'immensité des dunes, de la plage et des pins. On pouvait passer des heures dans l'un de ces petits pins aux branches tourmentées, sculptés par le vent d'ouest, qui sont l'avant-garde de la forêt, à l'escalade de la dune. Un jour, je me promenais seule, assez loin de la station, et je m'étais assise dans un creux de dune, derrière l'extrême "cordon littoral". Je lisais. Soudain j'eus l'impression qu'il y avait quelque chose de nouveau dans l'environnement. Levant les yeux, je me vis au milieu d'un cercle vivant d'autres paires d'yeux qui me fixaient, de regards étonnés et intéressés, ceux de vaches sauvages, dont on trouvait encore des troupeaux en liberté dans les dunes. Et comme, étonnée moi-même (vraiment au sens étymologique du terme!), je restai coite, ces bonnes bêtes, une à une, comme à regret, cassèrent le cercle et s'éloignèrent, tandis que je ne pouvais m'empêcher d'évoquer les courses landaises de Castets et l'enfariné qui, statufié, ne bronche pas d'un cil pendant que la coursière le flaire, le tâte, tourne autour de cet objet d'intrigue.

Il y eut aussi Claouey, et Andernos, Claouey toujours avec l'Oncle André, Andernos avec la famille Baillet (Raoul Baillet étant mon "beau-père"), j'y reviendrai, mais comme je viens de revivre ma rencontre avec les vaches, je ne peux pas ne pas parler de celles avec les reptiles, et, justement, sans ordre chronologique, j'entame avec celle d'Andernos. Tout à côté de la villa que nous occupions, baptisée : Moni, suivi du dessin d'un dé (Mon idée)!!, se trouvait un petit bois embroussaillé. Je m'y trouvais un matin quand, à quelque mètres de moi, je vis, incrédule, se développer un damier noir et rose, et ce serpent-là devait mesurer trois mètres. Il s'était arrêté et me fixait. Je dus bien admettre que je ne rêvais pas. J'amorçai ma retraite très doucement, à reculons, sans cesser de le fixer moi-même. A vrai dire, le regard du monstre semblait plus étonné que pervers. Les jours suivants, longeant le petit bois sans plus oser y pénétrer, j'essayais d'apercevoir la bête ; en vain ; et je me demandais comment on pouvait faire une telle rencontre à deux pas des villas. On avait aussi trouvé des vipères mortes dans certaines rues.

A Soulac, le matin, nous allions avec l'Oncle André faire la corvée de bois pour alimenter la cuisinière, dans les dunes forestières (celles où les enfants aiment construire de petits ensembles avec de la mousse et des aiguilles de pin). Une fois, un petit serpent bleu s'échappa du fagot que nous venions de déposer à la villa. Nous l'avions cueilli avec le bois sans nous en apercevoir.

Une autre fois, alors que nous faisions une longue marche au nord de Montalivet, sur la plage, nous fûmes intrigués par une épave, une large porte de bois gisant au pied de la dune. Je passai ma main sous cette porte, mais ne put la soulever. L'Abbé Granereau la retourna : dessous, il y avait un gros serpent...

A cette époque, l'Abbé Granereau, curé de Lauzun, était en pleine fondation de ses "Maisons familiales rurales", et il prospectait à Bordeaux les familles pieuses susceptibles de l'aider. Son point de chute était chez Madame Dufilhot. Ma grand-mère l'avait invité à venir passer quelques jours à Montalivet. Depuis son enfance se maison avait toujours été fréquentée par quelque membre du clergé. Elle était au mieux, dans ces années-là, avec l'Abbé Mounier qui avait créé, près des quais, "le Foyer du Marin" où l'on proclamait sur tous les murs "quelles que soient ta couleur, ta race ou ta religion, tu es ici chez toi".

Au moulin, les longues couleuvres grises sont attirées par la rivière, et de petits serpents noirs se lovent au pied des pins, l'été, quand le bois craque et que l'air tremble.

Un début d'après-midi, comme nous allions du Luc au moulin (j'anticipe) mon cousin Jacques et moi assise sur son guidon, et comme nous sortions du chemin creux dont les ornières séparent le pré du champ du Luc, devant notre roue fila un serpent tout vert. Plus tard l'Oncle Louis et moi "faisons du bois" entre le chemin de l'Aouilleyre et celui de Naudon, quand le jeune Quinquin, un bâtard noir et blanc, qui gambadait autour de nous, fit en arrière un bond prodigieux. Devant son nez une couleuvre grise se délovait, d'un jet, pointant vers nous sa tête menaçante... Des plaisantins racontaient que les serpents pourchassaient ceux qui les fuyaient, et qu'ils s'enroulaient autour des roues de bicyclettes. Il y avait aussi ces bruits suspects dans les taillis ; et la pauvre Maria Larrazet criant, depuis le casaü : "une serpe! une serpe:". J'ai trouvé une revanche contre ces bêtes le jour où j'ai pu rire aux larmes en découvrant dans un numéro de ... Bibi Fricotin - je crois! - qui traînait je ne sais où, un serpent qui avait avalé un double décimètre et qui avançait, depuis, sous forme d'une grecque. Il reste que le mieux pour s'en défaire est un troupeau de dindons.

Cette digression, partie de la côte atlantique où nous conviaient chaque été l'Oncle André et la tante Hélène, m'a amenée loin d'eux et de ma famille maternelle, dont j'ai à dire quelques mots. Le grand-père Lafargue était originaire de Bayonne, mais je sais peu de choses sur sa famille (il était mort en 1913), car ma grand-mère en parlait peu. Par contre, elle était intarissable sur la sienne. Son père, Charles Vergez, était officier de marine, comme ses ancêtres, et la mère de Charles portait un nom qui avait baptisé une rue du vieux Bordeaux

de l'armement, du Long cours et du négoce... Furent-ils négriers ? Je ne le saurai jamais et je leur accorde le bénéfice du doute. On était entre soi de l'église de Saint-Pierre à la Grosse Cloche, le long du Pas Saint-Georges et des rues adjacentes. Après avoir navigué quelques années, Charles Vergez voulut passer de l'autre côté de la vie maritime, et accepta une association avec les Péreire pour armer un bateau. Le bateau fit naufrage. Le pauvre Charles s'était, paraît-il, laissé piéger par les termes du contrat, et se retrouva, lui, ruiné. A l'époque, la ruine était considérée comme une infamie sociale, même, et c'était le cas, si l'on n'avait rien à se reprocher, si l'on était victime de circonstances. On assumait une sorte de responsabilité civile morale, et quand, en plus, on était marin, on étendait à toute la vie la règle suprême à ne pas transgresser : "le capitaine coule avec son navire". Charles mourut de chagrin, laissant une veuve et trois enfants dans la gêne et le désarroi social. Toute sa vie ma grand-mère conserva l'intime conviction d'appartenir à une caste supérieure, et la volonté de ne plus jamais fréquenter... ceux de son rang, puisqu'un coup du sort l'avait définitivement empêchée de traiter à égalité avec eux (à une ou deux exceptions près tout de même). Dans la situation où elles se trouvaient, sa mère insista pour qu'elle accepte la demande en mariage d'Edouard Lafargue. Il semble bien que lui-même était un peu dans le même cas vis-à-vis de cousins "qui avaient réussi" et qu'on ne voyait plus. Mon grand-père et ma grand-mère firent un bon ménage, eurent six enfants, mais ma grand-mère resta toujours persuadée "qu'elle avait fait une mésalliance"... le grand-père n'était que représentant en cuirs et peaux, en gros il est vrai ce qui l'amenait à voyager beaucoup, en particulier vers la Belgique (un de ses principaux clients était M. Papillon qui tenait cours de l'Intendance le grand magasin de chapeaux, bérets et autres couvre-chefs, qui jouissait du presque monopole pour l'uniforme des internats. Madame Papillon était même devenue une grande amie de ma grand-mère). Le grand-père avait encore pour lui d'avoir été, je l'ai dit, Mobile de la Gironde, et surtout de posséder une belle voix de basse qui faisait merveille dans les réunions musicales organisées en famille et avec quelques amis par ma grand-mère. Ils faisaient partie, je l'ai dit aussi, du Cercle philharmonique, et je reviendrai sur la musique dans la famille Lafargue au temps de mes 15 ans.

Des antécédents maritimes de ma grand-mère, il y avait des survivances : lors d'un naufrage, le capitaine Vergez (Charles ou son père ?), qui ne devait pas être encore capitaine, puisqu'il en avait réchappé, n'avait pu et voulu sauver qu'un objet : un médaillon contenant le portrait de sa mère, et qui portait encore la trace de ses dents, sur lui serrées pendant qu'il nageait - Les visites de la tante Mauricia, qui n'était pas une vraie tante, mais qui avait voulu le devenir par gratitude fidèle envers la famille Vergez : elle était une toute petite fille qui accompagnait son père en route vers l'île Maurice où l'attendaient de hautes fonctions. Ils voyageaient sur le bateau où mon arrière-grand-père était encore le mousse de son père, quand, en vue de l'île, elle tomba à la mer. Charles se jeta à l'eau et réussit à la sauver. Cette belle histoire ne fut jamais oubliée. Mariée, Mauricia devint propriétaire du château de Néac, à Lalande de Pomerol, ma mère et ses soeurs y furent invitées, et j'ai eu le privilège de la connaître. - Enfin il y avait le mythe Couaillac. Ma grand-mère avait été très liée avec cette famille, à tel point que quand les siens durent vendre la propriété de Tresses, à laquelle ils tenaient tant, ils eurent au moins la consolation de la céder aux amis Couaillac (qui je crois la possèdent toujours). Un des fils de cette famille était aussi capitaine au long cours ; il disparut dans le naufrage de son navire, dans l'Océan indien, "dans une mer infestée de requins". Ce drame était toujours présent dans le coeur de ma grand-mère.

Du côté de sa mère, on était très enraciné dans la terre. Les Mares venaient de Foncaude et de Camiran, les Laudumiey des Landes. L'avant-dernière soeur de ma mère a répondu toute sa vie au surnom de "Counic", par analogie avec le dernier poussin de la couvée, en gascon, parce qu'on avait cru qu'elle serait la dernière. C'était une fantaisie vernaculaire, qui n'empêchait pas ma grand-mère de se prévaloir, du côté maternel, de quelques particules qui se seraient égarées en cours de route, et qui auraient valu à deux ou trois ancêtres de passer sous la guillotine, place Dauphine, à Bordeaux, pendant la terreur. Elle évoquait des grand'tantes, deux soeurs célibataires qu'elle nommait "les demoiselles de Camiran", célèbres pour leur piété et leur sens de l'économie. Le soir, pour leur dîner, elles partageaient un oeuf, et ma grand-mère nous enseignait encore une de leurs sentences : "une noix, bonne noix ; deux noix, assez de noix ; trois noix, trop de noix".

D'après ma grand-mère, un des frères de ces demoiselles, chanoine à Bordeaux, avait fait construire l'église du Pont de la Maye (remplacée depuis peu par une église moderne), et l'avait baptisée Saint-Delphin, Delphin étant son prénom. Ma grand-mère tenait de lui d'avoir Delphine parmi ses prénoms. Elle-même portait une très grande affection à une de ses cousines du côté maternel, Isabelle Privat, qui mourut jeune. Ma grand-mère en eut beaucoup de chagrin, et prénomma sa fille aînée Isabelle ; le prénom est resté dans la famille, et, par osmose, dans une famille amie.

La grand-mère de ma grand-mère était Marés, sa mère était Laudumiey. Les Laudumiey étaient originaires de Habas, dans les Landes. Le fils qui vint s'établir à Bordeaux épousa une demoiselle Castaingt, de Léognan, et eut deux fils, dont l'un est mon ancêtre ; son frère, en 1830, partit chercher fortune à la Nouvelle-Orléans. Il y a fait souche, et une souche solide, car cette famille a été extraordinairement prolifique, à toutes les générations. Tous ses membres vivent aux States, à N.O. et ailleurs. Or les deux frères, depuis 1830, avaient entretenu une correspondance que leurs descendants ont poursuivie. Nous continuons encore à correspondre avec 4 ou 5 cousines issues du lointain émigré bordelais, certaines sont venues nous rendre visite en France et certains de mes enfants ont été reçus chez elles en Amérique. Elles sont très passionnées par leur généalogie française.

J'ai lu, dans les années 40, un livre dont m'échappent maintenant et le titre et l'auteur, et qui m'avait émue. On y voyait vivre une famille à un certain moment de sa durée. Le père était capitaine au long cours, et, dans une vieille maison du Havre, la mère et les filles babillaient sur tous les petits riens de la vie quotidienne, tout en taillant et faufilant des coupons d'étoffes autour d'une grande table ; c'était un peu la même atmosphère qui imprégnait la vie, rue Fondaudège, à certains moments, bien qu'on s'y occupât davantage de musique que de couture ; le même climat tempéré de bourgeoisie sure d'elle-même et de ses principes sur la terre comme au ciel, dans un port atlantique. De temps en temps une sirène de bateau tirait le coeur au loin, comme, à l'aube, - un peu avant le roulement des charrettes des maraîchers de Bruges - le bruit lointain du chemin de fer de ceinture dont une grande partie du chargement aboutirait aux quais. A l'intérieur du cocon, on s'esclaffait ou on se scandalisait d'un rien ; la tante Kounic était pleine d'entrain ; d'un côté, ma grand-mère (qui se cachait encore pour écrire des vers ; Kounic aussi d'ailleurs) ponctuait ses propos de citations savantes, avec un air entendu ; elle ne ratait jamais l'occasion de prêcher qu'il fallait "miscere utile dulci" ; d'un autre côté, les tantes bêtifiaient avec les deux petites filles, les traitant de "bouchons d'Arcachon", qui devenait Racachon, et d'autres âneries ; cela composait une bonne moyenne pour le label de la famille. Chacune a le sien.

Ma grand-mère ne manquait jamais la messe quotidienne de 6 heures du matin à Saint-Ferdinand (et ce jusqu'à sa mort à 88 ans), après quoi elle s'occupait de tout dans la maison. Je partais au Mirail, à pieds bien sûr, peu après 7 heures - et après avoir ciré mes souliers - pour en revenir le soir entre 5 et 6. Le matin, je prenais Simone au passage. Le soir il m'arrivait souvent de ne pas rentrer directement, soit que je décide de monter chez l'Abbé Leuret, soit que j'aille traîner chez Ferret pour bouquiner, chez Duchemin pour m'offrir une reproduction de Puvis de Chavannes, ou même chez Cisneros pour l'achat d'un classique Hachette d'occasion ; mais j'y reviendrai.

Ma tante Kiki (Marguerite), la dernière, venait d'épouser Henri Simondet. Elle jouait du violon, il était harpiste, toujours courant entre le Grand Théâtre et le Conservatoire. Il était de Branne, et ses parents habitaient rue Lagrange avec sa tante Célina, tous trois déjà bien âgés. On nous y invitait parfois. Les poulets du dimanche venaient de Branne, merveilleusement dorés ; et on admirait Marouf, le chat de l'oncle Henri, qu'il avait dressé à monter sur l'armoire, sur un signe de lui. Kounic, que ses nièces appelaient Taty, était pianiste, et chantait, comme sa mère. Il m'arrivait certains soirs de m'endormir au son de la harpe. Plus tard, les Simondet sont partis à Paris pour quelques années, ce qui nous a valu de passer de temps en temps plusieurs jours dans leur villa du Vésinet ; ils eurent l'autorisation de baptiser l'allée où elle se trouvait du nom de Debussy.

Rue Fondaudège, comme autrefois rue de Berry, on chantonnait toute la journée, aussi bien les airs d'opéra que les vieilles mélodies. J'avais appris l'intégralité des "amours d'une femme" de Schumann, et beaucoup d'autres morceaux que personne ne chante plus et qui comblaient ma sensibilité, d'autant qu'on est particulièrement réceptif entre 14 et 17 ans, et qu'à la même époque le 19è siècle était à mon programme en littérature. Je cite en vrac une "bergerie" de Marie-Antoinette... "Ah s'il est dans votre village un berger sensible et charmant..." ; puis : "Colas, Colas, sois-moi fidèle..." ; une petite amusette paysanne : "Jeanne, Jeannette et Jeanneton..." Je ne me lassais pas de "L'invitation au voyage", des "Berceaux" de Sully Prudhomme et Duparc ..."Le long du quai les grands vaisseaux Que la houle incline en silence Ne prennent pas garde aux berceaux Que la main des femmes balance..."... ni d'une tendre mélodie dont j'ai oublié les auteurs "Enfant, si mes cheveux blanchissent, Mon coeur a vingt ans pour t'aimer...". Le "cher anneau d'argent" de Rosemonde Gérard succédait à la complainte de l'Emir qui, par amour pour sa belle captive française, la laisse partir, et gémissait "Pense à moi si tu m'aimes, si tu m'ai ai aimes...". Et l'on chantait dans les maisons les Chansons de Botrel, "Auprès de ma Blonde", "Plaisir d'amour" et "Le temps des cerises".

Ce répertoire prenait le relai de celui de la rue de Berry dont rien ne rend mieux l'ambiance que ces airs si souvent fredonnés par mes parents... "Fermons nos rideaux", "Femmes que vous êtes jolies", "Bonsoir Madame la Lune", les stances à Ninon, la berceuse de Jocelyn, l'Aubade du roi d'Ys, la sérénade de Schubert, la sérénade de Victor Hugo et Gounod ... "riez, riez ma belle..."... Dans tous ces titres, et j'en oublie, j'entends chanter toute la tendresse du monde.

Ma tante Odette, quand elle fut veuve, encore très jeune, resta rue Fondaudège avec ses filles. Avant son veuvage (elle avait épousé Paul

Roussigné, qui était dans l'administration coloniale), la famille Roussigné arrivait de Dakar, ou de plus bas, pour les vacances. On les accompagnait jusqu'au bateau du retour, toujours un des steamers des "Chargeurs réunis" (en essayant de ne plus penser au sort de "l'Afrique"). A son dernier voyage, Odette laissa à Bordeaux son aînée Marie-France mais amena avec elle sa seconde fille Arlette. Laquelle, à l'insu de sa mère, posta en Afrique une carte rédigée en écriture phonétique, dont l'adresse donnait à peu près ceci : "à ma granmère Lafargue rue fondodège au desième étage, à Bordo". La carte était arrivée à destination...

On était comblé quand, le long du quai, s'alignaient le Massilia ou le Lutetia, de la Compagnie générale transatlantique, qui assuraient la ligne de l'Amérique du Sud. Ils passaient, en ces années, pour les plus beaux bateaux français. André et Hélène avaient voyagé sur le Massilia. Je suis restée certain jour longuement en arrêt devant un cargo mixte à m'interroger sur le destin d'une jeune fille de mon âge, une mulâtresse d'environ 14 ans, qui restait accoudée à la lice, les yeux fixés sur le quai, sans bouger. Je pensais que c'était la fille du capitaine, et qu'elle venait d'un monde qui donne à Bordeaux son odeur de vanille. J'aurais voulu tout savoir d'elle. Plus tard j'ai connu une autre jeune fille, dans l'entreprise d'import-export dans laquelle je travaillais avant mon mariage, tout près des quais, dont l'histoire suscitait la nostalgie poétique d'un romantisme à la Grande Aventure, le même qui imprégnait les pages de certains livres chers à ma grand-mère. Son père était Breton, sa mère Malgache. Sa famille paternel l'avait récupérée, mais elle était écartelée entre deux mondes, et elle finit par retourner à Madagascar et y entrer en religion.

Et les gondoles circulaient toujours sur la Garonne, entre les gros bateaux de la rive gauche, et les crasseux complexes industriels de la rive droite, et cela jusqu'à la dernière guerre, cependant que Morel et Pröm continuait à digérer chaque jour ses tonnes d'arachides.

Depuis les balcons donnant sur la rue Fondaudège, on pouvait, quelquefois, jouir du spectacle qui précède la corrida, quand elle était donnée aux arènes du Bouscat : le défilé des quadrillas en costume de lumière, dans des calèches précédées par les picadors sur leurs pauvres chevaux ; c'était éblouissant. Et, chaque année, le défilé de Carnaval occupait la rue une bonne partie de l'après-midi. A Bordeaux il a lieu le Mercredi des Cendres, à cause de je ne sais plus quelle histoire de cagouilles à déguster à Caudéran. Des dizaines de chars, tous plus originaux et décorés les uns que les autres, arrivaient de la banlieue, se dirigeant vers la Place de la Comédie pour la distribution des prix, précédés, entourés et suivis par une foule hurlante de travestis, les uns magnifiques, les autres extrêmement vulgaires, au milieu d'une pluie de confetti. On leur en lançait aussi depuis les fenêtres, et ils répondaient par des lazzi.

Le Dimanche des Rameaux, les églises débordaient de familles portant à bout de bras de véritables branches de lauriers qui ployaient sous le poids des sucreries variées et colorées destinées aux enfants. Et quand venait le Jeudi-Saint, toutes les jeunes femmes et jeunes filles étrennaient ce jour-là le petit deux-pièces printanier dans les tons pastels, du mauve, du rose, du bleu pale, pour aller visiter les reposoirs de 14 églises ou chapelles, en hommage aux 14 stations du Chemin de la Croix. Ces reposoirs rivalisaient de somptuosité dans le luminaire et la décoration florale. Au retour, on commentait le spectacle et on dressait le palmarès.

Les deux frères de ma mère avaient été élevés au collège alors célèbre de Saint-André de Cubzac. Discipline rigoureuse, vers latins, baignades en Dordogne... L'aîné Eugène, je l'ai dit, habitait Le Bouscat avec sa femme, ses deux

filles Jacqueline et Paulette, ses beaux-parents Manoury et leur fils Gustave. Ils devaient plus tard partir à Paris, mais rester fidèles - ils le furent toute leur vie - à Soulac l'été. L'épouse d'Eugène était Jeanne, dite tante Nano. Ai-je dit que nous appelions ma grand-mère Mamie ?

L'arrivée d'André et d'Hélène chaque année m'était un plaisir, car la tante était intarissable sur leur vie à Alger et Saïda (Algérie), Beyrouth et Saïda (Liban). Elle contait très bien, avec abondance dans le détail et mesure dans le ton, elle était douée de toutes les qualités requises pour être l'épouse d'un notable d'outre-mer, et, fort belle femme, elle formait avec son mari, sportif autant qu'"honnête homme", au sens classique du terme, un couple parfait.

Plus tard ma cousine Simone devait faire les mêmes étapes avec son mari, officier de la Légion, et visiter Baalbeck ; elle m'avait offert un bracelet plat et large en cuivre argenté très ciselé, que je possède toujours, et une veste rouge surbrodée de fils d'or et d'argent, que les termites ont mangée. D'André et d'Hélène j'avais reçu une main de Fatma, en or - hélas perdue - qui venait d'Alger. Autrefois, de Pnom-Penh, André avait ramené à ma mère les grands papillons de soie et la lanterne de bois ouvragé dont j'ai parlé en évoquant la salle-à-manger de la rue Saint-Genès, et une boucle de ceinture en argent ciselé.

J'ai dû, avec un certain courage intime, prendre conscience de mes impressions et de mes sentiments personnels vis-à-vis des uns et des autres, et, pour cela, instinctivement d'abord, lutter sans le montrer contre la pression quasi permanente des réflexions de mes mère et grand-mère, dont l'esprit critique était développé au plus haut point. A vrai dire elles jugeaient les uns et les autres d'après les critères de leur univers personnel et familial ; ma mère avec d'exubérants commentaires ; ma grand-mère avec une hauteur froide et sans appel ; d'une dame qu'elle avait autrefois connue, qu'elle n'aimait pas, et dont le patronyme était : Garceau, elle disait simplement : "Il y avait deux lettres de trop à son nom". Par contre, chez ceux qui étaient décrétés : les amis, tout était beau, les enfants étaient de petits génies, et les ménages parfaits.

L'univers amical, outre les Bastien-Mourlane-Ricard, les Papillon, les Laccassaigne, tante Mauricia, et quelques musiciens connus à Bordeaux, comprenait aussi Madame Rustang et ses trois filles, Madame Lafitte, que je devais retrouver plus tard en retraite à Bazas, Madame Richard, retrouvée celle-là dans l'île d'Oléron, et Germaine, restée célibataire... (Madeleine Lafitte, chaque année prêtait son concours à une fête de patronage au cours de laquelle, chaque année, avec aisance, elle chantait, ne varietur, "Les vieilles de notre pays"). On trouvait aussi Louise Mary, une pittoresque vieille demoiselle, répétitrice de piano à la Visitation, qui appelait ma mère sa "fille Bétichette" ou "Bétichou". On recevait aussi une famille de papetiers d'Angoulême et Ruffec, qui parfois "descendait" en force à Bordeaux. Et encore une famille Bouyssous. J'en passe. Je revois Violette Nasch, une Anglaise, dont le comportement et l'accent mettaient une note d'exotisme dans le climat familial habituel. Je revois Madame Papillon, essoufflée, les jambes lourdes, qui mettait un quart d'heure pour gravir l'escalier jusqu'au deuxième étage, et qui me disait "tu verras, ma petite, quand tu auras mon âge..." Je ne peux m'empêcher d'y penser, maintenant.

La visite d'un prêtre maronite de Beyrouth, envoyé par l'oncle André, fut un évènement, comme l'avait été, dans le temps, route du Médoc, celle d'André Lafargue parfait homonyme de mon oncle et docteur en droit comme lui, qui était un ami intime des cousins de la Nouvelle-Orléans.

J'ai gardé pour la bonne bouche les relations de ma grand-mère avec la famille Oliveau. Elles étaient fort anciennes. On pouvait voir sur une façade du quai de la Douane, en grosses lettres : "Lebreton-Oliveau, Imprimeurs". L'appartement de la famille était situé au dernier étage - je l'ai fréquenté -, et avait été le théâtre d'un drame : un des six enfants du ménage Oliveau contemporain de ma grand-mère, René, était tombé d'une fenêtre et s'était écrasé sur le pavé de l'étroite rue parallèle au quai, encaissée entre les hauts et vieux immeubles du quartier historique. C'est pendant mes années de rue Fondaudège que le ménage quitta le quai de la Douane pour une grande propriété, très entourée de hauts murs, à Caudéran. Je m'y revois, me promenant tout un après-midi dans les allées du grand jardin en compagnie de Bobby (Robert) qui était de mon âge et qui me sidéra par l'abondance et la maturité de ses propos. Il était le fils d'Isabelle (en famille Pompon), qui était de l'âge de ma mère et son amie, la fille aînée des Oliveau. Il appelait sa grand-mère Grany. Il faisait ses études à Arcachon, à Saint-Elme, et sa mère avait épousé Victor Vouin, notaire à Langon. Nous devions nous retrouver dans la même année de droit et en si bonne harmonie que, pour le cours d'un certain professeur réputé barbant (ce qui était rare, vraiment), nous avions convenu de ne le suivre qu'à tour de rôle en nous servant d'un seul cahier. Il va sans dire que, depuis Saint-Symphorien, j'ai beaucoup fréquenté la maison Vouin à Langon (du moulin à l'Avenue de l'Hippodrome, 30 kms en bicyclette, c'était une promenade).

Notre amitié est restée sans faille toute notre vie. Je lui dois d'avoir découvert, entre autres, avec enthousiasme "les mémoires d'Hadrien", et avec un déchirement de coeur, les beaux vers de Laurent Tailhade..."Le tout petit enfant qui dort sous cette pierre Et livre sa chair blonde aux floraisons de mai Est mort sans avoir pu contempler la lumière Ni rendre ses sourires à ceux qui l'ont aimé". Un certain été Bob a rédigé chez nous, à Saint-Pierre d'Oléron, la refonte du Code de Procédure pénale. Je pourrais écrire un livre sur nos souvenirs communs, et aussi sur les vies romantiques, mouvementées et traversées d'épreuves de ses oncles et tantes, depuis l'époque où Mamie disait en riant : "Henri Oliveau a enfermé Madeleine à Caudéran parce qu'il est jaloux..."

J'allais oublier René et Roger Brunet, des amis de collège de mes oncles ; le premier s'était lancé dans la politique. Leurs parents habitaient une belle propriété dans les coteaux de la rive droite ; nous sommes allés les visiter ; pour cela nous prîmes le petit tortillard qui desservait cette rive, et nous sommes descendus à la troisième ou quatrième station. La propriété donnait sur la mince route qui longe la Rivière, et derrière la maison un immense pré escaladait le coteau. On venait de faire les foins, les grosses meules embaumaient l'air tiède, c'était une très belle journée sur une heureuse campagne, et la fille de Roger, une blonde délurée qui devait avoir mon âge, nous faisait les honneurs du domaine.

Et encore, les Darquey : la soeur de l'oncle Paul Roussigné, Claire, avait épousé Monsieur Darquey, qui était de Cudos et qui enseignait le dessin à Tivoli. Je crois me rappeler que Madame Darquey s'était spécialisée dans la passementerie, et leur fils se destinait à la médecine.

Ma grand-mère avait eu deux frères, l'un mort encore jeune, célibataire, et un peu "demeuré", c'était "le pauvre François". L'autre, Joseph, était depuis longtemps établi à Paris, époux d'une tante Marie, et père d'une fille, Mado. Les deux soeurs de cette tante Marie habitaient dans la banlieue de Bordeaux une maison dans laquelle il fallait retenir son souffle et ne circuler que sur des patins.

Enfin Mamie était restée très proche de sa cousine Hatton, du côté Laudumiey, et de ses deux filles, Elisabeth qui avait épousé André Servel, gouverneur des colonies, et Marie-Antoinette, devenue Madame Fernand Sansuc. Il était médecin à Saint-Denis de Pile dont il fut longtemps le maire ; d'où invitations à Saint-Denis, où les Sansuc comptaient de très nombreux amis. Madame Hatton vivait avec eux. Cette petite ville devint tristement célèbre le jour où s'effondra le nouveau pont sur l'Isle, pendant les ultimes essais, entraînant dans la rivière, parmi les victimes, le malheureux ingénieur responsable de l'ouvrage. A la retraite, les deux ménages s'installèrent, et finirent leurs jours à Thiboeuf, à Léognan.

De toute sa vie, ma grand-mère n'avait fait qu'un seul "voyage" hors de l'Aquitaine : elle avait été invitée par je ne sais plus quel parent éloigné à La Bazoche, et cela avait été un évènement. Mais elle avait pris l'initiative, après la guerre, d'aller passer, deux ou trois années de suite, avec ses deux plus jeunes filles, un mois d'été à l'île de Ré, ce qui ne manquait pas d'originalité, car chacun sait que les Bordelais ne conçoivent de côtes que celles du Bassin d'Arcachon, avec prolongations au nord et au sud du Bassin... Même le pays basque n'était que peu fréquenté par eux à l'époque. Ceux qui tenaient à ne pas trop se mélanger allaient tout de même à Royan, à condition de n'y fréquenter que les plages de Pontaillac et de Saint-Georges de Didonne. Il y avait un service régulier de petits vapeurs, avant guerre, entre Bordeaux et Royan. Et les demoiselles Lacassaigne étaient des fanas de Fouras, ce qui paraissait à tous curieux.

L'île de Ré avait laissé aux dames Lafargue un souvenir privilégié. Elles logeaient, pour une bouchée de pain, chez une rhétaise d'une soixantaine d'année que sa mère envoyait encore au coin pour la punir de quelque résistance (c'est du moins ce que racontait ma grand-mère). On leur donnait le poisson, les fruits et les légumes du jardin! Quand Mamie avait demandé à ses logeuses pourquoi le Bois-Plage était ainsi nommé, alors que l'on n'y voyait plus un arbre, elles avaient répondu avec simplicité (et d'ailleurs exactitude) : "les vers l'ont mangé". Naturellement ma grand-mère avait fréquenté, dès son arrivée au Bois, le curé du lieu, l'Abbé Gélézeau, dont la soeur Marie-Louise, revenait souvent dans les conversations. Je crois que c'est grâce à eux que ma grand-mère, plus tard, put envoyer une ou deux fois mes cousines passer quelque temps sur l'île.

Quand Louise Mary déjeunait à la maison, il était souvent question de Bourg-Saint-Andéol (quel joli nom...) en Ardèche, où la Présentation possédait une propriété, que les soeurs de Bordeaux fréquentaient à l'occasion. Elles avaient aussi une petite installation du côté de Gujan, où ma mère, étant encore élève, avait pris quelques bains, sous la conduite de ladite Louise. Le Mirail, qui était en symbiose avec l'Institution de la Sainte-Famille de Perpignan, avait aussi ses maisons de campagne, une à Talence, où parfois on amenait les élèves, une à Quinsac, sur les coteaux de la rive droite.

Arriva le jour où la tante Kounic, Taty, décida d'entrer en religion. Elle avait été très influencée par son amie Odette Olivier, qui était la fille du comptable de la librairie Ferret. Mademoiselle Olivier était tout à fait décidée à entrer dans la Sainte Famille, car elle sortait du Mirail (et avait fait un passage chez Mlle Estrempes), mais elle ne voulait pas quitter son père tant qu'il aurait besoin d'elle. A sa mort elle devint donc religieuse, et fut envoyée à Ceylan, et nous avons correspondu longtemps avec elle. Ma tante l'avait donc précédée, chez Saint-Vincent de Paul, et était devenue Soeur Louise, au couvent de la Dorade, à Toulouse. Elle m'y fit venir.

Je pris seule, pour la première fois, le "rapide" qui "grillait" à vitesse folle les gares de Beautiran ou de Cérons où nous attendions l'omnibus de Bordeaux. Je devais avoir 14 ans, c'était grisant. A peine avait-on le temps de saluer au passage Beautiran, Cérons, Sainte-Bazeille... Et la vue des coteaux du Lot-et-Garonne me ravit.

Le couvent de la Dorade, jouxtant l'église où l'on vénère une Vierge Noire, rue Peyrolières, près d'un pont d'où l'on peut voir les montagnes, n'était pas triste. On s'y occupait surtout de la jeunesse, et les soeurs pouvaient recevoir leur famille. Leurs robes bleues et leurs cornettes blanches, si populaires alors dans toutes la France, papillonnaient le long du vaste escalier aux marches basses de briques roses. Je revois la petite orpheline lyonnaise, recueillie par une des soeurs, sa tante ; la soeur qui osait s'offrir le luxe d'eau de cologne sur ses bras ; le studieux étudiant indochinois dans sa chambre, dont la fenêtre était vis-à-vis de la mienne (on m'avait donné "la chambre de Monseigneur") ; les repas pris avec une autre nièce de religieuse, terminés par une somptueuse grappe de raisin de Port-Sainte-Marie ; les courses avec ma tante rue Alsace-Lorraine et du côté des Ponts-Jumeaux ; et surtout les promenades, sous la houlette de ma tante, avec les jeunes filles du patronage, sur le coteau de Pech-David, d'où l'on devine la Montagne Noire, une fois à Pibrac : le soir tombait ; un soleil tout rond, tout rouge, allait se coucher derrière les montagnes. La chaîne avait surgi devant mes yeux, très sombre, et j'avais eu un coup au coeur. Que je traduisis le soir même dans un poème qui a disparu comme les autres, et qui avait lui aussi le mérite d'une grande authenticité d'émotion.

Une nuit on entendit dans Toulouse un grand bruit : le clocher de la Dalbade s'effondrait, ensevelissant sous ses décombres une boulangerie mitoyenne. Encore sous le coup de cette catastrophe, je fus témoin d'une autre : depuis le train du retour, le spectacle des grandes inondations de Moissac et de Castelsarrasin. Le train avançait lentement au milieu de cette immense nappe d'eau dont on ne voyait pas les limites, et d'où surgissaient des cimes d'arbres et les derniers étages des maisons. Puis le train reprit son allure et sa gaîté, entre un fleuve rentré dans le rang et les riants coteaux.

J'étais encore au Bouscat quand ma mère s'était remariée, mais plus pour longtemps. Quand je fus demi-pensionnaire au Mirail, logeant chez ma grand-mère, j'allais tous les jeudis déjeuner chez les Baillet, rue Camille Godard. Mon beau-père - qui était originaire de Cérons - était devenu "tonton Raoul". Je n'ai de lui que de bons souvenirs. Il avait trois enfants de son premier mariage Dehez, Marcelle, André, de mon âge, qui était inscrit à Tivoli, et le petit Raymond, dit "Monmon", dont je m'occupais avec plaisir. Je l'ai même amené au moulin, où je le revois encore s'amusant comme un fou avec Charlotte, la petite-fille de Maria Larrazet. Raoul Baillet avait aussi loué une grande villa en banlieue, où l'on allait parfois "prendre l'air", et la fameuse villa "Mon idée" à Andernos, près de laquelle j'avais rencontré le gros serpent... Un été il avait loué à Claouey une bicoque où l'on m'envoya seule, si je puis dire, avec Monmon à surveiller, et la cuisinière. Souvent, le dimanche après-midi, on embarquait dans la Panhard ou la Cottin-Desgouttes - les belles voitures de l'époque - les Baillet et moi-même, pour aller s'aérer sur le Bassin ou à Lacanau. Déjà, à cette époque lointaine, le dimanche soir, les entrées de Bordeaux étaient embouteillées par les voitures qui venaient de la mer. Et le besoin de campagne était déjà si ressenti que même ma tante Odette avait loué un minuscule pied-à-terre dans les marais de Blanquefort où pullulaient les jolies grenouilles vertes.

Quand Monmon fut en âge d'aller au collège on l'inscrivit à Grand-Lebrun, et le jeudi, parfois, il recevait quelques amis... parmi eux un certain Michel Maydieu, que je revois en culottes courtes, et j'étais loin de me douter alors que je retrouverais son nom sur la généalogie Martin. Plus tard, j'ai bien connu, à l'époque de "Sept", son oncle, le père Maydieu, un des admirables dominicains de Juvisy ; et un peu aussi la soeur de ce dernier, dont on soulignait le courage et la compétence à l'occasion de certains drames qui avaient touché sa famille. Mais ces deux-là ne figurent pas sur la généalogie.

Au repas du jeudi participait Mazy, alias Anne-Marie Déniel, qui entamait à Bordeaux des études de pharmacie. Son père avait fondé à La Réole une grosse entreprise de transports, ce en quoi il était un peu un précurseur, et il était un des meilleurs clients de Raoul Baillet, négociant en huiles lourdes. Mazy était du même âge que Marcelle Baillet et, quand elle devint étudiante à Bordeaux, elle fut invitée tous les jeudis rue Camille-Godard. De là date entre nous une très vieille amitié, jamais démentie. Elle devait épouser le Docteur Lafosse, originaire de Cérons, et comme ils s'installèrent d'abord à Saint-Ciers-sur-Gironde, j'ai fait connaissance des vastes marais générés par le fleuve en compagnie de Mazy et de ses quatre enfants, alors très jeunes. Ils devaient plus tard quitter Saint-Ciers pour Pessac.

Le Lundi de Pentecôte se déroulait à La Réole le rite des courses hippiques, et c'était l'occasion d'inviter les amis. Nous étions donc invités chez les Déniel, et, rituellement aussi, Madame Déniel préparait une sauce de lamproie à la Bordelaise dont jamais je n'ai retrouvé l'équivalent dans la perfection ; les poireaux étaient énormes et fondants, la sauce un velours noir... cette réussite était d'autant plus remarquable que Monsieur Déniel était originaire d'Amérique du Sud et Madame Déniel du nord de la France... Elle consacrait leur entière assimilation aux moeurs et coutumes du Sud-Ouest... et cela prouve combien il est stupide, tout en maintenant une culture, de ne pas en ouvrir toutes grandes les portes, à ceux qui veulent en être, en lui injectant un sang neuf...

Sur le Mirail, je pourrais écrire des pages. La plupart des patronymes de mes professeurs, condisciples et amies d'alors sont toujours présents dans ma mémoire. Le matin je quittais donc le 138 rue Fondaudège, et, arrivée au coin des Allées de Tourny et de la rue Condillac, je trouvais Simone qui m'attendait (ou je l'attendais), devant la luxueuse vitrine du marchand de porcelaines (un fleuriste lui a succédé). Elle habitait à trois secondes de là, rue Jean-Jacques Rousseau. Depuis cette époque, et sans faille, elle a fait partie de ma vie, puis son frère aussi, mais il n'avait alors que cinq ans... Sur les Quet je pourrais de même écrire tout un livre... J'y reviendrai. En évoquant ces matins, je note qu'avant de partir, chaque jour avant le café au lait, je cirais mes souliers ; et que le lendemain de mon dernier jour au Mirail j'ai eu le coeur très gros en étendant le cirage, à l'idée que ce n'était plus pour aller "là-bas".

Car j'étais heureuse au Mirail, heureuse de découvrir la littérature grâce à l'Abbé Leuret, l'espagnol grâce à Mlle Sava, et le reste aussi. J'avais de bonnes amies. J'avais alors une belle tendance à l'optimisme, et une des préoccupations de Simone était de trouver chaque jour quelque blague à faire pour agrémenter notre bonne humeur. Certaines, hélas, pouvaient causer du chagrin, et nous ne l'avons compris que trop tard. Un jour nous avons attaché aux barreaux de sa chaise les tresses de Marcelle C., et, quand elle a dû se lever pour répondre à une interrogation, la chaise a suivi. Une autre fois, comme je me piquais de connaître un peu la graphologie, Jacqueline H. m'a demandé de lui faire l'analyse de son écriture, et Simone m'a dicté un texte d'âneries qui se terminait par... "vous êtes douée pour telle chose, mais certainement pas pour inventer la muselière destinée à empêcher les escargots de baver dans la salade...". La pauvre Jacqueline a pleuré. Et Mlle X a un jour trouvé de l'eau dans ses caoutchoucs (c'était alors un usage de rester en feutres à l'intérieur et d'enfiler des caoutchoucs pour sortir, comme on le faisait des sabots).

Il y avait de temps en temps un Office de la Sainte Vierge, et, alors insensibles à la poésie biblique, nous étions un certain nombre à partir d'un rire inextinguible quand arrivait le verset : "Vous êtes belle comme la Lune, ô ma Bien-Aimée...". A la sortie, le soir à cinq heures, c'était à qui se faufilerait traîtreusement derrière une victime choisie pour tirer sur son cartable (un soir une grosse pierre s'est détachée de l'angle du toit du lycée Montaigne et s'est écrasée sur le trottoir). Une année, il nous est arrivé de nous retrouver, une fine équipe, dans un minable petit cinéma du haut de la rue Sainte-Catherine, où l'on donnait des films drôles. L'intérêt pour nous était d'y chahuter. Un soir dans ce cinéma, mes bonnes copines m'offrirent un bonbon absolument délicieux, disaient-elles. Il était au poivre. Je n'ai pas tiqué, l'ai avalé, et me suis confondue en gratitude, pour jouir de leur déception. Cela me rappelait un exploit du même ordre, chez Mlle Estrempes, avec une grande cuillerée d'huile ; j'avais aussi mâché et avalé, au réfectoire du Mirail, un "petit papier" plein d'incongruités que Simone m'avait lancé, et que Mlle Bestel voulait récupérer. Car les petits papiers étaient interdits, censés être le support de choses innommables ; et pendant le repas il convenait d'écouter une lecture pieuse faite par une élève. C'est ainsi que, pendant des semaines, en même temps que nous nous débattions contre le boeuf trop cuit, nous avons eu droit à la vie édifiante du padre Antonio ou Alfonso, je ne sais plus, qui, par pénitence, entretenait sur sa jambe une plaie purulente, sans qu'on nous fasse grâce des plus répugnants détails... Et tout cela finissait par des rires, des rires de seize ans, qui ont réponse à tout.

Le Mirail, ancien hôtel, possède une salle voûtée, en sous-sol, et un très bel escalier à la rampe ouvragée. Le Mirail, c'est le miroir, en Gascon, et une légende s'attachait à l'origine du nom. Surtout, sous les pavés de la rue,... ce n'est pas la plage que l'on trouvait, mais des vestiges, des sarcophages, des

squelettes, des souterrains, dans cette prolongation "hors les murs" de la rue du Pas Saint-Georges. Le jardin du Docteur Triquet, presque mitoyen de la pension, regorgeait de ces trouvailles ; et l'on racontait qu'une bouche du souterrain s'ouvrait quelque part dans un recoin du collège. Naturellement, nous avons fait quelques expéditions pour essayer de la trouver, mais sans succès, et sans suite.

Chaque année, je ne sais plus pourquoi, on partait un matin en pèlerinage à l'église de Talence, après quoi on nous lâchait dans les allées de la propriété des soeurs, non loin de là. Je vois encore les vieux arbres au tronc noueux. Mais il y eut mieux : le pèlerinage à Verdelais avec aller et retour en gondole depuis les quais de Bordeaux. Notre amie Guitou étrennait un joli chapeau de paille claire, tout rond, orné d'un beau ruban. Un coup de vent, et, désolées, nous regardâmes, tant qu'il fut en vue, le joli chapeau qui nous quittait, au fil du courant, vers la mer...

Si nous avons pu, Simone et moi et quelques autres, jouer la version adolescente et féminine des "Pieds nickelés") c'est qu'en même temps... nous étions de bonnes élèves, de celles en qui les dames du Mirail mettaient leur espoir pour maintenir leur... "image de marque" au vu du résultat des examens... C'est certainement ce qui nous a évité les gros ennuis. L'Abbé Leuret nous avait à la bonne, et, souvent, le soir, nous étions quelques-unes, seules ou en groupe, à venir le retrouver dans sa grande mansarde tapissée de livres, après avoir gravi les étages livrés à la nombreuse progéniture de son frère, le Docteur François Leuret, 7 rue Castillon. Des enfants sortaient de partout, nous les connaissions, et deux vieilles fidèles domestiques nous gratifiaient au passage d'un large sourire. L'Abbé écoutait toutes nos confidences avec une grande patience, se livrait un peu, et nous mit dans les mains Marie Noël, Claudel, Bernanos, Léon Bloy et Huysmans, lectures qui causèrent de grands remous dans mon esprit. J'aimerais en parler, mais il faut se restreindre. Je dirai seulement que je fus éblouie par "le soulier de satin". Un soir l'Abbé me dit qu'il avait beaucoup de travail et me demanda de bien vouloir lui écrire son prochain sermon ; naturellement je le fis, et cela m'amusa beaucoup.

Je me rappelle le cours où, pris d'une sainte colère, il traita de crétins les esthètes qui trouvaient de bon ton de dénigrer Victor Hugo, pour lui notre plus grand poète. Et le cours consacré au Cid... "Rodrigue, qui l'eut cru, Chimène qui l'eut dit... oui, tout cela c'est très beau, mais irréel... laissez seuls dans une pièce deux jeunes gens qui s'aiment (un temps, l'abbé aspire sa prise)... et ce qui se passera, ce n'est pas ce genre de discours..." Aïe! La Dame qui assistait au cours pour y veiller à la discipline et aux bonnes moeurs, dans l'heure, passa au rapport. L'Abbé se fit taper sur les doigts, et comme la Direction croyait savoir que, par-ci par-là, quelques "mauvaises conversations" traînaient dans les cours, il fut chargé, pour sa pénitence, de faire lui-même un rappel à l'ordre devant toutes les élèves rassemblées dans la Grande Salle. Surveillé par les Dames, l'oeil morne, il entama "dans cette institution où Saint-Joseph, un lis à la main, au milieu de la cour, préside aux chastes ébats des élèves... nani nanère... une prise pour se donner du courage... nec nominatur in vobis!...". Pauvre Abbé, dont le confessionnal empestait le tabac... (Il n'empêche qu'il était sincère quand après nous avoir assené "peu de science éloigne de Dieu, beaucoup y ramène", il désignait avec virulence Le Dantec - pourquoi spécialement lui - comme un ennemi juré de l'Eglise... C'était le diable! Il en parlait comme s'il avait été l'assassin de ses père et mère).

L'Abbé Poque, Jésuite à Tivoli, qui fut notre professeur de philosophie, et dont je vais parler plus longuement, connaissait les mêmes problèmes. Arrivé au chapitre des passions, il nous avait dit, imperturbable et l'oeil en vrille : "je pense que je vais vous parler de la passion des pommes de terre

frites...". Madame Jahier (Soeur Adrienne), la directrice, avait pourtant organisé une réunion générale, dans la Grande Salle, pour y parler des vocations et avait insisté sur le fait que la vocation première de la femme était de donner la vie, mais il était absolument interdit de savoir ni pourquoi ni comment.

Indépendamment de la compétition dont j'ai parlé entre les morales laïques et religieuses, il existait dans la société un consensus pour "protéger" les enfants, et spécialement les jeunes filles, et jusqu'à un âge "avancé", des "réalités de la vie" (d'autant plus, sans doute, que bien des adultes n'étaient pas des petits saints...). Même mon père, d'esprit si ouvert, n'avait pas échappé à ce comportement en ce qui me concernait. Roger non plus ne désarmait pas. Je me trouvais chez lui quand la cousine Agnès lui amena sa petite Claire en le priant de l'examiner. La gamine devait avoir 4 ou 5 ans ; soulevant ses jupes, sa mère découvrit un joli petit ventre bien rond, mais aussitôt Roger me mit à la porte, nettement fâché que j'aie pu assister à ce spectacle inattendu. Au même moment, au Mirail, la Directrice qui avait précédé Mère Adrienne, défendait le port des pull-over parce qu'ils moulaient trop les formes ; ce qui était d'autant plus drôle que la pauvre femme ne pouvait guère cacher les siennes, qui débordaient de partout. Toutes les dames, soeurs sécularisées pour raison de Loi de séparation, longuement vêtues de noir, quand elles passaient sous le préau, étaient autant de silhouettes aux courbes gracieuses, c'est du moins ce que je ressentais. Une fois de plus, ma mère trouvait que, depuis les bas de la mercière, mon mauvais goût ne s'était pas amélioré.

Pour revenir à la morale, j'ai entendu dans le grand Amphi de la faculté des Lettres le professeur Laumonier asséner à un auditoire particulièrement bien pensant, bien élevé... "l'amour maternel, oui, oui, c'est qu'on tient à ses propres entrailles ; quant à Hermione, si elle clame si bien et si fort sa passion, c'est que Pyrrhus était bien musclé". C'était du genre de la réflexion de l'Abbé à propos de Chimène et Rodrigue. Tout l'amphi distingué se mit à chuchoter et à se tortiller.

Il y a eu pire! On se pressait aux conférences de Carême distillées chaque année, du haut de la chaire de la Cathédrale, par quelque orateur sacré de renom. Une année quelques pères de famille réputés rigoristes (au Mirail) décidèrent d'y amener leurs grandes filles. Patatras! Voilà-t-il pas que le saint homme se mit à prêcher sur la dissolution des moeurs, mais il avait beau tonner : "moeurs abominables!", il ne se faisait pas faute d'en disserter longuement en mettant les points sur les i, bref d'étaler le contenu du nec nominatur que le pauvre Leuret avait eu justement pour mission... de nommer comme étant un paquet dangereux à, surtout, ne pas ouvrir. Ce fut un beau scandale.

Et mon oncle Henri lâcha un jour en famille : "C'est ridicule d'élever les jeunes filles en leur faisant lire "la Veillée des chaumières". C'est Zola qu'il faut leur faire lire". C'était d'une audace inouïe. Henri n'avait pas tort, sur le fond, mais il avait un peu forcé l'expression de son sentiment par ce raccourci-choc. Depuis, on a fait basculer complètement les plateaux de la balance, et si, certes, il faut lire Zola, et bien d'autres, je trouve tout aussi erroné que le comportement d'autrefois le fait de faire pencher sur Zola, pendant des semaines, des gosses de troisième; qui ignorent tout par ailleurs de Racine ou de Du Bellay ; et je sais de quoi je parle.

Quant à mon grand-père, vers lequel je vais revenir sous peu, s'il était strict sur certains principes d'éducation, il y avait en lui tout un côté "siècle des Lumières", et la morale devait entrer dans le cadre de la science et de la raison (ce pourquoi il m'avait mis le Flammarion dans les mains dès que j'avais su lire). Il

estima donc que notre programme de "sciences naturelles" était injustement tronqué, et ce, je le répète, dans un grand souci du respect de la vérité. Il décida donc d'y remédier, sans avoir à prononcer des mots difficiles à trouver, ouvrit sa bibliothèque, et me tendit un gros livre d'aspect beaucoup plus austère que, jadis, les planches anatomiques de Roger! c'est ainsi que j'appris l'intégralité de la physiologie humaine sur le livre de physiologie de l'Ecole vétérinaire de Toulouse.

Avant de retrouver Parrain, les Quet, et quelques autres pôles d'intérêt, je rejoins la minuscule classe de philo où, cette année là, nous n'étions que quatre élèves, Faby Barrère, qui était de Gabarret, Anne-Marie Nau, Saintongeaise - j'ai oublié le nom de la troisième - et moi-même. Une certaine Mlle Uhalde nous rejoignit, venue de je ne sais où, à laquelle nous n'avons pas facilité l'intégration, dans notre âge sans pitié. L'Abbé Poque lui-même ne faisait pas beaucoup d'efforts dans ce sens. A des riens j'ai senti qu'il avait de l'amitié pour moi, n'était-ce qu'à cette espèce de lueur malicieuse dans ses yeux quand il s'adressait à moi. Un jour il a fait dévier la conversation sur les langues, puis sur la langue d'oc, et j'ai eu l'occasion de lui dire tout de go que, chez moi, une des caractéristiques du langage était de commencer les phrases par "Qué" ; sans oublier de signaler le B. pour le V; et le H. pour le F. (j'avais le plaisir de pouvoir échanger quelques mots gascons avec Marie Sansoube, qui était de Pissos). L'Abbé était aux anges. A la sortie du cours il me retint et me dit : "J'ai une petite cousine qui a fait ses études secondaires à Pau, et qui vient de prendre ses inscriptions à la Faculté des Lettres de Bordeaux, où elle ne connaît personne. J'aimerais que vous deveniez son amie, et que même vous commenciez à lui écrire avant qu'elle n'arrive". C'est ainsi grâce à ce "qué" gascon, que j'entrai en rapport avec Suzanne, et que je fus invitée à aller deux ou trois fois dans sa famille, à Pontacq.

Sur Pontacq j'aurais aussi beaucoup à dire, mais il faut se restreindre. On me fit découvrir les Pyrénées, Lourdes, Pau, son château et son esplanade. Nous avons fait de longues promenades en bicyclette (Suzanne avait une soeur, trois frères, et des amies). Dans des sous-bois d'automne j'ai aimé des coins sauvages et vallonnés ; j'ai découvert la palombière béarnaise, bien différente de la nôtre, une cage juchée au sommet d'un arbre. Dans le salon, des partitions traînaient sur le piano, en particulier des noëls béarnais ; deux vieilles cousines charmantes, venues du Gers, firent un séjour à Pontacq, dont l'une me recommanda de manger chaque jour, à jeun, au saut du lit, un fruit frais. Dans ma chambre, j'admirais une belle armoire sombre à pointes de diamant. Un jour on m'amena à Luz, chez une tante. Le jardin semblait clos, dans le fond, par une montage toute mauve de bruyère.

Suzanne a fait une brillante carrière universitaire, elle est devenue une spécialiste de Saint-Augustin. Elle et sa soeur Louise sont toujours mes amies.

Elles m'amenèrent, une fois, rendre visite aux Ursulines de Pau, chez qui elles avaient fait leurs études. Une des surprises de ma vie fut de m'y trouver nez à nez avec une novice... qui n'était autre, peu de temps auparavant, que la gracieuse préparatrice d'Albert Coloubie. Je l'avais bien connue, vive, gaie, serviable. Un beau matin on avait appris qu'elle était entrée en religion... à la suite, murmurait-on au bourg, d'une déception sentimentale. Nous nous sommes trouvées aussi gênées l'une que l'autre, sans trop savoir quoi dire.

Comme on va le voir, je ne m'éloigne guère de Pontacq, quoi qu'il semble, si je raconte ici qu'à la Faculté je m'étais liée d'amitié avec le solide Bancons, fils d'un avocat de Saint-Sever, dont il devait prendre la suite. Je crois que quelques mots de gascon avaient, là aussi, opéré le rapprochement. C'était un

garçon sans histoire, du genre "bon copain". Il m'avait traquée, à la recherche d'un partenaire pour occuper ses loisirs pendant tel cours qui l'ennuyait (et de deux : avec Bobby Vouin nous avions adopté le système du cahier unique pour sécher un cours une fois sur deux; avec Bancons, ce fut différent. Mais je tiens à dire que les cours tristounets restaient l'exception, et nous éprouvions une véritable jouissance intellectuelle à écouter Bonnard mettre en lumière les beautés du droit administratif, et encore plus Vizioz celles... de la procédure civile, eh oui). Bref ayant subodoré que j'étais accessible, Bancons m'initia aux arcanes du morpion et de la bataille navale, dont j'ignorais jusqu'au nom (chez Mamie, on jouait beaucoup... au loto, au nain jaune, au jeu de l'oie, aux "petits papiers" et aux bouts rimés, ces deux derniers jeux étant l'occasion de rire à en pleurer).

Quel ne fut pas mon étonnement quand, à la fin d'une partie, - c'était une veille de petites vacances - ayant dit à Bancons : "demain je pars à Pontacq chez mes amis Poque", je vis ce brave et placide garçon changer de couleur et l'entendis me dire avec véhémence : "Vous allez chez des Béarnais! méfiez-vous! méfiez-vous!... des gens impossibles... etc". Et de m'expliquer que de subtiles frontières, fluctuant avec les brumes de l'Adour, séparent ces braves Landais, francs, bons vivants, et le reste, des natifs du Béarn à qui l'on doit toujours prêter quelque arrière-pensée plus ou moins tordue... J'étais sidérée, et je lui répondis que j'étais déjà allée à Pontacq, et que j'en étais revenue vivante. Bancons était loin d'être sot ; bien peu de kilomètres séparent Saint-Sever du premier village béarnais ; à quelques intonations près, on parle la même langue à Pau et à Labrit d'où partit la famille d'Albret qui réunit sous son blason, à certain moment, des terres allant des Pyrénées à Bazas et de la Teste de Buch à Nérac... et le même béret moule les crânes basques, béarnais et gascons. Et je découvrais qu'entre de minuscules ethnies pouvait régner une espèce de férocité mentale...

Julien Bonnecase, lui, se vantait très fort de son origine béarnaise. Ses cours de droit civil étaient réputés pour leur pittoresque. Il y rendait souvent un hommage tonitruant à "mon vénéré professeur de Toulouse, Louis Campistron" (j'ai découvert une plaque à son nom dans une petite rue d'un bourg du Gers, je ne sais plus lequel, derrière une place à arcades). Il nous a tout raconté, à propos des successions, que, dans son village, on s'était étonné de voir, lors des obsèques d'une dame, que ses filles avaient, depuis la veille, doublé de volume ; l'explication en était qu'elles avaient accumulé chacune sur son corps une douzaine de jupes et de caracos de la défunte, pour éviter que leur belle-soeur en ait sa part... puisqu'en fait de meuble possession vaut titre! Je suppose que ce genre d'histoire aurait pu se situer dans n'importe quelle province...

Si je n'ai pas parlé de mon grand-père depuis de nombreuses pages, c'est que j'avais beaucoup à dire par ailleurs, mais il n'était point absent de ma vie pour autant : nous allions toujours ensemble au moulin. A Bordeaux, il me consacrait - ou vice-versa - quelques heures une fois par semaine. Ce fut d'abord le jeudi, après les cours des grandes classes du jeudi matin au Mirail ; puis le vendredi quand je fus étudiante, à la fois pour ne pas rater le déjeuner du jeudi chez les Baillet, avec Mazy, et parce que, pour me faire plaisir, il acceptait alors de faire maigre avec moi ce jour-là. Il l'acceptait d'autant mieux qu'invariablement il nous faisait servir une friture de goujons, plat dont il raffolait, alors que je devais faire de gros efforts pour en venir à bout en feignant la délectation, et en offrant au Ciel ce sacrifice pour la Bonne Cause.

Le cher Parrain m'attendait donc, le jeudi à midi, avec d'autres parents, dans la cour d'entrée du Mirail, et Simone et consorts se précipitaient pour ne pas rater nos retrouvailles hebdomadaires, toutes réjouies de l'entendre dire, lui tout fiérot : "mignonne comment vas-tu ?". J'avais été "bébé",

"lou meun arrat'", "la mye meynade", "Manette" chez Lulu ; maintenant, et définitivement, mon grand-père m'avait affublée du "mignonne" ronsardien, ce qui allumait dans l'oeil de Simone une lueur ravageuse ; et comme elle-même devait m'affubler à son tour, peu de temps après, du surnom de "Zizine" (à la suite d'un processus qui n'a rien à voir avec l'agocoline), lequel m'est resté pour l'éternité, je ne me suis jamais sentie à l'aise avec mon prénom, que d'ailleurs je n'aime pas, on l'a peu pratiqué autour de moi, et je me réfugie avec sécurité dans mon état-civil de Marie Martin, le prénom et le nom les plus communs en France, ceux d'une longue lignée d'aïeules.

Nous déjeunions au restaurant "Le Poissy", cours "Saint-Jean", situé à quelques numéros de la rue Belle-Etoile - d'où les Romatier étaient partis, la maréchalerie fermée... Tous les jours, depuis la mort de mon père, Parrain y prenait ses repas, et il y retrouvait d'autres habitués, parmi lesquels il me demanda de révérer particulièrement un petit homme un peu chauve, pas très gai : "Monsieur Ader". C'était le neveu de Clément Ader, le pionnier de l'aviation. Le neveu hélas ne suscitait aucun sentiment d'envol.

Le restaurant était tenu par le ménage Frouin, dont le fils Jacques se destinait à la médecine. Il en était alors à l'époque du bac, et il arrivait parfois qu'il séchât sur ses maths ; on faisait alors appel aux lumières de mon grand-père, et la famille Frouin écoutait avec révérence sa démonstration ; j'en avais quelque fierté.

Le repas terminé, pour aller à la Taverne du Midi, nous passions devant les abattoirs, vers lesquels, au milieu de l'encombrement du cours, on poussait toujours de pitoyables troupeaux. Devant les abattoirs se trouvait une pâtisserie. Chaque jeudi, puis chaque vendredi, la pâtissière, discrète mais l'oeil curieux, a vu entrer dans sa boutique, toujours à la même heure, un vieux monsieur tiré à quatre épingles et sa petite-fille, à qui il offrait, ne varietur, deux millas cannelés. Parrain avait décidé que rien ne valait cette spécialité bordelaise, mais là-dessus j'étais d'accord avec lui.

A la Taverne du Midi, en face de la gare, Parrain dégustait longuement son café dans lequel il versait son petit verre de cognac, allumait son cigare (il s'accordait un "voltigeur" après déjeuner, un autre après dîner), et faisait le tour de la question avec, ici aussi, des habitués, dont le plus à révérer en ces lieux, un fort homme moustachu, toujours entouré d'une petite cour, le pas rapide et l'oeil plein d'importance, n'était autre que le Commissaire du quartier. Je regardais la dame de la Caisse, une évocation parfaite de "la caissière du Grand café", et les grandes peintures murales : des femmes vaporeuses vouées au bleu pastel, un métissage de la mythologie et des ravissantes 1900 ; puis, dans l'arrière-salle, nous allions admirer les joueurs de billard. Après quoi nous prenions devant la gare le tram de Nansouty qui débouche sur les boulevards à la hauteur du pont de Cauderes, d'où nous n'avions plus que quelques pas à faire pour arriver à destination.

Au moment de son veuvage, Parrain avait vendu la maison de la rue Belle-Etoile, et, depuis, il occupait, au 82 du Boulevard Emmanuel III, une échoppe dont la porte s'ouvrait sur un couloir. Le mur de droite du couloir était mitoyen avec l'échoppe voisine. A gauche se trouvait la chambre dont la fenêtre donnait sur le boulevard. Un grand lit de cuivre, une armoire et des sièges la meublaient, le dessus de lit, le revêtement des sièges étaient en camaïeu rose, et Parrain avait même encadré et pendu aux murs des motifs de ce camaïeu. Seul le dessus de table tranchait sur ce décor bucolique, fait d'une espèce d'indienne à dessins bruns. Faisant suite à la chambre se trouvait la salle d'eau où, je le savais,

tous les matins, à 6 heures, à l'eau froide et de la tête aux pieds, Parrain faisait ses ablutions, ce qui, je l'ai peut-être dit, désorientait l'oncle Louis, qui m'avait dit un jour : "Paul se lave en entier tous les matins... Je ne le comprends pas... si encore il était toujours à l'âge où on fréquente les dames..." (l'oncle, lui, après son bol de malt, prenait un bain dans l'auge dans laquelle on ébouillantait le cochon ; ce qui n'empêchait pas que son odeur n'était que de miel et de foin, et que sa peau, passé le hâle du tour du cou, n'était que blancheur).

De la salle d'eau on passait dans la cuisine, qui ouvrait sur la petite terrasse précédant le jardin, et dans laquelle l'appuie-pied attirait le regard. Tous les matins Parrain y briquait ses souliers. Le couloir aboutissait au bureau, qui ouvrait aussi sur le jardin, et communiquait, sur le côté, avec la cuisine. Une trappe, dans le couloir, donnait accès à l'escalier de la cave. Une table trois sièges et une petite bibliothèque suffisaient à meubler le bureau, agrémenté, dans un angle, d'une modeste cheminée de marbre noir sur le linteau de laquelle étaient posés les deux vases sombres du bureau de mon père.

L'ordre le plus strict régnait dans la petite demeure. Le lit était fait au carré, comme Parrain avait appris à le faire durant son service à Auch, dans un régiment de cavalerie où l'on ne "passait" rien, pas un millimètre de déviance dans la tenue des hommes et des chevaux. Mais cette discipline correspondait bien au caractère de mon grand-père, qui l'avait adoptée pour le reste de sa vie. L'oncle Louis, qui l'avait suivi dans le même régiment, s'en était, lui, promptement débarrassé, une fois rentré au bercail. Et je crois savoir que "la pauvre Bope" avait un peu souffert, sa vie durant, de cette rigueur militaire...

Il donnait son linge à laver, et, pour le gros, était client d'une "lisseuse", mais il n'avait besoin de personne pour recoudre ses boutons et tenir sa maison. Son luxe c'étaient ses boutons de manchette et ses épingles de cravate, ses cannes à pommeau d'ivoire, et surtout son oignon en or, porté sur le coeur, dans la poche du gilet que soulignait la chaîne. Cela posait son homme. De sa montre, il disait avec fierté : "elle règle le soleil" ; il est vrai que, pas une fois, elle ne le trahit ; et pour cause : chaque jour de sa vie, il l'a remontée à la même heure, avec toujours le même nombre de tours.

La montre qui régle le soleil fait partie du florilège de cet homme minutieux, avec quelques autres formules. A la fin de chaque repas, il consignait verbalement : "un de plus, un de moins"; quelques secondes concédées à la nostalgie avaient pour conclusion : "ce n'est pas le temps qui passe, c'est nous qui passons". Après ce léger abandon, il revenait aux choses pratiques : "Mignonne, après un repas, pour bien digérer, il faut toujours boire quelque chose de chaud, du café, une infusion, un verre d'eau chaude même". S'il lui arrivait de ressentir, entre les repas, quelque tiraillement d'estomac, il expliquait, et cela faisait rire ma mère : "ce n'est pas que j'aie faim, mais j'ai besoin de prendre". Et, devant les réclames de quelque produit-miracle de l'époque, destiné à faciliter le nettoyage, il hochait la tête en direction des femmes pour laisser tomber "tout ça ne remplacera jamais l'huile de coude". Mais il est vrai qu'il donnait l'exemple.

Le jardin était aussi soigné que la maison, mais, comme les camaïeux dans la chambre, les fleurs et les oiseaux y portaient témoignage que le goût du beau pouvait faire bon ménage avec le sens de l'ordre.

La terrasse aux carreaux rouges, de plein pied avec l'allée circulaire, se terminait, côté cuisine, par le chalet de nécessité. Parrain se rendait dans cet endroit, tous les jours à la même heure, après le cigare, qui avait d'ailleurs fonction de contribuer à cette régularité. Et j'ai souvent eu droit à un cours très

sérieux sur... le transit intestinal, dont le bon fonctionnement est essentiel - c'est vrai!! - à la santé comme à l'équilibre psychique...

Au milieu du petit jardin, le massif central était voué au velours multicolore des pensées. Il se terminait en pointe, et là se trouvait un figuier, qui donnait des fruits. Le long des murs, des deux côtés, la bordure de fleurs et de plantes diverses donnait asile au muguet de mai. Parrain pouvait en offrir des bouquets. Mais la grande attraction de ce petit bout de terrain bien léché, c'était la volière, aussi grande que celle dans laquelle on gardait les palombes au moulin. Elle abritait une vingtaine, ou plus, d'oiseaux, la plupart couplés, veuves, mésanges fauvettes, etc. etc... amoureusement choisis et maternés par Parrain qui leur parlait et savait imiter leurs chants... lou ramatge de lous aouselous... son fournisseur tenait boutique rue du Pas Saint-Georges, une rue décidément que je retrouve souvent dans mes parcours, comme si mes lointaines racines maternelles n'avaient pas lâché prise. Le Mirail aussi se fournissait "en gros" dans cette rue, et Mademoiselle Collomb m'avait une fois demandé de l'accompagner chez un des grossistes. Chez l'oiseleur, les cages envahissaient le trottoir et les piaillements portaient loin.

Une fois, une seule, j'ai dû tenir un gros matou, condamné à mort par ses maîtres, pendant que Parrain procédait à la piqûre fatale. Affreux souvenir. Cela se passait dans le bureau. En général nous nous y adonnions aux mots croisés de "La Petite Gironde", et c'est de la bibliothèque qu'était sortie la "physiologie" de l'école de Toulouse. Parrain évoquait quelques souvenirs... "Pour mon bac, j'eus, comme question de physique, le frottement de glissement... Quand j'eus terminé les épreuves, j'étais tellement content que je cassai mon encrier sur le trottoir...". Parrain s'exprimait toujours au passé et prononçait les consonnes finales. A propos de son bac, je crois me rappeler que toute la région venait passer l'écrit à Bordeaux (lui venait de Mont-de-Marsan), et il est amusant de noter que chaque candidat devait amener son encrier ; les précautionneux mettaient certainement dans leur trousse des plumes sergent-major de rechange...

A propos de ce frottement de glissement que mon grand-père évoquait avec solennité parmi ses souvenirs majeurs, j'ai lu avec intérêt, il y a peu, que cette question intéressait beaucoup les fabricants de skis, dans le but de réduire au maximum la rétention du ski par son frottement contre la neige et de favoriser d'autant le glissement ; et ce souci répond au nom de tribologie...

Il m'arrivait, pendant que Parrain s'occupait par ailleurs, de simplement m'accouder à la fenêtre de sa chambre et de contempler le boulevard presque désert, avec un sentiment de grande tristesse ; il ne s'y passait rien. Et je ne pouvais certes imaginer que, cinquante ans plus tard, un de mes petits-fils verrait le jour presque en face de cette fenêtre, à la clinique Caudérès. Autour de ma vingtième année j'ai senti monter en moi une pulsion assassine contre la multitude des petites rues à échoppes qui caractérisent toute la proche banlieue de Bordeaux ; elles me semblaient l'illustration d'une banalité, d'une étroitesse repliées sur elles-mêmes, hors de toute envolée, de tout espoir, de tout intérêt de vivre. Il arrive qu'à vingt ans on ait envie de tout casser, même si on n'a vraiment rien d'un loubard! Il faut dire qu'à l'époque j'avais horreur de tout ce qui se situait "in medio". Il me fallait la grande solitude du moulin et de la lande, ou, à défaut, un centre bien vivant de grande ville. Et pourtant le charme de Landiras m'avait marquée. Et dans la très petite-bourgeoise échoppe de Parrain, il y avait tous mes rêves et tous ses souvenirs.

C'est à cette époque qu'il m'offrit la tétralogie. Parfois le dimanche il m'a amenée aux courses du Bouscat, et j'ai assisté avec lui au concours

hippique sur les Quinconces. Il me faisait partager sa passion des chevaux. J'étais toute petite quand il m'avait appris à leur offrir un sucre sur ma main bien tendue, caressée par le velours du museau.

Si l'unique voyage de ma grand-mère Lafargue hors d'Aquitaine avait été pour la Basoche, celui de mon grand-père avait abouti dans l'Indre, où il avait été invité à une chasse; et avait trouvé cette région très belle. Au moulin, il devait m'apprendre à tirer à la carabine, mais, à mon premier petit oiseau, je me sentis coupable, et ce fut le dernier.

Bien que j'aie hâte de reprendre avec lui le train de Beautiran, et de raconter ce qu'il advint au moulin entre mes 10 ans et mon mariage, il me faut encore revenir à Bordeaux, d'abord pour une dernière pensée à l'Abbé Leuret qui, une fois, m'écrivit, signant sa missive "Leuret-fléchi"; et qui me fit cadeau d'un petit livre pieux, sur la page de garde duquel il avait tracé "Carissimae filiolae meae"... puis pour évoquer mes flâneries dans le vieux Bordeaux, à la recherche de la vie des siècles enfuis, ravie par les noms des rues, qu'ils évoquassent Ausone ou les bahutiers, ou qu'ils fussent restés gascons, comme celui de la rue Maucoudinat (maoucoudinat') dans laquelle avait dû empester quelque mauvaise auberge... un soir d'élection ma tante Odette et moi nous étions attablées au café de Bordeaux pour connaître les résultats qu'on y affichait, et, devant le tumulte qui emplissait la place de la Comédie, je n'arrêtais pas de penser que nous étions sur le Forum, dont c'est réellement l'emplacement, et je regardais la colonnade du Grand-Théâtre comme les Gallo-romains regardaient les Piliers de la Tutelle. Le soir il m'arrivait d'aller traîner dans la grande galerie d'entrée de la librairie Ferret, où l'on pouvait passer des heures à feuilleter des vieux bouquins et d'innombrables revues. C'est ainsi que je tombai sur "la revue historique et archéologique d'Arcachon et du pays de Buch"... à laquelle je suis restée depuis fidèle.

Mais surtout, les soirs sans Leuret et sans Ferret, je suivais Simone chez sa grand-mère maternelle, Madame Sabatier, qui logeait vers le milieu de la rue Sainte-Catherine, et chez qui nous attendaient toujours quelques douceurs (sa fille Madame Quet confectionnait aussi d'excellents chocolats). Quand elle se mettait à faire des crêpes, c'était par monceaux. Elle était, je crois, d'origine limousine, et avait son franc-parler. Au rez-de-chaussée, la porte de son immeuble était encadrée par deux boutiques, dont l'une appartenait à une famille juive, les Sam Mellamed. Simone me racontait combien ils étaient dévoués à sa grand-mère et se demandait pourquoi tant de gens en voulaient aux Juifs. Je revois le doux visage pâle de Madame Mellamed. Le ménage avait quatre enfants, René, David, la gentille Esther et le petit André. Simone et moi avons donné des répétitions aux deux aînés. Peu avant la guerre, par le truchement de je ne sais quelle maladie, le Ciel a fait la grâce d'arracher Esther à l'amour de ses parents, et, du même coup, aux griffes des Nazis. Mais ses deux frères aînés ne sont jamais revenus des camps.

S'il n'était pas possible de connaître quelqu'un rue Sainte-Catherine sans qu'à cinquante pour cent de probabilité il ne fût juif, on pouvait en compter beaucoup d'autres dans la ville, avérés ou non. Et l'horrible chasse aux Juifs devait révéler des choses surprenantes.

J'ai dû, toute ma vie, beaucoup fréquenter les dentistes. A l'époque, j'étais cliente chez Huguet, rue du Palais Gallien, et soignée par son aide qui répondait au nom de Bial de Bellerade et qui, très brun, costaud et direct, avait tout d'un pilier de rugby méridional. Nous nous estimions mutuellement, car il s'était rendu compte que je prenais beaucoup sur moi pour souffrir en silence (je me préparais à mes séances dentaires un peu comme la vierge romaine qui allait être, dans l'heure, livrée aux lions...). Je lui restai fidèle pendant la guerre, après

mon mariage, tant que notre île ne fut pas bloquée ; et quel ne fut pas mon effarement quand, entrant dans le cabinet, je vis sur lui l'étoile jaune. J'étais sidérée, ne savais que dire, et ne dis rien. Je ne devais pas le revoir. On m'a raconté qu'il avait fait confiance à ceux qui lui avaient affirmé que les membres du corps médical ne seraient jamais déportés... Il est mort dans un camp. C'est ce qu'on m'a dit.

Mon second fils a eu pour correspondant allemand, dans sa quatorzième année, un très gentil garçon, fils d'un Apotheker, à qui il a succédé, et qui nous a gardé une très grande fidélité. Lors d'un de ses séjours chez nous, nous l'avons amené à Bordeaux ; c'était dans les années 60 et Stefan devait avoir dans les 17 ans. A mon grand étonnement, une seule pensée l'obsédait ce jour-là, et il me répétait : "montrez-moi un Juif, je voudrais voir un Juif, et la rue des Juifs...", ce qui me donna à penser sur l'état d'esprit des jeunes Allemands de l'après-guerre.

Après ce triste intermède, je passe des crêpes de Madame Sabatier aux petits gâteaux que, presque tous les soirs, des années après, Simone et moi, après le travail, allions déguster en nous promenant cours de Verdun. On mangeait vraiment beaucoup de gâteaux à Bordeaux où les pâtisseries étaient aussi nombreuses qu'excellentes. Les salons de thé ne désemplissaient pas de dames qui avaient toujours énormément de choses à se dire, devant des amoncellements de millas, puits d'amour, choux, éclairs, "pommes de terre", religieuses, tartes, et j'en passe. On ne se préoccupait pas beaucoup de "ligne" ni de diététique, et je n'ai pas le souvenir que, pour autant, les femmes, pour la plupart, aient affiché une silhouette plus rebondie que maintenant.

Entre-temps, Pierre, le frère de Simone, avait grandi. Excellent élève de Grand-Lebrun, puis brillant étudiant, il partageait avec sa soeur, et avec quelques amis de son âge, le goût des blagues, et notre fine équipe ne s'en priva pas. Nous n'étions pas les seuls. En deuxième année de droit, mon futur mari, avec quelques copains qui devaient devenir de distingués juristes, eut la méchante idée de combler de ciment le trou de serrure de l'appartement d'un de leurs bons amis... Un jour, parfaitement grimé, Pierre s'habilla en femme ; sa tenue était du meilleur goût. Il partit ainsi dans Bordeaux, rendit visite aux mères de ses amis sous un prétexte quelconque, fut bien reçu, ne fut pas reconnu. Quand il se présenta chez moi, je fus intriguée par cette dame inconnue, mais ce fut bref. Je connaissais trop bien la couleur océane de ses yeux et son "certain sourire". Et je fus émerveillée par le culot dont il venait de faire preuve.

Quand nous étions encore au Mirail, Madame Jahier m'avait convoquée, une fois, dans son bureau, le Saint des Saints, dont il n'était pas bon signe d'avoir à franchir la porte, pour benoîtement me susurrer qu'elle ne voyait pas d'un très bon oeil ma collusion avec Simone, dont le coté "farces et attrapes" était qualifié par elle de "matérialiste". On attendait de moi une image plus sérieuse, plus "Enfant de Marie". La pauvre mère Adrienne ne savait pas deviner que Simone était beaucoup plus sentimentale et idéaliste que pas mal d'autres élèves "sages" - bornées ou non - et que j'allais lui devoir quelques-unes de mes lectures les plus nobles.

Même son de cloche au moulin (les Quet pendant des années y ont passé leurs vacances), de la part de Parrain qui, en des propos bien entortillés, m'avoua que ce qu'il aimait en moi, c'était de reconnaître une femme de sa race, imbue du passé, des traditions, de la mémoire des vieux et de leurs principes, et qu'il craignait beaucoup que l'influence primesautière du frère et de la soeur ne me changeât...

Je ne me rappelle plus ce que j'ai pu répondre à l'une comme à l'autre, c'était gênant, de prime abord, mais ces propos m'amenèrent à une introspection pointue, comme si j'avais à composer une dissertation sur le Gnoti seoton du Vieux. Pourquoi serait-on bâti d'un seul bloc et d'un seul métal ? Si ma sincérité la plus profonde je la trouve dans mes racines, si je vis sous le regard d'êtres aimés et disparus, mettant mes pas dans les leurs, et regrettant leur monde évanoui, mon bonheur de rire n'en est pas moins sincère, et je ne trahis pas, ce faisant, la mémoire, par exemple, de mon pauvre père, qui raffolait, lui aussi, des canulars ; quant à mon grand-père, si ses souvenirs n'étaient pas banals, c'est qu'ils étaient souvent émaillés de bonnes histoires dont lui et les siens s'étaient bien esbaudis en leur temps. J'aurais dû le lui rappeler.

Notre comportement est multiple. La tradition du roman psychologique nous le rappelle. Anna de Noailles avait un "coeur innombrable". Les grands artistes savent incarner avec sincérité les personnages les plus dissemblables... Et si l'on veut bien se connaître soi-même, la confidente - ou le confident - nous y aide. Dans nos pièces classiques, si son dialogue avec l'héroïne sert à exposer une situation, il aide aussi cette dernière à voir clair en elle-même. Dans l'adolescence et la jeunesse, il est dans la nature des choses d'avoir son "amie intime" avec qui tout partager, à qui confier sa vie sentimentale (uniquement cérébrale, à l'époque que j'évoque, ne l'oublions pas), souvent trop lourde à porter seule. Le comportement de joyeuse ironie, je l'ai dit, ne masquait que trop parfaitement, chez Simone (et Pierre), les sentiments tendres ou violents, et les préoccupations intellectuelles.

Elle me fit lire "Fontaine" et "Sparkenbrook" - dont je trouvais la philosophie bien brumeuse -, "Sarn", qui m'enchanta par son romantisme et son évocation de moulin, d'étang et de chanvre roui - la série des Pasquier, du "Notaire du Havre" au dernier (Simone fondait en lisant "La nuit de la Saint Jean") - et celle des Salavin - la série des Jalna - et j'en passe bien sûr. Simone était portée - avec raison - sur la littérature anglaise, Pierre sur les oeuvres des Américains, et le premier livre qu'il m'offrit, et dont il raffolait, et raffole toujours, fut "La lettre écarlate". Au Panbiblion j'empruntais Balzac, et des livres aussi disparates que "Les Morticoles" de Daudet, qui me révulsa, ou les "A la manière de" de Paul Reboux qui me plongeaient dans des accès de fou-rire, comparables à ceux de mes huit ans à la lecture des "Bécassine". Mais je dois beaucoup aux Quet, à l'Abbé Leuret, à Bob. Vouin, à quelques autres...et, depuis des années, maintenant, à mes enfants.

Ayant évoqué l'introspection, je ne résiste pas à l'envie de dire que l'exercice de la confession fréquente - avant de tourner à l'overdose -, et si l'on était animé d'un souci d'absolue sincérité, était préférable à l'actuelle manie des cures psychiatriques, ne serait-ce que par sa gratuité! Comme on était loin d'être bourré de "gros péchés" tous les 8 ou 15 jours, et qu'il fallait bien trouver quelque chose à dire, on était amené à analyser ses tendances les plus secrètes ; mais encore fallait-il être compris... Il y avait des "crus" de confesseurs. Quelques pauvres ecclésiastiques avouaient ne rien comprendre à certaines subtilités (A la Cathédrale). L'Abbé Legendre, à Notre-Dame, au lieu de commenter les aveux, assenait tout de go : "vous êtes veuve, ma fille ?" à la pénitente désarçonnée, qui se demandait quel péché spécifique au veuvage elle avait bien pu mentionner. La vérité était autre : le terrible Legendre venait de fonder une association de veuves, et il faisait du recrutement. Il y avait des adeptes des pères de la rue Gratiolet, mais l'endroit était sinistre. La véritable usine à confessions, c'était la Madeleine. Les bons pères, vrais spécialistes, pouvaient être situés dans une bonne moyenne sur le plan psychologique, et ne faisaient pas de vagues. Parmi eux, je voudrais rendre hommage au père de Vivie de Régie, un homme âgé, aux cheveux blancs, extrêmement discret, qui se révélait être intelligent, compréhensif, posé, autant que

bon ; un humaniste. De sa petite boite on sortait enrichi, rasséréné, en paix avec soi-même et avec les autres.

J'étais chez les Quet comme chez moi, et vice-versa. D'emblée Monsieur Quet m'avait tutoyée, et une des premières choses que j'entendis de sa bouche concernait l'Abbé Lacaze. Ils étaient très liés, pour avoir fait la guerre côte à côte. "Un jour, me dit-il, nous allions monter à l'assaut, l'Abbé était à mes côtés, il était persuadé qu'il allait mourir, et il eut cette parole admirable, que je n'oublierai jamais : "Enfin, on va savoir...".

Ce n'est donc pas sans émotion que je devais lire plus tard ces lignes de François Mauriac sur son ami André Lacaze ("Le démon de la connaissance", La Pléiade, Oeuvres romanesques et tréâtrales complètes, II, page 242) : "... Il ne vit pas en esprit cette tranchée dans la terre où, quelques secondes avant l'assaut... il répéterait à mi-voix la plus belle parole que la guerre ait inspirée à un homme près de mourir : "enfin! je vais savoir". Cette parole c'était le père de Simone qui l'avait entendue.

Et je me trouvai admise parmi les intimes de l'Abbé Lacaze. Professeur de philosophie, il était lui aussi en butte aux persécutions directoriales des différents établissements où il lui fut donner d'enseigner, car ses idées libérales et son ouverture d'esprit ne pouvaient que se briser contre les murailles d'orthodoxie de ces saintes maisons. Il se consolait en entretenant autour de lui un cercle de jeunes (dont Pierre et ses copains), à qui il distribuait ses cours, et à qui il racontait que François Mauriac lui-même lui écrivait pour le remettre dans le droit chemin... Il se consolait aussi avec la musique. Organiste de la Cathédrale, il avait fondé "les amis de l'Orgue", et il improvisait avec génie, aussi bien aux Grandes Orgues que chez lui sur son piano. Son "chez lui" c'était, comme pour l'Abbé Leuret, un vaste grenier littéralement tapissé de livres, place Gambetta, au coin de la rue du Palais-Gallien. Sa famille possédait aussi une propriété à Donzac. Grâce à l'Abbé, nous pouvions monter à la tribune de la Cathédrale et nous tenir à côté des orgues. Nous avons eu droit à l'interprétation du "Carnaval" de Schumann par Rosy Dupont, chez elle, place Pey Berland. "Nous" c'étaient les Quet, l'équipe des amis de Pierre et quelques autres jeunes, parmi lesquels un certain Armand qui disait "moi, je n'ai pas appris le latin, mais je traduis bien parce que je suis intelligent" !!! L'Abbé l'avait surnommé : le Génial Armand, en prononçant de telle façon que cela donnait "le génie alarmant". Parmi les phénomènes qui, à cette époque, hantaient à Bordeaux les endroits où l'on pouvait échanger des idées, Kléber Haedens se manifestait. Originaire par sa mère de l'île d'Oléron, et souvent fauché, il avait recours à la solidarité insulaire et tapait mon futur mari : "dis, Jean, tu n'aurais pas quelques sous pour que je prenne la gondole..." (on prenait souvent le train pour la Saintonge à la gare de la Bastide).

*

* *

Le petit cénacle de l'Abbé Lacaze n'était pas du même ordre que la ruche du Père Dieuzayde. Originaire de Toulouse, Jésuite de Tivoli, le Père avait fait du 36 de la rue du Pont de la Mousque la citadelle - très ouverte - de l'action catholique new look. Quand j'y pénétrai, tout était déjà en place depuis longtemps : les Scouts, Guides et guides aînées, la J.E.C., en liaison avec J.O.C., J.A.C. et J.M.C., le Secrétariat social (qui, lui, avait ses bureaux rue Saint-Rémi) et quelques autres mouvements de même tendance. Sous les combles, le Père disait le

matin une messe confidentielle dans une petite chapelle de fortune. Au rez-de-chaussée, le tonitruant Desrioux faisait tourner un restaurant à prix très modiques, ouvert à tous, fréquenté par les employés modestes et les étudiants impécunieux ou pressés. Il était toujours sur la brèche, assurant autant de services qu'il s'avérait nécessaire, faisant preuve d'une activité et d'un dévouement rares, jamais fatigué... et cependant il était presque aveugle...

Dans les larges escaliers de pierre de ce vieil hôtel, des pas jeunes et rapides animaient l'immeuble entre les étages. Le père dirigeait des cercles où se retrouvaient surtout des étudiants de toutes obédiences. On avait droit à des conférences, à des rencontres ; une salle était réservée aux quotidiens et aux revues ; le Père, tout le jour, était disponible pour tous, et chacun, à tout moment, avait l'impression de se sentir chez lui, dans cette maison sans interdit. C'était le Foyer Henri Bazire.

Leuret, Lacaze et Dieuzayde avaient en commun, et de ruer dans les brancards, et de consacrer leur vie à la formation intellectuelle des jeunes. Là s'arrêtent leurs similitudes. Leuret et Lacaze étaient enseignants, et tenaient cénacle ; Dieuzayde, lui, animait un microcosme. Leuret était resté dans le système, tandis que Lacaze et Dieuzayde étaient un peu des "marginaux", mais le premier, tenant du libéralisme, n'avait rien à voir avec le second, héritier du "Sillon" et de tout le mouvement du christianisme social, tête de file à Bordeaux de la J.E.C. et de sa mouvance... Un "curé rouge"!!

En effet ! N'est-il pas allé jusqu'à faire venir au Foyer Bazire deux jeunes Russes, un jeune homme et une jeune fille, purs produits du régime soviétique, pour s'expliquer, et dialoguer avec nous! (nous avions déjà pu voir à la Foire internationale de Bordeaux, responsables du stand de l'U.R.S.S., des filles splendides, bien choisies pour soigner l'image de marque des Soviets... Les Bordelais ne se lassaient pas de venir les contempler, comme des phénomènes).

Le Père avait aussi fondé à Barèges le Camp Bernard Rollot, assorti, un peu plus bas, du "Chalet", en principe réservé aux dames... Il s'y tenait tout l'été ; là encore, le camp était ouvert à tous ; les excursions y succédaient aux cercles d'études, et le Père avait créé la revue "Barèges" pour maintenir le lien entre les fidèles de ce haut lieu. A Bordeaux comme à Barèges, Odette Marchal organisait toutes choses et avait l'oeil sur tout.

Quand les dominicains de Juvisy fondèrent l'hebdomadaire "SEPT", des groupes "d'Amis de SEPT" surgirent dans les villes de province , tout naturellement, à Bordeaux, c'est au Foyer Bazire qu'ils trouvèrent asile. Quand eut lieu le grand congrès national de la J.C., à Paris, nous fûmes quelques-uns à y accompagner le Père. Le Congrès débuta le jour où Blum fut porté au pouvoir, et le Père en était tout guilleret. Ce fut un grand succès. Et nous sommes allés visiter les Pères, à Juvisy.

Quand se déclancha la guerre civile espagnole, l'action du Père Dieuzayde fut primordiale pour l'accueil aux réfugiés. Et quand l'occupation atteignit Bordeaux, le Foyer devint un des centres de la Résistance. Déjà y étaient passés de jeunes catholiques allemands traqués par les nazis. Le Père avait réussi à faire s'infiltrer dans la Préfecture "quelqu'un à lui", grâce à quoi on put arracher quelques Juifs et "gens de gauche" - hélas bien trop peu - aux griffes du sinistre commissaire Poinsot...

Je reviens aux jours heureux d'avant le cataclysme. Le Père organisait des "sorties" et j'ai gardé un bien charmant souvenir de deux d'entre

elles : la journée au château de "Lesparre", sur la route de Libourne, dans une belle campagne et une noble demeure - et le pique-nique à la maison forestière de Gayouneys ; là j'étais dans mon élément ; je me rappelais une balade à pied, par la piste, avec ma famille maternelle, entre Biscarosse et le Pilat, dans une forêt magnifique. Après le pique-nique, nous avons un peu traîné sur la plage, et nous avons fini la journée à l'embouchure de l'Eyre, que je découvrais avec ravissement.

Sur l'aventure du Foyer Bazire et de tout le mouvement social dont il était le siège, il y a un livre à écrire. Certains l'ont fait, d'une façon un peu confidentielle. Je n'en dirai pas plus ici. Pour la petite histoire insolite et pittoresque, je fais revivre la pauvre Alice. C'était une malheureuse prostituée, laide et vieille, à qui il manquait un bras! Elle cachait en toutes saisons cette infirmité sous une grande cape ; et elle venait assez souvent tenter sa chance près de la porte du Foyer. Elle regardait aller et venir cette belle jeunesse, et, à chacun, bien poliment, elle disait : "Bonjour Monsieur" ; à quoi chacun répondait sur le même ton "Bonjour Alice". Ce n'est pas à cet endroit que la malheureuse pouvait espérer faire fortune, ni même trouver son ordinaire...

Et parmi tous ces jeunes gens qui ont si souvent franchi le seuil du 36 Pont de la Mousque, pleins d'enthousiasme et d'espoir, certains ne sont jamais revenus des camps nazis.

A côté de la J.E.C. du Père Dieuzayde subsistaient les "Etudiants catholiques" et les "Etudiantes catholiques", et rien n'empêchait de fréquenter en même temps l'une et les autres. J'ai fait de très rares apparitions chez les E.C., dont le responsable était un ecclésiastique dont j'ai oublié jusqu'au nom tant je le trouvais incolore, inodore et sans saveur. Je me demandais ce qu'il avait à faire parmi des "intellectuelles". Il était bien aimable et ne savait pas s'exprimer. Un jour il a dit : "J'aime beaucoup les filles mères". Traduction : "Je respecte le courage de ces filles qui ont tenu à garder leur enfant...".

Il en allait autrement chez les jeunes gens qui, eux, ont eu droit à quelques ténors, à commencer par l'Abbé Martin, qui devait devenir cardinal, et qui était le neveu de l'Abbé Leuret. Ils éditaient un hebdomadaire, "la gazette des Escholiers", qui, bien rédigé, se voulait moderne : chaque semaine on y trouvait, signé d'Hugues Panassié, un long article sur le jazz, et des professeurs y participaient.

Une fois l'an, les E.C. montaient une revue, "La Farce des Escholiers", et ce jour-là, rue d'Alzon, l'Alhambra affichait complet. Une année, ma mère m'y accompagna (elle avait mis pour l'occasion une robe de taffetas noir avec une rose à la taille...). Nous nous trouvâmes dans la même loge que mes trois cousins Barré, Jean, Pierre et Henri. La soirée fut très gaie. L'animateur, très en voix, l'ami Castandet, débitait de joyeuses âneries dans le genre "le clair de terre de Verlune et l'clair de lune de Werther...". Le clou de la soirée fut annoncé d'une façon solennelle : "Et maintenant nous allons vous présenter un pauvre jeune homme soigné par Monsieur le Professeur Sabrazes!". Les lumières s'éteignirent, et l'on vit évoluer un squelette au son de la danse macabre de Saint-Saens. Gros succès. Je ne peux plus entendre la danse macabre sans revoir cette scène. Beaucoup de professeurs se trouvaient dans la salle, y compris Sabrazes.

Parmi les noms de ceux qui illustrèrent la vie intellectuelle de Bordeaux à cette époque, j'ai bien des raisons de citer celui de Vital-Mareille. Avocat très connu, il avait été le condisciple de mon père, et il avait gardé le contact avec ma mère et moi. Non seulement il brillait au Barreau, mais aussi il écrivait. Si Aliénor d'Aquitaine est redevenue en ce siècle très présente parmi nous,

on oublie trop qu'on le doit en premier à sa biographie, écrite par Vital-Mareille en 1931 (1) avec une passion non dissimulée pour son sujet. De tous ses livres, c'est certainement le plus important. J'écoutais avec reconnaissance les conseils qu'il me donnait, sur le style. Il avait une mentalité de précurseur, et il avait lancé l'idée, par amour pour l'Aquitaine, et par-delà les jacobinismes, des "provinces unies d'Europe". D'autres l'ont reprise, sans le citer. Il faut espérer que Bordeaux saura reconnaître un jour, à la place qui lui est due, un de ses penseurs les plus importants.

Les concerts, le théâtre, les conférences, je les évoque rapidement. J'ai vu les grands opéras classiques avec ma famille maternelle, au Grand Théâtre ; et "Le jongleur de Notre-Dame". Madeleine Renaud, toute jeune, dans "L'âne de Buridan" au Trianon ; la tétralogie, j'en ai parlé ; et je suivais les Conférences des Annales, qui connaissaient un grand succès. Pour entendre Francis Jammes, ce fut la cohue, et Planes-Burgade, l'organisateur, buvait du petit lait. Un des spectacles qui m'a le plus touchée, je le dois aux "Matinées classiques" du Grand-Théâtre ; c'était "La mégère apprivoisée".

J'aurais bien aimé pouvoir m'abonner à ces Matinées classiques du jeudi, mais je ne l'ai pas pu, et j'enviais mes cousines Lartigaut qui, l'âge venu, n'en manquèrent pas une. J'en écoutais de leur bouche le compte-rendu, pendant que Madeleine, active et souriante, s'occupait. Elle avait un joli coup de pinceau pour rendre les pins et les métairies des Landes, et elle avait contribué à la fondation du musée de Villandraut. Devenue veuve, Léonie était venue vivre chez son fils ; le temps du dessous-de-plat qui chantait Carmen était loin, et elle me faisait ses confidences. Elle avait encore les larmes dans la voix quand elle racontait : "j'ai eu une belle petite fille... pour la ranimer le médecin l'a attrapée par les pieds et l'a fait tourner. Il l'a laissé tomber, elle est morte...". On déjeunait dans la véranda qui donnait sur le jardin, et, au dessert, apparaissaient les fruits fameux de Villandraut. Et Roger ne manquait pas de m'inculquer, à tout coup, avec un sourire plein de détermination, des maximes sans appel : "on peut vivre sans manger, pas sans dormir". "A la moindre fièvre, le lit, et la diète", et quelques autres. Plus tard, quand j'ai eu des enfants, c'était catégorique : "s'il a eu sa dose de nourriture et ses soins d'hygiène, tu le couches, tu l'isoles, et s'il braille, tu le laisses brailler, même pendant des heures. Il ne faut jamais céder...".

Dans cette période d'avant-guerre, les passions politiques agitaient Bordeaux. Avec l'Abbé Bergey d'un côté et Marquet de l'autre, c'était encore le régime de croisière, mais l'arrivée de Philippe Henriot mit le feu aux poudres. Pour beaucoup de bourgeois bordelais, derrière lui, c'était la croisade. Un jour d'élection, la belle-soeur d'une de nos amies du Mirail était en train d'accoucher, et l'amie racontait "elle offre ses souffrances pour que "le bon" candidat passe". Mon grand-père ne parlait jamais de politique, mais ma grand-mère était furieusement pour "la bonne cause" et se repaissait de la prose de "la liberté du Sud Ouest." qui racontait que Briand violait les petites filles et faisait dans son froc. "La petite Gironde", elle, comme toujours, flairait le vent et naviguait au plus près. Le 6 février 1934 on s'est battu au coin de l'Intendance et du Cours

(1) 1931, chez Flammarion.
Autres oeuvres de Vital-Mareille :
Jeunes provinces
Clément V
Jeux et plaisirs d'Aquitaine
Bordeaux
Arts populaires d'Aquitaine
La plaidoirie sentimentale

Clémenceau ; j'ai assisté au spectacle. Le même jour ma cousine Paulette s'était mariée à Paris, et les jeunes époux ont assisté toute la nuit à la bataille rangée de la place de la Concorde, depuis la fenêtre de l'hôtel où ils étaient descendus.

Un évènement qui m'avait beaucoup impressionnée avait été, la même année, l'attentat de Marseille, qui avait coûté la vie à Alexandre de Yougoslavie et à Louis Barthou. Le soir tombait quand, achetant le journal au bureau de tabac, au bout de la rue Fondaudège, je vis en première page l'énorme titre. Il me sembla qu'une immense menace s'abattait sur le monde, un peu comme plus tard à la lecture de la première utilisation de la bombe atomique. Et depuis...

*

* *

"Tout choix est effrayant quand on y songe", a dit Gide. Bien sûr... J'ai l'irrespect de penser que cette phrase célèbre n'est qu'un truisme, puisque la vie est un choix perpétuel, et la personnalité de chacun résulte pour beaucoup de la motivation de ses choix - à moins que ce ne soit le contraire... Même le choix d'un mot peut avoir d'incalculables conséquences sur l'interprétation d'une pensée comme sur les relations sociales. Pourquoi me suis-je étendue sur telle anecdote, alors que je n'ai dit que peu de chose par exemple de Mondenard, de la pension du Bouscat, de la Fac, quand j'ai laissé dans l'ombre tant de noms qui me furent très proches au Mirail... Sur Mazy, sur Pontacq, sur Bob Vouin, j'aurais pu écrire des pages, et même sur les Quet, et même sur le Foyer Bazire, mon récit n'est pas exhaustif. Je n'ai pas parlé de mon année à Michel Montaigne que le professeur Lambinet avait consacrée, pour les cours d'H.K., aux malheurs d'Hécube, à ceux d'Andromaque, et à "Correspondances" de Baudelaire. - Ni du catéchisme que nous allions enseigner aux petits déshérités de Saint-Joseph-la-purée (!), aux Allées de Boutaut, régulièrement inondées par les caprices des marais de Bruges, sous la houlette de Madame Domecq - ni de mon travail, après les années de fac, chez un agréé bien connu, puis dans une maison d'import-export. Pourtant, sur tous ces chapitres, si les souvenirs se pressent dans ma mémoire, je n'en dirai pas plus, pour de très subtiles raisons qui ne regardent que moi, et qui n'ont rien à voir avec l'éthique, pas plus qu'avec une quelconque ingratitude du coeur.

Par contre, avant de quitter cette période bordelaise de ma vie, pour reprendre ces mêmes années côté moulin, je ne résiste pas à l'envie de revenir sur certaines pages. Il serait dommage de ne pas consigner que Parrain est entré dans la cage aux lions, pendant une foire, pour soigner un fauve malade, qu'une boule de foudre avait parcouru les fils électriques de sa chambre ; qu'il gardait dans un tiroir une photo extrêmement osée d'Ybernégaray, le futur député, prise par ses amis, dont mon père, après un match de rugby ; et qu'il m'avait raconté une tragique histoire de duel bordelais, dont je ne dirai rien de plus, et qui m'avait émue.

De ma grand-mère je tiens qu'"il n'y a pas de samedi en France où le soleil ne fasse révérence", puisque c'est le jour de la Sainte-Vierge ; ce jour-là, c'est automatique, et vérifié, quel que soit le temps, au moins un coin de ciel bleu doit à un moment paraître. Elle devait avoir des tuyaux certains : quand une de ses petites filles... devenait jeune fille, elle ne manquait pas de commenter :

"eh oui, c'est notre condition... même la Sainte Vierge...". Elle jubilait en racontant qu'un de ses nombreux amis ecclésiastiques du temps de sa jeunesse, un costaud, ayant un jour, sur le pont de pierre, croisé un quidam qui avait claironné "A bas la calotte!", il l'avait saisi au collet et tenu au-dessus de l'eau en menaçant de le lâcher s'il ne se rétractait pas. Et elle s'indignait au sujet d'un bon jeune homme d'une pieuse famille de ses relations qui, reçu à Saint-Cyr (je crois... une grande Ecole en tout cas), par haine de ses convictions avait été persécuté par ses condisciples... le premier jour, du lever au coucher, ils l'avaient empêché "d'aller faire pipi"!! dixit Mamie...

Dans un autre ordre d'idée, il est encore temps que j'évoque cette famille alsacienne qui fut longtemps très proche de ma famille maternelle ; c'était des réfugiés de la guerre de 70... Et ma mère toute jeune était tombée amoureuse d'un jeune homme de cette famille, ce qui se solda par un chagrin d'amour.

Mon oncle André et ma tante Hélène, je l'ai dit, formaient un beau couple. Pour un bal costumé, en Algérie, ils étaient devenus Titus et Bérénice, ils étaient superbes, nous ne nous lassions pas d'admirer leur photo, et je crois me rappeler qu'Hélène avait entièrement confectionné les costumes. Un jour, sur un quai de gare, comme nous revenions de je ne sais plus quelle plage, alors qu'André n'avait pas encore de voiture, elle me confia une petite mallette, à ses yeux très précieuse, qui devait contenir des papiers, des bijoux, de l'argent... Pour mon compte, je traînais un petit sac... rempli de cailloux ramassés sur le rivage, que je trouvais magnifiques, et destinés à être vernis pour leur rendre les teintes qu'ils avaient sous l'eau... Il arriva que je me mis à marcher, toute à mes cailloux, et oubliant sur le quai le dépôt précieux de la tante... On l'a retrouvé, très vite, mais la pauvre Hélène, sidérée par mon comportement, ne me gronda même pas... elle cherchait à comprendre...

Etait-ce sur la ligne du Verdon ? Sur ce parcours, un soir, nous avons vu, au loin, des pins qui brûlaient, c'était sinistre. Quand j'étais à Andernos, le samedi soir nous allions à la gare pour voir l'arrivée du "train des maris"!! une distraction comme une autre. C'était avec les Baillet. Parfois, le soir, nous allions passer un petit moment à l'unique dancing de l'endroit, car il fallait sortir Marcelle. De nombreuses familles s'y rendaient, l'orchestre était excellent, l'ambiance très gaie, les airs endiablés à la mode y succédaient à la romance, et tout le monde fondait quand arrivait l'air de l'année : "Ce n'est que votre main, Madame...".

Toujours sur la côte, je ne sais plus si j'ai écrit que j'avais été aussi inspirée par Navarosse, un endroit que je trouvais sublime, sur le canal qui relie les deux grands étangs. Le jour où l'oncle André nous amena à Arcachon, nous y fîmes la connaissance de la petite Hourcade. Elle devait avoir 12 ou 13 ans, c'était une élève de violon de ma tante Kiki, elle était jolie comme un coeur, délicieuse dans son comportement... et elle était aveugle.

A Claouey, je pouvais voir les jeunes filles du Centre où l'on soignait la tuberculose osseuse, d'autant qu'il possédait une chapelle où l'on pouvait assister à la messe. J'ai beaucoup médité sur ces destins avec pitié, comme j'ai observé, et là avec un sentiment de révolte, sur la plage d'Andernos, devant la villa des de Chevigny qui donnait directement sur le sable, les drames psychologiques issus des rapports de force entre certains enfants de la famille. Immobile comme l'entomologiste qui observe une déstabilisation chez des insectes, empêchée d'intervenir par le cruel principe de non ingérence (qui est à re penser), je découvrais les maladies morales de l'homme à l'état brut chez l'enfant.

Depuis Claouey, je suis allée voir au Piquey ma tante Marthe (bienheureux vélo), mais je parlerai d'elle à nouveau.

Quoi encore ? L'éblouissante plaidoirie de Léon Bérard, dans le noble cadre du Tribunal de Commerce, au cours d'un grand procès, que j'eus le privilège d'entendre quand je travaillais chez l'Agréé (sur des débats pointus de droit commercial, même satisfaction pour l'esprit que sur la procédure civile exposée par Vizioz) - Parmi les grands moments de la vie estudiantine, la visite du professeur japonais que nous n'arrêtions pas d'acclamer, massés sur le trottoir devant la Fac, pour nous amuser comme il se doit, mais le petit homme en était tout content ; et, à l'occasion d'une réforme - déjà - le défilé bruyant des étudiants dans les rues de Bordeaux, derrière de grandes pancartes où s'étalait la grogne en une formule concise : "A poil Mario Roustan !". Les films qui remplissaient les salles, depuis "L'Atlantide" jusqu'aux extraordinaires Charlie Chang (grand frisson assuré).

Quand un ciné-club, qui fonctionnait le dimanche matin, fut mis en route à l'Olympia, je me décidai à m'y rendre... c'était un acte, de ma part, volontariste... et audacieux, car, sans en référer à personne, j'assumais la réalisation d'un choix. Une démarche d'adulte (j'avais alors quitté la rue Fondaudège pour vivre avec ma mère, de nouveau veuve, allées de Tourny). J'ai répondu à la même sollicitation interne que quand je suis entrée dans une boutique de la rue Sainte-Catherine pour y acheter le premier vêtement que je pouvais m'offrir avec des deniers personnels... un manteau à chevrons gris qui coûtait 50 francs (de l'époque).

Un film m'a beaucoup frappé, au ciné-club ; le Ciel vu par les noirs, dans lequel un Dieu le Père à grande barbe blanche et large sourire était porté sur de gros nuages, eux aussi passés au "persil" ; l'expression artistique de ce film insolite m'était une merveilleuse révélation.

Les Baillet étaient abonnés à "L'illustration" et à son supplément littéraire, qui donnait chaque semaine l'intégralité d'une pièce à la mode ou des extraits de romans - la mairie de Bordeaux patronnait chaque année un concours auquel j'ai participé une fois avec le récit de l'aventure de "Minette à la patte ronron", enrobée dans l'atmosphère du moulin de mon enfance, qui me valut une deuxième place. - Je recevais la revue du "Jasmin d'Argent", gonflée de beaux poèmes, et je vénérais la mémoire de Jasmin, comme celle, plus lointaine dans le temps et dans l'espace, de Clémence Isaure.

Pourquoi n'ai-je pas dit que mes parents connaissaient Misraki, le musicien ? Que "Si j'étais Roi" et "La Dame blanche" figuraient parmi les opérettes célèbres du début du siècle, et "Je ne fume que le Nil" parmi les affiches accroche-l'oeil ? que ma cousine Jacqueline interprétait chez ma grand-mère, au cours des petites réunions musicales, "La fiancée du timbalier", et s'effondrait, à la fin, dans les larmes ? Avec "Femmes que vous êtes jolies" et "Je t'ai donné mon coeur...", l'émotion était aussi garantie. Pourquoi laisserais-je dans l'oubli mes repères de la rue Saint-Genès, depuis la maison dont l'entrée, précédée d'une grille, se trouve sous le niveau de la rue, jusqu'à la Villa Grisélidis dont le nom me faisait rêver ? Et j'aurais pu raconter aussi que, pendant la guerre de 14, alors qu'André était prisonnier en Allemagne (dans la forteresse où se trouvait De Gaulle), ma grand-mère et Hélène avaient offert leur temps libre pour servir comme infirmières bénévoles dans un hôpital militaire.

Me sollicitent encore les parents de tante Hélène, les Bacot, lui grand et solide autant que brun, elle toute menue, toute blanche, toute douce et

discrète ; elle était de Saint-Amand-Montrond, où ils habitaient - et la famille du mari de Paulette, les Carrique... Le père omniprésent, la mère effacée, trois enfants... Ils habitaient la dernière maison des quais, avant de tourner à gauche vers les bassins à flot. Les fonctions de M. Carrique dans la marine expliquaient cette implantation. Une aura de mer et de fatum semblait nimber la demeure et ses habitants, qui évoluaient, dans leur comportement, sur la lisière des sentiers battus ; et le père de famille répondait au prénom de Valoë.

"Et pourquoi pas moi ?" me souffle Catherine Igos. Je ne l'ai pas connue, mais ma grand-mère n'arrêtait pas d'en parler. Cette fidèle domestique était restée des années à son service et l'avait aidée à élever ses filles. Elle faisait aussi référence bien souvent au Docteur Biteau, leur médecin de famille de ce temps-là, et se laissait aller à raconter à son sujet des histoires croustillantes.

Bric-à-brac des souvenirs disparates qui ressurgissent pendant toute la vie, au fil des jours, références spontanées, dans la mémoire du coeur, pour la suite de notre parcours...

Quand j'étais à la pension Jeanne d'Arc, au Bouscat, nous avions été visiter l'usine des Chocolats Tobler, à Caudéran. Mon oncle Eugène devait y être pour quelque chose, car il était entré dans la fabrique dont la direction régionale était assurée par la famille de sa femme. Des dizaines d'ouvriers, et surtout d'ouvrières, y travaillaient dans un bruit infernal et dans une atmosphère saturée jusqu'à la nausée de l'odeur du chocolat. Ce qui m'avait le plus frappée, c'était la fabrication d'espèces de gros galets mi-roses mi-noirs... destinés aux Africains. On disait qu'ils en aimaient particulièrement le goût et la couleur.

J'ai oublié en cours de route mes petits séjours, bien plus tard, à Bourg-sur-Gironde. Mademoiselle Guélin, qui venait du Mirail, y dirigeait alors une petite école confessionnelle, et m'avait demandé de venir y donner quelques cours. Cela n'a pas duré très longtemps. On se rendait à Bourg dans un vieux car qui brinquebalait et s'essouflait dans les vignes, sur les étroites routes à l'assaut du coteau. De la pension, à l'entrée de Bourg, sur la falaise, on avait une vue magnifique sur la Dordogne, le Bec, le confluent. Je garde de cet endroit quelques souvenirs mitigés. Ici, comme à Camiran, on comptait les noix ; les programmes n'étaient pas dénués d'une certaine fantaisie ; au début de chaque récréation, les élèves faisaient un tour de cour en chantant avec allégresse : "Oh mon Jésus, Bonté suprême, nous vous avons offensé, mais nous vous aimons quand même" ; et je garde le souvenir d'une certaine petite Cathelineau dont les beaux yeux mauresques s'illuminaient d'une insolence dont je ne tardai pas à percer les motifs.

Et plus tard encore l'aventure m'attendait sur l'estuaire, certain jour où tout était gris, le ciel incertain comme l'eau clapotante, elle-même comme noyée dans une demi-brume qui gommait la côte de Saintonge. Tout était calme et silence, tout était eau. Et Archibald Campbell, assis sur les coussins avachis de la banquette qui faisait le tour de sa carrée, dans son modeste rafiot, nous regardait et écoutait en silence, l'air absent : moi-même (et il devait se demander ce que faisait dans son antre cette jeune fille anonyme), dépêchée par mon agréé, et l'homme de Loi que j'avais été chercher à Lesparre, pour signifier au pauvre Archibald la saisie de son bateau, qui attendait au Verdon on ne savait plus quoi, vide de toute présence humaine à part celle de son capitaine. L'énigmatique regard du marin anglais, son espèce de détachement composaient avec l'immensité de l'eau sans couleur une harmonie nostalgique, à la fois déchirante et pudique. Le soir, dans le train du retour, j'en restais toute imprégnée.

Quand je suis allée à Paris, à l'occasion de l'Exposition Universelle, invitée par Kiki et Henri qui venaient se s'installer au Vésinet, je me suis trouvée beaucoup plus intéressée par la visite des monuments de Paris (L'oncle Henri était un guide excellent) que par l'exposition, d'ailleurs trop vite vue. Et j'ai ressenti une des plus fortes émotions de ma vie en découvrant les vitraux de la Sainte-Chapelle. Plongée dans ce bain de lumière et de couleurs célestes, je n'en croyais pas mes yeux.

On m'avait interdit d'aller seule du côté du Père Lachaise, dans ce quartier à haut risque pour les jeunes filles. Ce fut plus fort que moi, j'y allai tout de même, pour me recueillir sur la tombe de Musset, pour voir le saule.

Bien sûr, à Bordeaux, ma mère m'a traînée au milieu du miel et des jambons de la Foire Saint-Fort. Bien sûr, comme tous les enfants, j'ai fréquenté "la Foire" en mars et en octobre, et, pendant mes jeunes années, Parrain m'offrait à tout coup "la tentation de Saint-Antoine", un tour sur le manège à chevaux, cochons et gondoles, du nougat, des berlingots, des gaufres...

Et, bien sûr, comme tous les jeunes Aquitains, j'ai gravi plusieurs fois la Dune du Pilat...

D'où je contemple ce capharnaüm personnel, dans lequel, je viens de le dire, on puise au fil des jours. Sans avoir guère voyagé, jusqu'à mon mariage (des Pyrénées à Paris, de la côte à Toulouse...), j'ai fréquenté bien des êtres, parcouru en tous sens ma province, et connu de l'intérieur par mal de milieux divers ; de quoi "frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui", même sans franchir des frontières, et alimenter pour mes vieux jours un "voyage autour de ma chambre" que remplit le butin de cent escales.

Quand je revins au moulin, la première fois après le décès de mon père, rien n'avait changé... le train de Beautiran, celui de Saint-Symphorien, le vallon sauvage aux bruyères, Abel sur le marchepied, l'attente au bourg, le petit sentier dans le silence des jeunes pins, le sable blanc qui longe le seigle du champ du Luc. Je marche derrière Parrain qui tient à bout de bras son panier d'osier, précieux réceptacle de l'entrecôte premier choix et du meilleur demi-étuvé de Bordeaux. Quand nous arrivons à l'endroit où le sentier débouche sur le chemin, un souvenir m'étreint ; à cet endroit, un soir, je m'étais trouvée toute petite avec Parrain et Papa ; ils s'étaient arrêtés pour admirer un ciel de nuit merveilleusement étoilé, et, je ne sais pourquoi, j'avais été envahie d'angoisse ; mon père s'en était aperçu. On m'avait rassérénée en m'expliquant la ronde des astres.

Jenny était sous le porche et ne savait comment s'y prendre pour ne pas parler de notre malheur tout en faisant comprendre combien elle le ressentait. Je traduis maintenant ce que j'observais alors. Comme je la trouvais trop peu causante, j'ai eu l'idée saugrenue de lui dire : "Jenny, je vais te poser une devinette : mon premier est un métal précieux, mon second est un habitant des cieux, mon tout est un fruit délicieux ; que suis-je ?". La pauvre Jenny me regardait avec effarement. C'était du chinois pour elle. Je compris alors avec tristesse qu'elle ne pouvait pas avoir accès à un autre monde que le sien, alors que moi, qui l'aimais tant, et qui étais tellement plus jeune, je pouvais nager à l'aise dans diverses eaux.

Au voyage suivant, Parrain me dit : "Tu vas trouver tes cousins au moulin". Descendant de la minuscule pente qui va du jardin aux phlox jusqu'aux arches, je vis s'avancer vers nous une "grande fille" (trois ans de plus que moi, mais ça compte à cet âge), plutôt blonde, alors un peu forte, qui m'embrassa avec une certaine retenue, et m'amena dans la salle-à-manger inondée de soleil. Là s'activaient sa grand-mère, ma tante Jeanne, quittée à La Réole, et sa fille Germaine - la mère de Simone qui venait de nous accueillir. Germaine était gaie, affable, et tout à fait le prototype de la beauté brune et épanouie des femmes du début du siècle. Elle s'ingénia à se montrer gentille avec moi, et, de temps en temps, elle s'entretenait en aparté avec sa mère qui, la figure toujours impassible, s'exprimait par monosyllabes. Germaine et les siens étaient venus nous rendre visite, rue de Berry, mais c'était déjà du passé, et mes souvenirs sur ce jour restaient vagues.

Tante Jeanne me raconta plus tard que, Germaine étant encore à Mondenard, elle était suivie, dans la rue, jusque chez elle, par un sémillant sous-lieutenant, subjugué par sa beauté. C'était pour le bon motif, et le jeune homme était tenace. Cela finit donc par un mariage avec "Monsieur Datcharry". Ainsi disait la tante, allergique à prononcer "mon gendre" comme à mentionner ses grades dans l'armée.

Germaine était restée très jeune de visage et d'allure, et sa mère ne manquait pas de dire, chaque fois qu'elle parlait d'elle : "Tout le monde la prenait pour la soeur de ses fils".

L'aîné René, victime, tout jeune, d'une méningite, en avait gardé des séquelles qui se traduisaient par une claudication, toute sa vie surmontée avec un souriant courage ; cet handicap n'en fut pas un pour la réussite de son parcours professionnel ou familial, il était ainsi comme on est blond ou brun, sauf sur un point : Polytechnique lui était fermée... Il se dirigea donc sur Centrale. C'est sa grand-mère qui, après avoir veillé des mois son propre fils, qu'on n'avait pu sauver, après sa chute de cheval, l'avait pris en charge et soigné avec amour, pendant un assez long temps après sa maladie, pour soulager sa fille, qui avait donné naissance à Jacques, puis à Simone. René était d'une intelligence lumineuse ;

sa grand-mère racontait : "dans tous les établissements où il est passé, on ne demandait pas "Qui est premier ?" mais : "Qui est second ?", car on savait que René était toujours et en tout le premier". Un jour, au Luc - j'anticipe - la tante parlait de lui avec ses frères et d'autres parents, et leur conclusion m'avait frappée : "René possède la véritable intelligence, car il est aussi à l'aise pour s'entretenir avec ses professeurs et ses congénères que pour parler de leurs problèmes avec les plus simples, sans avoir à se forcer". Il devait prendre assez vite figure d'oracle dans la famille, y compris et d'abord pour sa grand-mère. Jacques et Simone, très doués eux aussi, n'affichaient pas le même comportement. Jacques aimait musarder et semblait parfois traverser la vie quotidienne sur un tapis volant, absolument pas par dédain, car il savait être chaleureux et se trouvait à l'aise dans les réjouissances locales, mais comme pour signifier qu'on devait le laisser à ses rêves et ne pas l'accabler de responsabilités. Il trouvait très bien que son aîné les assumât et qu'il n'eût qu'à mettre ses pas dans les siens. On disait en riant, quand il devait passer un examen : "oh, il l'aura, mais il va encore se débrouiller pour passer, sans plus". Quant à sa soeur, il est bien difficile de cerner en quelques mots sa personnalité peu ordinaire. Jacques et Simone ouvraient sur toutes choses de grands et magnifiques yeux bleus, René portait bien droite une belle tête brune de latin, au regard direct. Tous trois intelligents et beaux. Le jour où Simone vint au-devant de moi sur la petite pente reste comme le début d'une espèce de retrouvailles : celles d'une soeur dont j'aurais jusque là ignoré l'existence...

Des années plus tard, j'ai trouvé, dans un tiroir d'armoire, au moulin, une longue lettre de Germaine à l'Oncle Louis. "Mon cher Tonton, je dois t'annoncer une nouvelle... j'attends un autre enfant...". La longue lettre était triste. Simone devait aller sur ses 15 ans, et cette grossesse imprévue ne semblait pas apporter la joie dans le ménage. La pauvre Germaine avait-elle un pressentiment ? Victime d'une phlébite à la naissance de Micheline, - ils étaient alors tous à Vannes -, elle devait mourir peu de temps après d'une embolie, ce qui ne manqua pas d'avoir pour ses deux filles de bien lourdes conséquences.

Quant à la malheureuse tante Jeanne, elle avait, après son mari, perdu ses deux enfants, et des enfants qui faisaient à juste titre sa fierté... Comment ne pas l'absoudre de ses aigreurs, même si "l'héritage Pallas"!... l'y prédisposait ? Elle se raccrocha à ses petits-enfants, surtout à René, ne prenant aucune décision sans son avis, et, malgré la proximité de la tombe de Bagas, fraîchement rouverte, elle chercha à tromper sa solitude en se rapprochant de ses frères. Elle aurait bien voulu vivre au moulin avec Louis, mais celui-ci, sociable mais farouchement indépendant, jadis échaudé par le comportement de ses beaux-parents Larrue, qui avait abouti à son divorce, j'y reviendrai, fit la sourde oreille, à moins qu'il n'ait mis les points sur les i, je ne sais. Toujours est-il qu'une solution inattendue fut trouvée. Tante Jeanne dit adieu à sa jolie petite maison du Martouret et à sa balustrade ajourée, pour transporter au Luc ses meubles et ses fanchettes.

Le Luc, plaie mal refermée dans le coeur de mon grand-père, sur l'emplacement d'un "bois sacré" si j'en crois une possible étymologie, était encore une jolie métairie landaise, une de celles qui avaient inspiré mon "étrange oiseau...", bien rustique, l'auvent sur l'est ouvert - dans la direction de Bourideys -, au milieu d'un large airial aux très beaux chênes, avec quelques dépendances, et le puits classique de la région, muni de sa longue perche, devant le chemin qui joint l'airial à la route de Sore. La maison avait été prolongée, sur l'arrière, par une demeure de quatre pièces, agrémentée d'un tout petit jardin clos et fleuri, et donnant, à l'ouest, par-delà les chênes, sur un chemin qui rejoint le Bar de Jat. Le chemin du moulin part en biais à travers bois à la droite de celui-ci. Le Luc était

alors habité par des Mêmes, cousins germains d'Abel, et c'est à eux que la tante loua la petite habitation de l'ouest.

Les actuels propriétaires vivent eux aussi dans ce même endroit... puisqu'ils ont démoli la partie landaise, irréparable paraît-il. Je détourne la tête chaque fois que je passe devant cette amputation que mon coeur ne veut pas admettre, d'autant qu'elle a fait disparaître non seulement l'auvent, mais aussi la minuscule fenêtre latérale d'une chambre, qui s'ouvrait tout près du sol. Je garde pour moi cette peine, et me réjouis que le Luc, par miracle, soit encore une demeure rurale habitée, exploitée, bien vivante. Le chien aboie, les poules picorent sur l'airial où beaucoup de chênes ont été conservés, le dindon fait la roue, le cochon est nourri comme un prince ; tous les lundi, Aline vient rincer son linge au moulin, sans craindre sa peine, car elle préfère l'eau claire de la Hure parfumée à la menthe à celle de sa machine ; bien sûr, elle ne pousse plus sa brouette, mais conduit sa voiture. Dans l'ancien champ de seigle, son jardin est entretenu avec amour, et René bricole, et n'arrête pas de rendre service aux uns et aux autres. Ils ont eu l'idée merveilleuse de réparer le four, sur le bout de chemin qui joint le Luc à Magenta, et ils s'en servent. Enfin, version moderne du "Ben's büe un' cop"' adressé à tout visiteur, le Luc est tous les jours ouvert aux nombreux amis décidés à venir passer un moment convivial avec les maîtres des lieux, autour de quelques bouteilles.

Un petit banc, le long de la façade, jouxtait la porte. On entrait, et on entre toujours dans la grande pièce, à la fois cuisine et salle-à-manger, dotée d'une large cheminée. De chaque côté de la cuisine, une chambre ; celle de droite, précédée d'une espèce de souillarde, était celle de la tante. Celle de gauche, plus vaste, communiquait avec la vieille chambre qui faisait partie de la métairie d'origine : plus longue que large, dépouillée comme une cellule de moine, avec juste quelques photos sur les murs chaulés, elle me plaisait bien. Cette chambre fut celle des deux frères, Simone et moi occupant la précédente, car j'ai vécu au Luc, je dirai plus loin pourquoi. Mais il m'arriva, mes cousins étant absents, d'occuper la vieille chambre landaise. Ce dépouillement blanc, au milieu du silence de la lande, ces vieux murs favorables, c'était comme l'écrin d'une richesse à l'état pur, celle de tout ce qu'on a déjà amassé et celle de tout ce que l'on espère, dans les années d'adolescence. Rien ne fait obstacle aux mirages qui jaillissent des murs nus comme des sables du désert. La surface lisse ne suscite plus le désir d'y tracer de belles lignes noires, mais celle d'y projeter toutes les possibilités du monde.

La nuit est tombée, la flamme de la bougie, qui éclaire faiblement mon livre, crée sur les murs des ombres mobiles, quand, du fond de l'infini silence, naît une rumeur dont je ne veux pas perdre le fil... elle s'enfle... elle devient une espèce de tonnerre passé le tournant qui précède Magenta. Oh, l'énorme bruit, dans la grande nuit de la lande, du dernier train qui court vers Sore ; et je lui prête l'oreille, jusqu'à l'extinction de son dernier murmure.

La chambre est morte, le train est mort, personne ne pourra plus connaître cette communion du soir entre une adolescente isolée dans sa cellule et le petit train "économique" qui fonce dans la solitude de la pinède endormie.

Souvent, le matin, je m'éveillais vers trois heures, et, avant de me rendormir, par la petite fenêtre basse (sous la partie du toit qui était l'aile pendante de l'oiseau), je fixais cette lande endormie, attendant les signes avant-coureurs de l'aube, avec, au coeur, l'espoir informulé d'une journée qui serait riche, je ne savais de quoi.

Abel s'était marié, et lui et sa femme Elisa avaient décidé, je ne sais plus quand, de quitter le moulin pour le bourg, amenant avec eux Titot et Jenny. Le moulin tournait de moins en moins et l'Oncle restait seul. C'est alors que la tante décida, et fit admettre à mon grand-père qu'il n'était pas convenable que je reste au moulin avec lui. Je devais demeurer au Luc, sous sa férule. Ce n'était pas très grave, car nous allions au moulin comme nous l'entendions, en cinq minutes de vélo ; de plus l'oncle venait prendre tous ses repas de midi au Luc ; enfin j'aimais beaucoup mes cousins... mais ils n'étaient pas toujours présents quand je me trouvais à Saint-Symphorien. Et il fallait avoir l'esprit bien tordu pour imaginer quelque obstacle sur le terrain de la morale et de la bienséance à ma cohabitation avec le pauvre cher vieux Louis. Plus tard, quand la tante a dû repartir à La Réole, je me suis bien rattrapée, et mes souvenirs de ma vie à deux avec l'Oncle restent parmi les plus lumineux de ma vie.

Je me suis laissée dire, il est vrai, que les Martin s'étaient forgés dans le pays, au cours des ans, une solide réputation de virilité conquérante, et que même on aurait pu doubler leur généalogie officielle, déjà bien fournie, d'une autre qui me fait penser à l'histoire des "coucous Tinchebray" du "Nez de Cuir" de La Varende. Mais ils ne mélangeaient pas les genres, la famille demeurait une chose intangible que régentaient les principes traditionnels, et même la pudeur, cela allait de soi.

Sauf pour la tante, qui éprouvait toujours le besoin d'en remettre. Le matin, à peine sortie de sa chambre, elle s'activait à sa cuisine pour tout son monde, y compris mon grand-père quand il se trouvait là. Elle ne partait faire sa toilette que quand tout était en train. Elle apportait un soin particulier à natter ses deux tresses grises, de chaque côté d'une raie médiane impeccable, et à les ajuster en couronne sur sa tête (coiffure que j'ai longtemps pratiquée). Son visage restait aussi maussade que sa cuisine était délicieuse. Ses poulets sautés, avec beaucoup d'oignons et de pommes de terre, je n'en ai jamais goûté d'aussi savoureux que ceux qui sortaient de ses mains. Mes cousins, les deux aînés surtout, entre 15 et 20 ans, faisaient montre d'un appétit dévastateur. Il avait été convenu que, le soir, le repas consisterait en un énorme bol de café au lait agrémenté de nombreuses tartines. Peu à peu s'y ajoutèrent "les restes", puis quelque pâté, puis... Finalement, on était arrivé à un repas complet, plus le bol de café au lait. L'appétit des deux garçons faisait vraiment plaisir à voir! A midi, pour se mettre à table, on attendait de voir surgir du chemin du Bar de Jat ou de celui du moulin l'Oncle sur son vélo, son chapeau de paille sur la tête, le soufflet de l'apiculteur au guidon, sa chemise de flanelle à peine ouverte, juste assez pour laisser voir un liseré de peau blanche succédant à celle du cou, brûlée par le soleil d'août sur les apiers.

C'est un soir au Luc, en arrivant de Bordeaux avec Parrain, que je connus ce qu'était l'amertume. Il était tout heureux de me laisser avec mes cousins pour des jours de vacances. Las! la déception nous attendait, peut-être encore plus pour lui que pour moi ; le pauvre était navré : mes cousins étaient bien là, mais devaient partir dès le lendemain matin pour Pontonx, chez leurs grand-parents paternels. Et, je le compris plus tard, la tante était d'autant plus triste de leur départ qu'elle allait devoir me supporter, moi, au lieu de jouir de leur présence ; et c'est ce que mon grand-père avait certainement deviné, dans l'instant. Il connaissait sa soeur. La pauvre Germaine était morte quelques mois auparavant, et Simone, dans le fond de la cuisine, était en train de langer Mimi, tandis que de grosses larmes coulaient le long de ses joues, car sa grand-mère la morigénait, et elle ne répondait pas. Pauvre Simone, image de la détresse, au milieu de la gêne des siens ; et pauvre tante qui ne savait se défouler de son chagrin qu'en accablant les autres.

Cependant, à l'autre bout de la pièce, Jacques, tout fiérot de son tout frais uniforme de Saint-Cyrien, se mit à rire de ma mine, et me dit : "Tu arrives à pic : puisque tu n'as rien à faire, fais donc briller mon ceinturon".

Chaque fois que j'entre dans la cuisine du Luc, c'est cette scène que je revois.

Mes autres souvenirs du Luc, je les retrouve en vrac, et sans ordre chronologique. Certain jour, sans préavis - j'étais assise sur le banc du jardinet -, la tante s'approcha de moi, et, sans un mot, me gratifia d'une gifle. Il ne s'était pourtant passé rien de particulier dans les minutes précédentes. Une accumulation de griefs, sans doute, venait de faire surface. Pas un mot ne fut prononcé. J'attendis un moment, puis, toujours en silence, je me levai, pris tranquillement le chemin du Bar de Jat, et je disparus dans la nuit tombante. J'allai droit devant moi, jusqu'au ruisseau, et là, admirant un pin de 80 ans, comme on n'en voit plus, je m'installai contre son tronc tutélaire pour passer la nuit, chassant de mon esprit tout projet pour le lendemain. J'étais bien. J'avais le sentiment qu'il n'y avait pas autre chose à faire. Au milieu de la nuit, je sentis la fraîcheur me pénétrer, et je pris le chemin du moulin. La grange était le premier refuge ouvert sur ma route. Je finis la nuit dans la chaleur et la bonne odeur du foin. C'est là que l'Oncle me trouva, au matin. Il avertit Le Luc, et, peu après, je vis arriver par le sentier de Saint-Pey, comme toujours quand ils étaient ensemble, René, très décidé, suivi de Jacques, nonchalant, goguenard comme à son habitude. René m'expliqua posément qu'on s'était inquiété de mon sort, et qu'ils s'apprêtaient à alerter la maréchaussée. Grâce à lui tout rentra dans l'ordre, toujours sans paroles entre la tante et moi.

Un après-midi nous eûmes la visite du cousin Maxime, de Millau. Il était venu rendre visite à sa mère, tante Marie, à Sore. Il était accompagné de sa fille Renée, une grande et belle jeune fille, que l'on disait "accomplie" et qui finissait, elle aussi, des études brillantes. Elle voulut aller au moulin, et René s'offrit à l'accompagner. On les vit s'enfoncer dans le chemin, et j'entendis la tante murmurer : "quel beau couple...". Mais le coeur de René était déjà pris.

Un matin, comme je rentrais au Luc par le seuil du Bar de Jat, je fus toute surprise de tomber sur lui, qui écrivait, adossé à un talus. Et ce qui me surprit davantage fut de découvrir un René que je ne connaissais pas. Son aura d'oracle familial, un peu didactique et moralisateur, avait disparu, et il semblait tout illuminé par une flamme intérieure qui le replaçait au rang des humains heureux et accessibles. Il écrivait à Gaby, sa fiancée de Vannes, et il avait éprouvé, pour le faire, le besoin de prendre du champ, d'aller cacher l'éclat de son regard dans ce fourré.

C'est vers la même époque que j'ai vu Roger grimper quatre à quatre les escaliers de la rue Fondaudège, pour me lancer : "J'ai une fille, elle s'appelle Françoise". Il était tout heureux, tout ému, et il avait pris la peine de venir lui-même annoncer cette nouvelle à la gamine que j'étais, habituée à n'entendre de lui que des propos ex cathedra. Il était humain! Et il a remis ça pour Denise.

Et c'est bien plus tard que, sidérée, j'ai entendu l'Oncle Louis me dire : "ma chérie" pour la première et unique fois de sa vie. Cela lui avait échappé. Dans ma famille maternelle, on était chéri dans les mille phrases de la journée et l'hyperbole était monnaie courante. Pas à Saint-Symphorien où l'on se méfiait des exagérations comme des fables, où semblait impudique et incongru

d'exprimer des sentiments qui allaient d'eux-mêmes, où l'on n'en parlait pas plus, en famille, que de politique, d'amour ou d'argent.

Je suis restée interdite devant la lumière de René, l'enthousiasme de Roger, la gaffe de l'Oncle Louis.

Je reviens au Luc. C'était, je crois, un jour de Pâques, très triste. J'étais seule avec la tante, et il pleuvait, il pleuvait... Il ne se passait rien ; quand surgirent les quatre filles de Raymond Mauriac, toutes quatre coiffées d'un béret et en bleu marine de la tête aux pieds. Elles arrivaient de la route de Sore, et, sous la pluie, ne trouvaient plus le chemin du moulin pour rentrer à Jouhannet' par Sillet'. Je sautai sur l'occasion, non contente de leur montrer l'entrée du chemin, pour les persuader que je devais les accompagner jusqu'au moulin. Quand nous y arrivâmes, je ne sais plus à qui j'ai eu l'occasion de dire quelques mots... mais, dès lors, Madeleine Mauriac m'a dit maintes fois qu'elle avait été émerveillée de m'entendre m'exprimer en gascon... Je n'en avais gardé aucun souvenir.

Enfin il y eut le jour où René vint de Paris pour aider sa grand-mère à déménager. Les Mêmes devaient quitter le Luc, et la tante les suivait, au Gué de Sore.

De très loin, autrefois, on pouvait repérer le Gué de Sore grâce à son amer, un grand beau peuplier, bien droit, planté juste à côté du Gué, là où la route enjambe le filet d'eau, ce ruisseau des Graves qui va devenir la Hure en s'engraissant de tant de sources au fil de ses méandres. Il y en avait une, à découvrir sous la verdure, derrière les maisons.

Celle qui borde la route n'est plus qu'une ruine, celle que nous avons habitée a disparu sans laisser de traces. Elle était en retrait de la première, vers Saint-Symphorien, un peu en biais par rapport à la route dont la séparait un espace triangulaire baptisé jardin, tout délirant de l'odeur des héliotropes. L'intérieur était disposé comme celui du Luc, mais les pièces étaient moins vastes. On entrait de plain pied dans la salle-à-manger-cuisine, la chambre de la tante était à droite, précédée de la petite souillarde. La chambre de gauche était celle des jeunes filles, dans laquelle, comme au Luc, la tante avait placé ses meilleurs meubles, et, sur cette chambre, s'en ouvrait une autre, qui fut celle de Jacques, car René ne venait plus guère "en vacances", et qu'il m'est arrivé d'occuper. Comme celle du Luc, elle tenait de la cellule, avec ses murs chaulés et ses quelques photos, et le grondement du train nocturne - ici encore plus proche - remplissait pareillement son espace, vide de tout, riche de tout.

Mes souvenirs du Gué de Sore, je les livre ici en vrac, comme ceux du Luc, incapable de les placer à des dates précises. Dans la première pièce, la tante avait installé sa petite bibliothèque, où trônaient toujours les livres de la Bibliothèque rose ; mais j'y découvris aussi "Hellé", "Le coupable", livres à thèse qui me donnèrent à réfléchir, et, pour ma joie "Les aventures de Monsieur Pickwick" et "Trois hommes dans un bateau". Simone n'était pas encore passionnée, comme plus tard, par la littérature russe, mais elle lisait beaucoup. "Le lys rouge" traînait sur sa table de nuit. Le soir, devant la lune jaune qui émergeait des petits pins, de l'autre côté de la route, nous parlions longuement des lectures qui nous touchaient. Elle me mit dans les mains - j'avais 16 ans et je venais d'avoir le premier bac - "Aux flancs du vase" et "Au jardin de l'Infante" d'Albert Samain. Il y a lurette que nos actuels bacheliers ont de beaucoup dépassé le charmant érotisme d'Albert Samain. Quand la tante s'en aperçut, elle m'arracha le livre, et nous eûmes droit à un cours de morale laïque digne des meilleures chaires. Hélas, j'avais eu le temps d'en lire... "Dans un divin éclair montre Palmyre nue...". L'horreur!!

Quand la tante me surprit en train de couper les bouts de mes cheveux et de les faire griller à la flamme d'une bougie, elle me traita de répugnante et fit un tel vacarme que, de nouveau, je partis ; mais pas très loin ; avec un livre, dans les grands pins qui bordaient la maison. Simone avait su m'y retrouver, et me porta de quoi me sustenter. Le soir, la tante était calmée.

Dans la journée, Simone bûchait sur les maths et le droit, tandis que Jacques, pendant des heures, et sans se cacher, lui, écrivait à sa fiancée, sur le petit secrétaire de sa grand-mère. Puis, pour se délasser, il allait muser dans le jardin où s'amusait la petite Mimi, devenue une exquise petite fille ; et comme les distractions lui manquaient, il incitait la pauvre gamine, qui n'osait pas trop, à me tirer les cheveux. Il avait un goût prononcé pour les biscuits au coco, et préparait chaque jour la salade de tomates ; c'était sa participation au ménage. Simone faisait aussi de la confiture de mûres, et lavait au ruisseau les petits vêtements de sa soeur. Le gros du linge se lavait au moulin, où la tante allait de temps en temps faire le ménage. Les toupins séchaient dehors, vers le bûcher, retournés sur des pieux. Nous étions ici, de tous côtés, cernés par les pins, et, le soir, par le choeur des crapauds. Tous les jours à midi une voiture de sport passait en trombe sur la route, si souvent déserte. C'était "Monsieur Dupuy", de Sore, qui allait prendre l'apéritif à Saint-Symphorien. La tante ne disait rien et n'en pensait pas moins.

Quand il arrivait pour déjeuner, l'Oncle était passé par son apier du Gué de Sore, un peu moins important que celui du Bar de Jat, lui aussi dans les bruyères, et qu'un court chemin reliait à la route ; c'est au débouché de ce chemin que ma mère et moi, dans ma prime enfance, nous venions parfois nous asseoir pour l'attendre, c'est là que je vois toujours Noémi Péloueyre s'arrêter, essoufflée, après une longue marche, le coeur aussi vide que la route. Les talus, autour de ce rucher, étaient un espace poétique, petites levées de sable amical, à la végétation naine et variée, où de minuscules bestioles s'affairaient à vivre quelques jours. L'apier était adossé à une magnifique pièce de grands pins dont le soleil couchant illuminait les troncs d'un seul côté, heure de gloire de la pinède, si bien rendue dans un tableau de Philiberti que je vis un jour exposé Allées de Tourny, et que je regrette encore de n'avoir pu m'offrir.

L'Oncle entretenait aussi quelques ruches de l'autre côté de la route, après le Gué, en pleine pignada craquante, et toujours dans les bruyères.

Pour aller du moulin au Gué de Sore, nous passions par les bois, par un raccordement de chemins qui suivaient d'un peu loin le cours sinueux de la rivière, et chaque tronçon nous offrait son paysage particulier, où nous trouvions nos repères. J'aimais bien ce parcours qui aboutissait à l'angle du jardin aux carottes et du départ du chemin du Bar de Jat. Il a disparu. Il correspondait pourtant à l'ancien cheminement vers le sud, avant le percement de la route, celui qui aurait vu passer quelques éléments de l'armée impériale...

Parfois nous avions la visite des Gaston Rey, se rendant à Sore. De temps à autre, une espèce de caisse verte sur quatre roues, traînée par un cheval triste, s'arrêtait au Gué : c'était "Le Planteur de Caïffa", qui avait succédé à "Roger l'épicier" de mon enfance. La tante faisait alors ses emplettes, avec beaucoup de réflexion et de minutie.

A la réception d'une certaine lettre, une grande agitation saisit la tante. "Monsieur Datcharry" annonçait sa visite. Ce fut aussitôt un grand branle-bas pour accueillir celui dont les rapports avec sa belle-mère tenaient d'ailleurs du conflit larvé. On fit le grand ménage, et les fauteuils recouverts de soie

rouge furent transportés dans le jardin et battus à mort. Le colonel resta peu, garda pendant tout son séjour un visage grave, s'entretint avec Simone de ses études, et prit avec nous tous le chemin des bois pour aller au moulin. Je crois me rappeler qu'il avait fait l'effort de venir, par correction, pour faire part à sa belle-mère de son intention de se remarier.

Qu'ils se trouvassent au moulin, au Luc ou au Gué, mes cousins n'auraient pas voulu "manquer" les fêtes locales, celle de Saint-Symphorien le 22 Août, celle de Sore, pour la Saint-Louis, le 25. Je nous revois, tous les quatre, c'était à l'époque du Luc, assis dans l'herbe sous l'ormeau du moulin, puis dinant avec l'Oncle dans la salle-à-manger encore ensoleillée, avant de partir vers les réjouissances. Ils s'amusaient beaucoup, et dansaient avec tous les gars et toutes les filles du pays "din qu'à que lou hasan cante".

Le clou de l'été, c'était la fête à Sore. De bon matin, du Luc ou du Gué de Sore, nous partions sur nos vélos, l'Oncle, les cousins et moi, pour une promenade de 10 kilomètres, dans l'air joyeux du matin, le long d'une route sans circulation où la piste cyclable s'était formée naturellement, un tapis d'aiguilles de pins sur lequel il était doux de rouler, comme sur tous nos sentiers. A l'arrivée, Euphrasie, Gaston et Gérard leur fils nous recevaient avec de grandes manifestations de joie. Nos chambres étaient préparées, et les escargots jeûnaient dans la farine depuis déjà plusieurs jours. A cette fête, comme à celle de Saint-Symphorien, mes cousins ne boudaient pas leur plaisir.

Cependant la maison abritait une tristesse soigneusement niée. La tante Marie, paralysée, n'a pas quitté son lit pendant 10 ans, soignée avec un intégral dévouement par sa fille Euphrasie. Et celle-ci m'a toujours empêchée de voir sa mère. Elle me trouvait trop jeune pour ce spectacle, et elle ne voulait pas que je puisse garder en mémoire le souvenir d'un être aimé définitivement dégradé. On n'en parlait qu'à mots couverts. Je n'ai jamais vu ma tante Marie ; il m'aurait suffi d'ouvrir une porte ; je n'ai pas insisté pour le faire : Euphrasie sacrifiait elle aussi aux tabous de son temps.

Quand fut mis en service le "Car de Pau", Parrain fut du premier voyage pour aller aux obsèques de sa soeur ; sans moi.

Vint le jour où, seule avec ma tante, celle-ci, le coeur trop lourd, me prit dans ses bras et se mit à pleurer. J'étais paralysée de gêne, tant cela était contraire au style habituel de nos relations ! Elle se mit à raconter que Simone allait arriver... pour se marier à Saint-Symphorien, ... en catimini. "Monsieur Datcharry" s'était remarié, et sa nouvelle épouse amenait avec elle les deux fils que son premier mari avait eus d'un premier mariage et qu'elle avait élevés. C'est le second, Michel, que Simone allait épouser. Il sortait de Saint-Cyr. Mais les parents, que cette union aurait dû combler d'aise, s'opposaient à ce mariage pour des raisons que je n'ai pas à raconter ici. Il y avait eu des scènes, et maintenant c'était la brouille. La pauvre tante devenait complice de cet acte de rébellion, et se trouvait mise dans une situation contraire à tous ses principes, mais elle ne pouvait plus dire non à sa petite-fille qui devait déjà être en route (j'en étais ravie), bien décidée à se marier chez elle. Elle était bouleversée. Je fis ce que je pus pour la consoler, disant que tout s'arrangerait... Je ne savais pas que cette aventure nous priverait définitivement de la pauvre petite Mimi.

Simone arriva donc, et Michel peu de jours après. A cette occasion la tante retrouva vis-à-vis de moi son habituel comportement. Comme je m'apprêtais, toute contente, à accompagner Simone à Magenta pour accueillir ce nouveau cousin, elle m'en empêcha, avec un argument qui, une fois de plus, me

Mariage de Simone DATCHARRY avec Michel FRITSCH (Sept. 1930)
Hôtel LAGRAVE. Saint-Symphorien.

L' oncle Louis est à côté de la mariée, sa grand-mère Jeanne MARTIN (la terrible Tante Jeanne!)
à côté du marié, le grand-père de l' auteur, derrière les têtes du marié et de la tante Jeanne.

laissa sans parole : "fille sans vergogne, tu irais à la rencontre d'un jeune homme que tu ne connais pas!".

Michel se révéla tout de suite imperméable aux foucades de sa future grand-mère (qui d'ailleurs ne s'en prenait qu'aux jeunes filles, guère aux représentants du sexe fort, ses frères exceptés). Très à l'aise, très gai, très content de lui et de la vie, il nous fit passer quelques bons jours. La tante n'osait plus manifester son aigreur, loin de se douter qu'il avait entrepris de m'apprendre tout le répertoire des corps de garde et des marches militaires, ce que Jacques n'aurait jamais eu l'idée de faire.

Le mariage eut lieu le 20 Septembre, par une chaleur accablante, le repas fut servi chez Maria Lagrave, je portais une robe de petite soie bleu ciel, bien dans le style des mariages à la campagne. Simone, séparée de son père, de ses frères, de sa petite soeur, était entourée de sa parenté Martin. De chez tante Marie étaient venus Euphrasie, Gaston et Gérard ; Gaston Rey, le frère d'Euphrasie, avec son épouse Gercende, leurs enfants André et Simone (Maxime et Marcelle habitaient loin de Sore et de Bordeaux). Etaient encore présents, bien sûr, sa grand-mère, "Bonne-Maman" pour ses petits-enfants, qui ne devait pas manquer d'évoquer les absents, les disparus comme ceux qui boudaient cette union - son oncle Paul, mon grand-père, et moi-même, et l'Oncle Louis, sans famille directe, mais riche de beaucoup de neveux et de nièces. Une amie des Delpon était venue de Paris avec une gamine qui devait être sa nièce, probablement une parente des "Quintin" de la Réole, que la tante évoquait pour un oui pour un non, avec une certaine intonation... "Madame Quintin, donc..."

Ici s'arrête "Le Gué de Sore". De notre petite maison il ne reste pas une pierre, et le peuplier lui-même ne monte plus la garde près du ruisseau. Il y a dans l'histoire quelques phrases célèbres et bien frappées qui situent pour l'éternité un endroit, un évènement mémorables. Après tant de siècles on s'émeut encore à entendre : "Passant va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois". Quand je vois tant de voitures franchir le Gué à toute allure, je rêve d'une épitaphe hélas moins concise que celle de Léonidas... "Passant, tu ne peux même plus remarquer ce lopin de sable, peu à peu absorbé par la jungle. Et pourtant, ici, dans le parfum des héliotropes, on a vécu, on a souffert, on a rêvé, on a aimé".

Quand la tante n'a plus pu vivre seule, elle a dit adieu à ses fanchettes (dont l'Oncle a hérité) et elle a amené une partie de ses meubles dans la Maison de Retraite de La Réole. Je suis allée, depuis Bordeaux, l'y visiter. Pour la seconde fois, elle a pleuré dans mes bras. J'aurais voulu faire quelque chose pour elle, mais quoi ? Quand elle est partie pour le petit cimetière de Bagas, je n'ai même pas pu assister à ses obsèques ; mon cinquième enfant venait de naître.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, si elle me faisait peur, je ne l'ai jamais détestée et c'est peu à peu que j'ai pu analyser mes sentiments à son égard. Si elle n'avait pas la manière pour le faire, elle avait sans doute raison de déplorer mon peu d'enthousiasme pour tout ce qui touchait au ménage ; de plus, elle avait connu les pires malheurs ; enfin, je la sentais malgré tout de la même race que moi.

Elle m'avait lancé, je ne sais quand, je ne sais pourquoi : "Tu fais la fière parce que tu es une demoiselle Martin, mais je l'ai été avant toi". Cette apostrophe mérite une explication de texte, que j'ai mis un certain temps à mener à bien.

Primo, je ne vois pas en quoi je "faisais la fière" ni dans rapports avec elle, qui étaient de subordination, ni dans ceux touchant mes cous..., que j'admirais et trouvais beaucoup mieux que moi sous tous rapports, ni dans mon comportement, tout orienté vers les abeilles de l'Oncle, mes lectures, mes rêves (sans doute assez peu vers les tâches ménagères, je l'ai dit). J'étais habillée avec la plus grande simplicité, souvent revêtue de mon tablier noir du Mirail... Je pense que la tante ne supportait pas les quelques relents qu'elle reniflait sur ma personne d'un certain vernis bordelais auquel, elle, elle avait échappé.

Secundo je ne voyais pas en quoi je pouvais tirer gloire de mon patronyme, d'autant moins qu'à la pension je n'avais pas échappé aux quolibets sur l'âne Martin et l'ours du même nom, animaux sympathiques, il est vrai.

Tertio, sa réflexion laissait supposer qu'elle avait été fière de s'appeler Mademoiselle Martin, dans le cadre de Saint-Symphorien ; mais pourquoi ? Je le sais maintenant, grâce à ceux qui ont pu établir notre généalogie. Sans même remonter plus haut, j'ai appris que l'ancêtre Jean Martin, "le Bourgeois", était un homme considéré. Et la correspondance entre mon trisaïeul Justin et son cousin germain, le vélite de Napoléon, démontre qu'entre ses descendants perduraient les valeurs sur lesquelles il avait construit sa vie d'"honnête homme" (ce qui n'avait pas empêché - on s'amuse à l'apprendre par la correspondance du vélite - la soeur de Justin et de Pierre d'Arode, Marguerite-Martine, à l'origine d'une nombreuse lignée... d'avoir fait Pâques avant Rameaux...). Mais, depuis cette époque, le style de vie des Martin de ma branche avait glissé vers celui d'une civilisation plus rurale, une façon d'être hybride. L'arrière-grand-père, puis Louis, vivaient sur le terrain, très près de leurs domestiques, parlaient gascons. Mais les enfants faisaient des études, les jeunes filles pianotaient, les bonnes manières présidaient aux repas, sans concession. Il était arrivé que Martin Martin offrit à sa femme quelques jours à Andernos, ce qui n'était pas si courant... Mais elle y était allée en coiffe.

La tante gardait donc un certain orgueil de sa naissance, mais ne cherchait surtout pas, pour autant, à renier le retrait, tout aussi orgueilleux, d'une certaine façon, de sa famille au moulin. Exactement, en somme, comme ma grand-mère Lafargue à Bordeaux.

Si mes ancêtres directs n'avaient pas fait ce choix, je n'aurais pas connu ma royauté d'enfant au moulin, je n'aurais pas partagé la vie d'une Jenny landaise, et je me serais, peut-être, ennuyée au bourg...

*

* *

La malheureuse tante Jeanne ayant définitivement quitté le sol natal, rien ne m'empêcha plus de rester au moulin, seule avec l'Oncle Louis, ou avec mes deux vieux quand Parrain pouvait rester quelques jours, et quand les cousins ou des amis (en fait, les Quet), ne s'y trouvaient pas. Cela me convenait parfaitement. L'Oncle arrivait avant midi de ses apiers, sa brouette chargée de cadres pleins. Après sa sieste, il allumait le fourneau dans la Maison à miel, plaçait dessus la bassine dans laquelle se réchauffaient les trois grands couteaux, affilés à la meule, les prenait les uns après les autres pour désoperculer, et me tendait les cadres emmiellés que je plaçais dans la centrifugeuse, par fournées de quatre. Je tournais la manivelle, doucement d'abord, puis de plus en plus vite, avant de revenir au rythme du mouvement mourant, une technique bien plaisante ; et je recommençais l'opération après avoir présenté à la paroi l'autre face des cadres... Le beau miel blond coulait, par le robinet du bas de la machine, dans le seau, préalablement nettoyé dans la gourgue, dont on vidait le contenu dans le maturateur. Parfois, comme quand j'étais bébé, je suçais un morceau de cire tout imbibé de miel chaud, âcrement sucré. Parfois, aussi, une abeille égarée nous piquait. Il m'arriva d'être piquée à la figure et pendant trois jours je ne pus pas ouvrir l'oeil ; c'était du temps de la tante, et elle s'était beaucoup réjouie de me voir dans cet état... Le premier miel tiré, celui d'acacia et de fleurs des prés, on passait à celui de bruyère d'août, un pur produit de lande craquante sous le ciel de feu et le crissement des cigales. L'élégante bruyère de septembre donne un miel très difficile à détacher des alvéoles, on le laissait donc aux abeilles pour leur provision d'hiver. Après maturation (la couche d'impuretés se dépose à la surface du miel, et celui qu'on tire du bas du maturateur est parfaitement net), l'Oncle remplissait des seaux de 10 ou de 5 kilos, et même, pendant un temps, des barriques, que Parrain négociait à Bordeaux, en particulier chez Rodel. Pour ma part j'y écoulais des pots de un kilo sur lesquels j'étais toute heureuse de coller une étiquette au nom de Louis Martin, apiculteur à Saint-Symphorien. Puis l'Oncle faisait sa cire, mais en général je n'étais plus au moulin au moment de cette opération. Il en vendait des galettes. Et, l'hiver venu, il bricolait, dans son atelier pour les ruches, dans la maison à miel pour les cadres, devant la petite fenêtre du fond, sur une longue table où l'on pouvait admirer une grande quantité de petits instruments, des pointus, des tranchants, de minuscules roulettes au bout d'un mince manche...

Nous avons eu quelques moutons, dont Parrain surveillait les pieds et le nez : et je revois ces soirs mélancoliques où nous allions les chercher, pour leur éviter l'humidité de la nuit, dans ce vieux pré abandonné, le long de la Hure qui y reprenait peu à peu ses droits, entre le chemin du Gué de Sore bordé de jungle, et la rivière qui reformait sa vergnaie. L'ombre et l'humidité, dans l'odeur des menthes, peu à peu envahissaient cet infime coin du monde ignoré de tous, ignoré des cartes, où, sans paroles, un vieil homme et sa nièce rassemblaient quelques moutons. Quand j'ai vu le film "l'eau vive", la similitude des situations et de l'environnement poétique m'a labouré le coeur. Et j'avais l'impression que la forêt tout entière, la Hure murmurante et secrète, ses abords brumeux et odorants n'avaient été créés que pour ces instants miraculeux.

Nous vivions dans la grande salle-à-manger. Aux dernières lueurs du jour, l'Oncle lisait "la petite Gironde", assis près de la fenêtre de l'ouest, et, après dîner, partait se coucher. Il dormait aussitôt comme un enfant. A cette époque, nous ne fermions même pas les portes, sinon au loquet ; dans cet heureux pays, nul n'avait rien à craindre... Je restais devant le feu, un chat sur les genoux, dans la grande pièce aux coins sombres, bercée par le tic tac de la comtoise et le bruit lointain de l'eau ; et là encore, devant les beaux chenets à boule (qui les aime maintenant ?), je fus prise d'une violente émotion en lisant le début du "Capitaine Fracasse"... certaines descriptions de son "château de la misère", en Gascogne, me semblaient avoir été écrites pour mon coin de feu. Après avoir bien lu et bien rêvé,

j'éteignais la lampe à pétrole, allumais la bougie, et partais me coucher à mon tour. L'immense forêt, autour de notre solitude, loin d'abriter quelque menace, je la ressentais au contraire comme une bonne mère nourricière, comme une protection.

Du moulin aussi, on entendait le roulement du train, mais très amorti.

Quand j'étais enfant, nous allions chercher le lait à la Bigne, par le petit sentier qui part de la maison à miel, après l'arriouat. Mais ceux de la Bigne sont aussi partis, et, du temps de la tante, nous prenions le lait à Magenta. Je me rappelle certains matins de septembre où, sur mon vélo, entre le Gué et Magenta, j'étais au bord des larmes à cause de l'onglée, dans de grands matins clairs lavés au froid piquant. Après quoi, dans la journée, le mercure montait allègrement jusqu'à près de 30°. Cela faisait un peu penser au Sahara "un pays froid, où le soleil est chaud". A Magenta, toute la famille, des vieux à la plus petite, se réchauffait autour de grands bols et près de la flambée. Quand Magenta n'a plus fourni de lait, nous l'avons pris chez les Labrousse, au Martchiand, où longtemps on a pu voir la vieille maman qui ne comprenait et ne parlait que le gascon. Ses fils ont été les derniers gemmeurs du pays.

A l'époque que j'évoque, l'Oncle employait les services de Maria Larrazet, qui vivait à Arode, avec sa fille et ses deux petites-filles Henriette et Charlotte. Elles aidaient au ménage, au jardin, et aux derniers foins du grand prat. Maria était de Sore, comme Jenny, une des dernières vieilles paysannes landaises qu'il nous ait été donné de connaître, petite et maigre, sa figure tannée ennoblie par l'extrême finesse des traits, le dévouement, la bonté. Elle portait bien sûr la coiffe, et de multiples jupons, et ne parlait guère que gascon.

Cependant j'avais pris enfin conscience de mes responsabilités, et m'étais mise à balayer à fond tous les jours toutes les pièces où nous vivions ; trop tard pour que la pauvre tante ait pu enfin être contente de moi ; par contre, et contre toute attente, l'Oncle tiqua : "mais tu m'uses mes balais!". Il m'avait appris à préparer les haricots verts comme il les aimait : on commence par un roux à base d'ail, d'oignons et de morceaux de jambon, on le farine à peine, on le mouille, on met les haricots à cuire dans cette sauce, que l'on blanchit au moment de servir. Et si j'avais trop "mouillé", il regardait la casserole d'un air dubitatif, hochait la tête, et laissait échapper... "heum... ta sauce, si on lui donnait un coup de fouet, elle irait jusqu'à Sore!". La honte. Chaque soir nous faisions le tourin blanchi ou le tourin à la tomate. Pour midi, j'allais souvent chercher la viande chez Maria Lagrave, une viande délicieuse à des prix imbattables. Ses côtelettes du rognon, jamais plus je n'en ai retrouvé le goût. Le soir, l'Oncle posait ses biscardes dans la gourgue sous les racines des vergnes, et, le lendemain, il n'était pas rare d'y trouver un gros brochet. Quand on vidait l'étang en septembre on était sûr d'y trouver des anguilles. Je me rappelle, du temps de mes cousins, une partie de pêche, l'Oncle et Jacques tirant une senne dans le ruisselet après les chutes, et quelques essais infructueux avec les balances à écrevisses. Et je revois ce cèpe large comme un plat que l'Oncle avait déniché près des sources du Capuron.

Il préparait, pour l'hiver, sa provision de haricots blancs. Assis tous deux au milieu du chemin, entre le jardin de la maison à miel et l'établi précédé de guimauves, nous les faisions glisser de leurs cosses desséchées. Qui pouvait nous déranger ? parfois le cousin Mesnard, sur son vélo, sa besace sur le dos, qui venait visiter ses pins du chemin de Naudon, des pins qui figuraient à un partage Martin datant de deux générations ; parfois, autre cousin, le Docteur Félix Dubourg, dans sa paisible carriole, qui commençait à devenir une curiosité. Lui représentait Arode. Je ne savais pas alors qu'il aurait pu m'affranchir sur les

questions que je me posais sur les ancêtres. Il ne pouvait pas deviner que les trésors qu'il possédait auraient passionnément intéressé cette petite jeune fille en train d'écosser des haricots ou de ramener de la source une cruche perlée ; les gens de Naudon y habitaient encore, et parfois, de leur chemin, surgissait leur attelage de boeufs. Et, par le chemin du bourg, on pouvait s'attendre à voir venir soit les Mêmes, soit l'oncle Adolphe, soit la tribu Mauriac.

Le pauvre Adolphe était toujours heureux de venir passer quelques heures avec moi. L'Oncle Louis le recevait toujours avec une certaine retenue. Je crois qu'il avait peur de devoir être le témoin d'une de ses crises, devenues pourtant bien rares. Pour moi, il me reste un... petit remords. Une fois, une seule fois, il ne m'a pas trouvée au moulin, et l'Oncle Louis, sachant que je traînais du côté du Bar de Jat', le lui avait dit. Il s'était donc mis en quête de ma personne, et, depuis le jardin aux carottes, il m'appelait ; je n'ai pas répondu tout de suite : il y avait, le long du chemin, avant d'arriver au Bar, à la hauteur de l'ancien "tennis" de mes parents, une des ces jolies petites "bordes" (quel est leur véritable nom ?) faites uniquement de deux pans de brandes qui touchent le sol, laissant entre elles une ouverture triangulaire, sans porte, alors que l'arrière est clos, toujours de brandes. C'est un abri de berger, ou de gemmeur. Pour moi, c'était "La maison du berger", et je ne pouvais pas la voir sans que chante en moi le rêve de Vigny "Et là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre, pour nos cheveux unis un lit silencieux". Ce jour-là je prolongeai cette musique, pendant que le pauvre Adolphe appelait... J'ai fini par me montrer. Age ingrat.

De tout temps, les Mauriac ont aimé venir au moulin par Sillet', y faire plus ou moins halte, et revenir chez eux par la route. Le moulin figure d'ailleurs dans "Les maisons fugitives" de François Mauriac (Grasset 1939), page 74, avec cette légende : "Yves se faisait des idées : à cette heure-ci le mystère du moulin ne devait pas être violé" (Le Mystère Frontenac, page 58). Certain jour, Parrain étant présent, l'Oncle, depuis un grand moment silencieux, lâcha : "Pierre Mauriac m'a demandé si je voulais lui vendre le moulin". Il n'en dit pas plus et nous ne dîmes rien. Je sentais dans mon dos une espèce de fluide glacé. Je n'entendis plus jamais parler de cette menace (encore que si le moulin avait dû être vendu, il n'aurait pu tomber en de meilleures mains, c'est sûr, et ç'aurait été une consolation...). Les deux frères, le soir, avaient dû en parler hors de ma présence. Certes un bon viager eût été pour l'Oncle la sécurité dans ses vieux jours. Il ne s'en sentait pas moins, vis-à-vis de sa famille, le dépositaire de l'héritage de ses ancêtres, d'un bien créé par eux, qui n'avait jamais changé de filiation. D'ailleurs mon grand-père et tante Jeanne subvenaient à ses fins de mois difficiles quand la récolte de miel n'y suffisait pas. Mon grand-père lui avait même souvent offert de financer quelques réparations dont l'urgence commençait à paraître, mais là-dessus Louis ne voulait rien savoir... "Ne touchez à rien... ça durera bien autant que moi... Quand je n'y serai plus, vous ferez ce que vous voudrez...".

Oui, cela dura, mais un mal sournois minait le moulin qui n'était plus entretenu, sans qu'on puisse bien, à l'oeil nu, mesurer l'ampleur des dégâts. Au décès de l'Oncle (et l'on peut y ajouter les vols), le bilan devait se révéler très lourd. On a dû sacrifier la grange, l'établi, et leurs suites. On a pu reconstruire les écuries, à peu près exactement comme était le modèle, du moins pour l'extérieur. Le moulin lui-même est encore en triste état. Mais on a pu sauver et fort améliorer la maison et sa cuisine basse, et la maison à miel, c'était le principal. Le Ciel a voulu que mon mari se prenne de passion pour le Marian. C'est sa danseuse!

Deux ou trois fois, les Mêmes sont venus au moulin pour aider l'oncle à remettre le moulin en marche, dans les années 30, avant son arrêt

définitif. Ils avaient acheté au bourg une des premières maisons que l'on trouve sur main droite quand on y entre par la route de Jouanhau. Ils tenaient à nous avoir à déjeuner pour la fête de Saint-Symphorien. Chez tout le monde, le repas comportait obligatoirement, ce jour-là, la viande bouillie, la viande en sauce et la viande grillée. Je m'arrêtais toujours chez eux quand j'allais "aux courses". Par un bel après-midi - mais ce devait être au temps du Luc, et j'étais à pied, ce qui était rare - Jenny me raccompagna, marchant à petits pas. Arrivée sur la dernière petite montée, entre Jouhannet et Sillet, elle me dit qu'elle était fatiguée, et qu'elle me laissait là. Je me retournai deux ou trois fois pour la regarder, ma douce Jenny, debout au milieu du chemin, qui agitait sa main pour un au revoir que je ne savais pas être un adieu. A quelque temps de là, Parrain, qui était venu me chercher au Mirail, me dit, pour la troisième fois : "J'ai une triste nouvelle à t'apprendre". La première fois, c'était pour m'annoncer le départ de Germaine Datcharry, et il était véhémentement ému. La deuxième fois, la même formule lui servit pour la mort "de la pauvre Farotte"... Et la troisième fois, c'était pour Jenny, ce qui me fit très mal. La tuberculose l'avait emportée, et Titot' ne lui survécut pas très longtemps.

Quand Parrain arrivait au moulin, les rites habituels se déroulaient... panier, béret, sabots, la cuisson et ses transes, le repas (et le chien qui se cache sous mes jupes... "je deviens bête avec les bêtes"). Quand nous mangions du canard, j'avais droit aux aiguillettes ; on ne parlait pas alors de magret prélevé à cru. Les deux frères, entre eux, s'exprimaient en gascon, ils parlaient du moulin, des bêtes, du miel, de la chasse, mon grand-père bien droit, avec ses "yeux de palombes" sur sa moustache blanche tirée au cordeau, l'Oncle, plus relâché d'allure, mais dont le visage évoque pour moi, depuis que je l'ai vu, le masque d'Agammemnon. Ils n'abordaient pas les sujets scabreux ; simplement, une fois, parlant d'une femme du pays, dont ils vantaient le coeur au travail, ils avaient dit d'elle, comme avec une petite tristesse : "c'est dommage qu'elle aimât trop les hommes..." Peu de temps après, citant une certaine Jeanne, de Lassus, qui était bourrée de qualités, mais qui était restée célibataire (chose rarissime dans les campagnes, courante chez les "bourgeois"), ils avaient conclu, avec le même regret dans la voix : "c'est dommage, elle n'aimait pas assez les hommes". Ces deux sages pratiquaient un humanisme raisonnable, une conduite de bon sens... in medio virtus.

Nous étions bien, tous les trois.

Naturellement, Parrain continuait à ponctuer les travaux et les jours de ses maximes immuables... "ce n'est pas le temps qui passe..." "la boisson chaude après les repas"..."ce n'est pas le froid qui fait éternuer, c'est le changement de température"... "Céü rouge, bent' ou plouge". Rien de mystique, comme c'était le cas pour ma grand-mère, avec ses samedi que la Vierge ensoleille, ou pour ma mère, qui avait gardé des enseignements et des cours de récréation de la Visitation une conception diabolique de la morale, et qui sortait de temps en temps : "Quand on est deux, le diable est au milieu" ou "Qui donne et qui reprend est la femme du serpent" (la femme, bien sûr!) ; ce que le magistère exprime, du haut de l'hermine, par une formule pragmatique, qui reste une des bases du droit : "Donner et retenir ne vaut". Ainsi peut-on illustrer par des adages les optiques et les mentalités.

Le soir Parrain allumait son cigare, et, longuement, à la nuit tombée, lui et moi faisions les cent pas sur le chemin, entre les arches et la maison à miel. La Grande Ourse, et l'Etoile polaire, vers le chemin du Bourg, servaient de décor à notre va-et-vient, et les chauves-souris dansaient, au-dessus de nos têtes, une ronde éperdue.

C'est au cours de ces marches lentes, sous les étoiles et les bêtes volantes, que Parrain me raconta...

"Nous, les Martin, nous descendons des bergers béarnais q poussèrent leurs troupeaux jusqu'à Jouanhau. Ils s'y fixèrent. Il y avait deux beau frères, un Martin, et un Maurin, duquel les Mauriac descendent...".

Je me demande d'où mon grand-père sortait cette parenté Maurin, qui ne semble correspondre à rien de réel. Je ne le saurai jamais.

Quant à la romantique histoire des bergers béarnais, elle a été connue, de tout temps, de toute la gens Martin, puisque François Mauriac lui-même l'a rapportée. Pour qu'elle ait survécu dans toutes les directions, on pourrait croire qu'elle contient au moins une part de vérité. Pourtant nous savons tous maintenant, grâce aux savantes recherches de Jean Réglat et de François Lalanne, que, si ces faits sont exacts, ils doivent remonter bien loin dans le temps, car nos cousins ont démontré que notre ancêtre commun, le vieux Peys, qui a dû naître vers 1595, était d'une famille déjà bien établie à Jouanhau, à la tête de nombreux hectares ; on croit même que ses propres ascendants sont venus de Préchac. Quelle est donc la source de la légende ?

Des "bergers béarnais" Parrain passait sans transition à ses ancêtres directs, en ne remontant pas plus haut que Martin du Gros, et pendant bien longtemps je me suis interrogée sur les antécédents et les cousinages. Jusqu'au jour de la miraculeuse rencontre de Marquèze. Il y a quelques années, nous avions invité au moulin des amis qui ne connaissaient pas la région. Nous les avons amenés à Marquèze, cela va de soi. A la descente du train, un jeune homme fort disert nous a pris en charge et nous avons eu droit à des explications et considérations aussi nombreuses qu'intéressantes. Mon mari ayant glissé : "en Saintonge on procède de telle façon", François Lalanne lui a demandé "vous êtes saintongeais ?" - Oui, dit l'interviouvé (qui peut tout exciper d'une aïeule native de la Bastide d'Armagnac). Je me suis empressée d'ajouter "mais moi je suis originaire de Saint-Symphorien" et je ne sais ce qui m'a poussée à ajouter : "Une Martin, de Saint-Symphorien". - Mais nous sommes cousins! s'est exclamé François. C'est ainsi que j'ai pu connaître tout ce que je rêvais de savoir, de tout temps, et même au-delà. Et cette rencontre est aussi, pour une bonne part, à l'origine de ce récit.

De Martin du Gros, Parrain m'a dit peu de chose, sauf qu'il s'était marié avec une veuve Bannel, qui avait un fils de son premier mariage, et que les Bannel, à l'époque des diligences, tenaient relais de poste à Magenta. Et peu de chose sur son grand-père Justin, le fils du "Gros". De ce trisaïeul j'ai retrouvé un cahier de devoirs à la belle écriture calligraphiée, datant de ses études à Toulenne. Sur l'histoire des propriétés de la famille, Parrain n'était pas très net, mais le peu que j'en savais suffisait pour que, sur les chemins de l'Escrumpe, de l'Aouilleyre et du Luc, je me sente "chez moi".

"Ma mère, racontait Parrain, avait été fiancée à Batailley, qui était juge de paix à Saint-Symphorien. Au Capdet', pour leur fille unique, les Dubourg préparaient un grand mariage...". Mais Marie avait donné son coeur au beau Martin Martin, le meunier du Marian (l'unique photo que j'ai connue de lui montrait un bel homme, au nez grec, à l'air sévère). Sentiment partagé ; parents intraitables, qui tenaient au juge de paix... Alors, la veille du mariage, un cavalier réussit à approcher la promise et à la prendre en croupe. C'était Pierre d'Arode, le cousin germain de Martin, qui avait bien voulu rendre à son cousin le service d'enlever sa dulcinée, et de l'amener dans sa famille, à Arode, pour que la bienséance soit sauve.

Oh le beau scandale! Dans les années 60 la Presse a beaucoup parlé d'une demoiselle de grande noblesse qui fut l'héroïne d'un semblable

esclandre, pour avoir fui, la veille de son mariage avec un prince italien, alors que les invités de la jet society arrivaient à Rome, du monde entier. En ce qui concerne mes arrières-grands-parents, le bruit ne dépassa pas le canton, mais il fut énorme. Quand, à nos premières réunions généalogiques, j'ai fait la connaissance d'une certaine cousine Martin, de Castres, dont j'ignorais jusqu'alors l'existence, la première chose qu'elle me demanda fut "avez-vous entendu parler de l'enlèvement, dans le temps, d'une demoiselle Dubourg, etc?? etc." - Mais... c'était mon arrière-grand-mère! - pas possible!" Elle connaissait tous les détails. Elle est de la branche d'Estiü, et, toute sa jeunesse, elle a entendu les siens ressasser ce fait divers, avec des points d'exclamation... Et elle était restée sidérée, en écoutant ce récit, par la détermination de ces amoureux qui avaient osé braver à ce point, et à cette époque, l'opinion publique et la rancoeur des familles. Pour ma part, à constater combien cette histoire était restée vivace dans un cousinage que j'ignorais, à la retrouver toute fraîche, toute enrobée des émotions du moment, dans la bouche de Jeanne Martin, j'avais l'impression que se poursuivait l'espèce de miracle de Marquèze.

"Quand nous allions à l'école, continuait Parrain, nous prenions quelquefois l'ancien chemin qui longe la Hure, par l'Escrumpe, mais plus souvent celui de Sillet'. Un jour, la métayère de Sillet', nous voyant passer, nous appela, toute angoissée : "dites à votre mère de venir, vite, vite". La pauvre femme était en train d'accoucher, seule.

"On savait que, dans la lande, loin des demeures, il y avait encore des loups ; et des lieutenants de louveterie. Un mauvais plaisant, une ou deux fois, s'amusa à imiter le hurlement des loups, en se cachant dans les fourrés, alors que nous revenions de l'école. Nous arrivâmes au moulin à bout de souffle. Mais mon père ne tarda pas à confondre le coupable. Il fut rossé, et ne récidiva pas".

Parrain évoquait aussi les scieurs de long, venus d'Auvergne. A cause de leur prononciation, ils étaient pour tous "les chieurs de long". Ils vivaient à part, et formaient, si j'ai bien compris, une sorte de sous-prolétariat, durs à la tâche et peu loquaces. L'Auvergne disséminait aussi, loin à la ronde, des colporteurs, des "marchands de galons". Le tisserand passait pour filer le chanvre roui dans la rivière (Sarn!) ; et les bergers mettaient le feu aux semis pour sauver leurs pacages.

A la maison le père Martin faisait régner la discipline, mais la maman, qui cultivait ses phlox et caressait son rouet, avait des faiblesses. "Le petit Louis était un peu cabochard ; quand ma mère voulait l'attraper, et que mon père était absent, il tournait sans fin autour de la table et narguait ma mère en disant : "Me gaheuras pas, nou!".

Comme je l'ai déjà raconté, Marie et Jeanne partirent en pension à Toulenne, avec leur petite armoire à linge fabriquée au moulin, et je garde le regret de leur photo de cette époque en petites filles modèles... Puis Marie vécut à Balizac, puis à Captieux, puis à Sore. Son fils aîné Maxime a fait souche à Millau et dans la région, où les descendants de sa fille René sont enseignants ou médecins. Euphrasie s'est mariée à Sore. Son fils Gérard à Saint-Symphorien. Gaston à Saint-Symphorien, avec Gercende Séris, et la descendance de leurs deux enfants gravite autour de Bordeaux, vouée en grande partie à l'enseignement. Quant à Marcelle, que j'avais déjà connue affligée à La Réole, elle a fini ses jours en Normandie, après de nombreux deuils. De Gaston Rey, il reste, je l'ai peut-être dit, un livre sur les landes de Gascogne qui mériterait de sortir de l'oubli.

L'histoire de Jeanne, je la rappelle en deux mots ; les promenades du dimanche des demoiselles de la pension de Toulenne qui croisent dans les rues de Langon celles des jeunes gens de l'école normale, parmi lesquels Léon Delpon. Le mariage, la carrière à Bordeaux, les deuils.

Les deux soeurs avaient eu en partage tous les pins de leur père, entre le Marian et le Luc. Elles ont tout vendu.

Quant aux garçons, ils avaient pris, à dix ans, l'un après l'autre, le chemin du lycée Victor Duruy à Mont-de-Marsan. Leur père les y amenait en voiture à cheval, en utilisant les relais de poste, mais cela dura peu, car ils furent de ceux qui purent étrenner le "chemin de fer économique" dont l'arrêt facultatif, à Magenta, devait être utilisé des milliers de fois par beaucoup de Martin et par tous les habitants des métairies alentour. Le petit abri de bois, ouvert sur la voie, avec ses trois planches servant de bancs, contre chacune des parois, bien souvent j'y ai attendu le train du retour, avec mélancolie, avec ou sans Parrain, et c'était celui qu'il avait vu bâtir dans ses jeunes années. C'était "la Halte". Elle a même survécu au train, pendant un certain temps, elle était encore debout quand plus tard nous attendions le car de Pau.

La lande semble bien plate, et pourtant, au début, à l'approche de certaine petite montée, on demandait aux voyageurs de descendre pour que le train puisse la gravir... Et il fallait changer de train à Luxey. Cela, je l'ai connu.

A Victor Duruy, comme à Mondenard, la pratique de la religion était obligatoire, du moment que l'on était baptisé et catalogué catholique. Après le bac, Louis, comme son frère, fit son service à Auch, dans la cavalerie. Comme je l'ai dit, la discipline de cette arme convenait parfaitement à mon grand-père. Louis ne rêvait que de revenir au moulin, et le moulin lui échut. Mon grand-père hérita du Capdet'... et, comme ses soeurs avaient vendu leurs pins, il s'en défit quand il voulut financer sa maréchalerie de Bordeaux.

Louis, qui avait épousé Elisabeth Larrue, perdit une petite fille à la naissance, après quoi le drame entra au moulin et dans la vie de l'Oncle. La tante Elisabeth avait eu le tort de céder à ses parents, qui avaient décidé de venir vivre au moulin. A peine installés, ils s'y comportèrent en maîtres, à tel point que les pauvres vieux Martin, ne se sentant plus chez eux, émigrèrent à l'Escrumpe, puis à l'Aouilleyre.

Louis, sous ses dehors parfois bourrus, était un des ces faibles-tendres qui ne savent pas résister à la malveillance parce qu'ils n'y sont pas préparés ; jusqu'au jour où la prise de conscience suscite un courage qui tranche dans le vif, sur un terrain qui n'est plus propice à la négociation. Quand ce jour arriva, Louis mit ses beaux-parents à la porte, fit revenir ses vieux, et demanda le divorce.

C'était, à l'époque, une chose "énorme". Quand je passe devant le Palais de Justice de Bazas, je pense qu'il a connu les affres de mon pauvre Oncle... avant de connaître ceux de Thérèse Desqueyroux... Et je me suis laissé dire que la pauvre Elisabeth n'a pas eu trop du reste de ses jours pour pleurer ce qu'elle avait perdu ; par sa faute ; voire ; en ces temps-là le poids de l'autorité parentale était dur à faire glisser des épaules.

Ne pouvant supporter les commentaires sur son passage, après ce scandale, Louis demanda à son père de reprendre pour quelque temps la

charge du moulin, et il partit à Madrid où il se fit professeur de français da bonnes familles. C'est une frontière qu'il avait voulu mettre entre ce drame pesant et la récupération de son équilibre. Il a fait, dans sa vie, un second voyage : invité à Vannes par les Datcharry, bien plus tard, il a connu un coin de Bretagne, il a même parcouru en bateau le golfe du Morbihan.

A son retour au moulin, les langues étaient calmées. Le 3 mai 1903, Martin Martin s'effondra, en travers de la porte de la cuisine. Il avait 80 ans. Et dix ans après, jour pour jour, et au même âge, sa femme, celle qui avait été "la vierge du Capdet" et l'héroïne d'un retentissant roman d'amour, s'éteignit. Son rouet resta à jamais immobile, dans un coin du vestibule. Elle avait eu le temps de me connaître. Et beaucoup de mes cousins avant moi.

Quant à Paul mon grand-père, après le lycée, l'Ecole de Toulouse, avec les soirées au Capitole, où l'on attendait la diva au contre-ut comme on attend que le lion se jette sur le dompteur, le service à Auch, il revint au pays pour y épouser Odélie Coloubie. C'est toujours lui qui parle : "Nous nous étions promis le mariage depuis les bancs du catéchisme... pourtant, à un moment, j'ai un peu fréquenté Amélie Roumazeilles ; notre maison du Capdet' était voisine de la sienne, à Lassègue, et nous étions cousins... finalement elle a épousé Saint-Ange de Groc ; et je n'avais jamais oublié ma promesse à Odélie".

Le ménage s'installa à Villandraut, dans une maison mitoyenne des murs du château. "Sur ces murs on voyait courir les vipères". Mon père naquit à Saint-Symphorien, chez ses grand-parents maternels. Pendant dix ans, la carriole roula souvent entre Saint-Symphorien et Villandraut. "Une fois, sur la route, nous fûmes surpris par un orage terrible, nous avons cru notre dernière heure arrivée". On a cru aussi perdre mon père, à cause des convulsions "des vers". Lui et ses petits amis s'amusaient à laisser traîner un porte-monnaie au milieu de la route, et, quand un passant se baissait pour le ramasser, cachés derrière un mur ils tiraient sur le fil invisible qui y était attaché...

Quand mon père eut 10 ans, l'âge d'entrer au lycée, Paul décida de s'établir à Bordeaux. Ce fut donc la vente du Capdet', la maison de la rue Belle-Etoile et la maréchalerie ; pour mon père le lycée Montaigne, la faculté de Bordeaux, puis celle de Paris. Entre-temps il avait rencontré ma mère au cours de Pierre Bachelet. Mariés en 1909, ils partirent à Paris, revinrent à Bordeaux, après la mort subite de "la pauvre Bope", logèrent rue de Navarre, puis rue de Pessac, où je suis née.

Pendant que mes grand-parents vécurent rue Belle-Etoile, une petite communauté s'était formée autour d'eux, les cousins de mon père, des deux côtés, quand ils devinrent bordelais pour leurs études, avaient là un point de chute. Roger et Charles Arquey en tête. J'ai retrouvé des cartes de Marc Coloubie où il est question d'allées et venues des uns et des autres entre Bordeaux, Saint-Symphorien, Villandraut et autres lieux. On m'a raconté que la pauvre "belle Odélie" étant devenue un peu voûtée et un peu forte, était chaque jour martyrisée par son mari, qui ne voulait pas admettre du temps les irréparables outrages. Le matin il laçait à mort le corset de la pauvre femme (les corsets étaient lacés dans le dos), prenant appui de son genou dans son dos. Et le dimanche, parfois aussi en semaine, on allait au paseo. A Bordeaux, cela s'appelait "faire l'Intendance" ; de cinq à sept, on déambulait de Gambetta à la Comédie, en regardant les magasins, pour se faire voir et saluer les connaissances. C'est une coutume que j'ai moi-même bien connue dans ma jeunesse. Roger Lartigaut a raconté à ses filles qu'il avait été obligé de participer au rite, dans le sillage de mes grand-parents, et que c'était un des mauvais souvenirs de sa vie.

Inlassablement, Parrain ressassait toutes ces choses (il ne se vantait pas de la cérémonie du corset), il évoquait aussi la vie au moulin, mais ce qu'il en disait, je l'avais encore connu dans mon enfance, la tuaille du cochon, et le reste. Certains repas de mariage avaient eu lieu dans la grange à foin, vidée de son foin, mais dans laquelle trônait toujours le gros soufflet de forge. "Pour le mariage de Jeanne, nous étions bien nombreux, mais il manquait Maria Lagrave ; la pauvre n'était pas à la noce, elle était en train d'accoucher de Georges".

Ce qu'il racontait ne touchait guère que la famille (mais elle était vaste). Il s'était cependant laissé aller à dire (et Louis aussi) qu'à Saint-Symphorien, ceux qui avaient lu "le baiser au lépreux" avaient reconnu le modèle, car celui que Mauriac a appelé Jean Pélouyeres était bien alors de ce monde, et son histoire, du moins pour le début, est une histoire vraie, bien que romancée, mais avec de si justes notations d'atmosphère que le roman restitue ce drame intime d'une façon plus tangible et plus émouvante que les propos murmurés de bouche à oreille sur un mariage qui avait fait jaser.

Circulait aussi l'anecdote touchant une certaine dame, descendante et aïeule d'une vieille et importante famille, qui en voulait beaucoup aux hommes en général et à son mari en particulier, et qui avait exigé avec véhémence que son époux fut interdit de caveau familial... c'est du moins ce qui se racontait, et dont les deux frères avaient parlé entre eux une ou deux fois.

"Dans ce pays, disait Parrain, nous étions les sujets du comte de Pontac, et de son beau-frère, le comte de Sabran-Pontevès" il prononçait bien : "vès", et il tenait décidément aux relations de beaux-frères... Peu importe la simplification, et il reste que nous sommes du pays d'Albret. De là, Parrain passait à la politique, pas à celle du moment, sujet tabou, je ne sais pourquoi, mais aux querelles des vieux, entre bonapartistes, légitimistes, orléanistes, et républicains. J'ai cru comprendre que, dans son ascendance, il y avait un peu de tout, et qu'on ne se faisait pas de cadeau. Il se mettait alors à fredonner, sur l'air bien connu : "le Duc de Bordeaux ressemble à son père, son père à sa mère et sa mère à... taïaut taïaut taïaut...". La décence m'oblige à ne pas évoquer la ressemblance de la mère, ni la conclusion de la chanson, mais il ne faut pas oublier qu'à l'époque, ce ne sont pas tellement les républicains qui la chantaient, mais les Orléanistes...

Du moment que cette petite obscénité était passée dans le domaine public, mon grand-père estimait que sa pudeur personnelle n'était pas en cause et qu'il pouvait m'en instruire (le langage habituel vis-à-vis des jeunes donnait : si l'on croisait une femme enceinte : "cette dame est tombée sur un caillou pointu" ; si l'on tombait sur son derrière on s'entendait dire : "tu as pris un billet de parterre" ou : "tu as cassé ton verre de montre"). J'ai déjà noté que les femmes du pays, si réservées d'ordinaire, avaient le droit, les jours de ripailles officielles, d'entendre les pires salacités, le droit, et même le devoir d'en rire, pour ne pas culpabiliser le défoulement des hommes. Ainsi Parrain, quand il se mit à m'apprendre le folklore des fêtes de sa jeunesse, sans aucune gêne, le restitua tout cru : c'était le langage de circonstance.

Il y avait certes des histoires bien innocentes, celle de "Madamiselle Pétecandelle" qui attend son mari (bien que damiselle) ; celle de Beur de Biau, le pauvre innocent, qui voudrait bien goûter à tous les bons plats d'un repas de noce, et qui, soudain, se met à pleurer. "Eh qu'as', Beur de Biau ? - Qu'ey pas mey hame !". Mais il y avait aussi celle de la jouvencelle qui perd l'équilibre et tombe les jambes en l'air... "ce qui fit que chacun lui vit la bergamote!". Et surtout la chanson de Catherinotte

"Catherinotte, coum' as lou pé ?
"Catherinotte, coum' as lou pé ?
" - Lou pé petitou, ladoundène,
"Lou pé petitou, ladoundoun
"Catherinotte, coum' as la came ?
"Catherinotte, coum' as la came ?
" - La came lounguette, lou pé petitou ladoundène,
" Lou pé petitou, ladoundène
" Lou pé petitou, ladoundoun
"Catherinotte, coum' as lou jouelh ?
"Catherinotte, coum' as lou jouelh ?
" - Lou jouelh roundillous, la came lounguette,
lou pé petitou ladoundène,
" Lou pé petitou, ladoundoun
"Catherinotte, coum' as la cuche ? (la queuche)
"Catherinotte, coum' as la cuche ?
"- La cuche blanquette, lou jouelh roundillous,
" La came lounguette, lou pé petitou, ladoundène
Lou pé petitou, ladoundoun
"Catherinotte, coum' as Bertran' ?
"Catherinotte, coum' as Bertran' ?
"- Bertran' bourrillous, la cuche blanquette, lou jouelh roundillous, la came lounguette, lou pé petitou, ladoundène,
" lou pé petitou, ladoundoun.

Ce n'est pas fini! passé le cap sensible de Bertran', on arrive au bente flasquet'
aux poupes léïtouses

J'ai oublié les qualificatifs du cot' et du menton. Hélas, la gentille Catherinotte à la came lounguette et au pé petitou était plus désirable du bas que du haut, car l'escalade finit mal, vulgaire :

la bouque bavouse (baououse)
lou naz, je ne sais plus
lous ulhs largagnous
lou cap pédaillous.

C'est dommage. Mais l'on peut imaginer l'ambiance qui régnait à la fin d'un banquet ou dans une salle de bal quand l'assistance entière détaillait à tue-tête l'académie de la jeune Catherine. Le joli petit pied, la jambe effilée, longue et bien faite, le genou bien rond, la cuisse bien blanche (couleur cuisse de nymphe ?)... "Bertrand"... broussailleux... le ventre souple, les seins généreux, aptes à donner du bon lait. Passons sur le reste.

Voilà ce que chantait et racontait Parrain sous la Grande Ourse. Quand il était arrivé au bout de son cigare, il pouvait dire : "Moun counte es acabat' Es ou eus ? A partir de Sore "que parl'eunt neugue", ils parlent noir... Il me semble qu'à la hauteur du moulin, nous le faisions déjà.

Au moment où j'arrive presque au bout de ces souvenirs, je lis, dans un hebdomadaire, une critique enthousiaste d'un livre qui vient de paraître : "la folle avoine", par Guy Georgy, chez Flammarion. Ce sont les souvenirs d'un "petit garçon", élevé par sa grand-mère, dans le Périgord noir, et qui n'a parlé que l'occitan jusqu'à l'âge de neuf ans. Il est devenu ambassadeur de France, et

Gouverneur de la France d'Outre-Mer, ce qui prouve bien qu'avoir tué notre langue au nom de l'unité française a été une sottise et un crime. Lui aussi a voulu sauver la civilisation qu'il a connue chez nos cousins du Périgord. Chez lui, le cochon n'était pas lou Gnic ou lou gnicot', mais "lou moussur". La chatte était prénommée "Pauvre Jeanne de Léger". Et la narquoise expression paysanne "M'as couyounat' couan t'ey bis", il l'écrit : "Macouyouna can taïvi".

Je supporte mal d'entendre maintenant, sur des chemins de la lande, des gens se donner du : Monsieur. Mon Sieur. Autant j'aime lire une belle langue française, autant je trouve que ces consonances d'oïl sont ici saugrenues. On parle de Saint-Michel de Rieufret, cela ne veut rien dire, et sonne mal ; c'est du riü fret' qu'il faut parler, et l'endroit retrouve, avec sa prononciation romane, sa signification. De même pour Foncaude, la Fontaine chaude.

L'île d'Oléron, où j'habite, fut de langue d'oc dans le haut Moyen-âge, jusqu'à son invasion pacifique par les Poitevins, souvent emmenés de force dans l'île pour y effectuer des travaux que les autochtones ne voulaient pas faire, souvent poussés par la disette vers cette île giboyeuse et où l'on pouvait au moins vivre de la mer. Rien de nouveau sous le soleil. La langue poitevine a submergé l'autre, mais quelques îlots d'oc sont restés émergés : on trouve un Bordessoules, par exemple, et un Tartifume, qui cousine avec notre Tartehume... Quant aux patronymes landais, tels que Lanneluc ou Betbedat, qui fleurissent encore dans les parties boisées de l'île, ils s'expliquent par le fait qu'au 19° siècle, quand on a voulu stabiliser les dunes, qui avaient déjà englouti Saint-Trojan et quelques autres lieux habités, ce sont des Landais qu'on a fait venir en Oléron, des spécialistes de l'oyat et surtout de la plantation des pins et du gemmage. Un siècle auparavant, quand on a essayé d'implanter des marais salants dans le fond du bassin, à Audenge et aux alentours, on avait fait aussi appel à des spécialistes, qui n'étaient autres que des sauniers de l'île d'Oléron, en particulier de Sauzelle, le village de "la sau", du sel, qui étale ses maisons blanches au coeur de la saline.

Et, des deux côtés, les familles ont fait souche dans leur pays d'adoption. Je dois une partie de cette information à M. Pierre Labat, naguère président de la société historique et archéologique d'Arcachon et du pays de Buch, à qui j'avais écrit pour une autre raison dont je ne tarderai pas à parler. Je me suis depuis longtemps abonnée au bulletin de la société, en souvenir de mes stations dans le hall de la librairie Ferret, devant les vieux numéros qui y traînaient...

Les souvenirs de mon grand-père m'ont amenée à de véhéments regrets sur une langue perdue, puis à tout ce qui peut m'y raccrocher, même du côté droit de l'estuaire. C'est pourquoi je ne laisserai pas passer l'occasion d'évoquer le lien puissant qui subsiste entre les deux rivages, en la personne d'Aliénor d'Aquitaine, que j'avais déjà fréquentée grâce au livre de Vital-Mareille, dont j'ai parlé. Il paraît qu'elle est née à Belin. Il est sûr qu'elle s'est mariée, pour la première fois, à Bordeaux, quand elle habitait le Palais de l'Ombrière, sur l'emplacement duquel il n'est pas interdit de rêver. Il est non moins patent qu'elle est omniprésente dans l'île, où des rues et un collège portent son nom, et où un moulage de son gisant (l'original se trouve à Fontevrault) reçoit les visiteurs du musée de Saint-Pierre, situé rue Pierre Loti, tout près de "La Maison des Aïeules" dans le jardin de laquelle est inhumé l'écrivain. On montre encore à Saint-Georges un pan de maison dans laquelle serait descendue Aliénor, au moment où l'on bâtissait la belle église romane de ce bourg... Et dans la citadelle du Château d'Oléron, encastrés dans les ouvrages du 17° siècle, on peut voir encore les vestiges d'une tour qui faisait partie du castrum des ducs d'Aquitaine.

Si la mémoire de la célèbre duchesse-reine est ici restée si présente, c'est d'abord parce qu'elle avait accordée à ses loyaux sujets d'Oléron une charte qui en faisait des hommes libres. Par exemple, d'après cette charte, les pères de famille n'avaient plus désormais besoin de l'autorisation du Seigneur pour marier leurs filles, ce qui était, pour l'époque, un acquit important.

Ensuite l'histoire des fameux "Rôles d'Oléron" reste attachée à la fois à l'île et à Aliénor. La circulation maritime était intense entre Bordeaux, la Saintonge et les côtes anglaises, pour des raisons politiques (le second mariage de la duchesse), mais surtout économiques. Les vins de Bordeaux et le sel de Saintonge naviguaient en force vers l'Angleterre, mais soumis aux "fortunes de mer" et à la rapacité des "naufrageurs". De retour de croisade, Aliénor décida d'appliquer à l'Atlantique les règlements de navigation qu'elle avait découvert en Méditerranée. Elle s'entoura de juristes, priés de rédiger une sorte de Code dans ce but. Ainsi naquirent les "Rôles". Il y eut certainement des ajouts à la première rédaction.

Il reste que ces Rôles ont été l'unique document de référence pour la navigation à l'ouest, jusqu'aux Ordonnances de Colbert, qui s'en est inspiré en partie. Et le Château d'Oléron se glorifie d'être la ville dans laquelle ces Rôles auraient été promulgués. C'est sans doute une légende, même si le nom d'Oléron leur est resté attaché, mais les Oléronais y tiennent, à tel point qu'en l'île entière célébra fastueusement "le huitième centenaire de la promulgation des Rôles par Aliénor". De nombreux oléronais avaient revêtu des costumes d'époque, de la Duchesse à un Quasimodo "descendu" de Paris... Il y eut des défilés dans l'île, une messe en plein air devant l'église de Saint-Georges, pendant que, sous les halles toutes proches, cuisait un veau suspendu à un tournebroche géant, une exposition au Manoir de Bonnemie, des joutes maritimes dans le port du Château, j'en passe, et, le clou, la remise symbolique aux Oleronais, par les soldats de Sa Gracieuse Majesté en grand uniforme, du "Livre Noir" : C'est le premier texte des Rôles d'Oléron, depuis huit cent ans en la Tour de Londres vénéré!

Il est intéressant de noter que le Groupe folklorique oléronais répond au nom des "Déjhouquets" parce que ses membres se comparent aux oiseaux qui se "dejhouquent", qui prennent leur envol depuis les branches sur lesquelles ils étaient juchés, jhouquets.

Ce qui me ramène à la chasse à la palombe. Rien de changé alors, depuis ma tendre enfance, sauf que je ne me glissais plus sous les pantes. Parrain rentrait toujours de Saint-Pey, à la brune, sa barre d'appeaux sur l'épaule. On faisait encore les foins dans le grand prat, pour l'entretenir, avec les Larrazet et quelques autres femmes, qui enlevaient le caraco et qui mettaient le litre de rouge à fraîchir dans la gourgue au bout d'une ficelle. Et le foin était encore rassemblé

en meules bien arrondies sur l'étendue du pré. Mais nous ne coupions plus de brandes : mules et chevaux avaient disparu. Nous allions "faire du bois", et nous allions aux pignes, décelant lou gat' escuroïl à celles qu'on trouvait complètement rongées, près d'un tronc. Mes repères existaient encore, les houx derrière le prat, passé le rideau de néfliers et de châtaigniers, les genêts le long du chemin qui va à la route, vers le Luc les blancs bouleaux que ma mère aimait tant. Je pouvais grimper, pour y rêver, dans les pommiers qui surplombaient le casaü, cueillir les pêches de vendanges qui proliféraient sans aucun soin, humer longuement l'odeur des figues et celle des noix, qui sont si riches de signification et qui sollicitent tellement l'esprit dans le champ des "correspondances". Mais le jardin aux carottes était abandonné, disparu avec Jenny, le moulin ne chantait plus, et des petits trous s'agrandissaient d'année en année dans les murs des bâtiments de dépendance. Le champ de Naudon se rétrécissait comme une peau de chagrin, mais je pouvais encore me promener sur ses lisières que commençaient à envahir les bruyères. Les chemins étaient encore entretenus, et surtout les pistes cyclables qui les doublaient, ces étroits tapis d'aiguilles de pins serpentant pendant des kilomètres à travers la pinède. Que de joyeux exploits ils permettaient, quand on partait au bourg en lançant à toute allure son vélo, en sachant éviter les branches et les racines, ne pas rater tel petit pont, sur un fossé à tiourioules, fait d'une seule et mince planche, et triompher des sables qui, par endroits, barraient le sentier. Au retour, il fallait être plus circonspect, et rester maître d'un engin débordant de provisions, de "miches" et de bouteilles, du guidon au porte-bagages. C'était du sport, du vrai, du pur, du gratuit, du joyeux.

Le sport officiel, nous y avons eu droit trois ou quatre fois, quand le Tour de France passait à Magenta. La route, à cet endroit, était de promenade pour les coureurs, mais il n'y avait pas de raison de bouder le spectacle. Avec les voisins des quartiers d'alentour on l'attendait, assis sur les talus, et en tenant ferme les chiens.

En revenant des pignes, une ou deux fois, l'Oncle a remarqué, de loin en loin, le long du chemin, de minuscules bouts d'étoffe attachés à de basses branches. Il murmurait "... Hem... c'est la XX qui donne rendez-vous à YY à tel endroit". Aucun commentaire.

Un soir, je revenais du bourg comme la nuit tombait. Presque depuis Sillet', j'ai entendu : "hou hou" et je me suis demandée pourquoi l'Oncle m'appelait. S'inquiétait-il ? J'ai répondu "hou hou", j'ai accéléré l'allure, mais la voix a repris le même appel sur le même ton. J'ai fini par comprendre que je dialoguais avec le hibou à voix humaine, comme on le fait au printemps avec le "coucut'" qui l'annonce au fond du pré ; mais avec lui on sait à quoi s'en tenir. Une autre fois, vers le Luc, je suis tombée en extase, c'est le mot, devant un magnifique ciel soudain tout rouge... hélas, ce n'était pas l'annonce du bent' ou plouge, mais un feu qui prenait... Mais je l'étais aussi quand, seule dans les bois, à chaque Equinoxe de Septembre, je restais immobilisée par le souffle grandiose de l'ouest qui soulevait, après les eaux du Golfe, la marée des fougères blondes sous la houle des cimes vertes, dans un délire de soleil et de mugissement végétal ; ce sont des moments de pureté originelle, de beauté éternelle.

Il m'est arrivé de coucher au bourg, dans la petite maison de mes arrière-grands-parents Coloubie, au temps où tante Alice était encore de ce monde et y vivait avec Adolphe... J'ai le souvenir de séjours de Robert et de Marie-Noire dans cette maison qui, sur la route de Villandraut, cotoie - elle aussi - la Hure, devant le pont qui marque le début de "la Bastide", faubourg de Saint-Symphorien. Tante Alice m'amenait régulièrement au cimetière, sur le caveau de Jeanti Coloubie, son père, et de Marie-Trésine Lafourcade, sa mère. Les y avaient

rejoints ma grand-mère Odélie et mon pauvre papa. Alice et Adolphe y avaient leur place retenue. C'est dans ce même caveau que repose l'Oncle Louis, décédé chez nous à Saint-Pierre, après y avoir passé les deux dernières années de sa vie, quand il n'a plus pu rester seul au moulin, ni, à 86 ans, enfourcher son vélo pour aller au bourg, quand il s'est mis à somnoler dangereusement devant l'âtre. Pour mon grand-père, hélas, il en fut autrement, on le verra plus loin.

Les Martin, c'est curieux, n'avaient pas prévu pour eux de caveau. Pendant des années, prenant la suite de tante Alice, j'ai visité et fleuri de vendangeuses du moulin et de bruyère des chemins le caveau Jeanti (en bien triste état actuellement), et aussi les deux tombes de Martin Martin et de Marie Dubourg son épouse ; celle aussi de Jenny et Titot' qui existe toujours. Un grand bois d'acacias s'étendait jusqu'à la petite porte du cimetière, sur laquelle veillait un gros chêne.

Un matin, arrivée la veille au moulin après un ou deux mois d'absence, j'ai trouvé le cimetière chamboulé ; les tombes de mes arrière-grands-parents n'existaient plus ; des débris jonchaient cette jachère, parmi lesquels j'ai trouvé une pierre cassée en deux, sur laquelle on pouvait encore lire la moitié de l'inscription : Marie Dubourg, épouse Martin, décédée le 3 mai 1913. J'ai porté de bout de pierre sur le caveau de Jeanti, mais il a disparu. Ce sacrilège m'a fait très mal. Quand ma pauvre mère est décédée, aussi chez nous, j'ai pensé trouver pour elle une ultime place dans le caveau de Jeanti, prévu pour huit cercueils. Cela n'a pas été possible, mais elle est restée dans le cimetière de Saint-Symphorien, très près de Jenny.

Charles et Lulu, Robert et Marie-Noire ne sont pas chez Jeanti. Quant à la branche de Léon, elle a émigré à Préchac. Ils habitaient la grande propriété des Luz, où je me rappelle avoir vu Marc pour la dernière fois. Son épouse Germaine Clissey était morte, et Marc s'était remarié avec Valentine Daney. Tante Marthe s'occupait de ses deux petits-enfants ; Simone était encore une toute petite fille. Alors que j'étais à Claouey, un été, j'étais allée leur rendre visite au Piquey, où ils avaient été des premiers à faire construire, au bord du Bassin, une petite villa, prolongée par une espèce de plate-forme en bois, au-dessus de l'eau. Il faisait ce jour-là une chaleur accablante. La petite Simone et son frère barbotaient dans l'eau, à nos pieds, pendant que, sur les planches, nous prenions des rafraîchissements, tante Marthe, moi-même, et un malheureux curé, ensoutané jusqu'au menton, qui transpirait à grosses gouttes ; c'était pitoyable.

Marc n'était pas marié depuis longtemps quand il fut victime d'une crise d'appendicite. La péritonite se déclara, foudroyante ; et il mourut. C'était encore un deuil terrible, et bien inattendu, celui-là. Nous avons suivi le corbillard à pied, des Luz jusqu'à l'église de Préchac, et c'était un bien long cortège de parents et d'amis, traumatisés, pleins de compassion pour la malheureuse tante Marthe et pour les orphelins. Et je faisais le compte de tous ces jeunes morts, dont certains, des années plus tard, auraient pu être sauvés. René Delpon, mon père, Germaine Datcharry, Germaine et Marc Coloubie ; et Myriam. Elle était la fille unique (mon père et Marc aussi, enfants uniques, René et Germaine seuls frère et soeur) d'Ernestine Maisonnave et de Joseph Sénac, de Villandraut ; et tellement délicate et fragile que, le soir de son mariage avec Pierre Bureau, ses parents avaient demandé à Roger-La Providence de passer la nuit dans une chambre contigüe à celle des époux. Il n'eut pas à exercer son art, et Myriam mit au monde deux garçons, mais elle ne survécut pas longtemps à sa seconde maternité.

En évoquant Myriam, je revois une autre jeune fille - d'une famille très connue -, longue et flexible comme un roseau, fragile comme un

tanagra. Quand elle entrait avec sa soeur dans l'église de Saint-Symphorien pour la messe du dimanche, elle semblait à peine poser les pieds sur terre, et dédier à un monde qui l'étonnait un timide sourire. Elle a été emportée par une typhoïde, "à la fleur de l'âge".

Ceux de la génération précédente, eux, tenaient bon. J'ai connu Suzanne Coloubie, la mère d'Albert, qui était tellement gentille avec moi, et dont j'admirais le fin profil et les cheveux immaculés. Cela me rappelle une certaine journée, je devais avoir onze ou douze ans, où je me retrouvai dans la vaste pièce qui servait de salle de jeux aux enfants d'Andrée, priée de jouer avec eux. Malheureusement, ils étaient sensiblement plus jeunes que moi, et nous n'avions pas trouvé de terrain d'entente. Pour m'occuper je me suis rabattue sur une revue qui traînait sur un meuble, et je suis tombée, horrifiée, sur une page illustrée qui plus est, consacrée à des bastonnades et autres affreux sévices pratiqués en Indochine. J'en ai gardé un souvenir amer.

Je faisais d'assez longues stations chez Berthe Pallas, ex Madame Allemane, qui tenait, avec sa mère, un magasin de chaussures mitoyen au jardin de Groc. J'ignorais alors que je la retrouverais, elle aussi, sur notre généalogie. Elle avait fait partie de la même bande de jeunes que mon père, et elle me parlait de lui.

Ce que je n'ai pas encore raconté c'est qu'une idylle s'était nouée entre lui et - encore une cousine - Renée Batailley. Nous avons retrouvé une correspondance d'où il ressort que la jeune fille était certainement éprise. Je ne sais pas si les sentiments de mon père était au même niveau que les siens... Toujours est-il qu'il rencontra ma mère... Décidément, les Batailley jouaient de malchance avec nous... la "Vierge du Capdet"... papa... Ma trisaïeule, l'épouse de Justin, était née Jeanne Batailley. Mais entre la descendance de son frère et la sienne, les atomes ne s'étaient pas accrochés...

Des histoires d'amour avortées, il en est une qui me fut révélée naguère par une vieille demoiselle que j'ai visité jusqu'à sa mort à l'hôpital de Saint-Pierre. Mademoiselle Bordier avait été élève à Mondenard, ce qui était vraiment exceptionnel pour une Oléronaise au début du siècle. Et sa meilleure amie de pension était Agnès Bernadet. Quand le médecin décida qu'elle avait besoin d'un changement d'air, Agnès lui offrit spontanément l'hospitalité, et Mademoiselle Bordier et sa mère s'installèrent pour quelque temps dans la maison de Saint-Léger de Balson. Mademoiselle Bordier avait un frère, il vint à Saint-Léger, et tomba amoureux d'Agnès. Pour lui le mariage ne faisait aucun doute ; et c'était encore un malentendu. Quand Agnès épousa Georges Lagrave, ce qui était bien son droit, le frère et la soeur s'estimèrent trahis. La pauvre demoiselle, si douce à l'ordinaire, avait encore de la rancune dans la voix, près de soixante ans après, pour me dire : "Mon frère ne s'en est jamais remis. Quand la guerre de 14 a éclaté, il s'est exposé au danger, volontairement, et il a été tué un des premiers...".

En l'écoutant, je me disais qu'en 14 il n'était pas nécessaire de souffrir d'un chagrin d'amour pour être fauché par la mitraille. Mais je trouvais assez bouleversant d'entendre, de la bouche de cette presque mourante, cette romantique histoire d'un Oléronais qui, vers l'époque de ma naissance, avait approché la fontaine de Saint-Léger pour s'y faire déchirer le coeur. Ses eaux, sans doute, n'étaient miraculeuses que les maux d'yeux, pas pour le mal d'amour.

fois un peu plus... jusqu'au jour où nous l'avons dévorée en entier, avant d'arriver au moulin...

Une photo m'émeut toujours, celle que j'avais prise de Simone dans le champ de seigle de Jouanhau. J'avais voulu lui montrer ce quartier d'où je savais descendre, perdu au bout de sa route blanche, dernier endroit civilisé avant les marais de la Téchouyeres, maintenant colonisés. On y voyait encore quelques ruines, devant lesquelles j'échafaudais des possibilités, et surtout cette admirable maison au sujet de laquelle je m'interrogeais, sans pouvoir alors deviner qu'elle était de la famille, et que, sous le nom ressuscité de "Martin-Travet", elle deviendrait le symbole et le lieu de rassemblement de toute notre parenté. Quant au champ, immense, il était encore en culture, et j'ignorais aussi qu'il était longtemps resté en indivision entre plusieurs branches Martin. Mais il m'inspirait, et je trouvais que les cheveux blonds de Simone émergeant des seigles mûrs composaient un ravissant tableau.

Sur une autre photo, on peut voir l'Oncle Louis et encore Simone sur la toute nouvelle route qu'on venait de percer, partant de la route de Jouanhau pour aboutir à celle de Sore, juste après le Gué, pour desservir les maisons de Capuron et celles du Couy. L'Oncle avait tenu à nous faire parcourir avec lui cette route, pour une petite inauguration personnelle.

Juste avant les premières maisons de Jouanhau, on trouve sur la gauche une petite route, mais ce n'était alors qu'un chemin, qui s'enfonce dans la lande pour aboutir à Argelouse. Pendant des kilomètres, ce chemin était bordé sur sa droite par la forêt, tandis qu'à gauche s'étendait à perte de vue une lande, une vraie, celle des anciens bergers et de Félix Arnaudin. On pouvait à peine voir, au loin, quelque petite borde, et des nuages de taons nous assaillirent le jour où nous sommes partis, à pied, vers Argelouse, Simone, Pierre, moi-même et... je ne sais plus qui, mais nous étions plusieurs. Quand on quittait ce paysage encore intact de la séculaire et secrète vie pastorale - secrète dans une immensité -, c'était pour découvrir l'exquise et minuscule église d'Argelouse, son porche, son clocher-mur, ses vieilles pierres, au service de quatre ou cinq maisons d'un silencieux village. Le climat de nostalgique poésie qui baigne ces pays perdus, comment y échapper ?

Bien plus près, et plus tard, nous avons essayé d'atteindre Housilane. Mais déjà la forêt y reprenait ses droits, et le chemin qui y conduit depuis Naudon était envahi par les fougères.

Quelques amis de Pierre, de sa bande joyeuse de Bordeaux, ont fait des apparitions au moulin. Un après-midi d'automne, vers la fin de cette période, l'Abbé Lacaze nous avons amenés, en voiture, les Quet et moi, passer quelques heures au moulin. Comme nous nous promenions, entre Sillet et Jouhannet, nous avons vu venir vers nous un autre promeneur, solitaire et pensif. C'était Pierre Mauriac. Quand il s'est trouvé devant l'Abbé, son étonnement fut aussi grand que s'il venait d'assister à la chute d'une pierre de lune. "Toi ici!". Ils ont trouvé pas mal de choses à se dire. Et je pense que ce fut leur dernière rencontre.

Quant à ma cousine, quand elle revint au moulin, l'été, ce fut depuis l'Algérie (avec intermède au Liban) où son mari avait été affecté à la Légion Etrangère. Lui-même est revenu plusieurs fois au moulin. Et Doudou était né. C'était un délicieux petit garçon, blond aux yeux bleus comme sa mère, très doux, très affectueux, très attachant. Dès le premier jour de notre rencontre, il ne me quitta plus, n'arrêtant pas de me poser des questions que je trouvais géniales. J'étais moi-même étonnée du plaisir que j'avais à m'occuper de lui, et Simone, qui idolâtrait son fils, en était ravie. Elle nous regardait, assise sur le banc du seuil de la

gourgue, et trouvait le moyen de tricoter à toute allure, tout en écoutant un disque et en parcourant un livre des yeux! L'Oncle appréciait chez elle une maturité et un sens pratique qui me manquaient encore un peu... Entre nous quatre, et le jeune fou de Quinquin, un bâtard noir et blanc, les jours s'écoulaient dans une paix heureuse. Simone avait sa provision de livres russes, et avait appelé son fils Dimitri.

Sur l'enfilade de la salle-à-manger trônait un gramophone à l'énorme pavillon, et Simone fondait en écoutant "le chaland qui passe" et quelques autres chansons déchirantes. Mais dans la pile de disques, il y avait aussi Pills et Tabet "Daisy"... un peu plus tard : "le soleil a rendez-vous avec la lune", toutes nouveautés dont nous raffolions, pour leur humour à la fois poétique et narquois. Et "quatro besos". Sur cette musique-là, si Michel était présent, on dansait. Lui et Simone se drapaient dans de larges gandouras blanches. Il était toujours aussi content de vivre, plein d'allant et d'imprévu, mais aussi très fort pour dénicher les coulemelles dans nos pins, derrière le pré ; et nous allions aux mûres.

Simone avait gardé d'autrefois des liens d'amitié avec Marie du Béguey, de la métairie d'Arode, bonne comme son bon pain, qu'elle nous donnait tout croustillant, tout chaud sorti du four. Avec elle je retrouvais un peu le monde de Jenny. Et son petit-fils Jean venait s'amuser avec Doudou.

Nous nous sommes parfois trouvés tous réunis au moulin, les Fritsch, les Quet, Jean et moi ; d'autres fois n'y séjournaient que deux ou trois éléments de cette bonne équipe. A la veille de la guerre, Germaine, l'épouse de Jacques, y est passée avec son fils Alain ; au début de la guerre, Gaby, l'épouse de René, y a vécu un petit temps quelque part entre Nantes, Bordeaux et Saint-Pierre. Quant à la petite Mimi, elle n'avait plus le droit de venir chez l'Oncle.

Une des dernières fois où je l'ai vue, c'était à Bordeaux, nous étions encore rue Fondaudège, et Simone, entre deux trains, était venue nous voir, sa petite soeur à la main. Je la trouvais délicieuse sous sa capeline romantique. Après leur départ, ma mère lachâ, dans la tonalité de léger mépris bien bordelais dont elles savait user : "Mon Dieu! cette pauvre Simone... avec quel mauvais goût elle habille sa soeur!". Douche froide sur ce que j'aimais. Rancune des bords de Hure contre la ville orgueilleuse et son assurance péremptoire de détenir à la face du monde les canons intangibles d'une certaine distinction.

La tenue c'est une chose, le sanitaire... une autre. Pas de tubs au moulin, les simples tables de toilette avec les cuvettes et les brocs et pichets ; sans oublier l'auge à ébouillanter le cochon, pour les bains de l'Oncle, et, à la rigueur, la grande gardale à cire. Cela n'empêche pas de se laver de la tête aux pieds, quand on le veut bien. Mais, très vite, j'avais trouvé bien plus pratique et agréable de prendre le bateau et d'aller me laver nue dans la rivière, après le coude aux sarcelles. L'eau des ruisseaux de la lande est une eau pure et glacée, qui doit ressurgir, vierge, des lointaines montagnes, après des kilomètres de cheminement sous les sables. Elle revigore tout l'être et fouette le sang. S'y laver, c'est comme une cérémonie initiatique au seuil d'une belle journée.

Les deux Simone m'y ont suivie ; nous étions trois naïades au royaume de Pan. Le soleil, tamisé par les feuilles des vergnes, nous couvrait de petits ronds lumineux, le sable blond filait sous nos pieds, et des libellules bleues se posaient sur nos épaules. J'évoquais Nausicaa, je savais que Simone pensait à une scène des "Jalna" ; et si j'avais alors connu mon amie Lisbeth, je n'aurais pas manqué de me rappeler le tableau qu'elle m'a décrit, il n'y a pas si longtemps : d'une vieille famille oléronaise, et descendante d'une soeur de José-Maria de Heredia, elle avait entendu raconter par ses grand-mères qu'autrefois, à Saint-

Domingue, les "nourrices" noires amenaient au bain les petites filles de la famille, plongées nues dans une fontaine. Les nounous jetaient dans l'eau des pétales parfumés, d'autres portaient sur le bras, soigneusement pliés, les vêtements secs.

Quant à ma cousine, elle avait insisté pour que je la prenne en photo, sans doute pour garder le souvenir de sa splendeur d'alors! Oui, mais qu'allait dire le photographe, au vu du développement ? Car cela se passait dans les années... 35 ? On m'a priée de me dévouer, et c'est moi qui suis allée à Langon pour y chercher l'objet du scandale. A mon grand étonnement, l'homme de l'art n'a fait aucune réflexion.

A propos de nudité, ma tante Hélène m'avait raconté une curieuse histoire, située celle-là, dans les années ... 25 ? (à l'époque où la bonne vieille soeur séculaire du Mirail, chargée de conduire les pensionnaires chez le dentiste, leur imposait un grand détour pour éviter le Jardin de la Mairie "à cause des statues"). Des amis d'Hélène et d'André (au Liban, je crois), avaient une petite fille de 10 ans qui souffrait d'une affection pulmonaire chronique. On n'y trouvait pas de remède. Un médecin de marine de la colonie française avait tranché : "Si vous voulez qu'elle guérisse, vous la faites vivre toute nue. De temps en temps, vous lui faites prendre la mer, et, sur le bateau, vous l'installez à l'avant, toujours nue comme un ver, face aux embruns...".

Le Liban... Je n'avais pas oublié la visite du prêtre maronite, envoyé par l'Oncle André chez ma grand-mère... Les Lafargue, comme les Fritsch, étaient amoureux de ce pays. Simone me parlait de sa visite aux ruines de Baalbeck. Elle m'avait donné une tunique de soie rouge toute retissée de fils d'argent ; et aussi, mais peut-être venait-il d'Algérie, comme la main de Fatma de l'Oncle André (en or), un large bracelet d'argent ciselé.

J'étais bien mélancolique certain jour où j'ai accompagné Simone à Magenta ; le petit train l'emportait, je restais seule devant la cabane vide... Mais nous devions nous retrouver sous peu : Michel a passé un an à l'Ecole de Guerre, et, pour cette année à Paris, ils avaient loué, rue de Cambronne, un sympathique... gourbi, dans lequel on vivait dans un artistique désordre, sur des tapis du Maghreb. J'y ai passé quelques jours. Doudou allait à l'école toute proche. Je l'amenais Square Saint-Lambert. J'admirais les poissonneries de la rue Lecourbe, et j'avais découvert, rue de Siam, tout près du métro Cambronne, une pâtisserie dont les gâteaux touchaient à la perfection.

Plus tard, c'est Michel qui vint seul à Bordeaux pour je ne sais plus quel stage. Il avait logé quelques jours rue des Piliers de Tutelle (il nous était impossible de le recevoir dans le petit appartement des Allées de Tourny). Un soir, il est arrivé pour dîner, dans notre petite cuisine, dans un état d'agitation extrême. A Mérignac, l'avion que lui et ses camarades venaient de prendre pour quelque exercice s'était plaqué au sol après avoir décollé et pris quelques mètres de hauteur. Un peu de casse : miraculeusement pas de victimes. Il n'arrêtait pas de me dire : "ah, quand on vient de frôler la mort, comme on aime la vie!".

Parrain, bien sûr, continuait à venir au moulin (j'ai raconté plus haut ses craintes de me voir dévier d'une ligne très "Marie Martin" au contact de mes amis...). Jusqu'au jour où l'on vint nous apprendre, à ma mère et moi - il avait de bonnes relations avec une famille voisine - qu'il venait d'être victime d'une attaque. On l'avait transporté à Saint-André. Il guérit, mais resta diminué ; c'en était fini pour lui de sa vie autonome, si bien réglée. Malheureusement, il nous était impossible de le garder et de le soigner dans notre petit appartement de Tourny,

situé au deuxième étage, et alors que nous étions absentes toute la journée. Edgard Dubourg, qui le soignait, me dit qu'il connaissait une solution au cas de son cousin : une maison de retraite dont il répondait, tenue par des religieuses qui le traiterait avec beaucoup d'égards... oui, mais c'était à Rabastens-de-Bigorre! Le temps pressait, je dus m'incliner. Trois fois je suis allée l'y voir, et c'est vrai qu'il ne semblait pas malheureux ; il se disait bien traité. De plus, les soeurs lui avaient fait connaître le vétérinaire de Rabastens... qui répondait au nom de Martin! Lui et son épouse devinrent pour mon pauvre grand-père de délicieux amis, et il avait pris l'habitude d'aller chaque jour prendre le café chez eux. J'espérais bien qu'une fois mariée je pourrais le prendre chez nous, comme nous le fîmes pour l'Oncle Louis, pour ma mère, comme nous étions prêts à le faire plus tard pour Lulu, quand elle fut veuve, si elle l'avait voulu. Les circonstances firent qu'il partit d'une nouvelle attaque avant que nous ayions pu mettre ce projet à exécution ; et la guerre m'empêcha même d'aller à ses obsèques.

Après la guerre, nous avons voulu ramener sa dépouille à Saint-Symphorien ; ce ne fut pas possible. Aux soeurs et à leurs pensionnaires est réservé dans le cimetière de Rabastens un grand carré de tombes anonymes, toutes simples, toutes semblables, juste surmontées d'une croix de bois. Toute identification est rendue impossible. Ainsi repose en terre de Bigorre ce grand-père si proche de moi, ce Paroupian tellement attaché à son pays, à son moulin. Il a eu, m'ont dit les soeurs, une fin très paisible. Quand j'allais le voir, je prenais le petit train qui reliait Agen à Tarbes, en traversant, à une allure d'escargot, les douces collines du Gers.

INTERMEDE

Cependant perdurait encore le temps de mon enfance, par larges pans qui cachaient dans leurs plis le travail d'usure. A la campagne, l'instituteur était toujours le régent, et les enfants disaient automatiquement "bonjour" à tous les adultes qu'ils croisaient. Dans les cortèges de noces, immanquablement, toutes les jeunes filles arboraient chacune sa robe de crêpe de Chine uni, toute rose, ou toute bleue, ou de toute autre couleur élémentaire (Après tout, à la Cour d'Angleterre...). A la ville comme aux champs, on ne parlait guère de clous, mais de guingaçons, non de bassine, mais de gardale ; si l'on était négligé on était traité de gangueille, et une jeune écervelée était une mounaque, c'est-à-dire une poupée. On parlait toujours d'un défunt en le qualifiant de "pauvre" (Le pauvre Léon, la pauvre Marie); adieu ou adiü, c'était bien souvent, et indifféremment : "bonjour", ou "au revoir". Les grand-mères couchaient en camisole, et l'on portait des cache-corsets. On achetait du "sent-bon", et les bonnes ménagères craignaient comme la peste l'odeur du fraîchain qui risquait de coller aux assiettes et aux fourchettes après les oeufs ou le poisson, même après un soigneux lavage. On inculquait aux enfants qu'une tache de fruit est une catastrophe sans remède. Et aux environs de Pâques, on rangeait "les affaires d'hiver dans la naphtaline".

En ville, où l'octroi avait encore fonctionné après la guerre, pour les alcools et les vins, au pont de pierre, et aux "Barrières" des Boulevards, les "lisseuses", déjà évoquées, avaient encore pignon sur rue. Il y en avait une rue Condillac. Elles travaillaient, bien visibles des passants, souvent leur porte ouverte, en chemise pour le haut du corps, et n'arrêtaient pas de prendre et de remettre sur le poële des fers qu'elle frottaient de temps à autre avec une boule de cire. Un peu plus tard que les lisseuses ont disparu les modistes, qui exhibaient dans leurs vitrines des bibis affriolants, et qui façonnaient les chapeaux sur la tête de leurs clientes avec la fantaisie créatrice d'un sculpteur doublé d'un décorateur. Plus rares étaient les boutiques où l'on ne vendait que des gants, et bien plus nombreuses qu'aujourd'hui celles où figuraient des parapluies.

La rue était embaumée, l'hiver, aux alentours des fourneaux, à même le trottoir, des marchands de marrons, qui chantonnaient : "chauds, les marrons, chauds", et, en tout temps, devant les boutiques de torréfaction de café, et devant les herboristeries. Ce subtil amalgame de senteurs variées, presque enivrantes, qui sortait de ces antres souvent un peu sombres parce que tout en longueur, nous pourrions encore le humer, si un décret de Pétain n'avait signé son arrêt de mort. Sur les quais, rue Saint-Rémi, une odeur de goudron signalait les magasins de fournitures de marine. Comme celle de la vanille, vers les Chartrons, annonçait la proximité des entrepôts. On rêvait d'îles sous le vent, de madras, de longs cours. Maintenant, on renifle dans les rues des villes, où le bruit des moteurs a remplacé tous les autres, l'odeur de l'essence, et, sur les routes, celle des épandages. Les "senteurs balsamiques" de la forêt se sont anémiées avec la fin de gemmage, comme l'odeur des foins sur la campagne, parce qu'on ne le retourne plus longuement, et que trop de prés sont morts. Il nous reste heureusement, au moulin, les menthes de la Hure.

Aux deux extrémités de la ville, des senteurs moins flatteuses attestaient sa prospérité et ses spécialités. A Bègles "ça sentait la morue". Dans les étroites rues très sombres des Chartrons, plus loin que les entrepôts voués à l'Outre-Mer, des milliers de barriques, du fond des chais, transpiraient. C'est d'ailleurs cette évaporation qui donne aux pierres de la ville, comme à Cognac, leur

couleur noirâtre. Mais encore plus loin, vers le cours du Médoc, l'odeur du bois des Landes et des bois coloniaux reprenait le dessus.

Nous ne savions pas que nous vivions dans un monde un sursis. Vers l'âge universitaire, nous avons fréquenté le marchand de fruits confits qui se tenait à l'angle du cours Clémenceau et des Allées de Tourny, sa lourde caisse de bois pendue à son cou, pleine de dattes fourrées, de quartiers d'orange glacés, et de bien d'autres fruits apprêtés, aussi délicieux à savourer que beaux à voir dans leurs vives couleurs.

Il y avait, Allées de Tourny, une profonde galerie, dans laquelle, pour quelques sous, on pouvait s'asseoir devant la tablette courant le long du mur, de chaque côté de la pièce, et, les écouteurs aux oreilles, entendre le disque qu'on avait choisi.

Pierre de Cerval, dans son livre "Terre acide", n'a pas craint de raconter, en quelques lignes, l'histoire de ce notaire bordelais qui avait filé avec l'argent de ses clients et amis. Le pseudonyme qu'il lui donne est transparent. Je me rappelle. Ce tabellion, ainsi que les trois ou quatre personnes avec lui compromises, tenait le haut du pavé ; il avait la confiance de l'Archevêché, et des meilleures familles... Quand on ouvrit son coffre, après sa fugue, ce que l'on y trouva (pas un centime!) ramena pour un temps Bordeaux à la belle époque du Château-Trompette!!

Et j'en reviens à toutes ces choses qui ont survécu plus ou moins longtemps aux bouleversements de la Grande Guerre. A la veille de l'autre, celle de 39, le marchand de caillé, en blouse et suivi de sa chèvre (et ce n'était pas un vieil homme) passait encore en plein Bordeaux et montait aux étages (sans la chèvre) pour servir les clients.

Un jour, on s'est aperçu, sans savoir ni pourquoi, ni comment, qu'on ne voyait plus de lisseuses, qu'on ne parlait plus de gardales ni de faissonnats pour le feu, qu'on n'entendait plus, depuis longtemps, scier les pierres devant les maisons en construction, ni crier "la gueille ferraille", "les royans d'Arcachon", "l'arrivée des belles grenades" ; que les arceaux du croquet avaient déserté les jardins bourgeois ; que les femmes ne vivaient plus dans la hantise du "fibrome" ; qu'on ne murmurait plus, au sujet de telle personne un peu bizarre : "ça va finir à Picon" ; qu'on ne devinait plus guère, dans les bourgs désertés par les odeurs rurales et par les bruits familiers des artisans, et bientôt même par le chant du coq, derrière leurs volets en tuile des vieilles aux aguets, ni dans les rues tant de femmes en noir ; et que les dames à prétention vertueuse ne comptaient plus sur leurs doigts, en apprenant une naissance, si elle survenait bien au moins 270 jours après le mariage, ou, en voyant une personne passer du Grand Deuil au demi-deuil, si le temps convenable pour le faire était bien révolu, au jour près.

Le Père Dieuzayde nous a mariés le 3 Juin 1939 à Saint-Symphorien. La veille nous étions passés à la Mairie de Bordeaux. Mais quelques mois avant il avait estimé que j'étais une créature fragile (je ne l'étais pas tellement, mais mes 42 kilos tout compris faisaient illusion), et qu'une petite cure pyrénéenne m'était nécessaire avant mon changement d'état. Il donna à ma mère les clefs du chalet de Barèges. Nous y avons passé quelques jours, isolées dans la neige qui, le matin, bloquait la porte à mi-hauteur. Quand nous étions arrivées à l'ouvrir, je descendais jusqu'à la ferme Vignolles pour y chercher le lait. Les trois personnages typiques de la ferme, c'étaient d'abord la maman Vignolles : paralysée des jambes, elle restait assise au coin de l'âtre, et l'on avait du mal à voir en elle une grand-mère handicapée, tant sa figure était jeune sous de magnifiques cheveux encore très noirs. Comme je lui en faisais le compliment, elle m'a dit : "Mon secret, c'est que je ne me suis jamais lavé la tête, mais que, depuis ma plus tendre enfance, tous les matins, j'ai longuement passé le peigne fin dans mes cheveux". Une autre chose m'étonna d'elle. Alors que je pensais, en la regardant, soignée par sa fille pétante de santé, bergers bucoliques, traditions sévères, isolement dans la montagne... elle se mit à me raconter tous les potins du chalet, et même du Pont de la Mousque, et pas des plus innocents. Elle en savait! assurément plus que moi!!

Puis son fils. François Vignolles, un beau brun, était alors champion de ski. Quand il a découvert un public, inespéré en cette saison, en la personne de deux dames envoyées par le Père, il s'est mis à "s'entraîner", sur la pente, entre le chalet et la ferme, multipliant les figures savantes, les courbes gracieuses et rapides, toutes les fioritures de son art.

Enfin le chien, un chien des Pyrénées, de la taille d'un veau. Dès le premier matin, nous l'avons trouvé en faction devant la porte du chalet ; quand nous avons ouvert, il est entré, et nous avons eu peur. Mais il ne nous voulait pas de mal, au contraire, et je ne sais pas à quel sentiment obéissait cet animal impressionnant. Toujours est-il qu'il ne nous a pas quittées durant le temps de notre séjour. L'après-midi, nous allions nous promener le long des chemins enneigés, dans les bois proches ; il nous précédait, comme un toutou familier qui nous aurait depuis toujours connues.

Mon mari avait attendu d'avoir en poche sa thèse de droit et un grade d'officier d'Intendance (pendant ses E.O.R. au Fort de Vincennes j'avais été le voir, et nous avions dîné dans la famille de mon oncle Eugène qui justement habitait Vincennes), pour prendre femme. Le lendemain de notre mariage, nous sommes partis pour la Bretagne. Il avait été chargé de surveiller, à Saint-Nazaire, le débarquement des tonnes de viande d'Argentine destinées à l'Armée, qui remplissaient à ras bords les frigos du steamer "Kerguelen". Nous avons logé à Nantes, Boulevard Desaix, en face des écuries de l'Armée, auxquelles le quartier était redevable de nuages de mouches. Dans ce coin, on pouvait se nourrir très bien, pour pas cher. Mais nous avons passé quelques semaines dans une pension de famille, à Saint-Marc ; là c'était le coup d'escopette pour les deux merlans quotidiens du repas de midi.

A cette époque, Nantes ne manquait pas de pittoresque, et le train passait encore en ville. Presque tous les soirs, nous louions un bateau, et, à force de rames, nous remontions l'Erdre, qui est une délicieuse rivière, jusqu'à Nord-sur-Erdre ; nous avions emporté quelques provisions, et dînions sur le bateau.

Sur nos fidèles vélos nous avons parcouru la côte, de Pornic à Mindin (l'Armée se fournissait en biscuits à Saint-Michel-Chef-Chef), puis de Saint-Nazaire à Piriac (les Datcharry n'étaient plus à Vannes - au Pouliguen, je pensais à mon amie Simone qui, dans sa jeunesse, y avait passé, chaque année, un mois d'été... l'été au Pouliguen, Pâques à Salies-de-Béarn...). Nous avons remonté la Loire jusqu'à Champtoceaux. Quand nous étions à Saint-Marc, je filais souvent l'après-midi jusqu'à Saint-Nazaire pour y déguster des crêpes bretonnes. Avec Henri et Kiki, qui étaient venus passer deux jours chez nous, nous avons pris le bateau qui remonte la Sèvre nantaise, jusqu'à Clisson. C'était un dimanche. A la messe, après le sermon du curé qui nous avait semblé des plus singuliers, le sacristain, en guise de pain bénit, se mit à distribuer des prises de tabac ; nous avons été secoués tous les quatre par un fou rire incoercible, qui a duré autant que l'office.

Mon malheureux mari, qui n'aime pas se lever avec le jour, devait être à six heures sur la passerelle du Kerguelen, quand ce n'était pas dans les boulangeries de l'Armée, ou dans une conserverie pour y apprécier, dans le petit matin, des sardines à l'huile suivies d'un verre de rouge... Mais il était libéré très tôt dans l'après-midi, ce qui permettait bains et balades.

Nous nous étions fait des amis dans l'armée et les fournisseurs d'icelle (parmi lesquels les responsables de la grande savonnerie Lechat). D'où des dîners. Un soir, conviés à décortiquer du homard, à Pornichet, nous avons pu admirer le "Pasteur". Il venait d'être lancé, il était tout nu sur la mer, devant nos yeux, attendant d'être armé.

La guerre nous surprit à Nantes. Jean devait partir pour les Ardennes avec sa division de Bretons auxquels il avait en vain essayé d'inculquer son goût personnel pour les légumes fins. Ils réclamaient des pommes de terre. Il me mit dans le premier train en partance pour Bordeaux. Obligation était faite de porter le masque à gaz en bandoulière, et on nous avait expliqué que si le masque venait à nous manquer au moment d'une attaque par les gaz, nous devions faire pipi dans notre mouchoir et nous l'appliquer sur le nez. Le train a mis une journée pour parvenir à Bordeaux. J'attendais mon premier enfant, il faisait chaud ; je retrouvai ma mère gare Saint-Jean.

Je devais peu après quitter Bordeaux pour Le Vésinet. En effet, avant de partir pour Rethel, la division de Jean est restée en attente pendant

quelques semaines à Cormeilles-en-Parisis. Il pouvait donc aller coucher chez Henri et Kiki, et l'on me fit venir. Mais ici encore, il devait se lever avant le jour : l'ordonnance arrêtait sa voiture devant la maison, pour l'y prendre, vers les six heures... Quand il fut dans les Ardennes, ce régime spartiate se poursuivit de plus belle. En plein hiver, sous un vent glacial, il fallait se trouver en fin de nuit sur un quai de gare pour y réceptionner les subsistances. Sa santé n'en souffrit pas, au contraire. Et il a engrangé, de toute cette époque, un florilège de bonnes histoires sur ce qui se passait alors chez les "riz-pain-sel". Au moment de la débâcle, il a eu la veine, ou l'astuce, ou les deux, d'échapper aux Allemands qu'il voyait à portée de fusil, et, par la Normandie et les ponts de la Loire, de justesse, d'arriver jusqu'en Dordogne avec la caisse et quelques hommes. A Cadouin, il retrouva de bons amis.

Trois de mes enfants sont nés à Bordeaux, Allées de Tourny - les autres à Saint-Pierre, mais toujours chez moi - et, à cette occasion, Roger, comme à son habitude, fit le maximum. Sans trop le dire, comme le Père, il craignait un peu pour ma mince personne! Il me dit : "Je veux que tu sois assistée par un des meilleurs accoucheurs de Bordeaux". Il fit choix du Professeur Péry. Ce digne homme, dont l'approche rappelait Torquemada, me reçut rue Boudet, dans un cabinet aussi sombre et sévère que lui-même. Il fut heureusement secondé par Madame Cazalis, aussi compétente que débordante d'enthousiasme et de sociabilité ; elle avait en plus à mes yeux le mérite majeur d'être née à Labrit... Habituée des alcôves de beaucoup de familles bordelaises, elle puisait dans un stock d'histoires pittoresques - sans donner de noms évidemment! -. Elle est devenue pour moi une amie très chère, et je ne manquais pas, par la suite, d'aller lui rendre visite, rue Mondenard, chaque fois que je venais à Bordeaux.

La naissance de mon deuxième fils fut assez dramatique, et se termina sur la table du bureau de mon père, qui m'a suivi dans tous mes déménagements. Un siège, un cordon enroulé comme un noeud de marine, des fers inefficaces, un enfant qu'on désespère de ranimer pendant quelques minutes... Quand tout fut heureusement terminé, après des heures bien pénibles... un autre miracle se produisit : l'austère Péry, qui transpirait et cherchait son souffle, se détendit à vue d'oeil. C'était dans la nuit du 9 Janvier 1943. Nous avions reçu, de Saint-Pierre je crois, un lièvre, que ma mère avait accommodé d'après les recettes de Parrain. Vers deux heures du matin, le professeur et elle se sont attablés, pour se remettre, dans notre très modeste cuisine, devant le civet, l'ont entamé... l'ont tout mangé, en buvant pas mal et en riant beaucoup...

Il est revenu chaque jour, pendant une semaine - et Roger aussi, car ils s'inquiétaient du sort de l'enfant - et, devenu humain, il restait de longs moments à bavarder avec moi ; il se laissait presque aller aux confidences. Il disait : "Il faudrait que les Pères voient ça" (il se trouve que, présent à presque toutes les naissances, mon mari n'avait pu se trouver à Bordeaux pour celle-là ; mais il arriva peu après avec une rose éclose dans l'île en janvier) -. Puis, révolté : "Je connais des femmes de la meilleure bourgeoisie qui se font avorter pour pouvoir continuer à danser le tango avec leurs amants... Celles-là, pour le curetage, je ne les rate pas!!". Et il avait très peur des Allemands.

Pour des raisons diverses, j'étais restée quelque temps à Bordeaux chez ma mère avec mon fils aîné, alors unique, tandis que mon mari était à Saint-Pierre. Je m'y trouvais le soir où la Bourse fut bombardée, et, depuis la fenêtre des Allées de Tourny, j'ai vu... avant de descendre à la cave rejoindre ma mère, mon fils, et les autres locataires. Dans le tram de la rue Saint-Genès je suis tombée sur Euphrasie, qui m'a appris que Gérard était prisonnier, et qu'elle avait eu indirectement des nouvelles de Simone, bloquée en Algérie. Doudou avait eu un petit frère, Bruno, qui n'avait pas vécu. Elle n'en savait pas beaucoup plus.

Ma mère et le petit Pierre sont partis au moulin. Pour moi, j'avais à faire à Bordeaux, mais, le samedi, je prenais le car André que je quittais au bourg en récupérant mon vélo pour la fin du parcours. Un petit échange de cartes d'alimentation, les commandes de combustible pour le poêle à son acheté chez M. Dupuy, sans compter quelques livraisons de bois en fraude n'étaient pas étranger à ce trafic.

Un soir, comme la nuit tombait, je passais route de Sore avant de tourner à droite pour rejoindre mon sentier de Jouhannet', quand je fus arrêtée par les dames de Groc qui se trouvaient devant leur portail... "Vous allez au moulin par les bois à cette heure, c'est de la folie : les Allemands sont à Jouhannet' avec leur chevaux ; on dit qu'ils enterrent des munitions dans le secteur... il ne faut pas...".

Je les remerciais bien pour leur sollicitude... et je pris le chemin de Jouhannet! L'optimisme de l'ingénuité m'habitait. Pourquoi les Allemands me voudraient-ils du mal ? On se croit très fort quand, bêtement, on n'a peur de rien. A cause de quoi, peut-être, on l'est.

La nuit était tombée. Comme je passais la petite barrière de Jouhannet, une ombre se détacha de l'airial, et un jeune Allemand se trouva à mes côtés, la main sur mon guidon. En cherchant à peine ses mots, il me dit : "Voilà plusieurs fois que je vous vois passer. Voulez-vous être "ma chérie" ?".

Des Allemands on pouvait craindre des sévices mais ça!! Dans ma tête, un moteur se mit à tourner puissance dix, puisqu'il fallait, dans la minute, sortir de ce mauvais pas. Quelqu'un d'autre que moi a trouvé la solution. Je me suis entendu dire : "c'est très gentil, je suis très flattée, je ne dis pas non, il faut réfléchir, mais vraiment, ce soir, non, vraiment, je ne peux pas, je suis en retard, on va s'inquiéter, je promets, oui, là, je promets, ce sera pour la prochaine fois". L'innocent m'a laissée partir. J'ai pédalé sur le sentier de la nuit à la vitesse du tour de France, je ne suis plus jamais passée par Jouhannet' pendant l'occupation, j'ai connu le remords d'avoir dédaigné d'affectueux conseils ; et j'ai parfois pensé au pauvre petit soldat allemand qui, après avoir appris le sens figuré du mot "lapin" en français, était peut-être depuis longtemps couché dans le sol glacé de Russie.

Dans l'île, où j'étais revenue, nos relations avec les occupants furent d'abord... des meilleures. Le gros des troupes était constitué de paisibles soldats bavarois, qui se trouvaient là comme en vacances, et essayaient de se faire bien voir de la population, mais à l'insu de leurs chefs. Quand l'électricité fut coupée, il arriva à mon mari de placer dans la chambre son vélo les roues en l'air, et de les faire tourner, pour avoir un peu de lumière, à l'occasion d'un biberon de nuit (lequel vélo, muni de cordages de marine en guise de pneus, servait au père de famille à transporter femme et enfants dans une caisse en bois prise en remorque). Les Allemands qui travaillaient dans une entreprise mitoyenne eurent pitié de nous, et, subrepticement, rétablirent le courant chez nous. Ils risquaient gros. Mon fils aîné, qui allait avoir 5 ans en 45, était la plupart du temps dans leurs jambes, et montait sur leurs camions. A la fin de la guerre, il devait me dire, en pleurant presque : "Dis, on ne va pas leur faire du mal, à mes Allemands ?". Nous étions dans l'ignorance absolue des horreurs qui se poursuivaient ailleurs, et je me rappelle mon incrédulité quand, arrivée à Bordeaux en 45, je vis les photos des morts-vivants des camps étalées dans le hall de l'Olympia...

Beaucoup de choses faisaient défaut ; on se débrouillait. La laiterie fournissait un lait de prés-salés au goût de noisette, dont la crème, délicieuse, faisait un centimètre d'épaisseur. Cela fait partie des choses mortes. On

assaisonnait la salade à la crème de lait et à la moutarde, et, si on pouvait se procurer un peu de farine sous le manteau, avec le fromage blanc on confectionnait des gnocchi. En attendant ma fille aînée et troisième enfant, j'avais un gros appétit, et je grignotais sans arrêt des radis noirs, donnés par une voisine qui les cultivait et ne les mangeait pas.

Le plus dur était de manquer de savon et de lessive. Je ne sais plus par quel miracle nous sommes venues à bout, la dame qui m'aidait et moi-même, de tant de langes et de couches si souvent changés. On était alors bien loin du système Pampers!!

Ce qui ne manquait pas, c'étaient les soles!! Les Cotinards en ramenaient à pleins filets, et ne pouvaient les écouler à l'extérieur ; et les Allemands avaient mis un certain temps à prendre goût aux produits de la mer. On soupirait : "aujourd'hui, encore des soles!!" cependant qu'à Bordeaux on faisait la queue depuis quatre heures du matin pour quatre carottes et trois rutabagas.

Les Cotinards n'allaient pas qu'aux soles... leurs sorties en mer leur permettaient d'intéressants contacts avec "les autres" ; à l'intérieur de l'île un embryon de résistance commençait aussi à s'organiser, parfois avec une certaine candeur, à la barbe des soldats, tout occupés à regarder ailleurs ; certains se mettaient au nudisme. Une de nos voisines, de son seuil, guettait les gens du quartier pour se plaindre : "Ils se promènent nus chez moi, dans une maison où il y a des jeunes filles!". On compatissait poliment, on souriait sous cape ; la pudeur des jeunes filles en question n'avait pas dû recevoir une foudroyante blessure.

La vie pépères des troupes, la vie adaptée des Oléronais, tout allait virer lof pour lof quand les choses commencèrent à mal tourner pour les Nazis, quand les bombardements des alliés se multiplièrent sur la base sous-marine de La Rochelle, comme on pouvait le voir et l'entendre depuis Boyard. On allait sans le savoir vers les poches de l'Atlantique, et le terrible Schaeffer, doublé de la Gestapo, prit le commandement sur l'île, où blockhaus et barbelés avaient envahi certaines plages, par ailleurs minées. Quand Schaeffer voulut envoyer mon mari casser des cailloux sur les routes, il se rebiffa, et quand on voulut saisir notre précieux et misérable vélo, Jean l'envoya dans les jambes des sbires. Le lendemain matin, deux soldats armés jusqu'aux dents sont venus le cueillir au saut du lit. On vit le même jour passer des camions remplis de Cotinards pris dans une rafle (ainsi que les officiers de Réserve). On entassa tous les prisonniers à la "Maison Heureuse" de Boyardville, et les murs de Saint-Pierre se couvrirent d'affiches qui proclamaient : "Nous venons d'arrêter de dangereux terroristes...". En même temps, Schaeffer me fit savoir qu'il avait besoin de ma maison (c'était pour y loger sa maîtresse, cela se chuchotait...) et que j'avais à déguerpir au plus tôt. Je pensais à notre vieux poste clandestin de T.S.F. et au discours que Jean avait préparé pour recevoir de Gaulle quand l'île serait libérée, enfermé dans une cassette, elle-même enterrée dans le jardin au pied d'un pêcher... Elle doit toujours s'y trouver (nous avons changé de maison depuis ces aventures).

Il y a dans la vie des moments où je ne sais quoi porte à agir, une nécessité qui ne connaît ni crainte ni faux-fuyants. Il y avait pas mal de jérémiades autour de moi, qui me tapaient sur les nerfs. J'avais le sentiment profond qu'il y avait mieux à faire. J'étais dans l'état d'esprit que je connaissais bien pour l'avoir éprouvé chaque fois que j'ai passé un oral d'examen ou que j'ai été confrontée à quelque chose qui tenait pour moi de l'essentiel. L'instinctive timidité n'a plus cours. On se lance dans une bataille - ou un jeu - dont on doit sortir vainqueur ; le doute n'est pas admis. Pour mes oraux, et dans quelques autres circonstances - rares, et ce temps est loin! - ça avait marché.

J'ai donc demandé audience à l'ogre ; un homme d'une distinction glacée ; il m'a reçue, nos regards se sont affrontés, comme si l'un devait hypnotiser l'autre le premier. Sur un ton qui sous-entendait que je m'adressais à un homme civilisé, qui ne pouvait que se rendre à mes raisons, je lui ai poliment expliqué qu'avec trois petits enfants, et dans l'attente d'un quatrième, je ne pouvais pas quitter ma maison en quelques heures, et que, de toute façon, je ne partirais pas s'il ne me rendait pas mon mari (qu'au surplus, en tant qu'officier, on n'avait pas le droit, d'après les conventions, d'envoyer casser des cailloux). Ce jeu dangereux, au fond, me plaisait. Et je crois bien que, derrière son regard implacable, il s'amusait aussi à voir devant lui quelqu'un qui avait le culot de discuter ses ukases. Il resta pensif un moment, puis lâcha "C'est bon. Vous partirez tel jour (il me laissait le temps de me préparer), et vous trouverez votre mari sur le quai d'embarquement".

Il faut dire que ma démarche n'aurait peut-être pas abouti avec autant de rapidité si je n'avais pas été objectivement aidée par le fait que la Croix-Rouge suédoise se démenait pour orienter vers les voies les moins inquiétantes le sort des prisonniers et de la population ; par le fait aussi que Schaeffer n'avait plus guère les moyens d'expédier les prisonniers en Allemagne ; mais il pouvait les garder comme une éventuelle monnaie d'échange (il a envoyé les plus coriaces des Cotinards à Saint-Martin-de-Ré). Enfin, il s'apprêtait à défendre son camp retranché qu'il convenait de débarrasser des bouches inutiles, soit une bonne partie de la population.

Je fis donc mes préparatifs de départ, spontanément aidée, et j'en suis encore émue, par ceux dont le coeur se révèle soudain en de telles circonstances. Pendant qu'une dame de l'Etude allait à "Maison Heureuse" porter des victuailles à mon mari, un agriculteur, qui avait été son condisciple à l'école, vint prendre notre argenterie pour la cacher dans un trou, sous le sol de son étable à vaches ; tel autre est venu nous chercher avec sa charrette, le jour du départ ; la couturière avait confectionné à mon intention une triple laisse à poignée unique, à laquelle j'ai pu attacher les trois enfants en les tenant en main. J'avais aussi prévu, à tout hasard, une trousse d'accouchement à porter en bandoulière.

Peu avant l'embarquement, je vis en effet mon mari emmené sur le quai entre deux soldats. On nous fit monter sur une barge à charbon, une espèce de grand radeau très sale sans aucun garde-fou. Les expulsés y étaient serrés, à ras-bords, comme harengs en caque, ainsi d'ailleurs que sur le petit bâtiment de guerre qui nous précédait. C'était vers le 10 janvier 1945 (quelques soirs avant l'arrestation de Jean, nous avions entendu le tristement célèbre bombardement de Royan, sans savoir où tombaient les bombes). Il faisait quelques degrés sous zéro. Pendant la traversée, un homme âgé est mort de froid, une autre personne est tombée à l'eau. Je tenais ferme la poignée de ma triple laisse. La jeune Bretonne qui nous accompagnait était au bord de la crise de nerfs.

Débarqués à La Rochelle, nous avons été dirigés sur l'hôpital Saint-Louis, glacial, où nous avons dîné d'un bol d'eau chaude baptisé soupe, et où le grand souci des bonnes soeurs était de séparer les sexes. Les maris d'un côté, les femmes de l'autre, et j'ai dû encore me bagarrer pour qu'on laisse avec moi (et ma fille d'un an et la jeune Bretonne), dans le même dortoir (où l'on dut parfois coucher deux par lit), mes deux garçons, de 5 et 2 ans! C'étaient pourtant des Soeurs de Charité, de Saint-Vincent de Paul, en général plus libérales, et je pensais à celles de la rue Peyrolières, à Toulouse, où le climat était au bonheur.

Le lendemain, à la gare, devant le train des réfugiés, le désordre et la cohue étaient indescriptibles. On a fini par monter dans le train. A

Surgères, frontière entre la poche de La Rochelle et la France libre, des F.F.I. surarmés, ont entrepris de fouiller le train, jusque sous les banquettes, à la recherche des traîtres... La destination de ce convoi, c'était Pau (au bout de combien d'heures ??), et j'ai su, depuis, que Louise et Suzanne Poque, au courant de cet exode, nous y attendaient. Mais Jean prit sur lui, au mépris de toute discipline, de descendre à Niort, cependant que notre malle filait sur Pau, pour y demander l'hospitalité à de fidèles amis. De Niort, nous avons rejoint Bordeaux en taxi. Les ponts de la Dordogne avaient sauté. Sur une pente glacée, le taxi roula jusqu'au radeau qui nous fit traverser le fleuve. Quand nous arrivâmes à Bordeaux, nous trouvâmes ma mère effondrée : il n'y avait rien à manger dans la maison. Un ami de Simone, qui avait des relations, aida Jean à ramener du bout de la ville, un gros sac de pommes de terre. Il devait terminer une brillante carrière de médecin de marine dans le grade le plus élevé.

En ce mois de janvier 45, où nous avons campé Allées de Tourny, disparurent mon oncle André, ma grand-mère et mon beau-père. Et mon quatrième enfant vint au monde le 20 février.

Au printemps nous sommes partis à Chérac. La molle Charente s'y chauffait au soleil entre des prés fleuris comme une tapisserie de blanc, de jaune, de rouge et de bleu, et des rideaux de peupliers tremblants. C'est ainsi qu'Henri IV avait dû la voir quand il avait dit : "C'est le plus beau fossé de mon Royaume!".

Nous sommes rentrés dans l'île après la libération, le 8 mai. Dans la nuit du 1er mai, un gel historique avait blessé à mort beaucoup de vignes de la région.

*

* *

Pour la dernière fois de ce récit, je reviens au moulin, dont je suis partie. Il paraît qu'on veut classer la gare de Saint-Symphorien. En la regardant, pour s'instruire, les générations futures ne connaîtront pas pour autant le chef de train qui fait l'acrobate entre les portières, la longue coulée de bruyères, les petites haltes, le grondement sauvage dans la nuit. Dans ce train, un jour, j'avais été toute surprise de voir descendre à Hostens une élève du Mirail, Charlette Savigny. Dans le car de Pau qui succéda au train, j'ai rencontré une autre Miraillaise, et je n'ai pas oublié son très gentil sourire : Marie-Thérèse de Lostalot. Elle allait à Sore, et je savais un peu pourquoi, sans m'attendre le moins du monde à la voir figurer un jour dans notre bible... Dans le car André, je me suis trouvée bien malgré moi à portée de voix de Jacques de Groc et de Suzy Roumazeilles, et leur conversation n'ayant pas connu de solution de continuité, je savais, en débarquant, à quoi m'en tenir sur la suite des évènements.

Le train, les deux cars, les vélos... l'ère de la voiture leur avait depuis longtemps succédé quand une série d'évènements, bien inattendus, se sont révélés comme autant de signes du destin, qui me réservait, dans la dernière partie de ma vie, la réponse aux questions qu'avaient suscitées dans ma curiosité les propos de Parrain, embellis par les étoiles, mais parfois fantaisistes, et toujours tronqués.

Ce fut d'abord, un après-midi, la visite inopinée d'un vieux monsieur, encore très alerte pour ses plus de quatre-vingt ans, cheveux blancs, taille moyenne, belle figure gasconne. Il me dit : "... Je ne voudrais pas être importun, mais... je me fais vieux, je suis issu de ce moulin, et j'ai voulu le revoir avant qu'il ne soit trop tard. J'habite Hostens, je suis le Docteur Ducau-Martin". Je n'en croyais pas mes oreilles ; car, lui, je le situais parfaitement. Son père, c'était Etienne Martin, le cousin germain de Parrain, fils d'un autre Etienne, frère de Martin Martin. Depuis avant ma naissance, nous avions perdu le contact avec toutes les autres branches, je ne sais pas pourquoi, et je l'ai toujours regretté. Et voilà que ce passé se retrouvait, vivant, devant mes yeux, dans la cuisine du moulin. Nous avons rendu visite au Docteur, dans sa blanche maison d'Hostens.

A peu de temps de là parut un numéro de la Revue historique et archéologique d'Arcachon - qu'en général je lis en entier, dès réception -, qui était consacrée en grande partie à la famille Cazauvieilh. Et je tombe sur une Marie Martin, de Saint-Symphorien, épouse d'André Cazauvieilh... C'est à cette occasion que j'ai écrit pour la première fois à M. Pierre Labat, qui dirigeait la revue, pour lui demander des précisions sur cette Marie Martin, qui devait certainement toucher à mes ancêtres. Il m'adressa à sa correspondante, Madame Lejeune, qui possédait tous les documents susceptibles de m'intéresser. Elle m'a reçue, nous avons échangé nos papiers, elle détenait la clef du problème... Cette Madame André Cazavieilh, ses soeurs Madame Bacque et Madame Labarthe-Mongie, et leur frère, le fameux vélite, étaient les cousins germains de mon trisaïeul Justin, de son frère Pierre d'Arode, et de leur soeur Marguerite-Martine Dupart, tous petits-enfants de ce Jean Martin dit "le Bourgeois", sans doute pour avoir émigré de Jouanhau au bourg... Plus tard une Maly Cazauvieilh devait épouser un descendant de Martine Dupart.

C'est dans la même période que j'ai rencontré François Lalanne à Marquèze - que le cousin Mesnard, qui venait visiter ses pins à Naudon, depuis Verdelais, comme avait fait son père, me fournit lui aussi des documents qui remontaient à Jean Martin ; qu'enfin j'eus la visite des dames Giresse, elles aussi à la recherche de précisions généalogiques, intriguées par le personnage de Jeanti Coloubie. Il ne manquait plus que la rencontre, à Jouanhau, avec Madame Jeanne

Martin, née Martin, empressée à me demander si j'avais entendu parler de l'enlèvement d'une certaine Marie Dubourg...

Il y a... des lustres que mon ami Pierre Quet m'a dit "Il faut que tu écrives tes souvenirs de jeunesse, c'est un témoignage qui prend de la valeur". Comme à cette époque, je professais des idées qui n'étaient pas celles officiellement en cours, il avait ajouté : "ah, puisses-tu aller en prison, là tu aurais le temps d'écrire!". - A des années lumières de là, pendant un repas à Jouanhau, Françoise Lalanne m'a lancé : "Si vous n'écrivez pas vos mémoires, je ne vous parle plus!!". Tourmentée par ces injonctions, et méditant sur ma date de naissance, j'ai conclu que je n'avais plus le choix, et qu'il me fallait me jeter à l'eau. L'eau de la Hure, qui va dans le Ciron, qui va dans la Garonne, qui va dans la mer, sous une île.

Dans le chant XXIV de l'Iliade (247,280) on peut lire : "Ils prennent alors un chariot à mules, muni de bonnes roues, beau et frais chevillé ; ils y attachent une corbeille. Ils descendent du clou le joug à mules, en buis, avec sa bosse au centre, bien garni d'anneaux. Avec le joug, ils amènent la courroie à joug, longue de neuf coudées. Ils posent le joug sur le bout d'avant du timon poli et mettent en même temps la boucle à la cheville. Ils attachent ensuite joug et timon ensemble, en passant trois fois la courroie des deux côtés de la bosse ; puis ils achèvent le noeud et rentrent le bout en dessous". Ce chariot à mules, c'était encore celui de Titot'... Oui on descendait le joug du clou, et le fouet... Et chez Nausicaa, on filait à la quenouille comme j'avais vu filer Lou Ninet'. Pendant quarante siècles, il y avait eu une permanence de la culture paysanne, de la culture humaine. Tout avait basculé, irrémédiablement, entre les deux guerres, et surtout après 45. Il serait peut-être en effet criminel de ne pas sauver du désastre, au moins dans la mémoire, tout ce qu'on a pu connaître de cette tranche de vie humaine, quand on peut encore le faire. Mes enfants sont de cet avis, comme mes amis plus haut cités.

Enfin, dans l'annexe II de notre généalogie, sous le titre "Transaction sur procès entre les sieurs Arnaud Martin "Nautille", Jean Martin bourgeois, Arnaud et Arnaud Martin frères, et Jean Martin Travet", je lis "Jaloux, non seulement de conserver, mais encore de fortifier et rendre héréditaires, dans leurs familles, l'amitié et l'union qui règnent actuellement entre eux, consentent mutuellement...". Ici les détails d'un arrangement de famille, pour préserver cette amitié, et "la rendre héréditaire". J'ai pensé qu'en complément des travaux de bénédictins de M. et Mme Réglat et M. et Mme Lalanne, grâce auxquels nous avons pu retrouver nos origines et notre cousinage, une partie de ces souvenirs d'un des membres de la "gens" pouvait contribuer à exaucer ce voeu de nos vieux... Une amitié héréditaire...

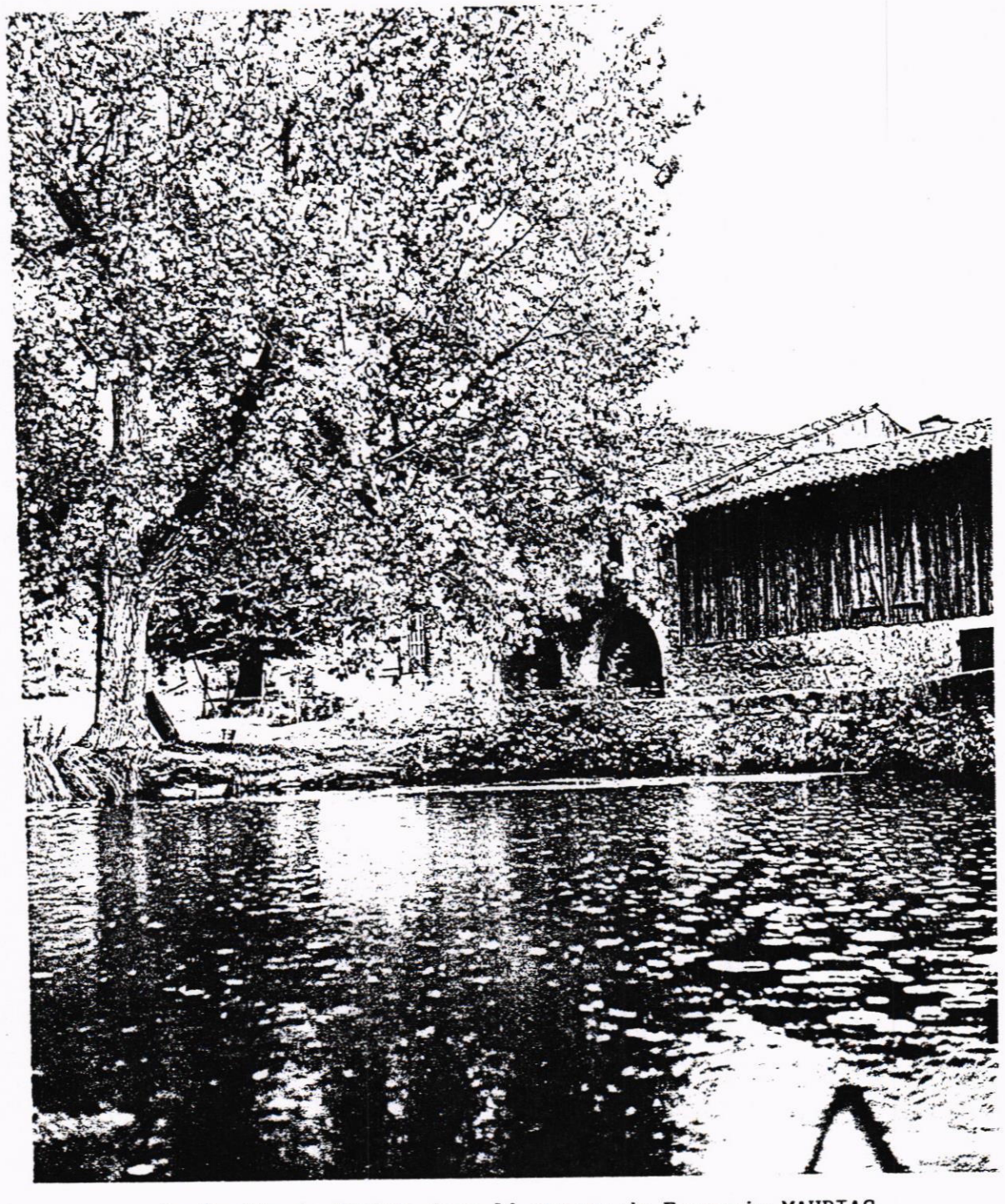
En ce qui me concerne, elle s'est toujours maintenue dans mon cercle le plus rapproché ; deux de mes enfants, pendant leurs études à Bordeaux, ont logé rue du Manège, chez Charles et Lulu, qui avaient tout liquidé à Landiras - après nous avoir offert l'étang de Troupins, mais Jean a décliné l'offre - et mon aîné y a passé un an (trois ont logé rue de la Course, chez ma cousine Arlette - famille maternelle -, et Desrioux, au Foyer Bazire, avait pris mon dernier sous sa protection, mais c'est une autre histoire). Les circonstances ont fait que ma cousine Simone s'est trouvée à Saintes, puis à Bordeaux, juste à point pour s'occuper de très près de ma seconde fille. Pour les deux filles, la maison Lartigaut n'a pas cessé d'être la Maison du Bon Dieu ; et, à Paris, le point de chute très familial était chez René et Gaby. Nous avons retrouvé les Barré en Charente-Maritime ; quelques rages de dents ont été apaisées chez Jean Coloubie ; et l'aîné de mes petits-fils, grâce aux dames de Jouhannet, a pu, pendant deux ans, occuper une chambre d'étudiant dans la maison mauriacienne de la rue Rolland.

Des nuées orageuses leur proposaient de glissant images.

(*Thérèse Desqueyroux*, p. 47.)

Yves se faisait des idées : à cette heure-ci, le mystère du moulin ne devait pas être violé.

(*Le Mystère Frontenac*, p. 58.)



Le Moulin du Marian dans l' oeuvre de François MAURIAC
(tiré de l' ouvrage "Les Maisons Fugitives" p. 74)

Depuis notre mariage, nous avons voyagé beaucoup, mais jamais loin, toujours en Europe si on excepte quelques pas sur le sol marocain ou en Asie Mineure. Je fais l'inventaire des régions traversées, de celles maintes fois visitées parce que les plus aimées, dans le Sud-Ouest et le Sud-Est de la France, les îles de l'Est et de l'Ouest, l'Espagne et le Portugal, la Grèce... Bien d'autres sites ensoleillent notre mémoire ; la Bretagne n'avait plus de secrets pour nous ; il y a dans le vaste marais vendéen des villages isolés qui sont dignes d'être aimés, que ne connaîtront jamais les multitudes ; la Saintonge où nous vivons dévoile avec pudeur ses villages blancs et fleuris de passeroses, ses églises romanes, ses villes-musées et ses châteaux romantiques, ses côtes pittoresques, ses petits ports sur la Gironde et ses marais livrés aux oiseaux sous un ciel sans limite.

Pour l'heure, je termine ce récit dans le premier paysage gravé dans ma mémoire, le premier sur lequel s'est ouvert mon regard conscient. Depuis les arches, comme le firent mes ancêtres, je fais le tour d'horizon de cette unique portion de terre et d'eau qui nous fut dévolue. Le chemin de l'Aouilleyre n'existe plus. Celui de Naudon ne longe plus un bel apier, tout de mesure, sous son couvert de petits chênes, et ne débouche plus sur rien. Quand je regarde celui du Bourg, je revois cette petite levée, entre Sillet' et Jouhannet' où Jenny me fait un geste d'adieu, à peu près au même endroit où deux vieux amis se sont inopinément rencontrés. Et quand je tourne les yeux de l'autre côté, vers la descente de Saint-Pey, c'est pour y ressusciter la charrette portant mon père qui va mourir ; ou cette grande dame en noir, tante Marthe, qui vient le visiter une dernière fois, avec sa fougasse et sa bouteille de Bordeaux ; ou mes cousins qui viennent du Luc, l'aîné décidé, le cadet dans ses pas, légèrement narquois et flottant sur son nuage ; et mon grand-père, avec son large béret et ses sabots, sa barre d'appeaux sur l'épaule, dans la mélancolie du soir. Je regarde le débouché de ce chemin, qui descend, en tournant, et j'attends ; j'attends de les voir tous apparaître, et me faire signe.

* * *

TRADUCTION DES MOTS GASCONS

Lou prat' = le pré

Lou pradot' = le petit pré

Lou casaou = le jardin potager (saou se prononce en une seule syllabe)

La gourgue = l'étang formé pour alimenter en eau un moulin

L'airial = espace landais, planté de chênes, espèce d'oasis au milieu de la forêt, sur lequel sont construites une ou plusieurs métairies

La houn' = la fontaine (fons, fontis; en Gascon le f devient h)

Les pignes = pommes de pin

Les gémelles = morceaux d'écorce enlevés du tronc au hapchot', de forme allongée, pour que coule la résine

Lou bar = le fossé

L'arriouat' = le petit ruisseau, le ru

Lou camin' carretey = le chemin où passent les charrettes

Les tiouroules = champignons

L'Aouilleyre = nom de lieu, de : aouilles : brebis

Lou Matchiand = nom de lieu... Le marchand

La Bigne = nom de lieu : la vigne. En Gascon le V devient B

Jouhannet' = nom de lieu, de Jouhan (Jean)

Jouanhau = nom de lieu, de : Jean qui a une forge, de Haou, fer

osmondes = fougères royales, les pieds dans l'eau

Capuron = nom de lieu : Cap Huron : le cap (la tête, la source du Huron)

Saint-Pey = nom de lieu : Saint-Pierre (à Bordeaux, Place Pey Berland, du nom d'un évêque)

Les pelles = les vannes pour fermer le passage de l'eau

.../...

Les biscardes = les nasses à poisson, en osier

Lous esclops = les sabots

Le bournac = ruche primitive, espèce de cloche en brandes

L'arrestelle = rateau à foin, disposé en biais par rapport au manche

Lou dailh = la faux

Lou bugadey = la lessiveuse (la bugade c'est la lessive)

Lou daouantaou = le devantier, le tablier (taou en une seule émission de voix)

Lou hasan = le coq

La serpe = le serpent

Lou gat' escuroy = l'écureuil

Lou gat' = le chat

Lou can' = le chien, **lou cagnot'** = le petit chien

La clouque = la poule suivie de ses poussins

Lou guit' = le canard

L'amasse = la récolte de la résine, versée dans les "barques" à l'aide des "escouartes"

Salmouneyre = mauvais sujet (ironique)

La gouyate = la jeune fille

La nore = la bru

Lou sioulayre = le siffleur, qui sait imiter le chant des oiseaux

D'abeut's = alors

Es ataou = c'est ainsi

La miye meynade = ma petite fille, à moi

Lou meun arrat' = mon petit rat

Praoube heumne = pauvre femme

Din' qu'às lou hasan cante : Jusqu'à ce que le coq chante

Se jhuque = se pose dans le haut d'un arbre

.../...

De l'aout' born' = de l'autre côté

Anem büe un' cop' = allons boire un coup

Hey chaou = fais attention

Gnaque-lou = mords-le

Bas beude si plaou (ou : Espiye si plaou) : va voir s'il pleut (ironique)

Que suy estadide = je suis fatiguée

Qu'ey maou aou courpit' = j'ai mal au dos

Ben' aqui - ou : Ben aci = viens ici

Ceü rouge, bent' ou plouge = Ciel rouge, vent ou pluie

Me gaheuras pas, nou! = tu ne m'attraperas pas, non

Madamiselle Pétecandelle = Mademoiselle qui souffle la bougie

Et qu'as-tu Beur de Biau - Je n'ai plus faim

Coum' as ? = Comment as-tu ?

Lou pé = le pied

La came = la jambe

Lou jouelh = le genou

La cuche = la cuisse

Bertran'!!!

Lou bente = le ventre

Las poupes = les seins

Lou cot' = le cou

Bouque = bouche

Naz = nez

Ulhs = yeux

.../...

Lou cap = la tête

Petit pied, jambe longue, genou rond, cuisse blanche, B. brouissailleux, ventre souple, seins généreux,

bouche baveuse... yeux chassieux!! tête à poux!!!

M'as coyounat' couan t'ey bis = tu m'as... couillonné quand je t'ai vu, c'est une expression dont le sens reste un peu vague, destinée à mettre une note narquoise dans la conversation...

Moun counte es acabat' = mon récit est terminé

Daouant = devant (indique aussi l'Est)

Darrey = derrière (indique aussi l' Ouest) Le Nord: a **bise,** le Midi: a **mijour.**

Adichat's = adieu, mais que ce soit en gascon, ou en français, à Bordeaux, "à l'époque", adieu était une salutation courante qui signifiait aussi bien "adieu" que "au revoir", ou même "bonjour". Mais en gascon adichat's s'employait aussi bien pour tutoyer que pour vouvoyer, tandis que le "adieu" bordelais ne s'employait que dans le tutoiement.

Autres précisions : les **arregouilles** sont des espèces de petits alevins qui se tortillent dans l'eau, en groupe.

Michel Montaigne, cours Victor Hugo, est le grand lycée de Bordeaux (de garçons autrefois), toutes classes préparatoires - pour les filles l'équivalent était : **Mondenard**, devenu Camille Jullian, entre rue Mondenard et rue de la Croix Blanche.

La **SOPROFOR**, la grande usine de bois de la région, de l'époque, à Préchac-Villandraut-Saint Symphorien, qui appartenait à mon oncle L. Coloubie.

Les choines, ou chouanes, je ne sais pas, sont des petits pains (Bordeaux et Landes).

Le Pont du Guit', c'est la passerelle du chemin de fer au-dessus de "la Rivière", longée par un passage pour piétons.

A Bordeaux, comme des deux côtés de l'estuaire, on ne dit pas la Garonne, ni la Gironde, mais "la Rivière", c'est-à-dire : la Rivière de Bordeaux.

La fougasse est un gâteau landais

A Bordeaux, autrefois, on ne disait jamais la repasseuse, mais "**la lisseuse**".

Noémi Péloueyre est l'héroïne du roman de Mauriac "Le baiser au lépreux".

La carre est la blessure, l'entaille, faite dans l'écorce du pin, à l'aide du "hapchot'", le long de laquelle coule "la gemme" (la résine).

Les jalles sont les ruisseaux ou fossés qui sillonnent tout le Médoc, des portes de Bordeaux (bâti sur marais) à la pointe de Grave, draînant les marais, les anciens comme ceux qui subsistent, pour aboutir à "la Rivière".